This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

978,749

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries

NOUVELLE HISTOIRE de la LITTÉRATURE FRANÇAISE

SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET.

NOUVELLE HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET

par Victor JEANROY-FÉLIX.

DEUXIÈME ÉDITION.

Petit-Séminaire St-JOSEPH
PRÉCIGNÉ (Sarthe)

BLOUD ET BARRAL,
LIBRAIRES-ÉDITEURS
4, Rue de Madame, et Rue de Rennes, 59,
PARIS.

840.9
J44 NN
1888

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. — LILLE, 1888.

624808-170

AVANT-PROPOS.

Nous sommes au 10 juin 1837.

Furieusement assailli à ses débuts par la coalition du parti légitimiste, des bonapartistes fidèles au duc de Reichstadt et des républicains mécontents de l'issue des Trois Glorieuses, *le gouvernement de Juillet semblait enfin inaugurer une période d'apaisement et de prospérité. Par sa force d'initiative, Louis-Philippe échappait aux conséquences de la machiavélique formule* le roi règne et ne gouverne pas, *dans laquelle M. Thiers avait essayé de paralyser sa volonté et son action. Grâce à la clémence du chef de l'État, le régicide Meunier se voyait sauvé de l'échafaud ; grâce à son intelligent libéralisme, l'église Saint-Germain-l'Auxerrois était restituée au culte catholique ; grâce à l'habileté de ses négociations, l'héritier présomptif de la couronne entrait dans l'alliance d'une des plus anciennes maisons d'Allemagne. A l'extérieur, la France se faisait respecter par ses expéditions à Buénos-Ayres, au Mexique, à Haïti.* Le Château, *débarrassé, depuis la mémorable journée du 15 avril, des ambitieux et remuants doctrinaires, avait un ministère de son choix, avec le comte Molé pour président du Conseil. La littérature elle-même, boudeuse de sa nature quand elle n'est pas servile, se ralliait de bonne grâce, car le ministre de l'instruction publique était le très justement sympathique Narcisse de Salvandy, le Mécène au toupet légendaire, l'auteur du roman d'*Alonzo.

L'époque était douce à vivre, et certain critique bien connu depuis pour sa manie de citations latines, s'écriait avec ivresse que l'on vivait sous le Consulat de Plancus, Consule Planco !

Tibur, Granier de Cassagnac, érudit armé pour les luttes de la politique, Alphonse Karr et son essaim de guêpes, Victor Hugo, radieux de gloire, et l'ami des jeunes princes, Alfred de Musset.

Devant un tel auditoire, Mlle Mars, cette irrésistible Célimène, et le rival de l'infortuné Nourrit, Duprez secondés par l'élite des artistes de la Comédie française et de l'Académie de Musique, jouèrent le Misanthrope, Robert-le-Diable, *et enfin* une fête à Versailles, *cette dernière pièce de M. Scribe.*

Louis-Philippe n'avait ni Lambert ni Molière ; il se contenta de Scribe, qui, après tout, ne manquait pas d'esprit, surtout de l'esprit d'à-propos. Après la retraite aux flambeaux, quand la nuit était déjà fort avancée, dans un gigantesque feu d'artifice, apparurent ces mots inscrits sur une banderole flamboyante que soutenaient des génies : A toutes les gloires de la France.

Quel était l'homme qui donnait ainsi à la nation le spectacle de sa grandeur passée, et ne craignait pas, dans cette fête mémorable, d'affronter le souvenir même du plus imposant de tous les rois ?

Louis-Philippe pouvait plaire aux républicains, parce qu'il n'avait pas autrefois répudié le sobriquet adopté comme nom de famille par son père ; aux militaires, par son intrépidité à Jemmapes et à Neerwinden ; à la noblesse, parce qu'il avait émigré, et fait entendre un cri éloquent de réprobation contre le meurtre du duc d'Enghien ; aux patriotes de toute nuance, parce qu'il avait préféré la pauvreté à l'honneur qu'on lui offrait de servir contre la France avec un grade supérieur dans les armées du prince de Cobourg ; aux philosophes pratiques, parce qu'il avait, non sans une stoïque insouciance, supporté les épreuves les plus dures, alors que, pour une minime rétribution, il enseignait la calligraphie et l'arithmétique aux petits Grisons du collège de

Reichenau ; à la bourgeoisie, parce qu'il avait ses goûts, ses antipathies, ses faiblesses, et qu'il avait mis ses fils au collège, en compagnie des fils des bourgeois de la rue aux Ours *et du* Quai de la Ferraille ; *aux gens de lettres, parce que, sous la Restauration, il leur avait ouvert à deux battants ses salons du Palais-Royal, et qu'en plus d'une circonstance il avait acquitté de ses propres deniers les amendes auxquelles un certain nombre d'entre eux, pamphlétaires ou journalistes, s'étaient vus condamnés par de Broé et Marchangy ; aux habitants des faubourgs, qui, prenant le duc d'Orléans pour un libre-penseur, un voltairien, hurlaient, le 30 juillet 1830 sous ses fenêtres :* A bas les Carlistes ! à bas les Chouans à bas le Jésuite ! *(le Jésuite, c'était le pieux et chevaleresque Charles X) ; au banquier Laffite, qui l'avait présenté au peuple de Paris ; au général Gérard, qui lui avait servi de garde du corps dans le fameux trajet du Palais-Royal à l'Hôtel de Ville ; enfin au grincheux poète Viennet lui-même, qui, dit un témoin auriculaire, poussait, lors de la nomination à la lieutenance générale du royaume, des hurlements de joie à faire trembler les vitres d'une cathédrale !*

Le clergé seul protestait ; abandonné par la police, Mgr de Quélen fut contraint de s'enfuir pour échapper aux fureurs d'une multitude crapuleuse et avinée, et, plus tard, Mgr Affre dut résister avec une énergie qui amena sa disgrâce, aux volontés du monarque, pour qui la religion n'était qu'un instrument de règne.

Si, par plus d'un point, Louis-Philippe prêtait ainsi à la raillerie et au blâme, il ne laissa pas d'avoir de notables et sérieuses qualités. On ne peut lui dénier des connaissances multiples, la rectitude de son jugement ; il fut bon et généreux lorsqu'il le fallait, quoi qu'aient pu prétendre des libellistes stipendiés ; il porta haut dans son cœur le sentiment de la grandeur de la France,

s'il ne lui fut pas toujours possible de le prouver par les actes de sa politique ; lui, l'arrière-petit-fils du Régent, il donna toujours le spectacle des vertus privées, et, par une direction habile et une surveillance prévoyante, il forma autour de lui la plus belle des familles princières que l'Europe ait vues en ce siècle. On sait que le courage militaire ne lui manquait pas ; par son sang-froid au milieu des émeutes, des guets-apens, des machines infernales, il provoqua l'admiration de ses ennemis les plus irréconciables. Sa justice ne fit pas toujours taire sa clémence ; on rappellera Barbès. Il ne craignit pas de réclamer à l'Angleterre et d'installer sur les bords de la Seine, sous les voûtes des Invalides, les restes de l'empereur Napoléon. On lui a reproché les lois de Septembre ; n'étaient-elles pas, à cette époque du moins, impérieusement dictées par la préoccupation du salut social ? On s'est élevé surtout contre le système de corruption, de trafic de consciences qui fut en honneur sous son règne. Nous qui écrivons en 1887, avons-nous besoin de rappeler que les Testes et les Cubières ne fleurissent pas seulement sous les monarchies ?

Le premier soin du nouveau roi avait été de rétablir la cocarde tricolore.

Trois semaines plus tard, Louis-Philippe passait en revue « l'héroïque » garde nationale qui lui avait donné le trône, et la cérémonie trouvait un Dangeau complaisant pour retracer les incidents de cette patriotique journée : « Tout y était, à cette fête ; l'enfant qui essayait ses premiers pas ; la jeune fille qui, sur la pointe du pied, l'œil attentif et curieux, dévorait cette enceinte ; la mère qui dans ses bras tenait élevé son dernier enfant, afin qu'il vît cet autel aérien dressé pour les serments. Les hommes, que dis-je ? les guerriers (car l'Empereur, de glorieuse mémoire, les eût pris pour ses vieux soldats), les guerriers donc étaient là rangés

comme au jour des batailles, le corps immobile, le regard brillant et l'âme en feu (1). »

Sans porter un indiscret regard sur certains détails de ce tableau, sans relever, comme ils le méritent, tant de particularités étonnantes, ces nourrissons qui essaient leur première promenade pour jouer un bon tour à MM. de Polignac et de Chantelauze, ces jeunes filles qui ont la pointe du pied en l'air et dévorent des enceintes, ces gardes nationaux qui sont tour à tour des hommes, des guerriers, et des guerriers que Napoléon eût pris pour des soldats, disons que bientôt, en dépit des promesses contraires, le ciel politique allait s'assombrir, et que le roi devait à bref délai rencontrer, dans ces bourgeois travestis en foudres de guerre, les plus redoutables perturbateurs du repos public.

Quand il reçut des mains de Laffite l'acte de Constitution, Louis-Philippe répondit : « *Rempli de souvenirs qui m'avaient toujours fait désirer de n'être jamais destiné à monter sur le trône, exempt d'ambition et habitué à la vie paisible que je menais dans ma famille, je ne puis vous cacher les sentiments qui agitent mon cœur dans cette grande conjoncture ; mais il en est un qui les domine tous : c'est l'amour de mon pays ; je sens ce qu'il me prescrit, et je le ferai.* »

C'étaient de graves paroles, bientôt suivies de graves événements !

Que si nous ouvrons le Bulletin bibliographique (2) *du même jour, nous y lisons l'annonce d'un ouvrage intitulé :* Du mouvement héliaque de la terre, nouveau système de la nature, *par M. Guesney, avocat à Coutances !*

Quand sur la terre le sol tremblait, l'heure était bien choisie pour étudier les mouvements du soleil !

(1) *Esquisses, Souvenirs et Traditions*, par le baron Boisse.
(2) Cf. *Revue des Deux-Mondes*, année 1830.

Nouvelle Histoire de la Littérature Française sous la Monarchie de Juillet.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE ET RELIGIEUSE. — Guizot. — Périer. — De Broglie. — Lamartine. — Arago. — Thiers. — Berryer. — Montalembert. — Odilon-Barrot. — Ledru-Rollin. — Ravignan. — Lacordaire.

RETRACER la vie politique et parlementaire de Guizot pendant les dix-huit années qui s'étendent de 1830 à la Révolution de Février, n'est-ce pas, en quelque sorte, fixer les limites de l'arène où vont lutter, au nom de principes hostiles, et briller d'une gloire indéniable des hommes d'État dont plusieurs méritent d'être comparés à ceux qui, soit sous la Restauration, soit dans la Constituante ou la première Législative, ont été, au plus haut degré, investis de la souveraineté de la parole ? L'utilité de ce travail historique ne saurait être mise en doute. Comment, en effet, applaudir d'une manière intelligente à la vivacité de telle apostrophe, ou se représenter sans erreur la portée de tel développement relatif aux questions administratives, financières ou internationales, si l'on n'a pas sous les yeux un résumé succinct des grands faits de la politique à l'intérieur et au dehors ?

dition qu'il eût au moins dix-huit ans et fût muni d'un certificat de moralité délivré par le maire. Chaque école était surveillée par un comité local et un comité d'arrondissement. Dans le comité local, le curé du village pouvait figurer à côté des notables de la localité.

C'est Guizot qui fut, avec Thiers et de Broglie, le principal éditeur responsable des rigueurs édictées contre la presse par les *lois de Septembre*, et pourtant il ne parvint pas encore à triompher des secrètes antipathies de Louis-Philippe, qui disait : « Ce M. Guizot *n'est pas assez bleu ;* il me décolore !... »

Dès les premiers jours de 1836, une sourde dissension s'éleva entre Guizot et Thiers. Au moment où le premier allait quitter le ministère, ses amis, sachant sa modeste situation de fortune, mirent en avant son nom pour la présidence de la Chambre, à laquelle Thiers aspirait de son côté. Un jour que Guizot était dans la voiture de son rival, il lui dit : « Un certain nombre de mes amis me voudraient à la présidence, et j'y prétends. » — « Moi, dit Thiers, de sa voix aiguë et sardonique, moi, je n'y prétends pas, » et ils se séparèrent mortels ennemis.

Lors du ministère Molé, 15 avril 1837, Thiers et Guizot qui, peut-être, étaient jaloux de la distinction aristocratique du président du Conseil, formèrent la fameuse *Coalition* avec Jaubert, Passy et Duchâtel. Dans un discours, Guizot ayant cité le mot de Tacite : *Omnia serviliter pro dominatione*, ils font tout pour acquérir le pouvoir, Molé riposta, en visant directement son agresseur : « Quand Tacite parlait ainsi, il songeait non pas aux courtisans mais aux ambitieux. » Guizot dut se le tenir pour dit.

Prié, après la chute de Molé, d'accepter l'Instruction publique, il refusa sèchement en faisant observer qu'il

ne voulait pas, en acceptant une situation secondaire, affaiblir dans sa personne son parti tout entier.

On a dit (1) que, lorsque vint le ministère du 1er mars 1840, la fraction libérale qui était au pouvoir constatait avec mécontentement le maintien de Guizot à l'ambassade de Londres. Guizot, en effet, était en mauvais termes avec Palmerston, et l'on risquait de voir mal tourner la question d'Orient. Thiers le voyait, lui, avec plaisir à Londres, aimant mieux l'avoir pour ambassadeur que pour adversaire à la Chambre. On sait comment les puissances arrangèrent la question d'Orient, et comment Palmerston dit que *la France crierait, mais resterait tranquille quand elle verrait les verges.* Guizot, cependant, était au courant des roueries qui se tramaient contre la France, et n'en prenait nul souci, croyant au prochain avènement des tories. Le 14 juillet, il écrivait : « Nous avons du temps. » Le fatal traité fut signé le 15 ! Il faut rendre cette justice à l'ambassadeur français, qu'à l'étrange communication du Foreingh Office, il répondit avec la grande dignité calme, le fier sang-froid qui lui étaient habituels. Après des tergiversations inévitables, il prit le dessus, et l'on connaît ses paroles au premier ministre anglais : « Canning a montré un jour l'Angleterre tenant dans ses mains l'outre des tempêtes, et en possédant la clef ; la France aussi a cette clef, et la sienne est peut-être plus grosse. »

Bientôt Thiers tomba, et Guizot fut appelé à le remplacer. Les radicaux protestèrent avec énergie ; les réunions, les journaux s'insurgèrent contre le choix d'un homme partisan décidé d'une politique à l'intérieur énergique et compressive. Ce cabinet fut appelé « le cabinet de l'étranger ». Guizot demeura insensible. Ses premières paroles furent : « L'Europe ne

(1) Cf. Elias Regnault, *Hist. de Louis-Philippe.*

menace pas la France,elle n'attaque que la Révolution. Il ne faut pas se mettre avec la Révolution contre l'Europe, mais avec l'Europe contre la Révolution.»

C'est dans la séance du 25 novembre qu'il faut placer un incident fameux de la carrière parlementaire de Guizot. Provoqué par un discours mordant de Thiers, il adressa cette apostrophe à son rival et à l'opposition tout entière : « Quel droit avez-vous pour vous croire plus patriotes que d'autres ? N'avez-vous pas tous été....

M. Taschereau : Nous n'avons pas été à Gand... »

La salle fut remplie de la plus indescriptible agitation, et quand un silence relatif se fut établi, Guizot continua du même ton magistral :

« Je remercie l'honorable membre qui m'a interrompu, et que je ne connais pas, de cette interruption que j'attends depuis longtemps. (Ah ! Ah !) Depuis assez longtemps on m'a prodigué la calomnie et l'injure : j'y répondrai enfin. Oui, j'ai été à Gand ; oui, j'y ai été, non le lendemain du 20 mars, non à la suite de Louis XVIII, non comme émigré, non pour quitter mon pays... Le lendemain du 20 mars, je suis retourné à la Sorbonne, à ma vie obscure, littéraire... Quand il m'a été évident que la maison de Bourbon rentrerait en France (interruption), j'ai été à Gand pour porter au roi Louis XVIII quelques vérités utiles... »

Dans la séance suivante, Berryer accabla Guizot sous la plus virulente philippique, sous la plus implacable des protestations : « Surtout, qu'elles ne soient jamais répétées, les humiliantes paroles qu'on a fait venir ici et de Constantinople et de Londres, ces mots : « Il viendra une résolution anglaise, et la France accé-
» dera ; après beaucoup d'humeur et de déplaisir, la
» France cédera, et l'affaire d'Orient aura été réglée
» comme l'Angleterre l'aura voulu. » Eh quoi ! Mes-

sieurs, il y a un pays au monde où les ambassadeurs entendent de telles paroles, où ils les écrivent, et où ils restent à leur poste, et où ils deviennent ministres pour arriver au jour où les choses s'accomplissent ainsi qu'elles ont été dites! Non, Messieurs, non, ce n'est pas de la France qu'on a dit cela, et ceux qui, au jour de nos plus grands désastres, ceux qui, à Waterloo même, ont vu comment tombaient nos guerriers, n'ont pas dit cela de la France, ce n'est pas d'elle qu'on a parlé. »

Et Odilon Barrot se chargea de tirer la conclusion:

« Voulez-vous mon sentiment? Ambassadeur de cette politique, confident intime de cette politique, vous étiez le dernier homme qui pouvait remplacer le ministre qui l'avait pratiquée! »

Malheureux et faible dans sa politique extérieure, Guizot devait, une fois encore, humilier le sentiment national devant l'orgueil britannique à propos de l'affaire Pritchard. Les faits sont présents à toutes les mémoires. Louis-Philippe avait accepté le protectorat des îles de la Société, en dépit de l'attitude irritée et grondeuse de l'Angleterre. Il y avait quinze ans environ qu'un missionnaire protestant, Pritchard (1), s'était établi dans ces îles, où il avait, par ses manœuvres et ses intrigues, réussi à conquérir une position influente, presque prépondérante même. On ne pouvait souhaiter un meilleur distributeur, un plus acharné trafiquant de Bibles. La pharmacie n'avait aucun secret pour le pieux personnage, qui à ces deux fonctions ajoutait, nouveau maître Jacques, celles de médecin de la reine Pomaré. On juge de son désappointement lors de l'arrivée des Français; il ne négligea aucun moyen bruyant de manifester son dépit, souffla la révolte par toutes les voies possibles, et arriva même à faire hisser le

(1) Cf. Paul Charbonnet, *Tableaux d'Histoire contemporaine.*

pavillon anglais à côté du pavillon français, insulte sévèrement relevée par l'amiral Du Petit Thouars, qui prit possession de la souveraineté entière de l'île. L'Angleterre multiplia les protestations, les intimidations, les récriminations. En France, à la Chambre des Députés, Billault et Dufaure attaquèrent en termes violents l'inertie du ministre des affaires étrangères ; mais la servile obéissance des centres assura, dans le vote final, une supériorité d'une cinquantaine de voix, qui permit à Guizot de remporter une nouvelle victoire à la Pyrrhus. Du Petit Thouars fut désavoué ! En 1844, cette affaire eut une suite non moins écœurante : l'homme aux médicaments recommença, avec plus d'ardeur que jamais, sa guerre sourde contre l'autorité française ; il fomenta une insurrection ; des sentinelles furent égorgées, et le lieutenant de l'amiral Bruat, capitaine d'Aubigny, fit arrêter le Purgon britannique, déclarant, dans un ordre du jour, que « si le sang français coulait, chaque goutte de sang retomberait sur la tête du coupable. » Faut-il raconter l'issue de cette incroyable aventure ? Pritchard obtint une indemnité pécuniaire !

Ces faiblesses à outrance eurent pour contre-coup une immense explosion de colère dans le pays, mais la situation de Guizot, auquel le roi restait attaché en raison de la remarquable dextérité oratoire que celui-ci mettait au service de la royauté, n'en fut ni ébranlée ni compromise.

Quant au talent de parole du premier ministre, il s'épurait, se perfectionnait, grandissait de jour en jour.

Avec quelle implacable et souvent injuste rigueur Guizot instruit le procès du gouvernement de la Restauration ! Chargé, on l'a vu plus haut, de la terrible mission de répondre à l'Éloquence en personne, à Berryer lui-même, il se garde bien de vouloir rivaliser avec lui par la splendeur des développements et la

majesté de la diction ; il se contente d'argumenter, et sa pressante dialectique lui rallie cette majorité qui, tout à l'heure sous le charme de la grande voix, hésitait et semblait sur le point de se désagréger. Tour à tour il se montre dogmatique, railleur, cruel, nous allions dire fourbe et perfide ; il s'exprime par sentences, il menace, il prédit ; on croirait entendre Royer-Collard plus jeune, plus alerte, plus moderne.

« Pour agir réellement contre un pouvoir établi, contre un gouvernement régulier, il faut avoir au moins des prétextes, il faut avoir des libertés à revendiquer, des droits violés à ressaisir. Vous n'avez rien de semblable. On peut dire tous les matins, dans les journaux, que les droits sont violés, que les libertés n'existent pas ; mais on ne peut pas agir sérieusement d'après ce fait, car il est faux, parfaitement faux. (Très bien ! très bien !)

» Il ne suffit pas même, quand on veut attaquer un gouvernement, d'avoir de tels motifs ; il faut avoir dans le pays un certain appui ; il faut trouver des dispositions un peu favorables, des chances possibles. Vous n'avez rien de tout cela ; vous n'avez ni griefs ni forces. (Très bien !)

» Vous avez donc été contraints de ne faire que des démonstrations ; vous avez voulu du moins préparer des voies, ouvrir des perspectives. Tout à l'heure vous nous parliez de votre modération, des bonnes et patriotiques intentions qui vous animent, qui animent votre parti, qui animent le prince que vous venez de quitter. Quand j'admettrais tout cela, savez-vous ce que je vous dirais ? C'est que, si tout cela est vrai, tout cela est vain. (Rires approbatifs.)

» Les bonnes intentions, les bons et sages conseils n'ont jamais manqué à la branche aînée. Elle n'a pas su, elle n'a jamais su les croire ni les suivre. Elle est

toujours retombée plus ou moins vite, plus ou moins complètement sous le joug des aveugles et des insensés. (Vive approbation.)

» Il y a, Messieurs, il y a des destinées écrites, il y a des incapacités fatales (sensation), dont aucun médecin ne peut relever ni une race ni un gouvernement.» (Marques d'adhésion.)

Avec Guizot nous avons le triomphe de ce qu'on peut appeler le *style professoral*, le pire de tous les styles. Il consiste dans le redoublement acharné, persistant, systématique d'un mot, d'un membre de phrase. En effet, celui qui parle en public, pour peu qu'il ait devant lui un auditoire assez nombreux, est amené par la force même des choses, après avoir exprimé une idée, à la reproduire derechef en termes différents. Il est facile de reconstituer la scène : si sonore et si vibrante que puisse être la voix de l'orateur, une moitié seulement, je suppose la moitié qui est à sa droite, entend ses paroles ; l'autre moitié, celle de gauche, restera-t-elle sans recevoir la manne de vérité — ou de mensonge ? Non certainement. Il est donc indispensable de représenter la pensée, sous une forme nouvelle, à l'usage et à l'adresse de la fraction déshéritée. La mimique correspond à ce système de dualisme. Quand l'orateur jette à la droite la pâture intellectuelle, il lance la main droite dans cette direction ; c'est l'opération contraire quand il s'adresse à la gauche ; à gauche alors vont gestes et paroles. Cette nécessité de tout doubler produit à la longue une habitude, et cette habitude devient un *tic* insupportable. Désormais l'infortuné professeur est atteint d'une maladie chronique à laquelle il convient, ce semble, d'attribuer le nom de *duplicatite ;* il ne pourra plus se contenter d'émettre une opinion simplement, comme tout le monde ; il lui faudra revenir sur sa pensée et l'habiller à nouveaux frais, alors même que le

premier vêtement qu'il lui avait donné était suffisant et convenable.

Pour avoir la confirmation de cette théorie, il suffit de reprendre le dernier fragment de Guizot :

Dès la première phrase, *contre un pouvoir établi* est pour une partie de l'auditoire, *contre un gouvernement régulier* est pour la seconde moitié.

En continuant, on trouve :

1° *il faut avoir des prétextes,*

2° *il faut avoir des libertés* ;

Et encore :

1° *que les droits sont violés ;*

2° *que les libertés n'existent pas ;*

Puis l'orateur se retourne et dit aux uns : *il est faux;* aux autres : *parfaitement faux.*

Le lecteur patient peut sans peine compléter cette instructive étude sur le reste du discours.

On remarquera que Villemain et Cousin, non plus que Guizot, n'avaient, dans leurs cours de 1829, réussi à se soustraire à ce malgracieux défaut. Avec son flair de mandarin lettré, le premier, dont la sténographie avait recueilli les leçons, effaça soigneusement toutes ces traces de pléonasme, ratura ces redites, rogna ces superfétations. Aussi son *Tableau du 18e siècle* se lit-il, sinon avec grand profit, du moins avec un assez grand plaisir. Cousin, *qui omnia sua amabat*, et qui, avec ses allures régence, se figurait que tous les fleurons de sa couronne oratoire étaient des *régents*, ne voulut pas sans doute se résoudre au même sacrifice. Moins avisé que le tyran de Pise, il ne sut pas anéantir une partie de ses œuvres pour leur conserver un père, et ses *Cours de philosophie*, sauf un, baillent tristement derrière les vitrines des bibliothèques, à peine dérangés dans leur somnolence de mort par quelques chalands aussi clairsemés que dédaigneux !

S'il n'a pas le fini du style de Villemain, le style de Guizot se recommande par une grande netteté, qui cependant, nous l'avouons, est plus apparente que réelle. Rien, par exemple, de plus ambigu que le cours d'histoire rétrospective fait par l'orateur au sujet de la régence du duc de Nemours. Ce prince passait, à tort ou à raison, pour être partisan de certaines idées absolutistes qu'on reprochait à son père, et qu'on l'accusait d'outrer encore. Un membre de l'opposition proposa, dans le cas de la vacance du trône, de confier, pendant la minorité du comte de Paris, la direction des affaires à la duchesse d'Orléans. Les journaux radicaux déclaraient que personne, ni le roi, ni les Chambres, n'avait le droit de prendre aucune résolution à cet égard, et de rien ajouter ou retrancher à la Charte ; que le peuple seul avait mandat pour décider dans quelles mains la Régence, qui s'occupe des intérêts de la nation, devait être remise. Cette question fut le prétexte de brillants tournois oratoires entre Lamartine, Thiers, Ledru-Rollin, Guizot. A ceux qui niaient la compétence des pouvoirs constitutionnels, à Ledru-Rollin, qui s'écriait : « Au nom du peuple, je proteste contre votre loi, qui n'est qu'une usurpation, » Guizot répondit :

« Si l'on prétend qu'il y a dans la société deux pouvoirs, l'un constitutionnel et l'autre constituant, l'un, si je puis parler ainsi, pour les jours ouvrables, l'autre pour les jours fériés, on dit une chose insensée, pleine de dangers, fatale. »

Et il continuait, dans une mixture assez hétéroclite :

« J'ai vu, dans le cours de ma vie, trois grands pouvoirs constituants : en l'an VIII, Napoléon ; en 1814, Louis XVIII ; en 1830, la Chambre des Députés ; tout le reste, l'appel au peuple, les ratifications, tout cela n'a été que fiction et simulacre. »

On serait en droit de demander à l'habile politique

par quelle grâce d'état il peut comparer, rapprocher, justifier des faits aussi disparates que la Constitution de l'an VIII, la Charte de 1814 et celle de 1830, étant donnés les principes si distincts, si exclusifs l'un de l'autre, sur lesquels elles reposent ; en effet, la première émane de l'initiative d'un homme, la deuxième du principe de légitimité absolue, la troisième d'une prétendue intervention populaire. Il est impossible de donner son adhésion à l'une de ces constitutions sans blâmer et rejeter par le fait même les deux autres, qui en sont la négation catégorique et péremptoire.

On a beaucoup parlé du discours prononcé par Guizot à Lisieux en 1846 ; en voici le principal passage, dont la portée et la gravité n'échapperont à personne, surtout à l'heure actuelle, aussi grosse de périls et de questions irritantes (janvier 1888), que celle où le chef du parti conservateur s'adressait à son collège électoral :

« Un gouvernement bien assis a deux grands devoirs. Il doit, avant tout, faire face aux affaires quotidiennes de la société, aux incidents, aux événements qui surviennent dans sa vie, sans aller au-devant de ces événements, sans chercher des affaires ; c'est bien assez de suffire à celles que la Providence nous envoie et de les conduire sagement. »

Est-ce bien là le langage qui semblait convenir à un ancien adhérent à la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera ?*

« Ce devoir rempli, le gouvernement doit aussi s'appliquer à développer dans la société tous les germes de prospérité, de perfectionnement, de grandeur. Développement tranquille et régulier qui ne doit point procéder par secousses, ni poursuivre des chimères, mais qui doit s'adresser à toutes les forces saines que possède la société, etc. »

Certes, de telles idées, mille fois reproduites dans les discours des orateurs officiels aux *Comices agricolles*, ne mériteraient pas d'être reproduites dans un ouvrage de littérature : elle n'ont rien de littéraire ; il faut pousser à un degré étonnant le mépris de l'auditeur pour oser lui parler encore de *développer des germes de prospérité*, de procéder avec lenteur *dans la réalisation du progrès*, et autres déchets barbares du jargon administratif. Mais que l'on y prenne garde ! de telles vieilleries étaient alors des nouveautés, ces lieux communs étaient devenus des paradoxes, ces apophtegmes renouvelés de Charondas étaient, en 1846, de la *plus haute actualité !* Les têtes étaient alors affolées par le nombre et l'audace des systèmes utopistes : Considérant, Louis Blanc, Proudhon, Cabet, étaient les grands agitateurs, le Communisme était enseigné par vingt hallucinés, la Révolution prêchée par mille énergumènes, et déjà, juchés sur les bornes des carrefours, les fils de Jérôme Paturot jetaient à la foule les mots toujours troublants de *mort au capital, plus de propriété, à bas les trônes !* Oui, il fallait du courage pour oser, au milieu de ce déchaînement de sophismes, enseigner que nul n'a le droit de s'approprier la bourse d'autrui, qu'il reste, après tout, des distinctions à établir entre le *tien* et le *mien*, et que l'heure des souscriptions à la grande Société *ôte-toi de là que je m'y mette*, n'est pas encore, ce semble, sonnée à l'horloge de l'humanité ! Du reste, Guizot ne se traîne pas longtemps dans l'ornière. Avec sa perspicacité de politique il pressentait le danger ; le pilote expérimenté voyait venir la tempête, mais l'équipage traitait ses prédictions de radotage sénile. Le sort de Cassandre est d'être bafoué ! Et pourtant cette parole ne mérite-t-elle pas d'être citée quarante ans plus tard ?

« Toutes les politiques vous promettront le pro-

grès ; la politique conservatrice seule vous le donnera. »

Toutefois *conservateur* n'est pas synonyme de *dieu terme*, et les événements allaient prouver au premier ministre que l'immobilité absolue en politique est une théorie contradictoire. En présence d'une génération qui voulait courir la poste, le tort de Guizot fut de ne pas vouloir avancer d'une ligne. Il se trouva forcément dans la situation de ce gentilhomme qui allait posément à cheval devant le carrosse de l'archevêque de Reims lancé à fond de train avec son grand *tra tra ;* le véhicule qui portait le peuple passa sur le dos de Guizot, qui n'eut plus qu'à se secouer, et à s'éclipser en toute hâte pour conserver ses oreilles.

Pourquoi, par exemple, n'avoir pas voulu accorder à l'opinion, nous ne disons pas la réforme électorale tout entière, mais au moins cette misérable satisfaction de l'adjonction des capacités ? Sans aller jusqu'au suffrage universel, ne convenait-il pas, pour le recrutement de la représentation nationale, de chercher des indications autre part que dans les bordereaux des percepteurs ? Le chef des tories ne devait-il pas s'avouer que les lois qui réglaient l'éligibilité étaient notoirement insuffisantes ? On se rappelle cette anecdote : « A la fin du règne de Louis-Philippe, un candidat alla trouver V. Cousin et le pria de voter pour lui ; Cousin se rasait ; sans déposer son sheffield, solennel comme Buffon, bien qu'il n'eût pas ses manchettes à ce moment, grave comme s'il écrivait une page de la *Biographie de Mme de Longueville*, il laissa tomber sur le postulant un regard de glace, et : « Monsieur, lui dit-il, d'une voix tonitruante, je suis professeur en Sorbonne, je suis membre de l'Académie des sciences morales et politiques, je suis membre de l'Académie française, je suis membre du Conseil royal de l'Instruction publique, je

suis Pair de France, j'ai été ministre, je puis redevenir ministre..... *mais je ne suis pas électeur !* »

Le 19 août 1846 s'ouvrit la Chambre nouvelle, qui eut pour président le candidat gouvernemental Sauzet, élu par une majorité de 120 voix, sorte d'encouragement et de prolongation de bail pour le cabinet du 29 octobre, qui avait devant lui, au moins le croyait-il, cinq années de législature assurée. Malheureusement pour Guizot, si l'assemblée le soutenait, il n'en était pas de même du pays, qui souffrait d'une espèce de disette amenée par les détestables récoltes de 1845 et de 1846, aggravée elle-même par une maladie inconnue qui rendit à peu près nulle la récolte des pommes de terre. De là une crise terrible sur les subsistances, suivie bientôt de crises analogues sur les différents marchés européens.

Ajoutez une crise financière dont les conséquences furent terribles. En dépit de la prédiction de Thiers, qui avait déclaré que les chemins de fer ne seraient jamais que de puérils joujoux, la capitale venait, à la suite d'un vote de l'assemblée, d'être mise en rapport avec Cherbourg, Calais, Strasbourg, Marseille, Nantes et Bordeaux, par six grandes lignes, dont il n'existait, du reste, que les devis. Mais cette fièvre de spéculation, qui semble s'abattre sur notre patrie avec une fureur périodique, avait mis en mouvement toutes les imaginations. Riches et pauvres, financiers et bourgeois, domestiques, artisans, tous avaient voulu anticiper sur les bénéfices fabuleux annoncés, à grand renfort de trompeuses réclames, par les six compagnies de fraîche fondation. Toutes les épargnes, celles de la campagne comme celles de la ville, étaient allées s'entasser, misérablement improductives, dans les caisses des associations financières. Les affaires sérieuses cessèrent subitement par le manque de fonds. La France ne fut

qu'une succursale de la Bourse. Les beaux jours de la rue Quincampoix étaient revenus !

Alors se présenta la question des mariages espagnols.

Voilà peut-être, de tous les actes de Guizot, celui qui a suscité les jugements les plus contradictoires, les uns, parmi les historiens, voyant dans la conclusion de ces mariages une conception diplomatique comparable aux plus savantes inspirations des Mazarin et des de Lyonne, les autres n'y trouvant qu'une satisfaction mesquine donnée aux cupidités personnelles du roi. Lorsque la reine Victoria accepta, dans le château d'Eu, l'hospitalité de la France, Louis-Philippe avait essayé d'amener sa noble visiteuse à conclure un arrangement sur les propositions suivantes : pour lui-même, il rejetterait les avances qui lui avaient été faites par la reine Christine sur un projet de mariage entre la jeune Isabelle et le duc d'Aumale, à condition toutefois que, reconnaissante de ce généreux procédé, Victoria emploierait toute son influence à empêcher que le mari d'Isabelle fût choisi parmi les princes de la descendance de Philippe V ; quant à l'infante, sœur d'Isabelle, le roi ne dissimulait pas la satisfaction qu'il éprouverait à lui voir épouser son fils le duc de Montpensier. Ces pourparlers furent repris en 1844, lorsque Louis-Philippe rendit à la reine d'Angleterre sa visite au château royal de Windsor. Les ministres anglais insistèrent pour que le duc de Montpensier n'épousât l'infante qu'après le mariage d'Isabelle, et lorsque celle-ci aurait eu un enfant. Cette restriction des hommes d'État anglais se comprend, car si la reine Isabelle n'avait pas d'héritier, la couronne revenait de droit à l'infante, éventualité qui ressuscitait les fameuses difficultés d'où était sortie la guerre de succession (1701-1714). Désireux d'obtenir, en principe au moins, l'acquiescement de l'Angleterre, Louis-Philippe répondit affirmativement.

Quand on connaît la traditionnelle *fides punica* de notre jalouse voisine, on s'attend à lui voir, suivant ses intérêts, manquer à sa parole et violer ses engagements. C'est ce qui se produisit, en effet, lorsque le plus cruel ennemi de la France, lord Palmerston, arriva au pouvoir. Il eut soin de dresser une liste de prétendants à la main d'Isabelle ; sur cette liste se lisaient ces trois noms : Léopold de Saxe Cobourg, don Francois d'Assise, duc de Cadix, et don Enrique, duc de Séville. Le gouvernement anglais manquait de loyauté en introduisant le nom du duc de Cobourg. S'il avait lieu, ce mariage annulait toute notre influence dans la péninsule et rétablissait les Pyrénées.

Dans la série de dépêches, de notes, de lettres, qui furent échangées, la conduite de Guizot fut d'abord d'une correction parfaite. A partir du moment où il eut à redouter le choix d'un prince de Cobourg, à l'exemple des Anglais, il ne recula ni devant l'intrigue ni devant la duplicité. Dans la joie du triomphe, l'austère doctrinaire se permit même une plaisanterie d'une subtilité qui fait honneur à ses ressources d'homme d'esprit, mais qui ne témoigne guère en faveur de sa franchise. On a vu que le roi avait déclaré que les deux mariages n'auraient pas lieu en même temps ; l'ambassadeur Normanby se plaignit de la simultanéité des deux unions. Guizot répondit avec un sang-froid amusant que le mariage de la reine serait célébré d'abord : « Ce sera elle qui sera mariée la première. »

Le Cyclope avait dit à Ulysse : « C'est toi qui seras mangé le dernier (1). »

L'année 1847 réservait à Guizot les événements les moins favorables à la stabilité de son ministère. On n'a pas oublié l'extraordinaire retentissement produit dans tout le royaume par les scandales du procès Teste-Cu-

(1) Cf. Odyss., IX, 369. οὖτιν ἐγὼ πύματον ἔδομαι κ.τ.λ.

bières, où l'on vit sur les bancs de la cour d'assises un ancien ministre des travaux publics et le ministre de la guerre, accusés et bientôt convaincus de concussion et de corruption ! Le bruit fâcheux de ce procès n'était pas encore assoupi, que la cour des Pairs était convoquée pour juger le descendant de l'une des plus anciennes familles de la noblesse, le duc de Praslin, incriminé d'avoir assassiné sa femme, fille du général Sébastiani. Est-il nécessaire de rappeler que Praslin, arrêté dans son hôtel, et ne voulant, ne pouvant pas sans doute démontrer la fausseté des graves soupçons qui pesaient sur lui, s'empoisonna et mourut le 24 août 1847, et que le peuple, travaillé par une presse furieuse, conçut une haine implacable contre le gouvernement, qu'il soupçonnait d'avoir soustrait le coupable à la vengeance des lois ?

La suite se devine : de tels ferments de discorde avaient fait germer dans les esprits des semences d'insurrection, surchauffées encore par la publication de certains ouvrages, qui représentaient le mouvement de 92 comme un modèle à suivre, comme un exemple, comme un encouragement : les *Girondins* de Lamartine, l'*Histoire de la Révolution* par Louis Blanc, les pamphlets de Proudhon, de Cabet, etc. L'agitation qui, pendant quelque temps, s'était trouvée restreinte dans les classes éclairées, ne tarda pas à se répandre dans les classes ouvrières et rurales, et c'est alors que commence la campagne dite des *Banquets*, que Guizot fut impuissant à conjurer. L'histoire a conservé le souvenir des discours de Duvergier de Hauranne, de Lasteyrie, de Sénard à Paris, de Lherbette à Soissons, d'Odilon Barrot à St-Quentin, de Lamartine à Mâcon.

Guizot laissait faire, ne voulant pas s'engager dans une mêlée où le sang coulerait à flots, où le trône lui-

même allait peut-être, suivant le mot excessif d'un grand poète, *glisser dans la boue.*

Il ne réussissait pas à retrouver une nouvelle popularité par son intervention dans les affaires de la Suisse. Et pourtant son attitude avait été des plus correctes et des plus courageuses : il avait soutenu le Sunderbund (association des sept cantons catholiques en lutte contre les radicaux, qui venaient de prendre les mesures les plus iniques contre les moines et les établissements religieux, en persécutant les uns et en supprimant les autres). Il eut la loyauté de déclarer que la Suisse, après l'écrasement du Sunderbund, n'était plus qu'un « *État organisé pour l'insurrection* ».

La politique de Guizot devait s'affirmer dans les événements qui suivirent l'élection de Pie IX ; Guizot reconnut les droits du nouveau pape : « Je le dis donc hautement, tous les gouvernements commettraient une faute énorme s'ils ne le soutenaient pas de toutes leurs forces dans la tâche difficile qu'il a entreprise. » En même temps il engageait l'Autriche à montrer de la modération. Mais l'Autriche infligea une nouvelle humiliation à notre diplomatie en mettant la main sur Ferrare et en se portant jusqu'aux lignes du Pô.

Cependant la gravité de la situation n'échappait à personne. Le ministre de l'Intérieur, Duchâtel, ayant interdit les banquets, les députés de l'opposition passèrent outre à cette défense. Le roi se plaignait du peu d'énergie qu'il trouvait chez ses meilleurs serviteurs. En présence de l'attitude de la garde nationale, décidée, disait-on, à pactiser avec l'émeute qui grondait sourdement, Louis-Philippe consentit au renvoi de Guizot et à la concession des réformes. La paix était faite. Le coup de feu tiré près du ministère des affaires étrangères provoqua l'explosion définitive.

Que restera-t-il de Guizot ? Le professeur laissera le

souvenir d'une rivalité soutenue, non sans quelque honneur, à la Faculté des lettres, avec Villemain et Cousin. L'écrivain court grand risque de sombrer. Peut-être en sera-t-il des livres sur la Civilisation comme des traités de ce Mably, qui fut un autre Platon pour le XVIIIe siècle, et dont il ne subsiste pas une syllabe aujourd'hui. Toutefois les critiques mentionneront les procédés d'investigation pénétrante, de subtile exégèse dont usa l'historien, qui eut le tort de mettre trop souvent au service de l'étroite et fanatique chapelle de Genève son audacieuse et polyglotte érudition. On avouera volontiers qu'il sut voir et juger de haut les événements et les hommes ; que, guidé par la science spéculative de la politique, et la pratique quotidienne des affaires, il se reconnut souvent à travers le labyrinthe des complications et des contradictions historiques, et que, dans le récit des évolutions sociales, il a établi d'une main ferme l'enchaînement des causes et des effets, la filiation des idées et des systèmes, la réciproque influence des institutions et des mœurs. Toutefois, dirons-nous toute notre pensée ? Guizot fut un incomparable assembleur de matériaux, plutôt qu'un architecte. Il dessinait les grandes lignes du monument, mais il ignorait l'art du coloriste. Pourquoi, conscient de son infériorité à cet égard, ne fit-il point une étude assidue de St-Simon et de Tacite ? Politique, il commit la faute incompréhensible de laisser plus d'une fois souffleter par l'Angleterre cette France affamée de considération, de respect et de gloire ; d'avoir consacré toutes les ressources de sa vaste intelligence à perpétuer l'ajournement de réformes bonnes ou mauvaises, mais pressantes et inévitables; d'avoir toujours voulu, calviniste en politique comme en religion, s'attacher obstinément au texte de la loi au lieu d'en appliquer l'esprit. S'il n'eut pas le génie de l'action, s'il pro-

fessa cette erreur que celui-là ne sait pas régner qui ne sait pas biaiser, s'il confondit l'entêtement avec la persévérance, il lui reste la gloire d'avoir été un éminent théoricien politique.

On a déjà vu que Guizot, à la tribune, s'était mis à la hauteur des plus grands et des plus renommés ; on sait sa fécondité de ressources, sa raideur, sa dextérité à se venger d'attaques injustes par des sarcasmes impitoyables. Sait-on que, lorsque la circonstance revêtait une exceptionnelle gravité, le professeur dogmatique disparaissait, et que l'homme éloquent surnageait seul ? Un jour, au milieu de la tourmente parlementaire qui menaçait de l'engloutir, assailli par des nuées d'imprécations, il se rappelle un deuil de famille, la perte d'un enfant adoré, et son cœur de père, en proie à l'accablement, lui suggère quelques accents d'une majesté réelle; lui qui, d'ordinaire, remplissait l'enceinte des éclats de son timbre d'airain, ce fut d'une voix sourde, presque inintelligible, qu'il prononça ces mots : « J'ai pris et quitté le pouvoir déjà plusieurs fois en ma vie, et je suis, pour mon compte personnel, profondément indifférent à ces vicissitudes de la fortune politique. Je n'y mets d'intérêt que l'intérêt public, celui de la cause à laquelle j'appartiens, et que je me fais honneur de soutenir. Vous pouvez m'en croire, Messieurs. Il a plu à DIEU de me faire connaître des joies et des douleurs qui laissent l'âme bien froide à tout autre plaisir et à tout autre mal (1). »

L'énergie de Guizot n'était que de l'indécision, si on la compare à la volonté de C. Périer.

Périer (2) commença par être un grand industriel, puis un banquier des plus occupés ; il entra ensuite dans la carrière des honneurs, nous voulons dire qu'il

(1) Cf. L. Blanc, *Hist. de 10 ans*. V. 234.
(2) Né à Grenoble, 1777-1832.

reçut (1817) le mandat de député. Autant et plus que Guizot et de Broglie, ce méridional tout d'une pièce se proposa comme but la revendication des droits de la classe moyenne. On sourit quand on songe que ce bourgeois invétéré fut pris, pendant de longues années, par le peuple parisien, toujours prêt à s'enflammer pour des idoles nouvelles, comme un intraitable Jacobin, un Robespierre ou un Couthon ! Or, Périer est mieux qu'un girondin, c'est *le* girondin. Il représente le tiers-état contre le quatrième. Industriel, il avait pu craindre la fermeture définitive de ses ateliers, banquier, le pillage de sa caisse. Mais pourquoi demander à des causes vulgaires l'explication de la conduite d'un homme d'État qui a sa place un peu au-dessous des Mazarin et des Richelieu, à côté des Turgot et des Villèle ? L'histoire affirmera de lui que, s'il ne fut pas le prince des orateurs, le plus souple des diplomates, il se conforma à la parole fameuse : *Esto vir.* Il fut un homme. Dédaigneux des ovations comme des sifflets de la foule, incapable d'une compromission, frémissant à la pensée d'un recul, il aima les richesses, il aima le pouvoir, il poussa jusqu'au délire la passion du despotisme ; mais, et ceci justifie toutes ses intempérances de langage et de conduite, par-dessus tout il eut un culte pour la France.

L'orateur virulent, grossier même, qui traitait le marquis d'Argout comme on sait, et disait au ministre Montalivet de *jeter* son verre d'eau sucrée à la tête des interrupteurs, avait de l'âme, des entrailles, était capable d'émotion et de bonté. Quand ce type de dévouement maternel, la reine Hortense, frappée par le deuil de son premier enfant, s'en vint, pour sauver le second, demander un asile à la France, d'où l'un et l'autre étaient bannis, ce fut C. Périer qui servit d'intermédiaire entre la sympathique exilée et Louis-

Philippe. Interpellé à ce sujet, voici en quels termes émus il répondit à Mauguin :

« Je puis ici révéler un secret, j'ai peut-être à demander un bill d'indemnité, non seulement à la Chambre, mais encore à mes collègues, car je ne les ai pas instruits ; je leur demande pardon, c'était un secret que, dans les circonstances, j'ai cru devoir garder *(marques d'attention)* : une femme malheureuse, chassée d'Italie, compromise par un de ses enfants, est arrivée ici ; elle était presque sans ressources ; son enfant était malade, elle s'est adressée *(ici l'orateur éprouve une vive émotion)*... elle s'est adressée par un seul intermédiaire au roi, en disant : « Les lois condamnent mon fils et moi à la peine de mort : je viens me confier à votre générosité ; je n'ai pu me sauver qu'en passant par la France. Je vous donne ma parole qu'aussitôt que mon enfant sera rétabli, je quitterai le territoire français. » Je pris les ordres du roi. C'était au moment où l'on faisait entendre des cris séditieux qui rappelaient le nom d'un homme dont le roi venait de relever la statue. Des secours ont été offerts à cette femme. Elle a obtenu la permission de rester huit jours en France, sur la parole qu'elle retournerait de suite en Angleterre. Cette parole a été fidèlement exécutée. Je n'ai pas cru, je m'en accuse tout haut, devoir dénoncer cette femme et cet enfant aux tribunaux. » *(Vif mouvement d'approbation — bravos et applaudissements prolongés.)*

Mais le plus souvent la bile de Périer s'exhalait par des sorties brusques et âcres. Au cours de la discussion sur les événements de Lyon, il répliqua vertement à ceux qui se plaignaient de la crudité hardie de ses explications :

« Est-ce que désormais nous ne pouvons plus discuter à cette tribune sans recevoir des injures ? Ne

serait-ce pas compromettre la dignité de cette Chambre que de répondre à des mots lancés, je pourrais dire, avec quelque impertinence? *(Vives réclamations.)*

Voix au centre : A l'ordre ! à l'ordre !

Périer, dédaigneusement : Qu'est-ce que c'est que ce mot ?

Et il continue : Jamais je n'ai provoqué une discussion injurieuse *(rires ironiques)*, non, jamais. Toutes les fois que je suis provoqué, je réponds. Quand j'attaque des principes, c'est toujours en conservant des formes ; je n'ai jamais vu aucun de vous en particulier le méconnaître. Mais quand on m'attaque à la tribune, j'ai reçu des armes pour me défendre, et je m'en sers».

Que de fois, quand il était président de la Chambre, il montra ce qu'il y avait d'excessif dans sa volonté, de dominateur dans ses allures, d'altier dans son caractère ! Un jour que les faubourgs étaient descendus, et commençaient à envahir le Palais Bourbon, il arrive blême de colère, et, s'adressant aux questeurs, il leur demande, l'œil injecté de sang et dardant la menace, pourquoi et de quel droit ils avaient fait venir de la troupe : « Que font ces soldats ici ? — C'est par l'ordre du ministre. — Quel ministre ? Il n'y a que moi... — Mais il prétend qu'il est chargé de la police de la salle. — De la salle, non ; des corridors, oui ! »

Le liant, on le voit, n'était pas la partie forte de Périer. Ce qui est plus grave, il manquait de largeur d'esprit. N'est-ce point lui qui répondit par cette parole sacrilège à ceux qui lui demandaient de secourir effectivement la Pologne : « Le sang français n'appartient qu'à la France » ?

Nulle erreur n'est démentie par plus de faits. Quand les premiers Croisés, sur les grandes routes de Hongrie, chantaient : « Nous allons à Tyr, c'est le rendez-vous des braves, c'est là que doivent aller ceux qui

font des efforts pour acquérir, sans nul fruit, le renom de chevalerie ; le bois de la Croix est la bannière de notre chef, celle que suit notre armée, » est-ce que ces Croisés, presque tous nos compatriotes, obéissaient à cette conviction que le sang des Français n'appartient qu'à la France ? Étaient-ils dirigés par cette pensée mesquine, ces brillants jeunes gens, l'élite de la noblesse française, lorsque, en 1396, dans les plaines de Nicopolis, et en 1664, sous les murs de Saint-Gothard, ils allaient, avec tant d'imprudente vaillance, présenter leurs poitrines à l'aveugle fureur des janissaires ? Avaient-ils cette étroitesse de cœur, ces généreux aventuriers qui, en 1772, sous la conduite de Dumouriez et de Choisy, essayaient d'arracher aux trois puissances du nord les derniers lambeaux de la Pologne ? Ne proclamaient-ils pas bien haut le principe opposé, ces inconséquents mais héroïques compagnons de Lafayette et de Rochambeau qui s'en allaient, par delà les mers, porter le secours de leur épée aux insurgés d'Amérique ? Était-ce au lendemain de l'expédition de Navarin, quand Alger, cette aire inexpugnable des successeurs du vieux Barberousse, fumait encore de nos projectiles, était-ce à la veille de ce siège d'Anvers qui devait rendre à la Belgique sa nationalité méconnue, qu'il fallait nier la participation de la France à l'accomplissement de toutes les grandes causes ? Ah ! nous approuverions de toutes nos forces au cri de C. Périer, si, à ces mots *n'appartient qu'à la France*, il eût ajouté *et à la religion !* En effet, dans toutes ces inoubliables entreprises, qu'est-ce qui était en jeu, sinon la religion ? Partout et toujours n'était-ce pas ou la lutte du catholicisme contre l'hérésie, ou le duel de la Croix contre le Croissant ?

Mais si Périer eut le malheur d'oublier que la France a presque toujours suivi la ligne de conduite

qui convient à la *Fille aînée de l'Église*, il eut, en certaines circonstances, à un très vif degré, le sentiment de la gloire de son pays. Il était agonisant, lorsque l'ambassadeur d'une grande puissance lui dit : « L'empereur mon maître ne veut pas...; » Périer bondit sur la chaise longue où il était à moitié couché, et se dressa, livide : « Dites à votre maître, s'écria-t-il, que la France n'a pas d'ordres à recevoir, et que, C. Périer vivant, elle ne prendra conseil pour agir que d'elle-même et de son honneur ! »

Le duc de Broglie fut un des cinq ou six ministres qu'on peut appeler *la monnaie* de C. Périer. Conseiller d'État sous l'Empire, il accompagna dans différentes missions diplomatiques cet aliéné de la diplomatie qu'on appelle l'abbé de Pradt, et fut adjoint à l'aimable comte de Narbonne au Congrès de Prague. Il ne se crut pas enchaîné par les faveurs de l'Empire au point de ne pas se tourner vers le nouveau gouvernement, qui lui paraissait offrir des garanties de liberté inconnues sous Napoléon. On se rappelle que la plus belle page de sa vie est celle où, la veille de la mise en accusation du maréchal Ney, il fit valoir son âge et ses droits pour entrer à la Chambre des Pairs, et qu'il fut un des membres de cette courageuse minorité qui vota contre la mort. Du reste, il combattit sans relâche les ultras, et se rendit ainsi odieux aux hôtes habituels du *Pavillon de Marsan*. Ses attaques furent parfois vives, mais il ne monta jamais dans son langage au diapason suraigu des Manuel et des Constant. Du gouvernement de Juillet à peine installé, il reçut le ministère de l'intérieur, qu'il échangea bientôt contre le portefeuille de l'instruction. En 1835, il fut nommé Président du Conseil, malgré l'opposition de Thiers, qui craignait le surcroît d'influence que ce nom et ce talent allaient apporter à Guizot, malgré surtout les

répugnances du roi, pour qui Broglie, avec son inflexibilité dogmatique, n'était nullement *persona grata*. Un historien nous apprend que Broglie s'attira l'hostilité des diplomates européens par sa morgue. Pour comble de disgrâce, Talleyrand, vieille hyène édentée, qui le haïssait (car le mot de Tacite est toujours vrai : *on n'aime pas ses successeurs*), usait sur cette réputation sans tache ses canines octogénaires ; pour ridiculiser le duc de Broglie, l'ancien émule de Rivarol trouvait un renouveau de malice et de verve ; c'est pour lui qu'il distillait son plus subtil venin : « La vocation de M. de Broglie, disait-il, est de ne pas avoir de vocation pour les affaires extérieures. »

On comprend qu'avec sa rigidité de principes, son aristocratique susceptibilité toujours en éveil, de Broglie ne pouvait guère briller à la tribune par l'onction et la grâce. L'insinuation, la séduction étaient absolument inconnues à cet homme aux manières sèches et raides, aux allures cassantes, à *la mine de verglas*, comme eût dit Saint-Simon. Un jour qu'à la Chambre on lui demandait des explications, il riposta : « On veut savoir de nous s'il est dans l'intention du gouvernement de proposer la mesure. Je réponds : Non ! *Est-ce clair ?* »

Ces derniers mots peignent un homme.

Son éloquence était caractérisée par l'élévation et la vigueur ; sans laisser de côté, par un dédain inopportun, l'étude pratique des affaires, il aimait volontiers, lui, le doctrinaire de la veille, à ramener les questions en apparence les plus mesquines à leurs principes primordiaux. A force d'honorabilité et de conviction, il réussit quelquefois à discipliner l'une des assemblées les plus intraitables dont il soit fait mention dans les annales des parlements.

Tombé du pouvoir sur une question relativement

insignifiante, il resta le duc de Broglie, on veut dire un type de distinction et de dignité.

Le public fut aussi surpris de son éloignement des affaires, qu'il avait appris avec incrédulité la métamorphose de Lamartine en homme politique. Quand le bruit se répandit que le chantre d'Elvire se présentait aux suffrages d'un collège électoral, il y eut chez les gens du monde et les lettrés la même stupéfaction et la même curiosité que, lorsqu'au XVIIIe siècle, la nouvelle circula dans Paris que le locataire grognon de la rue Platrière allait publier la *Nouvelle Héloïse*, un roman ! Pareille, aux deux époques, fut la surexcitation de l'opinion publique. On se demandait sous quels aspects nouveaux, et surtout avec quel succès, peu probable, ils allaient se révéler sur un terrain si différent de celui de leurs premiers triomphes. On sait la vogue du roman de Jean-Jacques. Quant à Lamartine, les conjectures aigres-douces marchaient grand train. « Quoi ! disait-on, l'auteur du *Crucifix* va traiter la question des sucres ! le rêveur du *Lac* proposera des amendements relatifs à la loi sur les douanes ! On verra le rival de lord Byron s'exposer à être hué par les *repus*, et sa voix sera couverte par les borborygmes indignés du *ventre* ministériel ! Le cygne de Mâcon recevra les coups de bec des oisons du centre gauche ! » Mais la hardiesse du poète fut couronnée dès le premier engagement parlementaire. L'apprenti Démosthène n'avait pas eu besoin d'aller, sur les bords de la Seine, s'approvisionner de galets pour s'en emplir la bouche. Amphion fit bonne contenance à la tribune du Pnyx. Pour ses débuts, la salle et les tribunes s'étaient remplies d'innombrables curieux, dont la plupart n'avaient jamais vu Lamartine. Quand il escalada les degrés que domine le verre d'eau réglementaire, sa taille élancée, cette grâce juvénile que n'enlève pas

l'âge mûr qui commence, ce sourire aimable et quelque peu empreint d'une sorte de fatuité naïve, la parfaite régularité de ses traits, les reflets de sa chevelure noire, l'élégance correcte de sa tenue, digne d'un ami du comte d'Orsay, tout, en un instant, lui eut conquis la sympathie d'une bonne partie de son auditoire. Aussitôt après l'exorde, articulé d'une voix claire, avec des inflexions caressantes, sans qu'il se fût produit la moindre hésitation dans la prononciation ou le choix des mots, la victoire était remportée, et l'unanime conviction du public fut que l'Assemblée venait de conquérir, sinon un grand orateur, du moins un discoureur exercé, charmeur par excellence, et en même temps un homme politique avec lequel le pouvoir aurait à compter.

Dans une magnifique improvisation au sujet de la conversion (la réduction) de la rente, opération financière dont il fut l'adversaire convaincu, avec quelle sûreté de coup d'œil ne prédisait-il pas, dès 1836, les événements qui allaient se presser, en même temps que les théories communistes qui devaient chercher à s'imposer quelque douze ans plus tard !

« Messieurs, j'ai touché à la plaie secrète, la plaie vive de cette discussion. Eh bien ! j'irai à fond, je ne dissimulerai rien, je lèverai le voile tout entier. Oui, il y a dans cette popularité l'orateur veut dire *dans cette recherche de la popularité*, qui nous pousse, dans cette hâte d'annuler (*il faudrait ruiner*) les rentiers, une pensée inconnue à elle-même, une arrière-passion de nivellement de Paris au niveau des provinces, de la fortune des provinces au niveau de la propriété territoriale, une satisfaction jalouse de l'abaissement des richesses, quelquefois scandaleuses, de la Bourse ; on est fatigué de voir ces hommes dépenser sans peine et sans labeur les larges produits de la rente, comme si leur dépense n'était pas notre richesse, comme si

frapper sur les capitalistes ce n'était pas frapper sur les travailleurs. Ah ! Messieurs, prenez garde ! Tremblez de vous rendre complices d'une pensée si loin de vos cœurs ! Tremblez de porter ainsi une première atteinte à la propriété sous sa forme la plus fugitive, la plus vulnérable. Qui vous répond qu'il ne se lèverait pas un jour où, par une loi de talion comme celle-ci, des hommes justifiés d'avance par votre exemple, et instruments d'une autre passion jalouse qui fermente au cœur du peuple, viendraient ici, à votre place, et se diraient : Ils ont trouvé la fortune immobilière trop riche, ils ont décimé la rente. Eh bien! nous trouvons, nous, la fortune territoriale trop exorbitante et trop privilégiée, et nous décimons la terre. »

Voilà un merveilleux exemple de cette figure que les anciens rhéteurs appelaient πλοκή (entrelacement), ou encore διαλλαγή (échange). La *diallage* est de deux sortes : ou bien on accumule des idées et des mots qui ont une signification analogue, et alors, que l'ombre de Quintilien nous vienne en aide ! on est bien près de cette autre figure connue sous le nom de πλεονασμός; ou bien l'amas des mots couvre des idées toutes différentes. On comprend, sans qu'il soit nécessaire d'insister, la supériorité de la seconde variété de *diallage* sur la première. Le lecteur a, de même, reconnu que le paragraphe de Lamartine contient des exemples de l'une et de l'autre. L'auteur de l'*Institution oratoire* nous fournit une phrase de Cicéron dont la première moitié renferme ce qu'on peut désigner par *diallage d'idées* et dont la seconde contient une *diallage de mots*. « Je demande à mes ennemis si ce n'est pas par moi » que ces complots ont été suivis, découverts, mis au » jour, — étouffés, détruits, anéantis (1). » *Suivis*,

(1) « Quæro ab inimicis, sintne hœc investigata, comperta, patefacta, sublata, deleta exstincta, per me ? »
Inst. orat. IX. 3.

découverts, *mis au jour* expriment des idées différentes, *étouffés*, *détruits*, *anéantis*, sont synonymes.

Lamartine remporta l'un de ses plus beaux succès dans la joute oratoire qu'il engagea contre Arago, et où il se fit le champion des lettres contre les sciences. Depuis la matinée, de triomphante mémoire, qui avait vu Cicéron prouver les droits de son ancien maître Archias à faire valoir son titre de citoyen romain, mais surtout soutenir l'excellence et l'utilité de l'éloquence et de la poésie, jamais les intérêts de la littérature n'avaient rencontré un apologiste aussi naturellement désigné, ni provoqué la composition d'une aussi étincelante plaidoirie. Sous Louis-Philippe, comme sous César, la cause était la même, et, quant aux défenseurs, plus d'une ressemblance les rapproche. Tous deux sont improvisés hommes d'État par une incurable vanité qui les rend jaloux de tous les genres de gloire ; tous deux cèdent à une curiosité nerveuse qui leur fait avidement goûter aux joies amères de la politique ; ils sont, hélas ! bien vite rejetés, froissés et meurtris, de cette arène brutale ; tous deux, en naissant, pourvus du don fatal de l'éloquence, savent semer les fleurs sur les sujets les plus arides, et règnent en despotes sur l'esprit de ceux qui les écoutent. Enfin, à ces belles-lettres qu'ils avaient trahies d'un si lâche abandon, mais qui pardonnent toujours au repentir, l'un et l'autre redemandèrent consolation et appui ; enfin, celui-ci était tombé sous le poignard d'un ancien client sauvé par lui du supplice ; celui-là est destiné à s'éteindre dans une humiliation morale mille fois pire que la mort.

Le principal argument de Lamartine, en dehors de la richesse et de la beauté des langues mortes, est qu'il faut un lien entre les intelligences ; ce lien sera fourni par l'unité des études :

« En dehors de cette unité de vocations et de carrières qui saisissent l'homme plus loin et plus tard dans la vie, et qui nécessitent alors les enseignements spéciaux, il y a une grande et précieuse unité à observer, à conserver, à accroître, s'il est possible, entre tous les hommes, entre tous les enfants destinés à devenir contemporains, compatriotes, concitoyens d'une même famille, quoique devant occuper des rangs divers dans la nation, dans la société. Sans cela, vous aurez des hommes, vous aurez des individus, mais point de société, point de famille, de peuple, point de nation. Vous aurez des êtres aussi étrangers les uns aux autres que ceux qui ne parlent pas la même langue ou n'adorent pas le même DIEU. La sociabilité, qui n'est que la grande sympathie des intelligences, des croyances, des mœurs, n'existera réellement pas. Vous aurez juxtaposition d'une innombrable quantité d'hommes, vous n'aurez ni assimilation, ni solidarité, ni unité, ni nationalité. Pour avoir cette assimilation, cette sympathie intellectuelle, cette incorporation des hommes avec les hommes qui forment la société, il faut indispensablement des idées communes entre eux. Il faut, pour ainsi dire, qu'à leur entrée dans la vie ils aient sucé le même lait, ils soient devenus une même chair et un même sang, ils aient vécu du même aliment ; il faut, pour vivre plus tard en communion d'idées, d'action, de vertus, de mœurs, qu'ils aient vécu d'abord quelque temps en communion complète d'enseignement et d'instruction. »

Ne semble-t-il pas que si Massillon eût été chargé de développer le même argument, il l'eût fait avec le même bonheur d'expressions, la même opulence intarissable de vocabulaire, la même veine fluide, les mêmes redondances ingénieuses et brillantes ? On comprend l'admiration et aussi les réserves des contemporains, qui ne cessent de vanter et, en même

temps de critiquer l'abondance fleurie de l'orateur, et qui tous, malgré qu'ils en aient, en viennent, quand il s'agit d'apprécier, à la fameuse comparaison du cygne qui déploie ses ailes, s'élance jusque dans les sphères les plus inaccessibles, puis redescend, calme et maître de son vol, pour planer sur les flots d'azur de la mer icarienne !

Tout autre nous apparaît François Arago (1), sorte de Victor Cousin expliquant, dans sa chaire de l'Observatoire, à un public haletant et enthousiaste, les mystères de l'espace et les lois qui régissent les mondes. La clarté, telle est sa faculté maîtresse; son bonheur est de dissiper les brumes qui enveloppent les questions astronomiques. Vivante antithèse du *Néphélégérète* antique, il commence, reprend et reprend encore sa démonstration, jusqu'au moment où il s'aperçoit que l'auditeur le plus obtus que son regard ait pu découvrir dans l'auditoire, laisse échapper par un geste, par un clignement d'yeux, par un sourire, qu'il a compris. Les gestes sont à l'avenant. Supérieur à ce Broussais, l'Ambroise Paré du XIXme siècle, tenant malencontreux du matérialisme en philosophie et de la phlegmasie en médecine, qui était éloquent sans être disert, il est disert comme il est éloquent. Ne nous parlez pas des vulgarisateurs qui l'ont suivi ! Ce sont des nébuleuses qui tenteraient vainement de remplir l'office du soleil. Lui seul a su projeter la lumière !

A dix-sept ans, il entrait dans cette école polytechnique dont il devait toujours conserver un pieux et filial souvenir ; il vota *non* quand il s'agit du consulat à vie : on juge inutile de rappeler qu'en 1852, il refusa le serment au neveu comme il l'avait refusé à l'oncle. Quel que soit le jugement qu'on porte sur cette attitude, au moins ne peut-on pas lui reprocher la contra-

(1) Né dans les Pyrénées Orientales, en 1786, mort en 1852.

diction. Pour début dans la science, il prit part, avec Biot, à la mesure de l'arc du méridien terrestre. Dès l'âge de vingt-trois ans, il professait l'analyse à l'école polytechnique, puis devint directeur de l'Observatoire. Les cours publics qu'il fit dans cet établissement sont demeurés fameux, tant il savait mettre, à la portée de tous, les problèmes en apparence les plus impénétrables. Nous ajouterons, pour la satisfaction des personnes compétentes, que l'effort principal d'Arago, dans ses recherches scientifiques, porta plus particulièrement sur la théorie des ondulations, la polarisation chromatique et l'électro-magnétisme.

Sa manière de voir sur l'antagonisme entre les sciences et les lettres est curieuse à consulter; voici le passage saillant du discours qu'il prononça à cette occasion: «On prétend, je cite toujours des opinions universitaires, qu'on ne sait jamais sa langue quand on n'a pas appris une langue étrangère. Si l'assertion était vraie, je répondrais, quant à moi, que je ne proscris pas l'enseignement des langues étrangères, que, d'après mes idées, au contraire, on enseignerait les langues vivantes partout; qu'ici ce serait l'italien, là l'allemand, ailleurs l'anglais, *(ce programme a été appliqué par M. Duruy,)* parce que je ne vois pas l'utilité de collèges communaux taillés exactement sur le même patron. Mais la proposition, vue en elle-même, me paraît très contestable. Qu'on me dise, en effet, quelle langue étrangère Homère, Euripide, Aristote, Platon avaient apprise; ils étaient devenus d'immortels écrivains en apprenant simplement le grec. »

Constatons, en passant, que l'orateur ne s'oppose pas à ce qu'on enseigne le latin et le grec dans les écoles supérieures, *(les lycées, à cette époque collèges royaux.)*

« J'ajoute qu'il serait peut-être bon que l'Université s'occupât d'enseigner le latin et le grec par des moyens

plus abrégés que ceux dont on fait usage aujourd'hui. Il faut huit ou neuf ans pour étudier le latin comme on l'enseigne dans les collèges ; je dis que c'est beaucoup trop..... On devrait enseigner le latin et le grec comme on enseigne l'allemand. L'allemand est une langue compliquée, qui n'a pas beaucoup d'analogie avec la nôtre. Il n'est pas d'intelligence, toute simple qu'elle soit, qui n'apprenne l'allemand en deux années d'une manière satisfaisante. Pour le latin et le grec, ce devrait être la même chose. Il faut absolument que l'Université cherche avec zèle les moyens de sortir de ces vieilles routines. »

L'orateur entreprend ensuite l'éloge des sciences :

« Il n'est point vrai que les études scientifiques ne servent que les intérêts matériels. C'est devant leur flambeau que se sont évanouis la plupart des préjugés sur lesquels les populations vivaient courbées ; c'est par les sciences que les préjugés sont tombés à jamais. »

Arago adjure enfin les différentes sciences de poursuivre leur œuvre épuratrice :

1° La chimie devra enrichir la médecine de médicaments simples ;

2° La physique, puiser dans l'étude des forces électriques les divers perfectionnements dont les arts métallurgiques ont un si pressant besoin ;

3° L'optique, s'appliquer à la construction des phares et à la diminution du nombre des naufrages ;

4° L'astronomie, pénétrer jusque dans les dernières régions de l'espace ;

5° La mécanique, tirer chaque jour un nouveau, un meilleur parti des forces naturelles.

Il termine par la strophe de Pompignan, le Nil, Phébus, et les blasphémateurs qui, ayant taquiné le Soleil, sont opérés par lui de la cataracte.

Mais Arago, en attendant 1848 et le ministère de la marine, ne fit que par boutades de la politique militante, en amateur, du reste sincère.

Thiers, lui, a été un parlementaire de vocation et de race, étonnant par l'immense fertilité des ressources, l'inattendu des expédients, la rouerie, la patience, le sang-froid, la perspicacité, toutes qualités d'Apache indispensables dans la chasse aux portefeuilles. Sa vie politique, sous la monarchie de Juillet, se résume dans sa lutte contre Guizot, qui le gênait notablement, et dont il convoitait la place. Il n'est sorte de tours, de mauvais tours, tours de passe-passe, tours de gobelet, qu'il n'ait essayé de lui jouer pour l'arracher à sa morgue méprisante et à son indifférence altière. Avez-vous vu un petit singe grimacier, agile et souple au point de paraître désossé et désarticulé, qui grimpe le long des jambes, sur le dos, sur la tête d'un bon gros chien qui se laisse patiemment griffer et mordre ? Voilà nos deux adversaires. La lutte entre ces deux concurrents présenta des péripéties tellement nombreuses, mais en même temps toujours si semblables, que la galerie finit par n'y plus prêter qu'une attention intermittente, se résignant à cet assaut d'armes entre les deux Gâte-chair de la tribune comme à une inévitable calamité. Il est vraisemblable que c'est énervé par ce long duel à main plate entre Arlequin et le Commissaire, que Lamartine lança son fameux mot : *la France s'ennuie.* Oui, la France s'ennuyait d'avoir toujours sous les yeux cette bascule dont l'extrémité supérieure était tantôt occupée par l'âpre chef du centre droit, tantôt par le minuscule généralissime du centre gauche. Et que de discours prononcés par Thiers! Il eût fallu attendre des progrès nouveaux de la sténographie pour arriver à noter ses paroles, tant il parle, pérore avec une abondance que rien n'épuise ! Les géographes ont calculé

le nombre de mètres cubes d'eau que chaque fleuve [illegible] par seconde : les calculateurs les plus prompts, les Henri Mondeux de la Chambre, n'ont jamais pu se mettre d'accord sur le nombre de syllabes prononcées par Thiers dans une minute : on en est réduit, sur ce point, aux approximations. Cette faconde jaillissait à propos de tout. Thiers de la Mirandole ayant porté sa [illegible] intelligence, on n'ose dire son attention, sur toutes les questions qui peuvent susciter un débat. S'agit-il des arts ? N'est-ce pas lui qui a fait jadis des *salons* remarqués dans le *Constitutionnel* ? De sujets militaires ? Il les traite ex professo dans son *Consulat*. De finances ? Il est le meilleur élève des Louis et des Roy. De politique européenne ? Jeu d'enfant pour un homme qui a étonné Talleyrand, que rien n'étonnait. Il reste donc acquis à l'histoire que Thiers a été un orateur merveilleusement doué, sauf pour la taille et la voix, qu'il a été unique pour l'universalité et l'aplomb. La perfection littéraire le préoccupait fort peu, quoiqu'il revît avec soin les épreuves de ses discours. Sa qualité principale, qui ira grandissant jusqu'à la fin de sa carrière, est la clarté, mais cette clarté voltairienne qui exclut les profondeurs. Conclusion : on ne s'avance pas trop en disant que les in-folios qu'on formerait avec les discours de l'orateur ne valent pas, au point de vue de l'intérêt et de l'art, les pages que l'historien va consacrer aux préliminaires de la paix d'Amiens, ou aux péripéties de la campagne de Saint-Domingue (1).

Dévoué aux idées monarchistes pendant toute sa vie, Thiers mourra président de la troisième république ; Berryer demeura fidèle à la cause de la légitimité.

Les dernières paroles du grand avocat furent : « Mon Dieu... mon âme.... le roi ! » Le chevaleresque défen-

1. A. Marrast disait méchamment de lui : « Il a parlé trois heures de suite, il a été écouté trois heures de suite ; eh bien ! la postérité l'admirera trois heures de suite. »

seur de la duchesse de Berry invoquait *son roi*, le comte de Chambord, le seul prince dont il eût reconnu les droits. *Mon Dieu !* disait-il encore. C'était le cri de cette foi que rien n'avait entamée dans notre siècle de défaillances et de ricanements impies. Il avait dit enfin: *Mon âme !* C'est cette âme généreuse, inflexible dans le bien, qui avait donné cette unité, cette conformité à sa longue et glorieuse carrière.

A nul, autant qu'à Berryer, ne s'applique la définition de cet ancien qui proclamait seul éloquent l'homme de bien habile à parler.

De tous ceux qui, dans les conjonctures tourmentées au milieu desquelles se débattit la monarchie de juillet, prirent part aux discussions financières ou politiques, aucun, suivant le mot de Salvandy, n'avait au même degré *reçu le rayon.* Avant comme après lui, aucun n'a été aussi tragique, aussi auguste. C'est en vain que, en dehors des deux grands noms de l'antiquité, l'on chercherait un orateur à qui le comparer. Son genre d'éloquence ne saurait être défini, et, sur cette question, l'étude des plus célèbres rhéteurs ne nous apporte aucune lumière. Relisons néanmoins *l'Institution* de Quintilien : « Le premier genre est celui qu'on peut appeler le *délicat* (1), le second *grand* et *vigoureux* (2), le troisième *fleuri* (3). » Si, laissant de côté les deux extrêmes, exclusivement réservés à la narration et à la péroraison, on s'attache au deuxième, on constatera qu'il reproduit exactement tous les traits qui conviennent à l'orateur idéal: « Pareil à un torrent furieux qui, grossi par les orages, se crée de nouveaux bords et *s'indigne contre les ponts* (4), il forcera la résistance du

(1) ἰσχνόν
(2) ἀδρόν
(3) ἀνθηρόν
(4) Virgile nous représente l'Araxe, fleuve d'Arménie, qui s'indigne contre les ponts jetés sur ses rives par Xerxès, Alexandre et Auguste.

juge, et l'entraînera où il lui plaît d'aller. C'est alors que l'orateur ressuscitera les morts, ranimera un Appius Claudius ; c'est alors qu'il accordera la parole à la Patrie elle-même, alors, qu'au milieu de la Curie, la Patrie adjurera Cicéron de la défendre contre Catilina ; c'est alors enfin que l'orateur donnera de l'élévation à son style par l'usage de l'amplification, de la hardiesse par l'emploi des hyperboles. Il s'écriera : *Quel gouffre fut aussi vorace?...Non, je le jure, l'Océan lui-même..»* Il suppliera les Immortels eux-mêmes de venir combattre avec lui, parler avec lui : « *O vous, tombeaux, vous, bois sacrés des Albains !* » Il soufflera dans les âmes la colère, la pitié, et le juge, puissamment remué jusqu'au fond du cœur, s'abandonnera à sa parole sans lui demander un surcroît de preuves. » Voilà Berryer tel que, par une sorte de divination, l'a dépeint le plus compétent des rhéteurs. Quel rôle eût-il joué s'il eût été le contemporain de Cicéron ou de Démosthène, et que le hasard de la politique l'eût opposé à ces deux invincibles athlètes ? Par son intégrité, son mépris pour l'argent et pour les honneurs, par sa fixité dans les mêmes principes, il eût été investi d'une plus haute autorité morale que le pensionné du roi de Perse, et que le caméléon politique toujours indécis entre Dyrrachium et Brindes. Il aurait su trouver dans son patriotisme de ces cris stridents et fiers comme l'appel aux morts de Marathon ; il aurait, s'il l'eût fallu, fait tomber des mains de César la condamnation à mort de Ligarius. Vengeresse du droit méconnu et de la liberté compromise, sa voix inspirée eût, avec des accents dominateurs, retenti au milieu de ces délibérations mémorables qui, sur le Forum, lors des convulsions suprêmes de la république, se prolongeaient souvent jusqu'aux premières lueurs du matin. Bref, il eût été plus qu'un Eschine, plus qu'un Hortensius, mais, nous n'hésitons

pas à le dire, il n'eût été l'égal ni de Démosthène ni de Cicéron.

Un abîme sépare l'orateur français de ses deux rivaux : il n'avait pas les connaissances universelles, la vaste culture de ce Cicéron qui fut, nous laissons de côté le poète, bien qu'on ait de lui de beaux vers, un théoricien subtil et savant de l'éloquence dans ses trois ouvrages sur *l'Orateur*, un métaphysicien sagace dans ses *Tusculanes*, un publiciste lumineux dans sa *République*, un moraliste aimable et souriant dans sa *Vieillesse* et son *Amitié*, un pamphlétaire aux brûlantes invectives dans ses livres contre Antoine, un épistolographe égal aux Voltaire et aux Sévigné, un artiste consommé en matière de langue et de style, bref, le type même du littérateur dans l'antiquité. Une fois de plus encore, le mot de Buffon triomphe : *les ouvrages bien écrits seront les seuls*.. C'est la perfection de la forme qui a sauvé de l'oubli et qui fera vivre éternellement les harangues de Cicéron. Or, cette parure suprême manque aux plus remarquables improvisations de Berryer.

La supériorité de Démosthène sur l'orateur français n'est pas moins incontestable. Par l'attitude si désintéressée qu'il avait prise au début de sa carrière, Berryer s'était condamné à ne jamais sortir des sphères de la spéculation : comme le parti dont, avec Chateaubriand, il fut la gloire la plus retentissante, ne devait plus réussir à s'emparer du pouvoir, jamais l'occasion ne fut offerte au vaillant tribun de dévoiler au grand jour ses aptitudes pour la vie politique active. La gloire de Cicéron serait bien moins éclatante s'il n'eût pas rempli des charges publiques, et si, consul, il n'eût pas agi contre les communards de ce temps-là avec cette énergie de fer et cette foudroyante promptitude qui caractérisent le véritable homme d'État. Démosthène non

seulement fut un orateur, mais aussi, dans mainte circonstance, il prouva qu'il y avait en lui plus et mieux qu'un habile discoureur. Suivant les usages en vigueur dans la république athénienne, il se vit chargé d'exécuter les mesures qu'il avait fait triompher devant le vote des assemblées populaires; il remplit avec adresse les fonctions d'ambassadeur auprès des cités alliées, rivales ou hostiles ; préposé à l'administration des finances, il parvint à réunir les fonds indispensables aux frais de guerre ; enfin, il se fit craindre de l'ennemi commun, Philippe de Macédoine, plus, on peut le dire, que tous ses concitoyens ensemble !

Mais, quel qu'il soit, le lot de Berryer n'est pas moins digne d'admiration et d'envie. Né à Paris en 1790, il fut un rhétoricien de haute marque, réussissant et brillant surtout dans l'amplification ; il fit le voyage de Gand, défendit, (ce fut une de ses premières causes,) le héros du carré de Waterloo, et fut le conseil des généraux Canuel et Donnadieu ; tout imprégné de légitimité qu'il pût être, il ne laissa pas, en 1814 et en 1815, de manifester son indignation pour les représailles sanglantes, et c'est avec un sentiment d'horreur qu'il assista à certains excès de la réaction. N'est-elle pas de lui, cette belle parole, prononcée peu de temps après la mort du maréchal Ney, des frères Faucher et de Labédoyère : « Quelle honte pour les vainqueurs de ramasser les blessés du champ de bataille pour les porter à l'échafaud ! » Exclamation bien digne, assurément, de celui qui avait pris d'Aguesseau et l'Hôpital pour modèles, de celui dont la devise était *forum et jus*, et qui, toujours le regard fixé sur la vérité et le droit, n'oublia jamais ce que réclament l'humanité et la clémence !

Les contemporains ne tarissent pas d'éloges sur les dons exceptionnels dont la magie rehaussait la natu-

relle éloquence de Berryer ; l'on a rappelé, non sans une complaisance fastidieuse, la splendide beauté de cette tête à la fois sévère et majestueuse, l'admirable rectitude de lignes qui vouait fatalement son profil au ciseau du statuaire, ce timbre tour à tour mélodieux et doux, superbe et tonitruant, ardent et chaleureux, suivant que la cause le réclamait, ce port, cette attitude, ce geste d'une ampleur si puissante, cette magnificence et cette suavité dans l'action oratoire ! Sa voix surtout avait des inflexions qui triomphaient des résistances les plus obstinées ; elle remplissait toutes les conditions exigées par Quintilien : elle était « facile, ample, heureuse, flexible, ferme, douce, durable, claire, pure, qui fend l'air et s'arrête dans l'oreille (1). »

Ainsi admirablement doué par la nature, et, malgré sa jeunesse, déjà mûr pour tous les succès, il entra, dès 1830, à la Chambre des Députés, où Royer-Collard, l'ayant entendu, salua en lui « une puissance » ; bientôt il sera, en présence de la majorité gouvernementale, des bonapartistes et des républicains, le seul, mais l'incomparable défenseur des croyances légitimistes. Son talent brilla surtout dans la discussion contre les lois de Septembre et l'indemnité Pritchard.

Le 1er octobre 1840, il avait plaidé pour le prince Louis, après la tentative de Boulogne ; un demi-siècle nous sépare de cet événement, et nos préoccupations ne sont point celles du public de cette époque: mais voyez combien est irrésistible le charme de l'éloquence ! Cette harangue si mouvementée et si dramatique nous agite et nous pénètre encore des mêmes passions dont bouillonnait la poitrine de l'orateur !

« S'il y a un crime, c'est vous qui l'avez provoqué par les principes que vous avez posés, par vos exem-

(1). Vox facilis, magna, beata, flexibilis, firma, dulcis, durabilis, clara, pura, secans aera et auribus sedens. (*Institut. orat.*, XI, 3.)

ples, par les actes solennels du gouvernement ; c'est vous qui l'avez inspiré par les sentiments dont vous avez animé les Français,et, entre tout ce qui est Français, l'héritier de Napoléon lui-même.

» Vous voulez le juger,et, pour déterminer vos résolutions, pour que, plus aisément, vous puissiez vous constituer juges, on vous parle de projets insensés, de folle présomption. Eh ! Messieurs, le succès serait-il donc devenu la base des lois morales, la base du droit? Quelle que soit la faiblesse, l'illusion, la témérité de l'entreprise, ce n'est pas le nombre des armes et des soldats qu'il faut compter, c'est le droit, ce sont les principes au nom desquels on a agi. Ce droit, ces principes, vous ne pouvez pas en être juges ; ils ne peuvent provoquer qu'une révolution politique dans l'intérêt du gouvernement établi ; ils ne peuvent pas provoquer un jugement. Ce droit, ces principes, ils ne sont pas altérés, ils ne sont pas diminués par le ridicule jeté sur les faits et le caractère de l'entreprise.

» Et ici, je ne crois pas que le droit au nom duquel était tenté le projet, puisse tomber devant le dédain des paroles de M. le procureur général. Vous faites allusion à la faiblesse des moyens, à la pauvreté de l'entreprise, au ridicule de l'espérance du succès ; eh bien ! si le succès fait tout, vous qui êtes des hommes, qui êtes même les premiers de l'État, qui êtes les membres d'un grand corps politique, je vous dirai: il y a un arbitre inévitable, éternel, entre tout juge et tout accusé ; avant de juger devant cet arbitre, et à la face du pays qui entendra vos arrêts, dites-vous, sans avoir égard à la faiblesse des moyens, le droit, les lois, la constitution devant les yeux : « La main sur la conscience, devant Dieu et devant nous qui vous connaissons, dites : s'il eût réussi, s'il eût triomphé, ce droit, je l'aurais nié, j'aurais refusé toute participation

à ce pouvoir, je l'aurais repoussé. » Moi, j'accepte cet arbitrage suprême, et quiconque d'entre vous, devant Dieu, devant le pays, me dira : « S'il eût réussi, j'aurais nié ce droit! » celui-là, je l'accepte pour juge. »

Puis l'orateur, s'adressant plus particulièrement, s'il est possible, aux membres de la Chambre haute, leur rappelle une dette qu'ils ont contractée jadis.

« En remontant à l'origine de vos existences, vous, marquis, comtes, barons, vous, ministres, maréchaux, à qui devez-vous vos grandeurs ? A votre capacité reconnue, sans doute ; mais ce n'est pas moins aux munificences mêmes de l'Empire que vous devez de siéger aujourd'hui, et d'être juges. Croyez-moi, il y a quelque chose de grave ici... Une condamnation par vous à une peine infamante n'est pas possible. »

L'éminent historien de la littérature au XIXe siècle, Nettement, a fait valoir, dans un chaleureux commentaire, les exceptionnelles qualités qui distinguent ce mouvement oratoire, précédé et suivi, du reste, de tant d'autres non moins étonnants. Nous ne sommes nullement surpris lorsqu'il nous apprend que plus d'une fois les paroles de Berryer provoquèrent dans cet auditoire d'élite une admiration qui alla jusqu'à une sorte de stupeur. Quelle continuité de sublime, en effet, quelle prodigalité de génie ! Mais aussi quel mépris de la grammaire, quelle insouciance de la syntaxe !

Reprenons le début : par ce mot *exemples*, l'orateur dit, en toutes lettres, que le gouvernement a commis des crimes, affirmation qui n'est certes pas dans sa pensée. Il y a donc impropriété de termes. L'épithète *solennels*, qui veut dire *authentique, accompagné de toutes les formalités requises*, n'ajoute rien au sens, puisque tous les actes *officiels* sont par le fait *solennels*. Le pléonasme est évident. *Entre*, qui est essentiellement

concret, ne peut s'appliquer à *tout ce*, locution abstraite. Donc solécisme. Le mot *lui-même* n'est pas à sa place; il devrait être après *l'héritier*. Qu'est-ce que *déterminer une résolution?* N'est-ce pas *déterminer une détermination ?* Ou c'est une variété de l'hellénisme κινδυνεύειν κινδυνόν, hypothèse peu probable, ou une simple tautologie. Les expressions ou locutions toutes faites deviennent bien vite banales : tel est le cas de *se constituer juges*. A quoi bon cette inversion si dure : *pour que plus aisément vous pussiez ?* Pourquoi aussi, après avoir commencé le mouvement de la phrase par la préposition *pour* suivie de l'infinitif, le continuer par cette même préposition suivie du subjonctif ? L'auteur du *de Oratore* se fût indigné contre cet anapeste *a ági* qui termine la phrase avec la complication fâcheuse de l'hiatus *a a*. On ne peut dire *l'illusion d'une entreprise*, le sens *subjectif* étant le seul qui convienne à *illusion*.

On le voit, la langue de Berryer ne résiste pas à l'examen.

Mais dans la cause que défendait l'orateur, il s'agissait bien de songer à l'ergotisme des Vaugelas et des Boiste ! Qu'importe, quand l'aigle des Cordillères s'élève et plane dans les nues, que sur ses ailes quelques plumes, en se hérissant, compromettent la netteté de son beau plumage ? N'en est-il pas moins le roi des espaces infinis ? Ah ! sotte est la tâche de ceux qui, en présence d'un spectacle sublime, au lieu de s'y abandonner tout entiers, cherchent, dans la découverte de quelques défauts, un misérable motif de marchander leur admiration ! Jamais plus niaise entreprise que celle de Voltaire, fermant les yeux sur les grandes et merveilleuse beautés de Corneille, pour épier les archaïsmes et l'incohérence des métaphores ! Au lieu d'imiter, et de loin, Laharpe et son école terre à terre, pourquoi,

dans l'appréciation d'un tel morceau oratoire, ne pas avoir essayé les procédés de critique d'un Villemain, d'un Sainte-Beuve, d'un Taine ou d'un Pontmartin ? Le La Bruyère des *Samedis* nous eût fait connaître l'impression ressentie dans le monde lettré et les salons aristocratiques. Taine eût étudié l'influence exercée sur les développements de Berryer par la prédominance de sa faculté maîtresse. Sainte-Beuve se fût demandé, en interrogeant l'arbre généalogique du tribun, s'il n'était pas, en vertu d'une loi fatale, prédestiné à porter jusqu'à leurs plus inaccessibles sommets les traditions du bien dire que lui avait léguées son père, avocat éminent lui-même. Villemain, dans une page d'histoire d'une magistrale aisance, nous eût exposé les événements politiques et les causes secrètes qui provoquèrent ce splendide déploiement de métaphores et d'images. L'appréciation d'une œuvre de la pensée, à ce quadruple point de vue de la chronique, de la physiologie, de la biographie, de l'histoire, présente une incontestable supériorité, mais réclamerait la piquante finesse de M. de Pontmartin, la méthode rigoureuse de M. Taine, la patience et la perspicacité de Sainte-Beuve, l'agréable érudition de Villemain. A chacun sa tâche : le berger de Virgile avait raison : *Non omnia possumus omnes !*

C'est aussi Virgile qui nous fournira notre transition : *Pergite, pierides !*

« Un jour que M. Victor Hugo accrochait dans son cabinet une bibliothèque composée de quatre planches reliées entre elles par des cordes, et qu'il s'en tirait assez mal, le prince de Craon lui amena un jeune homme blond, d'un visage agréable, où l'on ne voyait d'abord que de la douceur et ensuite que de la finesse. Ce jeune homme était allé à *Hernani*, et avait voulu complimenter l'auteur. Il était ravi de voir le théâtre

s'affranchir ; il voulait la liberté partout. Il s'appelait M. de Montalembert (1). »

Avec Montalembert la théorie des milieux et le système de l'héréditarisme prennent un caractère exceptionnellement conjectural. Il est né à Londres, d'une mère anglaise; son père était d'une vieille famille poitevine; lui-même, il habita le plus souvent la Bourgogne, devenue pour lui une seconde patrie. De ces trois éléments, lequel prédominera? Sera-ce le flegme anglais? l'ardente piété des habitants du Bocage ? la verve riche en saillies des Bourguignons de l'Auxois ? A vrai dire, il y a un peu de tout cela dans le genre de talent du célèbre polémiste. Ce qui caractérisait son débit à la tribune, c'était la réserve et la rareté du geste, particularité souvent signalée chez les speaker les plus éminents. Dans sa parole vigoureuse et passionnante, refusera-t-on de retrouver, à des degrés divers, on le veut bien, mais aisément reconnaissables, la richesse d'un Buffon (Montbard), le courant facile d'un Guéneau (Semur), le coloris d'une Sévigné (Bourbilly), la largeur et la puissance de Lacordaire (Recey-sur-Ource) ? Faut-il maintenant parler de la piété courageuse de celui qui lança ce défi fameux :

« Dans cette France, accoutumée à n'enfanter que des gens de cœur et d'esprit, nous seuls, nous seuls catholiques, nous consentirions à n'être que des imbéciles et des lâches ? Nous nous reconnaîtrions à tel point dégénérés de nos pères, qu'il faille abdiquer notre raison entre les mains du rationalisme, livrer notre conscience à l'Université, notre liberté et notre dignité aux mains de ces légistes dont la haine pour la liberté de l'Église n'est égalée que par leur ignorance profonde de ses droits et de ses dogmes ? Quoi ! parce que nous sommes de ceux qu'on confesse, croit-on que

(1) *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

nous nous relevions des pieds de nos prêtres tout disposés à tendre nos mains aux menottes d'une légalité anti-constitutionnelle ? Quoi ! parce que la foi domine dans nos cœurs, croit-on que l'honneur et le courage y aient péri?... Ah ! qu'on se détrompe. On vous a dit: soyez implacables. Eh bien ! soyez-le, faites tout ce que vous voudrez et tout ce que vous pourrez. L'Église vous répond par la bouche de Tertullien et du doux Fénelon : *Nous ne sommes pas à craindre pour vous ; mais nous ne vous craignons pas.* Et moi, j'ajoute au nom des catholiques comme moi, des catholiques du XIXe siècle: Au milieu d'un peuple libre, nous ne voulons pas être des ilotes ; nous sommes les successeurs des martyrs, nous ne tremblons pas devant les successeurs de Julien l'Apostat. *Nous sommes les fils des Croisés, nous ne reculons pas devant les fils de Voltaire!*»

La biographie de Montalembert est des moins compliquées.

Après avoir été un des plus remarquables élèves du collège Sainte-Barbe, il compléta son éducation intellectuelle par une lente assimilation des poètes d'outre-Manche et d'outre-Rhin, et, ce qui paraîtra surprenant, (à cet âge où, d'ordinaire, l'imagination réclame si impérieusement ses droits), par l'étude raisonnée des principaux discours prononcés dans les Chambres anglaises, depuis le vieux Chatam jusqu'à Robert Peel. Tout le monde sait comment, à l'aube de la vingtième année, s'étant lié avec Lacordaire, il fonda le journal l'*Avenir*, machine de guerre destinée à battre en brèche le gallicanisme et le monopole universitaire. En 1830, il ouvre une école libre, et se voit condamné à une faible amende ; dans un magnifique discours *pro schola sua*, il fit preuve d'une admirable fermeté et d'une dextérité précoce dans l'interprétation de la législation existante ; dès ce jour

s'élança sur des adversaires comme Villemain et Guizot avec une véritable *furia francese*, il leur décocha ses flèches les plus empoisonnées, il combattit un adversaire redoutable entre tous, Cousin, qu'il convainquit d'avoir honteusement falsifié les textes. En se reportant à cette extraordinaire passe d'armes entre le jeune Pair et le vieux tenant du privilège de l'État, Louis Veuillot écrivait ces lignes éloquentes et d'une si durable vérité :

« Ils (les catholiques) ont été battus par le nombre, ils ont triomphé par le caractère, par le talent, par les idées. On peut les croire vaincus, ils ne le sont pas ; ils ont creusé le sillon et déposé la semence ; ils s'éloignent du champ encore stérile, comme le laboureur qui s'en va quand son œuvre est accomplie, laissant à la Providence de faire croître le germe nécessaire arrosé de sa sueur... Quand la moisson sera mûre, ceux qui seront appelés à en jouir, n'oublieront pas, dans leurs louanges et dans leurs prières, les premiers artisans de cette moisson, si laborieusement préparée et si longtemps attendue (1). »

Terminons par ce mouvement superbe extrait d'un discours véritablement démosthénien, où il combattit corps à corps une haineuse et virulente philippique de V. Hugo contre la Papauté et l'Église : sa harangue est considérée à juste titre comme « un des chefs-d'œuvre de la parole humaine. »

« Permettez-moi une comparaison familière ; quand un homme est condamné à lutter contre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément. Elle lui dit : Frappez, mais vous vous déshonorez, et vous ne me vaincrez pas : *(Très bien, très bien !)* Eh bien ! l'Église n'est pas une femme, elle est bien plus qu'une femme, c'est

(1) *Mélanges*. I. 312 et 306.

une mère! *(Une triple salve d'applaudissements accueille cette phrase de l'orateur.)*

» C'est une mère, c'est la mère de l'Europe, c'est la mère de la société moderne, c'est la mère de l'humanité moderne. On a beau être un fils dénaturé, un fils révolté, un fils ingrat, on reste toujours fils, et il vient un moment, dans toute lutte contre l'Église, où cette lutte parricide devient insupportable au genre humain, et où celui qui l'a engagée tombe accablé, anéanti, soit par la défaite, soit par la réprobation unanime de l'humanité. » *(Nouveaux applaudissements.)*

L'impartiale postérité oubliera le mot échappé dans un moment d'aberration à Montalembert sur l'*idole* que l'on sait, et elle se souviendra uniquement de la réponse qu'il fit à ceux qui l'interrogeaient sur sa conduite au cas où l'infaillibilité serait proclamée :

« J'ai toujours dit que le Pape est un père. Eh bien! il y a des pères qui nous demandent parfois des choses contraires à nos idées. On y résiste tant qu'on peut, mais quand on est à bout de raisonnement, quand le père insiste, l'enfant se soumet. Je ferai comme l'enfant. »

Pax hominibus bonæ voluntatis.

C'est le mot que prononça l'éloquent P. Félix, lorsqu'il apprit aux fidèles groupés autour de sa chaire de Notre-Dame la mort du vaillant catholique : « Non, Messieurs, l'Église ne sera point ingrate! »

Dans les luttes parlementaires, Montalembert fut souvent caustique et moqueur ; Odilon Barrot ne cessa pas un moment d'être imposant et sévère. Si l'on en croit un des biographes de ce grave homme d'État, il eut une enfance pleine de *respectability ;* écolier très grave, sans être un phénomène, Odilon restait gravement dans les six premiers de sa classe. Arrivé à l'adolescence, il porta des jaquettes empreintes d'une

étonnante gravité. Son père, ancien conventionnel qui avait voté lors du procès de Louis XVI, afficha en 1814 un ardent monarchisme, et le jeune Odilon s'enrôla dans les volontaires royaux, où, coiffé à la Henri IV, en chapeau à plumes blanches, il s'exerçait au maniement des armes ; cette grave milice attendait sans rire le moment d'affronter les grognards de la garde impériale !

Au plus fort de la réaction de 1815, il acheta une charge d'avocat aux Conseils du roi, et se mit à rechercher les causes à grand retentissement, les procès d'opinion, de liberté de presse, de conflits avec le clergé. Sa femme lui apporta un nom honoré et une fortune des plus raisonnables ; c'était Melle Desfossés, la petite-fille de ce Labbey de Pompières que les journaux anglais, trompés par une similitude de consonances, persistaient à appeler « *le si recommandable ecclésiastique.* » Odilon Barrot obtint la confiance de Lafayette, qui lui fit la gaminerie de le mettre au nombre des membres chargés de reconduire Charles X. Le garde du corps malgré lui partit pour Cherbourg, la rage et l'inquiétude au cœur, se demandant si, pendant son absence, ses amis, ceux qui venaient de faire procéder au mirifique escamotage *des trois journées*, ne se partageraient pas le butin de guerre en accaparant les places les plus lucratives. De retour à Paris, il reçut, comme à-compte, la préfecture de la Seine. Babillard jusqu'au prodige, et sans expérience pratique, il fut en 1830 ce que devait être Lamartine en 1848 : une infatigable machine à discours. Pour lui, a-t-on dit, administrer c'était pérorer ! Il ne perçait pas de boulevards, il les interpellait ; il ne plantait pas de rangées d'arbres, il les adjurait d'apparaître ! Timon rapporte que Royer-Collard dit un jour à O. Barrot : « Il y a quarante ans que je vous connais, vous vous

appelez Péthion. » Le mot n'est pas juste, Péthion était un mal appris qui se conduisit comme un toucheur de bœufs pendant le retour de Varennes, affectant la grossièreté et le sans-gêne à l'égard de Marie-Antoinette et du roi. O. Barrot était, au contraire, un homme de bonne compagnie, apprécié de Louis-Philippe, en dépit, ou plutôt à cause de son opposition, et très goûté dans les salons pour sa grâce de valseur.

Barrot, dit un critique, « n'est pas un orateur profond, incisif, riche de choses et d'idées ; il est grave, mais il est lourd ; il est long, mais il est creux ; c'est un parleur solennel, c'est l'homme prosopopée, c'est le vide avec son immensité, c'est le puits, la caverne, l'écho, mais ce n'est pas le son. »

Comme tous les improvisateurs, il parle une langue hérissée de barbarismes. Ainsi nous le voyons regretter que la *personnalité du roi ait été découverte*, et que *l'on ait rompu la fiction constitutionnelle*. En présence d'un semblable abus des images, n'a-t-on pas le droit d'affirmer, sans jeu de mots, que les orateurs politiques sont les véritables *iconoclastes* des temps modernes ? Voici un fragment détaché de l'un des discours les plus remarqués d'O. Barrot :

« Quand vous avez fait descendre ainsi la couronne dans un acte aussi solennel, que vous avez emprunté son organe pour exprimer vos propres ressentiments, vous vous étonnez que nous, qui sommes les partisans profonds de cette fiction constitutionnelle, nous ayons éprouvé, au sein des populations même les plus dévouées à l'ordre, quelque difficulté à faire accepter cette fiction, à isoler complétement la couronne de la politique que nous venons attaquer devant elle, que nous leur dénoncions.! (1) »

Faire descendre une couronne dans un acte ! Em-

(1) Séance du 9 février 1848.

prunter l'organe d'une couronne ! De partisans profonds !

Certes, un praticien qui plaiderait dans ce style devant le tribunal de Boussac ou de Redon, ne tarderait pas à être vertement relancé par un blâme de la Chambre des notaires de l'arrondissement ! Il est peu vraisemblable que les *Recueils de morceaux choisis* à l'usage des classes d'humanités et de rhétorique empruntent aux œuvres complètes d'O. Barrot un nombre démesuré de spécimens de ce pathos ! Néanmoins, l'histoire nous apprend que cet homme politique exerça de 1830 à 1848 une notable et presque constante influence sur la direction de la fraction la plus avancée du parti républicain. Les contemporains se sont accordés aussi à reconnaître que peu d'orateurs, autant que lui, excellèrent dans le développement des grandes thèses de droit, et l'exposé des questions de politique générale.

Il eut pour rival Ledru-Rollin.

On connaît les incarnations de Vautrin, même celles de Brahma ; il reste à dire un mot de celles de Ledru-Rollin.

D'abord à Athènes, 430 ans avant J.-C., il s'appela Cléon ; il fut contemporain de ce Périclès qui n'allait pas en ville (1), et de cet Alcibiade qui coupait la queue aux chiens. Il eut un métier fructueux, celui de démagogue, et son principal talent fut de flagorner certain vieillard nommé Démos, dont la bouche était toujours ouverte pour avaler les bourdes que l'on fabriquait pour son usage personnel. L'histoire nous représente ce Cléon, revêtu de la tunique immaculée du pâtissier, et, chaque matin, confectionnant un gros

(1) Plutarque nous rapporte que, voulant inspirer plus de respect, Périclès se renfermait obstinément dans sa demeure, et que, pour ce motif, ses ennemis l'appelaient la *Galère Salaminienne*, par allusion à ce vaisseau sacré qui ne sortait du port qu'une fois l'an.

gâteau dont se régale cet innocent Démos. Démos n'a d'yeux que pour Cléon, qui le gave de friandises creuses et de phrases boursouflées ; et Cléon profite de cet aveuglement pour se faire décerner les étoiles de généralissime. Comme le vrai mérite a toujours droit à un salaire, Cléon réussit dans les entreprises les plus insensées.

A Rome, sous la république, Ledru s'appelait Canuleius, d'un nom qui eût fait sourire Molière. Sa vie, ou bien le grave Tite-Live s'est joué de la critique historique, se passa dans les carrefours qui environnent la place publique, à clamer des vérités évidentes par elles-mêmes, entre autres que l'air est une propriété une et indivisible, que le soleil luit pour tout le monde, que les riches sont des fainéants, les pauvres des agneaux sans tache, qu'on a le droit, si l'on a faim, de piller les boulangeries, que le peuple remplit le plus saint des devoirs en taquinant le guet, enfin et surtout que les jeunes filles de l'aristocratie devraient pouvoir, sans empêchement de la loi, se marier à d'honnêtes prolétaires. Canuleius ne sortait pas de là : on peut l'y laisser.

En France, Rollin naquit en 1808, se fit recevoir avocat, plaida force procès à scandale dès le début du règne de Louis-Philippe, fonda des journaux où il plaida chaleureusement la cause *de la Pologne*, *Monsieur*, et, en 1841, remplaça Granier-Pagès à la Chambre basse. Il savait se sangler dans sa redingote, rejeter la tête en arrière, lancer le poing en avant; il disait non pas *Messieurs*, mais *Citoyens*, parlait du goût dépravé des millionnaires, qui ont un faible pour cette exécrable boisson, la sueur du peuple ; enfin il faisait des fautes de français ; aussi fut-il ministre.

Somme toute, la postérité lui rendra cette justice qu'il demeura, toute sa vie, fidèle à ses principes. En 1848, il avait eu un fils qui, depuis, a fait beaucoup parler de

lui, en bien, en mal aussi, et qui semble, malgré l'âge, ne pas vouloir renoncer à faire des sottises. On sait que Ledru-Rollin est le père du suffrage universel. Il est des jours où l'on donnerait bien le père pour ne pas avoir le fils.

Citons encore quelques orateurs célèbres ; Mauguin (1785-1854),qui reprit la succession de Benjamin Constant ; le général Lamarque, *tribun militaire*, qui reprit celle du général Foy ; les deux Dupin, qui brillèrent au barreau et dans les débats parlementaires.

Non moins favorisée que la tribune politique,la chaire chrétienne se recommande par des noms illustres, au premier rang desquels il convient de placer le Père de Ravignan et le P. Lacordaire,

Gustave de Ravignan, fils d'un gentilhomme béarnais, porta d'abord l'épée, puis entra dans le barreau, où ses débuts firent sensation. Nommé substitut du procureur du roi à Paris, il donna au premier président Séguier, plein d'admiration pour les rares qualités de cette haute et fière intelligence, l'occasion de dire : « Laissez venir ce jeune homme, mon fauteuil lui tend les bras. » Rien ne semblait présager sa rupture avec le monde, lorsqu'un jour, en 1820, se trouvant avec quelques amis, il prit part à une conversation, ou plutôt à une discussion sur un Ordre religieux alors persécuté, et alors, (comme toujours !) odieusement calomnié. Les allusions perfides, les insinuations caustiques, les accusations et les outrages se croisaient dans l'air, lorsque le jeune de Ravignan se mit à les relever, à les réfuter, à les pulvériser avec une ardeur extraordinaire, et sa conclusion, nullement attendue, fut la suivante, qu'il prononça d'un ton de voix presque inspiré : « Je mourrai Jésuite ! » Deux ans plus tard, il tenait parole et entrait au noviciat de la Compagnie de Jésus, dont les membres étaient appelés alors *les Pères de la Foi.*

Comment sa vocation lui était-elle venue ? Séminariste à Issy, il se plaisait, aux jours de vacances, à errer sous les ombrages de Meudon ; or, la règle de la maison lui adjoignait un compagnon, *socius*, pour ces promenades ; tous deux, pendant les après-midi, lisaient la vie de saint François Xavier. Un jour, l'abbé de Ravignan interrompt brusquement la lecture, et, montrant le toit de Montrouge à son jeune ami, (l'abbé Moreau,) il lui dit : *Voulez-vous ? Voulez-vous ?* (1)

Le vieux poète de la Divine Comédie nous dépeint dans son *Purgatoire*, (XXe chant,) toute la pompe grandiose de l'Apocalypse. Voici les vingt-quatre vieillards, le char gigantesque attelé de griffons qui vomissent la flamme, les quatre animaux qui symbolisent les quatre évangélistes ; voici enfin les autres écrivains du Nouveau Testament, escortés eux-mêmes par les sept vertus, qui complètent et terminent l'imposant cortège. Debout sur ce char, enveloppée dans le voile blanc de la Foi, portant le manteau vert de l'Espérance et resplendissante sous la tunique couleur de feu de la Charité, apparaît une jeune Vierge ; « *Ben, ben, son Beatrice !* » *C'est moi ! c'est bien moi Béatrix !* s'écrie-t-elle, en s'adressant au poète émerveillé.

L'abbé de Ravignan, lui aussi, obéit à Béatrix ! Il suivit sa vocation, et se fit Jésuite quand les Jésuites étaient traqués par les sous-Montlosier qui rédigeaient les journaux libérâtres aux approches de 1828.

En 1830, on lui confiait une chaire de théologie ; il devait être cinq ans professeur. Ses maîtres préférés étaient, pour les grandes lignes de son enseignement, Suarez et St Thomas. Un de ses plus remarquables élèves nous a transmis quelques détails intéressants sur ses habitudes de démonstration.

« Il commençait par bien établir l'état de la question,

(1) Cf. le P. de Poulevoy, I, 76.

définissant les choses et les termes, montrant les adversaires, élaguant ce qui était en dehors du débat ; il prouvait ensuite sa thèse par l'autorité, par la raison théologique, et terminait par la raison dernière, *ratio ultima*, qui contenait le fond et la base de tout, et qui, bien saisie, bien pénétrée, donnait la clef de toute la discussion. »

Il était là, partagé entre l'auteur de la *Somme* et Bellarmin, tout occupé à former ses chers disciples, quand, à la suite de la révolution de Juillet, la maison de Saint-Acheul fut saccagée par une foule ameutée, enivrée et gagée. Ce fut un vrai miracle si le sang ne coula pas, mais les religieux durent prendre le chemin de l'exil : le P. de Ravignan fut envoyé à Brigue, dans le canton du Valais.

En 1834, il rentrait en France pour être d'abord ministre à Saint-Acheul, puis supérieur à Bordeaux ; il allait pendant dix ans, de 1837 à 1846, occuper la chaire de Notre-Dame, où il succédait au P. Lacordaire. « On avait entendu le plus magnifique talent, on allait voir le plus grand caractère (1). » On sait à quel auditoire il s'adressait : il fallut qu'il commençât une sorte de cours de philosophie avant de pouvoir aborder le dogme ; qu'il fît au panthéisme, au matérialisme, au déisme, l'honneur de les réfuter avant d'entrer de plein pied dans son apostolat. Dès le début, malgré la formidable comparaison qu'il était forcé de soutenir avec son grand prédécesseur, il eut devant lui un auditoire immense, mais dont on se représenterait difficilement la composition. C'étaient des élèves des classes de philosophie des lycées, une trentaine de normaliens, que surveille de loin l'œil jaloux de Cousin, le panthéiste, des polytechniciens, des artistes, des membres de l'Institut, des protestants ; Berryer,

(1). Cf. le P. de Ponlevoy, I, 186.

Lamartine, Chateaubriand comptaient parmi les plus assidus. Les somptueux équipages encombraient le parvis de Notre-Dame. Il y avait aussi d'autres éléments : ici les lecteurs fossiles de l'Encyclopédie, (avec notes de Naigeon,) des *Rosecroix*, du *Testament du Curé Meslier* ; ces libres-penseurs se sont nourris des plaisanteries stercoréennes de Voltaire sur Ézéchiel ; ils discutent, dans un coin, sur la question du Déluge, en invoquant le témoignage de l'incrédule Boulanger, qui insulte Moïse, et sans daigner rapporter les arguments péremptoires de Cuvier, qui prouve, sans laisser de place au doute, l'exactitude du récit de la Genèse. Voici, avec leurs vestons et leurs bérets, les étudiants des Écoles, cœurs généreux au fond, mais frondeurs par métier. Les disciples de Cujas savent se posséder, ils observent un silence plein de mépris : dans leurs propres personnes, ils respectent de futurs attachés au Parquet ; plus remuants, presque provocateurs, sont les auditeurs de Broussais et de Récamier ; ils viennent de huer celui-ci, qui a le courage de se dire catholique, et d'acclamer son bouillant rival, qui leur a triomphalement démontré l'impossibilité de découvrir l'âme dans les circonvolutions du cerveau. Du reste, ici, tous les âges sont représentés, comme toutes les conditions. Que de têtes blanches au milieu de cette foule qui encombre la nef et les bas-côtés! Presque tous, vieillards ou jeunes gens, sont gangrenés de scepticisme. Ils savent par cœur le *chant de l'âne* (1), et vous redresseraient d'importance, si vous ne partagiez pas leur enthousiasme attendri pour les nobles idées exprimées dans *Madame Grégoire*, ce chef-d'œuvre de M. de Béranger. Puis, il y a les Manfreds, les Laras, les Obermann, les Adolphes et les Rollas, soit les inutiles, les orgueilleux, les paresseux, les nébuleux, les mâche-

1. Le plus ignoble chant de l'ignoble *Pucelle* de Voltaire

creux de tout acabit, dont pas un n'est capable d'un viril effort. N'oublions pas les élégants oisifs, hôtes de la *Loge infernale* à l'Opéra, habitués du bois de Boulogne, Wellingtons de la Bourse, qui viennent écouter le missionnaire en vogue comme ils iraient écouter la chanteuse qui fait prime, Ravignan comme la Pasta ! De ci de là quelques devanciers de Vallès, sombres, à l'œil de flamme : pour se désennuyer, en attendant que le Jésuite monte en chaire, ils lisent un tome dépareillé de la philosophie positive d'Auguste Comte. Cet autre baille hideusement en regardant une loueuse de chaises, effarée à la vue de cet océan humain. Une mention enfin pour les quelques brebis galeuses qui s'en vont, une fois par semaine, contracter la clavelée morale dans le bercail pustuleux de l'abbé Chatel ! Ces derniers, bons apôtres, sont apostés là pour voir si le catholique orthodoxe, le fils respectueux de Rome, saura faire bonne contenance. Ils seront servis à souhait.

Pendant qu'à la même heure, dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, l'abbé de Guerry, avec sa taille d'hercule, sa voix dont les sons écraseraient ceux de l'orgue, foudroie les vices du siècle ; qu'à Saint-Roch, l'abbé Cœur incline et courbe, non sans suavité, sa douce figure amaigrie, voici que s'avance, sous la colonnade qui mène à la chaire, un homme aux traits réguliers, mélange de finesse et de fierté, vrai modèle de distinction sacerdotale.

Après être resté quelques instants immobile, absorbé dans sa prière, il relève la tête et commence. A sa parole est attaché je ne sais quel irrésistible prestige. Légèrement relevée par l'accent du midi, sa voix a des vibrations et des sonorités savamment musicales. Son geste est sans réplique. Ravi en extase par son imposante attitude, un de ses auditeurs disait ingénieuse-

ment : « Il a prêché sans parler, et le sermon est fini avant d'avoir commencé. » On remarqua d'abord, et bientôt beaucoup imitèrent l'ampleur et la solennité qu'il mettait à faire le signe de la croix.

Comprenez-vous que cet homme incomparablement doué, orateur, ascète, apôtre, ait si souvent goûté la joie de voir se produire, à la suite de ses conférences et de ses retraites, les conversions les plus inattendues ? Faut-il citer les noms de ce général Donnadieu, qui avait joué un rôle si discuté et si bruyant dans les premières années de la Restauration ; de Royer-Collard, célèbre médecin, neveu du doctrinaire, enfoncé, comme son célèbre parent, dans le buisson de ronces du jansénisme ; du prince de Wurtemberg ; du bon vieux baron de Walkenaer, l'historien si prolixe, mais si aimable, d'Horace et de Lafontaine; de Victor, duc de Bellune, le digne fils du héros de Médelin ? Rappellerons-nous aussi qu'il compta, dans le nombre de ses pénitents, l'ancien ministre de Salvandy, Biot, ce Fontenelle du XIXe siècle, Saint-Arnaud, le triomphateur de l'Alma, dont le nom rappelle tant de gloire chevaleresque ?

Tout le monde apprécie le prédicateur ; le professeur de rhétorique mérite autant d'être connu. Il semble impossible désormais d'écrire un Cours d'éloquence sans mettre les leçons du P. de Ravignan à ses disciples de Vals sur la même ligne que les règles tracées par les Aristote, les Cicéron, les Fénelon ; nous en résumons quelques-unes.

A cette question: qu'est-ce que l'homme apostolique? il répond :

C'est celui qui est animé par des passions surnaturelles, l'amour de Dieu, le besoin de lui conquérir des âmes, le zèle de l'Eucharistie pour les pécheurs.

Quelles sont les sources de la parole sacrée ?

C'est l'Écriture Sainte, Isaïe, St Paul, puis St Chrysostôme, St Grégoire de Nazianze ; chez nous, c'est Bourdaloue, « le roi, » Fénelon, « au cœur si aimant, » Bossuet, que l'on admire plus qu'on ne peut l'imiter.

Comment doit-on procéder pour la composition ?

On ordonne son plan, l'enchaînement des idées, leur progression... C'est là l'important, c'est presque tout ; écrire n'est rien après ce travail.

Que l'orateur se garde surtout d'être dur, raide, *incrépatif*. L'amour du pécheur, voilà l'essence de l'apôtre !

C'est toujours au cœur qu'il faut viser.

La clarté est la première condition du discours.

La véritable éloquence est un drame.

Il faut de la couleur.

La paresse, voilà surtout ce qui paralyse le talent et empêche le succès.

C'est dans la méditation sereine, solitaire, que la parole s'échauffe.

Avant de monter en chaire il faut se calmer...Quand on est calme, on jouit de soi-même ; si l'on s'agite, on s'amoindrit.

L'action doit être *naturelle*, *sentie*, *digne*.

Soyez remplis de DIEU, et vous serez assez éloquents.

Ni sensiblerie, ni sentimentalisme.

Il faut, pour rendre la vérité palpable, s'adresser à *l'imagination, qui est la faculté la plus développée de nos jours* (1).

La page suivante ne nous donnera qu'une idée affaiblie de cette allure magistrale qui marquait le genre d'éloquence du P. de Ravignan : pensées, style, accord de l'un avec l'autre, élégance sévère, rectitude et pénétration du jugement, telles sont ses caractéris-

(1) Cf. *Le P. de Ravignan*, par le P. de Ponlevoy, I, 361-371, passim.

tiques habituelles. L'orateur nous montre ici DIEU et la religion dans le monde païen et dans le monde chrétien:

« Quand, à la faveur des jours de loisir et d'étude tranquille, on se place un moment au milieu des monuments et des chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne, l'âme se trouve comme partagée entre deux sentiments également profonds : l'admiration et la pitié. On admire, Messieurs, la force et la durée de ces traditions religieuses et de ces vérités sublimes qui, sous la plume d'immortels génies, apparaissaient encore, dans une partie du moins de leur éclat, malgré la nuit profonde de leur idolâtrie, et montraient le DIEU souverain législateur, dictant aux hommes ses volontés, leur imposant l'ordre, la vertu, l'obéissance, comme le plus digne usage de leur liberté. On compatit et l'on s'attriste à la vue de ces hésitations perpétuelles, de ce mélange adultère d'erreurs et de superstitions grossières qui venaient défigurer et obscurcir l'image et la lumière divine dans les plus nobles intelligences.

» Non, Messieurs, on ne peut s'empêcher de plaindre et d'admirer à la fois ces hommes qui, parmi les ténèbres du paganisme, savaient encore s'inspirer des grandes, des hautes pensées de la religion, et les faire régner au-dessus de leurs conceptions philosophiques, politiques et même poétiques. Les illustres interlocuteurs des dialogues de Platon et de Cicéron, comme les héros d'Homère, voyaient partout l'action et la présence de la puissance divine, dans les lois, dans la guerre, dans la paix, dans les devoirs des magistrats, dans ceux des peuples et dans leurs droits. Et nous que le christianisme a nourris des plus pures et des plus abondantes lumières, nous rougirions, ce semble, du langage et des doctrines dont s'honoraient les païens, reléguant la religion au fond de ses temples ou dans ses chaires, l'admettant tout au plus dans la cons-

cience privée. Nous ne savons pas la retrouver ni dans les travaux de la philosophie, ni dans les débats du Forum, ni dans les scènes si diverses et si agitées de la vie publique.

» Mais laissons là ces tristes rapprochements : quand on vous voit, Messieurs, on se console et l'on espère, et l'on aime à remonter avec fermeté jusqu'à la source même de tout ce qui est grand, beau, légitime, pour mieux reconnaître et sentir la force éternelle du Très-Haut. »

Les critiques, tout en reconnaissant au P. de Ravignan la soudaineté, la véhémence, la logique, semblent lui avoir dénié, (et rien de plus injuste que cette restriction,) le secret des grands mouvements qui transportent les âmes. Entre plusieurs exemples qui sont la démonstration du contraire, on rappellera cette séance où l'orateur fit d'abord le tableau des misères morales qui s'attachent au scepticisme. Il dépeignait sous des couleurs lugubres les angoisses, la solitude affreuse de l'incrédule. Les auditeurs émus, saisis, haletants, écoutaient, le cœur serré. Mais voilà que soudain le pathétique et sombre missionnaire s'arrête : sa figure reflète une inexprimable béatitude ; les bras croisés, les traits illuminés d'un sourire céleste, il ajoute : « *Et nous, mes frères, nous avons la foi !* » Le contraste entre cette fière affirmation et les paroles où étaient dépeintes les horreurs de la géhenne morale dans laquelle se débat l'athée, était si dramatique et si frappant, que les auditeurs, oubliant la majesté du saint lieu, et se levant dans une sorte de transport, répondirent à l'orateur par une acclamation unanime : « Et nous, mes frères, nous croyons ! » Quel meilleur exemple pour les rhéteurs à l'article *Sublime !* Le sublime est produit par une grande pensée exprimée dans un style simple.

A quoi bon raconter la vie du P. de Ravignan ? Sa vie, ce sont ses œuvres, ses retraites, c'est la direction des *Enfants de Marie*, ce sont les *Mémoires* qu'il écrit pour défendre les collèges de l'Ordre menacés dans leur existence, c'est le Carême qu'il prêche avec autant d'entraînante conviction devant les Petites Sœurs des pauvres que devant l'empereur Napoléon III, ce sont les longues heures qu'il passe, rue de Varennes, dans son confessionnal de la chapelle du Sacré-Cœur, ce sont ses longues méditations dans sa cellule, c'est une correspondance écrasante avec tous ceux qui souffrent et qui ont besoin de ses consolations.

Le 28 février 1858, il mourut comme un saint.

Uno avulso.....

En même temps que Ravignan, Lacordaire illustra cette chaire où Bossuet avait versé de vraies larmes sur Henriette et sur Condé.

Un critique écrivait en 1835 (1) : « Voici l'abbé Lacordaire. Ce n'est pas un évêque de soixante-dix ans, consolé d'une gloire opiniâtre par une longue habitude de vertus naïves, et prêt à porter à son diocèse *les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*. Le jeune homme monte en chaire, en face de Mgr de Quélen, qu'il regarde timidement : on se demande ce qu'il va devenir. Il entr'ouvre les lèvres en s'inclinant vers l'archevêque, mais je n'entends rien..... Il est fluet, il porte la tête en novice, son maintien est gêné ; sa voix n'est pas une voix... J'aime sa jeunesse, sa modestie. Avec un courage qui est de la prudence, il s'avise d'être commun d'abord ; sans façon, sans cérémonie, quoique sans laisser-aller, il commence bonnement et simplement... J'ai été heureux des incorrections de l'abbé Lacordaire, surtout de celles du commencement, parce que ce sont celles qu'on

(1) Cf. *Revue de Paris*, Mai, pages 17 et 105. (Phil. Chasles.)

espère le moins rencontrer.... L'abbé Lacordaire est avant tout une âme jeune et passionnée. Qu'elle conserve le feu sacré ; que les prêtres aillent l'entendre. Ils seront étonnés de son succès, car il n'a point ce qu'ils appellent le talent de la chaire. L'irrégularité de ses discours, et les fautes de jeune homme qui abondent dans la diction leur causeraient un véritable chagrin ; ils le renverraient au séminaire ou même au collège. Cependant, voyez l'intérêt ardent... qu'inspire ce petit prêtre ! »

Lacordaire (1) était le fils d'un médecin de village du département de la Côte-d'Or. Ses parents l'envoyèrent au lycée de Dijon, où il fit ses classes comme tout le monde, sans grands succès, excepté en rhétorique. Dès les premières lueurs de l'adolescence, il laissa, lui-même nous en fait l'aveu, s'éteindre dans son cœur le flambeau des croyances religieuses. Quels livres avait-il trouvés sur les rayons poudreux de la bibliothèque paternelle, quand il revenait passer ses vacances au sein de son cher Recey-sur-Ource ? Sans doute l'inévitable Cabanis, et ses regrettables théories de la prédominance du physique sur le moral, Alibert, et sa *Physiologie*, on devrait dire sa *Phraséologie* (2) *des passions*, Pinel et sa *Nosologie*, Bichat avec la *Vie et la Mort*, et quelques volumes de Jean-Jacques : les premiers de nature à lui inculquer des croyances matérialistes, les ouvrages du génevois, plus corrupteurs encore, trop suffisants pour lui enseigner je ne sais quel déisme vague, destructeur de toute pratique religieuse.

Après avoir fait ses études de droit, et plaidé de façon à attirer sur lui l'attention de Berryer, il entra à Saint-Sulpice, en 1824, reçut la prêtrise trois ans plus tard, et, en 1829, fut investi de la lourde tâche d'ex-

(1) 1802-1861.
(2) Il avait commencé par professer la rhétorique ; son style est diffus.

poser au public indocile et gouailleur d'un collège universitaire les sublimités et les leçons de la parole évangélique. Dès le lendemain de 1830, il devint, fort malgré lui, un des habitués de la police correctionnelle, tantôt accusé, tantôt défenseur, tantôt témoin. Plus d'une fois les procureurs royaux eurent à s'entendre dire de rudes vérités par le jeune ecclésiastique : à tel substitut, fortement teinté de voltairianisme, qui montrait dans les prêtres les représentants d'une individualité étrangère, il répliquait avec véhémence que les prêtres sont les ministres de quelqu'un qui n'est étranger nulle part, de DIEU. A cette réponse, l'assistance, composée en grande partie de ces gibiers de potence sortis d'entre les pavés de Juillet, et qui allaient mettre à sac l'archevêché, entoura l'audacieux jeune homme en lui criant : « Mon curé, mon prêtre, quel est votre nom ? Vous êtes un brave homme ! »

Quand il se fut fait instituteur libre avec Montalembert, il dut présenter sa défense devant la Chambre Haute ; le début de son discours a le tranchant du glaive :

« Nobles Pairs, je m'étonne et je regarde. Je m'étonne de me voir au banc des prévenus, tandis que M. le Procureur général est au banc du ministère public. Je m'étonne que M. le Procureur général ait osé se porter mon accusateur, lui qui est coupable du même délit que moi, et qui l'a commis dans l'enceinte où il m'accuse, devant vous, il y a peu de temps.. »

Et il continue sur le même ton, d'accusé se transformant en accusateur.

Plus tard, on le vit au nombre des disciples réunis sous les ombrages de la Chesnaie, autour du bouillant écrivain à qui l'on devait l'*Essai sur l'Indifférence*. Quand, cédant aux suggestions d'une ingouvernable vanité, celui qui avait suscité tant de nobles espé-

rances se fut violemment séparé de Rome, et qu'il eut écrit son odieux libelle, *les Paroles d'un Croyant*, Lacordaire, le cœur brisé, dit un éternel adieu à son ancien maître, et ne recula pas devant la tâche douloureuse de réfuter ses tristes paradoxes ; il publia ses *Considétions sur le système philosophique de Lamennais*, dont nous citerons les dernières lignes, pleines d'actualité aujourd'hui encore :

« O Rome, c'est ainsi que je t'ai vue. Assise au milieu des orages de l'Europe, il n'y avait en toi aucun doute de toi-même, aucune lassitude ; ton regard, tourné vers les quatre faces du monde, suivait, avec une lucidité sublime, le développement des affaires humaines dans leur liaison avec les affaires divines ; seulement la tempête, qui te laissait calme parce que l'esprit de DIEU soufflait en toi, te donnait aux yeux du simple fidèle, moins accoutumé aux variations des siècles, quelque-chose qui rendait son admiration compatissante..... O Rome, DIEU le sait, je ne t'ai point méconnue pour n'avoir pas rencontré des rois prosternés à tes portes ; j'ai baisé ta poussière avec une joie et un respect indicibles ; tu m'es apparue ce que tu es véritablement, la bienfaitrice du genre humain dans le passé, l'espérance de son avenir, la seule grande chose aujourd'hui vivante en Europe, la captive d'une jalousie universelle, la reine du monde... »

En 1832, il lui prit une sorte d'atteinte de cette étrange maladie décrite avec tant de finesse par saint Augustin, qui, lui aussi, n'avait pas, dans sa jeunesse, échappé complètement à ses atteintes, l'*acedia*, ce dégoût universel pour les hommes et pour les choses. Son rêve alors était d'aller s'enfermer, s'enterrer pour toujours dans quelque hameau de la Franche-Comté, où son bonheur serait de vivre « pour un petit troupeau d'hommes. »

Mais les desseins de DIEU étaient autres. Lacordaire allait trouver un *grand troupeau*..

C'est aussi l'époque où il fut mis en relations avec Mme Swetchine, qui exerça sur sa vie une si prépondérante influence.

En 1834, Mgr de Quélen lui confia les conférences au collège Stanislas, où il obtint un succès éclatant qui lui suscita d'ardentes haines. En 1835 et en 1836, il prononça à Notre-Dame quinze conférences, les plus étincelantes de toutes ; la popularité et la gloire commençaient pour lui.

En 1841, après cinq ans de silence, de retraite, de préparations, de méditations, d'études de tout genre, il reparut dans la même chaire, mais sous le froc du disciple de saint Dominique. En 1846, il consacre ses sermons à JÉSUS-CHRIST ; c'est, suivant certains juges, la portion la plus véritablement belle de son œuvre oratoire.

Montalembert, son fidèle ami, nous a donné (1) des renseignements intéressants sur ses procédés de composition : Lacordaire improvisait, non sans avoir approfondi son sujet « par un travail intense et court ; » il se livrait tout entier à la fougue de cette bouillante imagination qui le fit nommer par d'ineptes appréciateurs, incapables de juger de sa vigueur judicieuse, le *romantique échevelé de la Chaire*. Avouons qu'il ne sut pas, en un certain nombre de circonstances, se défier de son penchant inné pour la déclamation ; que son érudition était rudimentaire, souvent appuyée sur des données scientifiques dont la fausseté avait été depuis longtemps reconnue ; qu'aux heures où la verve semble endormie, aux jours de tiédeur et de torpeur dans la production intellectuelle, il ne résista pas à la facile ressource du lieu commun ; que, se souvenant, peut-

(1) Cf. le *Correspondant*, 25 décembre 1861.

être, de son court passage au barreau, il se révéla parfois subtil comme un légiste, et s'accommoda trop facilement des finasseries de l'avocat. Ajoutons l'habitude des digressions à effet, les incertitudes de la méthode, de la confusion, du décousu, quelque étrangeté dans la diction, enfin des solécismes nombreux et des métaphores contradictoires. Voilà pour les défauts. Mais quelles qualités de premier ordre ! Pour les énumérer, il nous faudrait reprendre, une à une, toutes les épithètes que nous avons employées dans les précédentes études. Ses procédés rappellent ceux des orateurs les plus disparates : tantôt c'est la sublime énergie de Bossuet, tantôt ce sont les objurgations véhémentes d'Isnard ; ici la rudesse abrupte de Mascaron, là l'opulente facilité d'un Burke. Qu'on mette par-dessus tout un accent de personnalité intime, de sincérité et de conviction qui pénétrait jusque dans l'intérieur des consciences les plus récalcitrantes. L'action était hors de pair. L'éloquence sortait par tous les pores du prédicateur. On ne verra plus ce spectacle d'un Savonarole nouveau, menacé de mort par la vendetta révolutionnaire, monter, d'un pas dédaigneux, dans cette chaire dont il est la gloire, et, devant ceux qui ont juré aux Ordres religieux une implacable haine, arborer, héroïque et calme, la fastueuse humilité de sa robe de laine blanche !

L'abbé Lacordaire avait, en effet, revêtu le froc de Dominicain à Rome, en 1840. Il fit son noviciat au couvent de *la Quercia*, une la Chesnaie italienne. N'est-il pas des noms prédestinés ? L'on a du nouveau religieux une lettre où il rapporte ses impressions des premiers jours, le paternel accueil qui lui est fait par la colonie française, le discours affectueux et familier du Provincial, puis la définitive installation : chacun rentre dans sa cellule, où règne un froid des plus vifs, aiguisé

par un vent du nord glacial ; pas de feu ! Où sont les amis ? Comment se sont évanouis les bruits de la foule ? Quel silence soudain et quelle envahissante solitude ! Le néophyte est séparé du monde par une infranchissable barrière : il n'a plus sous les yeux, dans sa pensée, que le crucifix, le crucifix seul. Pour Lacordaire, l'adieu à la vie bruyante, « aux mille joies d'une vie comblée par DIEU de tant de bonheur extérieur et intérieur (1), » ne se fit pas sans déchirement. Mais le nouveau fils de Dominique était de ceux qui ne reculent jamais.

L'année suivante, il reparaissait à Notre-Dame dans une séance mémorable, pour ne reprendre qu'en 1843 son éloquent et fructueux apostolat, qu'il devait continuer huit ans encore. Le reste de sa vie appartient presque à l'histoire : il fut envoyé à l'Assemblée Constituante par le collège électoral de Marseille. Dans sa pittoresque tenue de Frère-Prêcheur, le nouveau député alla s'installer sur un des bancs les plus élevés de la Montagne, et quand, à l'issue de la séance, il parut sur le péristyle, il dut échanger force accolades avec les gardes nationaux. Malgré ce qu'un tel début dans la vie politique avait de flatteur, il dénonça son mandat législatif au lendemain de l'envahissement du Palais Bourbon par l'émeute. Dès lors il s'occupe de fondations de couvents à Flavigny, à Paris, à Toulouse, fait ses adieux à Notre-Dame après le coup d'État, et ne s'occupe désormais que de la direction de l'École de Sorrèze. Il mourut en 1861, laissant un monument oratoire digne, à tous égards, de soutenir la comparaison avec celui du P. de Ravignan. Leur manière, assurément, est différente : *facies non una duorum;* mais si on s'élève à une certaine généralité d'appréciation, on trouve que l'éloquence du Dominicain offre avec celle du Jésuite de nombreux points de similitude :

(1). Cf. *Correspondance avec Mme Swetchine.*

nec diversa tamen, qualem decet esse gemelli. Quelques citations serviront de preuve ; peut-on lire sans saisissement cette page sur l'immutabilité du dogme catholique :

« Certes le désir n'a pas manqué de nous prendre ou de nous mettre en faute contre l'immutabilité. Car quel privilège pesant à tous ceux qui ne l'ont pas : une doctrine immuable quand tout change sur la terre; une doctrine que des hommes tiennent dans leurs mains, que de pauvres vieillards, dans un endroit qu'on appelle le Vatican, gardent sous la clef de leur cabinet, et qui, sans autre défense, résistent au cours du temps, aux rêves des sages, aux plans des rois, à la chute des empires, toujours une, constante, identique à elle-même! Quel prodige à démentir ! quelle accusation à faire taire ! Aussi tous les siècles, jaloux d'une gloire qui dédaigne la leur, s'y sont-ils essayés ; ils sont venus tour à tour à la porte du Vatican, ils ont frappé du cothurne ou de la botte ; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire, elle a dit :

« Que voulez-vous ? — Du changement. — Je ne change pas. — Mais tout est changé dans le monde ; l'astronomie a changé, la chimie a changé, la philosophie a changé : pourquoi êtes-vous toujours le même ? — Parce que je viens de DIEU, et que DIEU est toujours le même. — Mais sachez que nous sommes les maîtres, nous avons un million d'hommes sous les armes, nous tirerons l'épée ; l'épée, qui brise les trônes, pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuillets d'un livre. — Faites, le sang est l'arôme où je me suis toujours rajeuni. — Eh bien, voici la moitié de ma pourpre, accorde un sacrifice à la paix, et partageons. — Garde ta pourpre, ô César, demain on t'enterrera dedans, et nous chanterons sur toi l'*Alleluia* et le *De profundis* qui ne changent jamais. »

» J'en appelle à vos souvenirs, Messieurs, ne sont-ce pas là les faits ? Aujourd'hui encore, après tant d'essais infructueux pour obtenir de nous la mutilation du dogme public qui fait notre unité, qu'est-ce que l'on nous dit ? Qu'est-ce que toutes les feuilles spirituelles et non spirituelles qui s'impriment en Europe ne cessent de nous reprocher ? « Mais ne changerez-vous donc jamais, race de granit ? Ne ferez-vous jamais à l'union et à la paix quelques concessions ? Ne pouvez-vous nous sacrifier quelque chose, par exemple, l'éternité des peines, le sacrement de l'Eucharistie, la divinité de JÉSUS-CHRIST ? ou bien encore la Papauté, seulement la Papauté ? Dorez au moins le bout de ce gibet que vous appelez une croix. » Ils disent ainsi : la Croix les regarde, elle sourit, elle pleure, et elle les attend : *Stat Crux dum volvitur orbis.* Comment changerions-nous ? L'immutabilité est la racine sacrée de l'unité ; elle est notre couronne, le fait impossible à expliquer, impossible à détruire ; la perle qu'il faut acheter à tout prix, sans laquelle rien n'est qu'ombre et passage, par laquelle le temps touche à l'éternité. Ni la vie ni la mort ne l'ôteront de mes mains : empires de ce monde, prenez-en votre parti : *Stat Crux dum volvitur orbis.* »

Comprenez-vous maintenant pourquoi, dans certaines villes, à Lyon par exemple, lorsque Lacordaire devait donner un sermon, la foule envahissait l'église à l'ouverture des portes, et attendait, de six heures du matin à deux heures de l'après-midi, le bonheur de tressaillir sous cette ardente parole ? En revanche, il ne nous coûte nullement de déclarer que la valeur des oraisons funèbres, même de celles de Drouot et d'O'Connell, nous semble avoir été surfaite outre mesure. On y admire un grand nombre de passages victorieux, mais n'y a-t-il pas trop de rhétorique en dehors, trop

de tirades genre mousquetaire, trop d'apostrophes sur le mode attendri ? Bref, avec Lacordaire, nous sommes loin de Bossuet, et nous donnerions toutes ces variations si magnifiquement orchestrées pour le seul Panégyrique de Marie de Gonzague, où le style est si simple et si nerveux, où les développements sont si fournis de substance et de doctrine.

Avec le célèbre Dominicain le goût fait souvent ses restrictions, mais le cœur est vite entraîné ; quand le style daigne être simple, l'orateur atteint le sublime sans effort ; qu'on lise ce développement sur la résurrection de Lazare :

« Je ne sais ce qu'en pensent les autres ; pour moi, n'y aurait-il que cette page dans l'Évangile, je croirais à la divinité de JÉSUS-CHRIST. J'ai beau me rappeler tout ce que j'ai lu, je ne connais rien où la vérité s'impose avec une aussi palpable puissance. Il n'y a pas là un mot qui ne porte au fond de l'homme cette conviction que DIEU seul a pu agir ainsi et faire écrire ainsi. Comme scène d'amitié, rien de comparable n'existe dans aucun siècle et dans aucune langue. La tendresse déborde dans ce récit, et cependant on pourrait dire qu'elle n'est pas exprimée. Elle gît tout entière dans les entrailles, et, en la sentant toujours, on ne l'entend que par ce seul mot : « *Et Jésus pleura.* » JÉSUS ne devait pas pleurer dans sa Passion ; il ne pleura point lorsqu'un apôtre lui donna le baiser de la trahison, ni quand saint Pierre le renia par peur d'une servante, ni quand il vit au pied de sa croix sa Mère et ses plus chers amis. C'était l'heure surnaturelle de notre rédemption, et la divinité du Juste qui nous rachetait par la douleur, ne devait s'y rendre visible que par la force et la majesté ! »

On doit à Lacordaire des pages incomparables sur le culte de JÉSUS-CHRIST, sur les Actes des apôtres, sur

les Psaumes de David ; il a consacré à St Paul quelques réflexions qu'on lit même après le panégyrique du même saint par Bossuet : « St Paul a une langue à lui, une sorte de grec tout trempé d'hébraïsme, des tours brusques, hardis, brefs, quelque chose qui semblerait un mépris de la clarté du style, parce qu'une clarté supérieure inonde sa pensée et lui paraît suffire à se faire voir elle-même. Insouciant de l'éloquence comme de la lumière, il rebute d'abord l'âme qui vient à ses pieds, mais quand on a la clef de son langage, et qu'une fois, à force de le relire, on s'est élevé peu à peu à l'entendre, on tombe dans l'enivrement de l'admiration. Tous les coups de sa foudre ébranlent et saisissent : il n'y a plus rien au-dessus de lui, pas même David, le poète de Jéhovah, pas même St Jean, l'aigle de DIEU (1). »

Ce qui frappe surtout dans Lacordaire, c'est le poète, le grand *imagier*. Par ce côté, il est vraiment le disciple de Chateaubriand, son auteur préféré : « Il n'appréciait guère que Chateaubriand dans la littérature contemporaine (2). » Les *Conférences* nous offrent les mêmes gerbes d'éblouissantes métaphores, d'inspirations splendides, que les *Martyrs*. Poète, il l'est : qui refuserait ce nom à l'auteur de tant de comparaisons fantaisistes et pittoresques, de tant de mouvements chaleureux, de tant d'apostrophes enthousiastes, à l'introducteur enfin de la pyrotechnie oratoire dans la chaire chrétienne ? Si la question ne débordait pas notre sujet, il ne nous serait pas impossible de prouver que Lacordaire est un Musset qui a écrit en prose ses *Nuits*, sa *Lettre à Lamartine*, son *Espoir en Dieu*. La page inénarrable sur le *Seul éternellement aimé*, qu'est-ce autre chose qu'une protestation indignée, émou-

(1) Cf. *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, p. 86.
(2) Cf. *La Vie du P. Lacordaire*, par le P. Chocarne, II, 325.

vante, stridente et suave, contre le cri de haine lancé par Rolla au CHRIST?

Que si, maintenant, on nous demande lequel nous semble le plus grand, de Ravignan ou de Lacordaire, nous répondrons que celui-ci l'emporte par l'imagination, celui-là par la majesté, le premier par la dialectique, le second par la véhémence, qu'enfin il y a du Pascal et de l'Oconnell dans le Dominicain, et que le Jésuite rappellerait plutôt St Chrysostome et Fénelon.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA POÉSIE. — A Barbier. (Les Iambes, Il Pianto). — **Alfred de Musset.** (Contes d'Italie et d'Espagne, Poésies nouvelles, etc.).— **Brizeux.** (Marie, les Ternaires, Primel et Nola, Histoires poétiques).— **Victor Hugo.** (Les Feuilles d'automne, Les Chants du crépuscule, Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres.)

QUAND éclata le coup de tonnerre, ou, pour ne rien exagérer, quand retentit le rauquement (1) de la corne à bouquin de juillet 1830, A. Barbier (2) se trouvait dans une propriété située à quelque dix lieues de Paris ; il lui fallut attendre que le calme eût succédé à l'effervescence universelle, pour reparaître dans la remuante cité. Le spectacle qui s'offrit à lui n'était pas des plus rassurants ; les maisons criblées de balles, la trace des boulets sur les édifices, les barricades à moitié renversées, les pavés encore empilés par tas énormes, tout attestait l'acharnement de la lutte. Un spectacle bizarre surtout frappa ses regards : au coin d'une rue, un individu étrange, dans le costume de celui qui, près du Mans, arrêta le cheval de Charles VI, tenait d'une main un sabre gigantesque, et de l'autre brandissait un morceau de viande crue et saignante. Le jeune clerc d'avoué put croire un instant que c'était quelque lambeau du cadavre de Polignac mis en pièces, en expiation de l'article XIV. Un vieux général de l'Empire, qui était avec Barbier, ne

(1) Maxime du Camp.
(2) Né en 1805.

put réprimer un geste de dégoût et une exclamation de colère: l'homme de la discipline et de l'ordre ne pouvait se faire à cette mascarade, et il lui répugnait de penser que la troupe de ligne avait dû se replier devant de semblables fantoches. Mais soudain sort de cette foule un homme en tenue civile qui, reconnaissant le général, se précipite à son cou, en lui manifestant, avec une vivacité exubérante, tout le plaisir qu'il éprouve à rencontrer celui dont il avait été, plusieurs années, le fidèle aide de camp : « Ah ! mon général, lui dit-il,que je suis content de vous revoir ! — Et moi aussi, mon ami, surtout après un pareil événement ! — Ah ! mon général, nous avons fait de belles choses ! — Comment! de belles choses! vous vous êtes fait battre par la canaille. — Mon général, mon général, le peuple a été sublime ! (1) »

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs ;
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait ;
Certe on ne voyait pas, comme aux jours où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois ;
C'étaient sous des haillons que battaient des cœurs d'hommes;
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre ;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons !

Le bouillant démocrate de la Basoche attribue au peuple la gloire assez douteuse d'avoir assuré le succès de la prise d'armes du 27 juillet ; une bonne part de la

(1) Cf. *Varia*,sortes de mémoires écrits par A. Barbier sur divers événements de sa vie.

responsabilité, de la gloire, si l'on y tient, doit rejaillir sur la bourgeoisie libérale, sur les jacobins des sociétés secrètes, sur les jeunes gens des Écoles, enfin sur les nombreux bonapartistes qui croyaient préparer l'avènement du duc de Reichstadt. Pourquoi ne voir que les « sales doigts ? » Infortuné Farcy, c'était bien la peine de te faire tuer! Tout au plus tes doigts étaient-ils tachés d'encre. Le jeune philosophe aux préférences platoniciennes n'aurait-il pas répudié toute alliance avec l'envieuse et cupide *démocratie*, si énergiquement stigmatisée par l'auteur de la *République ?*

Notons ici la résurrection de ces interminables et écœurantes litanies en l'honneur du peuple souverain ; avec le Barbier de la *Curée*, on voit réapparaître ce type du flagorneur des couches sociales les plus infimes, qui pérorera dans les clubs sous le règne de Louis-Philippe, arrivera au pouvoir avec l'échauffourée de 1848, gémira quelque peu *sous les orangers* de Lambessa, dans les premières années de l'Empire, et verra se dresser son apothéose à partir du 4 septembre 1870. Que les orateurs de carrefour flattent leur crédule idole, soit ! mais les poètes, leur rôle n'est-il pas, ne doit-il pas être d'élever les âmes ? Et la vérité n'est-elle pas le plus puissant élément de moralisation ? Qu'a fait le peuple pour mériter ces épithètes si exclusives dans leur enthousiasme ? Certes, il n'est ni pire ni meilleur que qui que ce soit ; ses qualités sont incontestables ; il est souvent généreux, il a le sens du patriotisme, mais d'un patriotisme cosmopolite, dont il fait parade un peu au hasard et sans grand discernement ; dans ses couches supérieures (car il y a des couches supérieures même dans le peuple), il révèle des instincts de droiture et de probité ; il ne reste pas sourd aux beaux sentiments, insensible aux bonnes actions. Mais pourquoi cacher ses défauts sous une emphase burlesque ? Quoi!

sainte, cette *canaille*, comme vous dites, qui chôme volontairement trois jours de la semaine, qui aiguise son outil pour mieux « faire l'affaire » du contre-maître, qui n'a que des paroles de haine contre ce qui dépasse son niveau intellectuel ? *Sainte*, la multitude cannibalesque qui mange cru le cœur de Foulon, qui souille l'inoffensive Lamballe, qui, en 1830, le 28 juillet, réclame la tête de Mgr de Quélen, et se console de ne pas l'avoir en accomplissant *sept meurtres !* Réservons le mot de *saint* pour ceux qui en sont vraiment dignes, et ne commettons pas, en l'employant à tout propos, un attentat contre le goût, une faute contre les convenances.

Le poète ajoute, dans une tirade mille fois citée ;

> C'est que la liberté n'est pas une comtesse
> Du noble faubourg Saint-Germain,
> Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
> Qui met du rouge et du carmin...

Est-il bien vrai que la liberté ne puisse pas être représentée par une grande dame ? Le fait pourtant s'est vu, n'en déplaise à Barbier. Quand, sous Napoléon, tout se taisait, que personne n'osait troubler le grand silence de l'empire, en 1810, une femme, et une femme du faubourg St-Germain, sinon une comtesse, tout au moins une baronne, et des plus authentiques, seule tenait la tête levée, parlait, discutait, contredisait. En 1810, Mme de Stael-Holstein incarnait la liberté, et nous ne jurerions pas qu'elle ne mît jamais « ni rouge ni carmin. »

Quand le péril fut passé, qu'on n'entendit plus de coup de fusil dans les rues, alors commença la curée, la chasse aux places. Les plus poltrons au feu furent les plus endiablés dans les antichambres des ministères. Tel s'était caché derrière un tas de fagots, entre deux futailles dans les caves, parlait de ses blessures, se

posait en rival de Vanneau, et réclamait, sinon un ministère, au moins un bureau de tabac, la place de garde-champêtre à défaut de la simarre, ou la chaîne d'argent de l'huissier en attendant une recette générale. Faute de mieux, Thiers consentit à être sous-secrétaire de l'Intérieur; Mignet s'arrangea d'une place au Conseil d'État; on offrit à Carrel le pachalick d'Aurillac, qu'il refusa, disant que si on lui avait offert un régiment, il eût accepté. Chacun se casa, et casa sa dynastie des Méot, comme dit Courier.

En vers habilement tournés, et d'un souffle assez soutenu, Barbier fait entendre la fanfare de l'hallali; il nous représente le sanglier qui, après avoir longtemps lutté contre la meute, sent ses forces s'épuiser, et meurt; les dogues, les molosses, et jusqu'aux simples mâtins accourent pour se repaître de ses entrailles fumantes. Traduits par un Ovide, ces distiques ronflants auraient fort bon air, et tels qu'ils sont, ils peuvent, sans injustice, être attribués à un C. Delavigne, moins poussif et poncif que d'habitude.

Ici une observation s'impose. La vaste comparaison entre la royauté et le moderne fauve d'Erymanthe n'est ni plus ni moins, étant donnée sa longueur même, (trente-six vers,) qu'une variété de l'allégorie, ce paradigme achevé du genre le plus mortellement fastidieux qui existe en littérature. On a honni Jean-Baptiste pour ses rébus, charades, mots carrés, logogriphes, qui cependant sont développés en un style travaillé de main d'ouvrier; n'est-on pas en droit de se demander par quelle grâce spéciale les allégories de Barbier sont considérées comme autant de chefs-d'œuvre? Cette remarque s'applique aussi et surtout à *l'Idole*, cette tirade à effet, qui fait trembler les petites filles et qui est, en poésie, l'équivalent des fameux *Propos de Labienus*. Ce qui a fermé les yeux sur la banalité éco-

lière de cette « verbeuse et grande » déclamation, c'est d'abord le nom de celui que maudit le poète, ce sont aussi, comme toujours, les brutalités voulues du langage, ce sont enfin certains mots à effet, comme les *soleils de messidor* et les *cheveux plats* du Corse. Dans cinquante ans, lorsque le souvenir de Napoléon Ier nous sera aussi indifférent que nous peut l'être celui de Charlemagne ou de Sésostris, que les passions politiques ne seront plus en jeu, la critique mettra *l'Idole* à côté du *Temple du Soleil* de Dorion, du *Génie du Désert* du même auteur, de l'*Hypocrisie* de Rousseau, de la *Chicane* de Boileau, de la *Religion* de Voltaire, de l'*Histoire* de Thomas, du *Navis referent* d'Horace, et de la *Renommée* de Virgile. Observons toutefois que ces deux derniers poètes, avec leur impeccable sûreté de goût, n'ont pas insisté sur le développement de leur fiction : le *Vaisseau* n'a que vingt petits vers, qui représentent à peine la valeur de dix alexandrins, et la comparaison employée par Virgile ne dépasse pas quatorze hexamètres. Enfin le modèle par excellence, Homère, ne consacre que onze vers à son allégorie des *Prières*, le prototype et le modèle de tous les morceaux de ce genre !

En 1831, Barbier avait fait avec Brizeux un voyage en Italie. La vraie Italie, il ne la comprit pas. Il est de ces voyageurs embourgeoisés qui portent par delà les monts leurs partis pris et leurs habitudes, et se croient quittes envers les spectacles qui s'offrent à leurs yeux quand, à la façon des caravanes anglaises, ils ont ouvert leur *Joanne* ou leur *Conti*, à la page voulue, et se sont enquis des curiosités et des omnibus, des stèles et des brasseries, des églises en ruines et des photographies à la mode. Tels excursionnistes notent au passage, plus encore par habitude et routine, que sous le coup d'une émotion sentie et sincère, les clichés admi-

ratifs dont on nous a fatigués depuis les *Lettres du Président Dupaty*. Ils vous signalent pour la millième fois, et comme autant de nouveautés, les fraîches pelouses des rives de l'Arno, les cours à colonnades et les bas-reliefs de Lucca della Robbia, les citronniers qui embaument, les dômes et leurs tours colossales, les urnes cinéraires en albâtre de Volterra, la salle des bronzes des différents musées, les papyrus en écriture hiéroglyphique ou hiératique, les caisses de momies peintes, la lumière douce qui descend avec des mystères de langueur sur les bois de cyprès, *les plaines lumineuses d'azur couronnées par des montagnes bleues* (Méry) (1), et enfin l'exaspérante et inévitable Place du Panthéon éclairée par la lune!

Était-il nécessaire de franchir les Alpes pour élaborer les vers suivants :

Au faîte des toits plats, au front des chapiteaux,
L'ombre pend à longs plis comme de noirs manteaux,
Le sol devient plus rouge et les arbres plus sombres ;
Derrière les grands arcs, à travers les décombres,
Le long des chemins creux mes regards entraînés
Suivent des buffles noirs deux à deux enchaînés ;
Les superbes troupeaux à la gorge pendante
Reviennent à pas lents de la campagne ardente,
Et les pâtres velus, bruns, et la lance au poing,
Ramènent à cheval les chariots de foin.

Ici le poète est écrasé dans sa lutte avec le peintre, et ces maigres alexandrins ne nous donnent pas la sensation de la toile splendide de Léopold Robert.

L'ouvrage que lui inspira l'Italie est intitulé *Il Pianto*, (la Plainte,) et se compose de quatre parties, intitulées le *Campo Santo*, le *Campo Vaccino*, *Chiaia* et *Bianca*. Bianca, c'est Venise, la cité patricienne, l'éternelle tête de Turc des romanciers et des poètes, Venise alors autrichienne et modérément opprimée,

(1) Cf. *Revue de Paris*. Mai 1835, page 124.

dont Barbier salue, avec ivresse, la résurrection prochaine ; dans Chiaia, (la baie de Naples,) on a un dialogue entre Salvator Rosa, le peintre des brigands, et un pêcheur de la côte ; le Forum ou Campo Vaccino est une antithèse, à la façon de l'école politique démocratico-socialiste ; ici les merveilleux souvenirs de la Rome des Carbon et des Gracques, là le prétendu abaissement de la Rome de Pie VIII et de Grégoire XVI ; enfin,dans le Campo Santo, le poète nous décrit,(la description est la *muscade* de l'auteur, il en a mis partout,) les fresques d'un cimetière où se meut, dégingandée, hideuse, une danse macabre due au pinceau d'un contemporain du Dante.

Ici ce n'est plus l'ïambe, boiteux comme l'antique Némésis, descendant et remontant sans cesse avec une implacable régularité, jusqu'au moment où l'anathème éclate, et se brise en faisceaux vengeurs sur la tête du criminel. Ce n'est plus une protestation contre les apostasies politiques, les bassesses, les souillures, l'ignoble avidité des vainqueurs de la veille, que fait entendre l'acerbe successeur des Chénier et des Gilbert. On voit, par une déclaration de Barbier, que, comme tant d'autres, s'il n'écoutait que ses aspirations et ses goûts, il se complairait dans l'indifférence et la mollesse, mais que son honnêteté et sa franchise le contraignent à faire saigner, en les mettant à nu, les ulcères et les gangrènes de la vie sociale. Dans *Il Pianto*, la misère de cette Italie vouée aux guerres civiles, semée de ruines, désespérant de l'avenir, voilà ce qu'il a voulu retracer : Italie tant de fois comparée à Juliette mise au tombeau, et qui ne sortira de son suaire que pour darder son venin contre ses libérateurs de 1859 !

On citera ce fragment d'un dialogue entre Salvator et le pêcheur :

Heureux, heureux pêcheur ! il te reste la mer,
Une plaine aussi bleue, aussi large que l'air ;
Comme un aigle lassé de son aire sauvage,
Quand le souffle de l'homme a terni ton visage,
Lorsque la terre infecte a soulevé tes sens,
Tu montes sur ta barque, et, de tes bras puissants,
Tu cours au sein des flots laver ta plaie immonde ;
La rame, en quatre coups, te fait le roi du monde,
Là tu lèves le front, là d'un regard vermeil,
En homme saluant la face du soleil,
Tu jettes tes chansons !

Dans ce poème, a-t-on dit, le style est d'une indépendante et vive allure, mais il n'est plus poussé par le souffle juvénalesque qui avait inspiré à l'auteur ses premiers chefs-d'œuvre.

Melpomène, cette pièce qui retrace avec une virulence furibonde la désastreuse influence de certaines pièces de théâtre, *Lazare*, où le poète nous émeut par la peinture de la noire misère de la populace à Londres, l'*Idole* et la *Curée*, attestent, pour ainsi dire à chaque vers, une étude attentive, minutieuse même, de notre vieux d'Aubigné :

Qu'est-ce que la terre ? dit l'auteur de *Désolation*. c'est :

Un ignoble clapier de débauche et de crime,
Que la mort, à mon gré, trop lentement décime,
Un cloaque bourbeux, un sol gras et glissant,
Où, lorsque le pied coule, on tombe dans du sang.
Ainsi donc jette bas toute sainte pensée,
Comme un épais manteau dont l'épaule est blessée ;
Comme un mauvais bâton dont tu n'as plus besoin,
Au premier carrefour jette-la dans un coin ;
Puis, abaisse la tête et rentre dans la foule.....
Et quand viendra le jour où, comme un homme las,
Tout d'un coup, malgré toi, s'arrêteront tes pas ;
Quand le froid de la mort, dénouant ta cervelle,
Dans le creux de tes os fera gémir la moelle,
Alors, pour en finir, si par hasard tes yeux
Se relèvent encor sur la voûte des cieux,

Souviens-toi, moribond, que là-haut tout est vide :
Va dans le champ voisin, prends une pierre aride,
Pose-la sous ta tête, et sans penser à rien,
Tourne-toi sur le flanc et crève comme un chien.

Qu'on lise maintenant ce fragment des *Tragiques* : le sujet traité n'est pas le même, mais l'allure, le choix des mots, le genre d'images, la bizarrerie grandiose, les tumultueux bouillonnements de la passion, ne présentent-ils pas, dans les deux écrivains, les plus indiscutables analogies ?

D'Aubigné, avec son paroxysme d'hyperbole, veut nous montrer que l'effet des guerres civiles se produit même sur les bêtes :

. . . . . Ah ! que dirai-je plus ?
De ces événements n'ont pas été exclus
Les animaux privez, et hors de leurs villages,
Les mastins allouvis sont devenus sauvages,
Faits loups de naturel, et non pas de la peau.
Imitons les plus grands, les pasteurs du troupeau
Eux-mesme ont esgorgé ce qu'ils avoient en garde.
Encor les verrez-vous se vanger, quoi qu'il tarde,
De ceux qui ont osté aux pauvres animaux
La pasture ordonnée. Ils seront les bourreaux
De l'ire du grand DIEU, et leurs dents affamées
Se crèveront des os de nos belles armées ;
Ils en ont eu curée en nos sanglans combats ;
Si bien que, des corps morts rassasiez et las,
Aux plaines de nos camps, de nos os blanchissantes,
Ils courent, forcenés, les personnes vivantes,
Vous en voyez l'espreuve au champ de Moncontour ;
Héréditairement, ils ont, depuis ce jour,
La rage naturelle, et leur race, enyvrée
Du sang des vrais François, se sent de la curée.

La crudité des mots est égale sous la plume des deux satiriques. Dans les vers de d'Aubigné qui précèdent cette tirade, on lit : *la pasle faim* — *les violeurs de paix* — *cracher contre le ciel.* — Ici nous trouvons : *mastins allouvis*, barbarisme significatif pour : exaspérés

comme des loups — *bourreaux de l'ire du grand Dieu* — *dents affamées* — *avoir curée* — *se crever des os.* C'est manifestement le même vocabulaire, en même temps que la même est la monotonie de ce style haut en couleur qui ne décolère jamais.

Quant à Barbier, son talent ne fit plus que baisser. Le Rhône impétueux devint un filet d'eau ; le retentissant Borée une brise aphone. Au lieu des *Iambes* on eut les *Chants civils et religieux.* Du jour où le poète publia ses *Chansons et Odelettes*, le public s'aperçut que l'auteur n'avait même plus le sens de l'harmonie : un écrivain soucieux de l'euphonie eût mis : *Odelettes et Chansons.* Dès lors le poète se recroqueville, tourne au héros de H. Monnier, se cantonne dans la saumâtre atmosphère d'un cabinet de lecture de la rue Casimir Delavigne (1), se pétrifie dans son carrick à triple collet, et ne quitte plus son parapluie de cotonnade rougeâtre. Sa réception tardive à l'Académie scandalisa presque, et de la harangue de ce revenant ne jaillit aucune des lueurs qui avaient jadis entouré son nom d'une si fulgurante auréole. Il y était même parlé, *(proh pudor!)* de « *la cage hyménéenne!* » On peut croire qu'à son arrivée sous les ombrages Élyséens, l'ombre de Baour Lormian lui intenta l'ombre d'un procès en contrefaçon pour cette ombre de périphrase.

Mais pour ne pas quitter l'Archiloque du XIXe siècle sur des propos aigres-doux, citons de lui ce beau sonnet :

Que ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière ;
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri ;
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

(1) Cf. J. Vallès. (*La Rue.*)

Pauvre Buonarrotti! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme DIEU, d'effrayer comme lui.

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

1830 vit aussi l'avènement de ce roi de la poésie lyrique, Alfred de Musset (1).

Térence disait que rien d'humain ne lui était étranger. Musset aurait pu dire : Rien de ce qui se boit ne m'est inconnu. L'ivresse, et parfois l'ivresse abrutissante, fut la dixième Muse du malheureux poète. A la suite d'un violent chagrin, d'un de ces coups de foudre du cœur qui amoncellent les ruines dans une destinée, il demanda l'oubli à la boisson. Il commença par le vin, continua par l'alcool, finit par la « *déesse verte* », fournissant de la sorte aux professeurs de philosophie un exemple topique et concluant pour mettre en pleine lumière cet aphorisme de la psychologie, que l'habitude émousse la sensibilité.

I nunc, demens . . . . . .
Ut pueris placeas et declamatio fias.

Les poètes latins, répétant les grecs, en ont souvent fait la remarque : Bacchus est le plus proche parent d'Apollon. Varron, cet homme de bien qui savait tant de choses, *doctissimus Romanorum*, au dire de Cicéron, appelle l'ivresse le « *seminarium hilaritatis* ». Horace, que son orgelet et son hépatite invétérés contraignaient à ne boire que de l'eau, ne cessa de célébrer, en vers de toute grandeur, le Falerne qui devait égayer Sénèque, le Lageos (2) qui avait consolé Ariane. A l'en croire, le vieil Ennius ne chantait les combats et

(1) 1810-1857.
(2) Cf. Virgile, *Géorg.* II, 93.

les héros qu'après avoir fait de copieuses rasades, et l'immortel aède, Homère lui-même, se serait esbaudi dans sa cécité en caressant la diota féconde. Jean-Baptiste Rousseau, qui pourtant n'était guère marqué du « sceau fatal », demande aux Bacchantes de lui prêter leurs thyrses, et dans une extatique vision il s'écrie :

Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène,
Qui nagent dans des flots de vin.

Bref, en plein XVIIe siècle, le nez de maint poète montra par ses rubis un *hac itur* habituel à la *Pomme de Pin*, cette *Brasserie des Martyrs* si vantée par Regnier.

Mais de tous ceux qui, parmi les gens de lettres, furent les esclaves de la débauche, aucun, peut-être, ne rappelle mieux la titubante existence des dernières années de Musset que le poète suédois Lidner (1).

Lidner, orphelin et jeté dans la vie sans guide ni protection, commença des études à la diable dans une obscure université, où il contracta des dettes et se vit malmené par ses professeurs. Le dégoût du travail lui vint bientôt, ainsi que l'horreur pour toute existence régulière. Le jeune fou monte sur un vaisseau comme matelot, et le voilà parti pour les Indes Orientales ! Un jour que le bâtiment faisait relâche, il s'esquive et retourne à Gothenbourg, en mendiant son pain durant son long trajet. Pris de la douce folie des vers, il est assez heureux pour présenter quelques petits poèmes au roi Gustave III, qui lui accorde un poste honorable à l'ambassade de Paris. De son très court séjour en France, Lidner ne rapporta qu'une passion exagérée pour nos grands crus. A Stockolm, notre Cydias scandinave ouvrit un débit de vers, madrigaux, sonnets, épithalames, qu'il livrait, dans les prix les plus modé-

(1) Cf. X. Marmier, *Revue de Paris*, 1838, tome VII, p. 316 et suiv.

rés, à la bourgeoisie riche qui *voulait bien l'honorer de sa confiance.*

A ce métier, dit son brillant biographe, il gagnait par jour de douze à quinze francs, bientôt convertis en vin de Bordeaux.

Certaine après-midi brumeuse qu'il était assis, taciturne et morose, dans son taudis de célibataire, il vit entrer une femme qui n'était plus jeune, mais dont la tenue était d'une remarquable distinction. Celle-ci lui avoue que ses *Élégies* l'ont touchée, et que, dans sa sympathie pour tant d'infortune, elle vient lui offrir, avec sa main, une fortune assez rondelette.

— « Vous avez donc quelque bien ?

— Mon père m'a laissé deux fermes d'un assez bon rapport. »

Il n'y avait pas à hésiter, d'autant qu'à ce moment précis le gosier du poète était à sec comme sa bourse. Rendons à Lidner cette justice, qu'il ne mit pas plus de quatre ans pour absorber la dot jusqu'au dernier half-penny. Miné par les excès, il mourut jeune, et sa femme dut entrer dans une sorte d'hôpital de catégorie inférieure, réservé aux écloppés de la classe la plus misérable. Elle conserva au cœur la flamme de l'admiration pour le grand enfant qui lui apparut toujours comme un grand poète, et plus tard, quand, par des miracles d'économie, elle avait épargné une faible somme, son bonheur était d'inviter quelques voisines de chambrée, pour avoir l'occasion de rappeler un souvenir chéri, et de réciter des vers étranges, dont la plupart avaient été conçus dans le délire de l'alcoolisme. Les vieilles mégères écoutaient avec attention tant que les provisions duraient ; elles s'éclipsaient quand la dernière tasse était vide. Un critique dit avoir vu la femme du poète couverte de haillons, presque impotente, courbée, d'une pâleur de mort, se

redresser soudain, se transformer et, les yeux illuminés, l'incarnat aux joues, fière, la voix vibrante, parler avec éloquence de celui qui n'était plus.

La destinée de Lidner, à tout prendre, n'est-elle pas enviable ?

Musset, dont Heine devait dire : « C'est un jeune homme d'un bien beau passé, » naquit à Paris en 1810. Comme elle ne renferme aucune particularité bien curieuse, l'histoire de sa jeunesse est assez difficile à raconter. Il fit de très brillantes études, tourna gentiment l'hexamètre, et obtint un prix de dissertation philosophique au grand concours. Presque enfant encore lorsque ses classes furent parachevées, il se lança dans le traditionnel « tourbillon des plaisirs ». En homme soucieux de suivre la mode, il était désabusé et byronien, dès son dix-huitième printemps. Il affectait les allures méprisantes, cassantes, d'un *Lion*, et l'un de ses récents biographes raconte qu'au foyer de la Comédie, le jeune impertinent, avec une outrecuidance de haut goût, ne se gênait pas, tout en causant, pour cracher en l'air, sans se préoccuper des promeneurs qu'il pouvait atteindre. D'autre part, nous avons le récit de son frère Paul qui nous le représente, comme une autre victime du doute, tout entier absorbé par l'étude des grandes questions de l'origine des idées, de la spiritualité de l'âme et de la personnalité de Dieu. Après tout, ces deux aspects si contradictoires conviennent assez, par leur diversité même, à l'idée qu'on se fait du poète, libertin, mais sincère, irrévérencieux dans ses excentricités calculées, mais capable des aspirations les plus fières, et parfois simulant le vice pour ne pas ressembler à tout le monde.

Dans les pages célèbres qui ouvrent la *Confession d'un Enfant du siècle*, Musset a essayé de nous expliquer comment sa génération, celle qui datait de l'Em-

pire, se trouva, par la fatalité des événements, livrée en proie à une sorte d'impuissance et de stérilité morales. Tant que Napoléon était là, toutes les juvéniles ambitions avaient pu se donner carrière ; pour peu qu'on fût brave et résolu, on avait des chances pour être colonel avant trente ans : le fantôme séducteur de l'Ambition vous montrait l'Europe avec ses capitales à conquérir, les vieux royaumes à jeter bas, et faisait miroiter devant vos yeux les titres, les honneurs, qui sait même ? quelque couronne ou quelque sceptre. N'avait-on pas l'exemple de Murat, de Bernadotte. Malheureusement la paix avait été signée, et les places étaient accaparées par l'émigration. Si intelligente qu'elle fût, la bourgeoisie était arrêtée comme par un mur d'airain. Mais, dira-t-on, dès 1830, la voilà qui triomphe, cette classe moyenne à laquelle appartient Musset. C'est le moment d'agir. Or, l'impossibilité à laquelle il se heurtait sous l'ancien régime était, en réalité, la même aujourd'hui que l'on jouissait des bienfaits du gouvernement constitutionnel. Alfred sera-t-il député ? Il n'a que vingt ans ! Qu'il attende l'âge légal ! N'oublions pas aussi qu'ayant négligé de se faire recevoir docteur, et ne justifiant pas du cens requis, il ne peut entrer au Palais Bourbon que comme simple curieux. En dehors de la politique et des armes, quelle carrière choisir, quand on a les instincts d'un parfait aristocrate ? Musset s'occupera-t-il d'affaires de Bourse ? Dans ses rêves belliqueux avoir ceint le laurier de Mars, et se résigner à écrire sur un calepin ridicule, *hausse, baisse ?* Tâtera-t-il du commerce ? Quand, pendant de longues nuits, on n'a pu dormir, empêché qu'on était par la popularité d'un Kœchlin ou d'un Manuel, ira-t-on s'occuper de conserves alimentaires ou d'arrivages de morue sèche ? Bref, c'était

une de ces impasses d'où l'on ne sort qu'en anathématisant la société ou en faisant des vers.

Musset aligna des alexandrins et prodigua sa malédiction.

L'inaction devait miner lentement le poète, qui prend l'oisiveté pour inspiratrice. Au lieu de s'enfermer dans le cercle monotone des distractions de la vie parisienne, qui ne réussissent même pas à le relever de ce morne affaissement, pourquoi ne pas avoir imité l'exemple de tant de fils de famille ?

Allons, jeune désœuvré, fais acte de virilité ! Dis adieu aux salons des *Frères Provençaux*, presse la main de ton fidèle Tattet, et va t'engager dans les rangs de cette milice étrange qui entoure le valeureux général Berthezène. Là, ton cœur épris d'inconnu savourera d'âpres jouissances. Dans l'Algérie, cet Eldorado sauvage, tu verras un ciel de feu, tes poumons seront desséchés par la torréfiante haleine du simoun. Mêlé aux pâtres de la Metidja, quel bonheur, pour l'habitué des orgies où l'on bâille, de manger le pain d'orge et les olives noires, et de boire l'eau de la source qui vient d'être découverte dans la profondeur des sables vierges ! Mais quelle est soudain cette marche militaire ? Jeune soldat, en attendant que tu prennes à quelque cheik le burnous rouge, la ceinture de cachemire et le kaftan bordé de soie, revêts l'uniforme de zouave. C'est celui des héros ! Maintenant il te faut veiller à la garde du bivac, exterminer les tribus arabes. Faut-il qu'on te propose quelque but glorieux ? La-bàs sont les *Portes de fer*. Bône vient d'être prise par Yusuf et le capitaine d'Armandy. Ne reste-t-il pas Constantine ? Son bey fait flotter sur les remparts son fameux étendard vert. Regarde les ennemis ; ils sont six mille, vous êtes quatre cents, mais vous êtes Français, et Changarnier vous commande. Hurrah ! En avant !

Clairons, la charge ! Salut, drapeau déchiqueté par les balles !

Quels beaux sujets de chants !

Hélas ! au lieu d'être l'Homère de la conquête de l'Algérie, Musset commença par faire des récits grivois. Ses *Contes d'Italie et d'Espagne* ne sont que des contes de Lafontaine, enjolivés d'une espèce de mise en scène romantique, où l'on trouve à foison les mantilles, les jalousies, les bohémiennes diseuses de bonne aventure, les philtres, les Sganarelles ahuris, les lansquenets brutaux et ivrognes, les corps de garde, les coups de poignard et les castagnettes. Chez les deux poètes, le fond est également ordurier, le style semblablement négligé. Mais déjà Musset s'affirme comme un maître versificateur, bien qu'il ait, en certains passages, poussé un peu loin, ce semble, l'admiration pour la langue du seizième siècle, dont il reproduit souvent la verdeur savoureuse et la pittoresque désinvolture. Un critique dont le nom n'est pas oublié (1), remarque, avec raison, que les premiers travaux du poète ne sont que des pastiches, ou reposent sur des emprunts à peine déguisés. Par nombre de situations plus que risquées, *Don Paez* se ressent de la prédilection de Musset pour Regnier, dont il a suivi de près la onzième satire. Avec les *Marrons du feu*, on retrouve le souvenir de Mérimée et de son théâtre de *Clara Gazul*. *Portia* est un décalque de *Lara* : le héros, Dalti, porte dans son cœur un secret terrible, comme le héros de Byron. L'extravagante fantaisie de *Mardoche* est un pot-pourri, sans commencement ni fin, sans rime ni raison, bourré de drôleries, d'apostrophes, de perpétuels rapprochements entre les choses les plus graves et les plus insipides balivernes, œuvre de démence plutôt que d'inspiration, avec des digressions superbes et des

(1) Cf. Chaudesaigues, *Les Écrivains modernes*, 76 et seq.

inventions à dormir debout, comme l'histoire de ces vieilles robes dans lesquelles une duègne se taille un parapluie !

Ce ne sont point ces *Juvenilia* qui feront vivre le nom de Musset. On voudra bien, à ce propos, reconnaître que rien n'est plus éphémère que la popularité des récits obscènes ou simplement licencieux. Il n'est pas d'article si trompeur, pour la vente, en librairie : après les grands succès, les subits effondrements. Par convenance, même ceux des lecteurs qui sont les plus friands de cette littérature érotique, se résignent à la dissimuler dans un coin, dans l'*Enfer* de leur bibliothèque. Pourquoi donc l'immortalité serait-elle assurée aux tableaux égrillards de *Don Paez*, quand les *Rose-Croix* de Parny n'ont plus de clientèle, quand la gredinerie rimée par Voltaire contre Jeanne d'Arc ne subsiste plus que dans la mémoire de quelques libidineux nonagénaires ? Et l'on n'alléguera pas la supériorité de la facture dans les *Contes* de Musset ! Chose triste à dire ! le poème de Voltaire pétille d'esprit, de traits, et le vers de dix syllabes y court avec une furie endiablée. Dans les descriptions de Parny ne manquent ni la mollesse ni l'abandon, et, comme versificateur, l'Ovide créole se montre le rival de Rulhière et de Gresset. Osons dire la vérité : les voltiges épileptiques de la Muse du jeune poète, les sauts de carpe vertigineux de cette Saqui du Parnasse sur la corde raide de la drôlerie, firent rire à une époque où l'on venait à peine d'être délivré du convenu et du solennel, de Jouy et de Baour ; on accueillait ces gamineries parce qu'on les considérait comme une protestation contre le classicisme. C'était une variété d'armes de combat. Quelle javeline plus aiguë pouvait être lancée contre la citadelle de l'art caduc et traditionnaliste que cette *Ballade à la lune ?* Les flancs de Pégase, ce vieux cheval de

bois qui, jadis, faisait le service de roulage entre la terre et le Parnasse, en retentirent lugubrement : *insonuere cavæ gemitumque...* Mais aujourd'hui que la bataille est finie, il ne saurait convenir au critique, même le plus humble, de faire le métier de brancardier pour ramasser les pièces mortes.

Certes, le *Saule* est une pièce vivante, débordante de sentiment et de mélancolie :

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine ?
...Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,
Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux ?
Ou t'en vas-tu si belle à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête,
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

A rapprocher de cette invocation la célèbre apostrophe à l'*Harmonie*.

Avec *La coupe et les lèvres* nous arrivons enfin à un véritable poème, mais où, malheureusement, l'imitation se fait sentir avec plus d'évidence que jamais. Là, Gœthe est l'inspirateur de Musset, qui modèle le type de son Franck sur celui de Faust, dont il nous donne une copie singulièrement atténuée. Qu'est-ce que le mélancolique docteur d'outre-Rhin, sinon l'incarnation de ce désir de connaître, émané du besoin qui pousse l'homme à vouloir soulever les voiles de la nature, éclaircir tous les mystères, conquérir la science universelle ? Pareil au héros antique brûlant ses vaisseaux,

si Franck incendie son misérable avoir, c'est pour rendre impossible toute tentation de jamais revenir à sa hutte dépenaillée ; avide de courir le monde et les hasards, il représente l'ambition vulgaire, les basses convoitises jalouses de la supériorité d'autrui,qui poussent à tous les crimes si la violation de la loi morale doit amener comme conséquences la renommée et la fortune. A tous ces égards, le premier de ces personnages est donc plus sympathique et plus vraiment humain que son Sosie (1). Faust porte la logique jusque dans ses apparentes contradictions. Incapable de se satisfaire jamais,même lorsque tout lui réussit, Franck multiplie à plaisir,et sans prétexte compréhensible, les motifs de révolte contre la société. Faust aspire à l'infini, Franck n'est, somme toute, que l'image du mouvement perpétuel. Le disciple de Méphistophélès nous intéresse par ses aspirations vers un idéal qui lui échappe sans cesse. Le reître naïf qui croit aux serments de Belcolor, et se gorge de réalités brutales, ne laisse entrevoir qu'un égoïste scepticisme, et nous surprend plus qu'il ne nous émeut.

Eût-il vécu trois âges d'homme, jamais l'honnête Despréaux n'eût approuvé le canevas, ni compris les détails d'un poème comme *La coupe et les lèvres*. Lui qui haïssait «la muse déréglée et les vers vagabonds,(2) » il se fût, avec empressement,remis à feuilleter son Juvénal, désireux d'y trouver de nouvelles invectives contre les auteurs mal équilibrés qui font aller côte à côte les caprices d'une fantaisie dévergondée et les inspirations les plus originales, le persiflage et l'émotion, les tragiques douleurs et l'orgie criarde, Melpomène et Momus. Lui qui ne veut pas que le poète

(1) Cf. Chaudesaignes, loco citato.

(2) Cf. *Art poét.* III.

« jamais au spectateur offre rien d'incroyable », qu'eût-il pensé du personnage principal ?

Franck, on le sait, est un type de *l'homme fatal* qui sera bientôt mis à la mode par l'Antony de Dumas. Sa vie est un monologue matamoresque et grognon contre la fortune adverse, contre le sort injuste, contre la Providence marâtre, contre la société, contre lui-même. Et pourtant, sa plainte est-elle légitime ? Pauvre, il joue, et, favorisé par une chance impertinente, il voit les monceaux d'or s'empiler devant lui. En proie à la tristesse de l'isolement, il rencontre, sur son chemin, une affection coupable qui lui prodigue les consolations. Simple soldat, il parvient, en peu de temps, au plus haut grade de l'armée. Il a donc la richesse, les jouissances du cœur, la gloire. Que lui manque-t-il ? De savoir ce que l'on pensera de lui quand il ne sera plus. Qu'à cela ne tienne ! Habitué à faire plier tout devant sa volonté de fer, il ne se refusera pas cette amère satisfaction. Par ses ordres, se dresse un catafalque, et le bruit se répand que dans ces quatre planches sont renfermés les restes du fameux condottière. Déguisé en moine, lui-même se tient là, prêtant une oreille attentive aux propos de la foule ; d'abord les regrets sont unanimes, mais, excités par les paroles astucieuses de l'homme encapuchonné, les soldats s'irritent au souvenir de la rudesse de leur ancien capitaine, et vont mettre son cadavre en lambeaux, lorsque Franck arrache son masque et apparaît livide de colère aux yeux des brigands interdits. Tentée bientôt après sur la fidélité de Belcolor, la même épreuve aboutit à un résultat aussi peu flatteur pour l'amour-propre de Franck.

Là-dessus, ce grand enfant part en guerre contre la nature coupable de ne pas lui donner la félicité parfaite. De plus grands que lui ne l'ont pas connue. Il

y a vingt-trois siècles qu'aux plaintes du généralissime de l'armée d'Aulis (1) le chœur de la tragédie grecque répondait : *Aucun des mortels n'est fortuné ni heureux jusqu'à la fin* (1), et, d'autre part, il faut remercier la Providence de nous avoir donné la douleur pour doubler le prix du plaisir. Quand donc Lucrèce nous parle de ce je ne sais quoi d'amer qui nous étrangle au milieu même des fleurs, il fait un contre-sens, en dépit de nos modernes philosophes, qui affectent de voir dans ce vers une preuve des aspirations de l'homme vers l'infini. Plaignons Franck et son inintelligente légèreté. L'ingrat se plaint de quelques épines dissimulées sous le bouquet odorant qui lui est offert par la chaste affection de Déidamia. Garde précieusement cette touffe d'églantines, insatiable lansquenet, et chante-nous ta chanson du Tyrol :

Salut, terre de glace, amante des nuages,
Terre d'hommes errants et de daims en voyages,
Terre sans oliviers, sans vigne et sans moissons !
Ils sucent un lait dur, mère, tes nourrissons...
Tu n'as rien, toi, Tyrol, ni temple ni richesse,
Ni poètes, ni dieux ; tu n'as rien, chasseresse !
Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
La liberté ! Qu'importe au fils de la montagne
Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
L'homme de la prairie écorche le sillon ?
Ce n'est pas son métier de traîner la charrue ;
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue ;
Il vit dans l'air du ciel qui n'appartient qu'à DIEU,
L'air du ciel, l'air de tous, vierge comme le feu !
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes !
Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux ;
Il ne croît pas si bas, cet arbre aux verts rameaux :
Il meurt dans l'air humain plein de râles immondes
Il respire celui que respirent les mondes.
Montez, voilà l'échelle, et DIEU qui tend les bras ;

(1) Θνητῶν δ' ὄλβιος εἰς τέλος οὐδεὶς κ. τ. λ. Iphig. à Aulis, 160.

Montez à lui, rêveurs, il ne descendra pas.
Prenez-moi la sandale et la pique ferrée ;
Elle est sur les grands monts, la liberté sacrée,
C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir,
Ou, s'il l'a dans le cœur, qu'il l'y sent tressaillir.
Tyrol, nul barde encor n'a chanté tes contrées ;
Il faut des citronniers à nos muses dorées,
Et tu n'es pas banal, toi dont la pauvreté
Tend une maigre main à l'hospitalité.

Peu d'auteurs, autant que Musset, déconcertent la critique : il passe, ou plutôt il bondit d'une extrémité à l'autre, sans transition comme sans prétexte. Celui qui vient d'écrire la suave épitaphe qu'il désire qu'on grave sur sa tombe :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière ;
J'aime son feuillage éploré,
Sa pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai....

Cet ami des doux souvenirs est aussi l'irrévérencieux lutin qui a composé cette extravagance rimée :

C'était dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i !

L'incohérence, voilà le nom de la poésie de Musset ! On s'aperçoit que l'auteur n'a pas de plan, qu'il écrit selon que la verve le porte, avec des intervalles peu lucides, mais aussi avec des réveils enchanteurs. A travers ce cliquetis d'alexandrins négligés, quel est le sentiment qui domine, sinon une sorte d'ininterprétable indifférentisme ? On devine que cet adolescent a vécu, ou, pour dire plus juste, qu'il croit avoir vécu. Jusqu'alors il avait sautillé dans les sentiers pittoresques mais tortueux d'un romantisme bouffon, et trop

porté à se moquer de lui-même. Mais de ces orages de la pensée, il sort une incroyable fraîcheur d'images, une souriante jeunesse, et, si l'expression n'était pas ou ne paraissait pas contradictoire quand il s'agit d'un poète de vingt-cinq ans, un véritable renouveau de lyrisme, de mystère, de grâce et d'émotion. Certes la sensualité la plus matérialiste coule à pleins bords dans ces récits d'ordinaire graveleux, mais, malgré ces insanités, quel sens rassis ! malgré ces coups de tête, quelle solide raison ! quelle rêverie, quel bruissement d'ailes, quelle ivresse d'enthousiasme ! La joie circule dans ces strophes orageuses, et la folie, le libertinage extérieur, servent à faire passer les réflexions les plus austères ou les lamentations les plus misanthropiques. Qu'on ne se laisse pas prendre à ces tirades blasphématrices contre la patrie,la vérité, la vertu, l'humanité; l'attendrissement est au fond de ce cynisme de commande. Vous croyez que le poète erre sans guide dans la solitude morne de la nuit, et voilà que soudain se glisse un de ces rayons de lumière qui raniment l'âme abattue, et rendent à la vie, engourdie en une sorte de torpeur, ses perspectives harmonieuses et embaumées !

Comment, après tant d'autres, essayer d'analyser lindécomposable ? La poésie de Musset, on l'a dit, est faite de tendresse et d'angoisses, de sanglots et de sourires, de passion et de sarcasme ; on y entend gémir la tiède haleine des matinées d'avril, et siffler l'âpre brise des derniers jours d'automne. La Muse aux boucles d'or, à la voix séraphique, a trop souvent la nostalgie du bouge, et se plaît à salir ses ailes dans la fange des fêtes populacières ; elle semble irrassasiable de plaisir et de bruit. Par là, elle appartient à ces premières années de la monarchie constitutionnelle, si affolées et si désireuses de s'étourdir.

Un écrivain de haute valeur (1) nous a laissé une description intéressante des scènes qui se passaient à Paris, de 1830 à 1835, lors des fêtes du carnaval. Une sorte de frénésie, de chorée vibratoire, s'emparait de tous, et la licence des bacchanales romaines était atteinte, sinon dépassée. Pareille à une trombe irrésistible, la cohue grouillante et hurlante parcourait les quartiers aristocratiques et les rues vouées au commerce, le boulevard du Temple et celui des Italiens, la rue de Rivoli et les allées funéraires du Marais. Debout sur des chars garnis du haut en bas d'écharpes aux trois couleurs, des polichinelles et des paillasses, à la trogne vineuse et verruculeuse, s'époumonnaient, faisaient un fracas d'enfer en tirant de leurs conques rauques des sons veules, qui horripilaient joyeusement la foule. C'était, dans toutes les classes de la société, comme un besoin maladif, un prurit effroyable de plaisir et de distractions, Pendant les jours gras, Paris perdait littéralement la tête. La parole était à la populace, et la populace était tout entière à son admiration pour son Roi bien-aimé, *Milord Arsouille !*

A. de Musset fut le lord Seymour de la poésie à cette époque. Le grand seigneur anglais jetait les louis par les portières de son carrosse; plus fastueux, le poète jetait au public ses admirables poèmes. Ramassons : c'est *Rolla.*

L'histoire du jeune fou qui fut le plus grand débauché de la ville la plus corrompue, est des moins riches en péripéties. Fils d'un « gentillâtre imbécile », qui le laissa, à vingt ans, maître absolu de sa destinée, il tira de la vente de son avoir trois grosses bourses d'or et se proposa d'en dépenser une par année : après quoi, ne possédant plus rien, il se tuerait. Dire dans quelles conditions il exécuta sa menace, ne serait permis que dans la langue éhontée de certaine Macette

(1) Cf. Max. du Camp. *Rev. des 2 mondes.* 1881. page 534.

trop connue (1). Quand sa dernière pièce disparaît, il s'empoisonne. C'est tout.

Chatterton, Escousse, Bras, eux aussi, s'étaient donné la mort ; certes, nous les disons coupables, mais au moins ils avaient des titres à la sympathie et méritaient d'être regrettés. Après avoir travaillé, lutté, espéré, cru voir, dans une heure bénie, le gracieux fantôme de la gloire se pencher sur leur front, ils perdirent courage, et, sous la dictée de la folie, ils renoncèrent violemment à la lutte. Ils eussent fait preuve de grandeur morale s'ils se fussent raidis contre la mauvaise fortune, s'ils eussent répondu aux sifflets, et, ce qui est plus triste, à l'indifférence de la foule, par de nouveaux essais et de nouvelles tentatives littéraires. Peut-être ils auraient enfin connu les enivrements de la popularité, et leur nom serait recommandé à l'avenir par quelque chef-d'œuvre ! Mais enfin, s'ils n'ont pas été jusqu'à la borne du stade, toujours est-il qu'ils ont, un instant, essayé de disputer le prix. Quant à Rolla, de quel prétexte colorer sa détermination suprême ? On a bien vite fait de dire qu' « il vécut au soleil sans se douter des lois ! » Là précisément est son crime, mettons sa faiblesse. Comme nous l'apprend le sage philosophe qui aima mieux rester dans sa prison que de s'enfuir, celui qui se dérobe ainsi aux obligations de l'existence est coupable envers les lois, trois fois coupable ; « d'abord, disent les lois elles-mêmes, parce qu'il ne nous obéit pas, nous à qui il doit sa naissance ; ensuite, parce que nous avons été en quelque sorte ses nourrices ; enfin, parce qu'ayant pris l'engament de nous être soumis, il ne veut ni nous obéir, ni même nous convaincre, si nous faisons quelque chose qui ne soit pas bien (2). »

(1) Personnage d'une satire de Regnier.
(2) Cf. Criton, *(Prosopopée.)*

Dans son admiration paternelle pour son héros, Musset nous dit : « L'armure qu'il portait n'allait pas à sa taille, » en d'autres termes, qu'il était fait pour un autre rôle, un rôle plus grand, mieux en vue. Depuis quand, dans la mêlée humaine, choisit-on son poste de combat ? Depuis quand est-il permis de revendiquer le panache blanc du général en chef, alors qu'on n'a pas seulement eu l'occasion de donner devant l'ennemi une preuve de son courage ? Rolla veut dépasser tous ses compagnons parce qu'il se sent le cœur empli de nobles aspirations. A ce prix, chacun prétendra dominer, car il n'est personne qui n'en dise ou qui n'en pense autant de lui-même.

Musset, écolier docile, ne faisait que suivre la mode imposée par Gœthe ; le glorieux octogénaire venait seulement de mourir (1), soleil couchant qui avait empourpré des rayons de son génie l'immortelle petite cour de Weimar. Son *Werther* s'était tué, et tout héros qui savait son monde ne pouvait se soustraire à cette obligation. C'est de son plein gré que Rolla disait adieu à la vie. Un demi-quart de siècle auparavant, il n'en allait pas ainsi. Avant de mourir sur son lit d'hôpital, Gilbert avait regretté le « riant exil des bois », et n'avait pas oublié, surtout, d'invoquer « le DIEU de l'innocence ». Sur son tombeau, André s'était frappé le front avec colère, en pensant à tous les chefs-d'œuvre, prêts à éclore, que le couperet de la guillotine allait stupidement trancher. Certes, Rolla sort de la vie avec un grand sentiment de mélancolie :

Vous qui volez là-bas, légères hirondelles,
Dites-moi, dites-moi pourquoi je vais mourir ;
Oh ! l'affreux suicide ! Oh ! si j'avais des ailes,
Par ce beau ciel si pur je voudrais les ouvrir !
Dites-moi, terre et cieux, qu'est-ce donc que l'aurore ?

(1) Gœthe mourut en 1832. (Rolla est du mois d'août 1833.)

Qu'importe un jour de plus à ce vieil univers?
Dites-moi, verts gazons, dites-moi, sombres mers,
Quand des feux du matin l'horizon se colore,
Si vous n'éprouvez rien, qu'avez-vous donc en vous
Qui fait bondir le cœur et fléchir les genoux ?
O terre, à ton soleil qui donc t'a fiancée ?
Que chantent tes oiseaux ? que pleure ta rosée ?

Malgré la solennité de la circonstance, on réprime malaisément un sourire en voyant avec quelle naïveté dans l'enfantillage le malheureux se demande *pourquoi* il va mourir. En effet, qui le sait, et qui pourrait le dire ? Est-ce parce que son notaire se prépare désormais à lui faire la sourde oreille ? Qu'il l'avoue donc franchement ! Nous saurons alors que, s'il se rend chez le pharmacien pour acheter la fiole, c'est parce qu'il ne lui est plus possible de jouir de ces voluptés qui lui avaient rendu la vie si belle, « de ces parfums fumants, de ces flacons à terre. » Nous saurons qu'il nous fausse compagnie parce qu'il ne pourra plus boire du vin d'Espagne, parce qu'il ne pourra plus connaître « et l'esprit du vertige et les bruyants repas ! » Ce n'est pas la mort d'un homme de cœur, cette fin bête, c'est la mort d'Apicius, qui se tua parce qu'il n'avait plus qu'un million pour banqueter, le pauvre homme !

Au reste, l'histoire de Rolla n'est qu'un prétexte à des variations sans fin sur ce thème uniforme : *Vita non est vitalis*, le mot fameux du vieil Ennius. Le vrai coupable c'est Dieu lui-même !

Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte !

Blasphème inconcevable ! Les outrages contre la divinité se comprenaient aux époques où sévissait le polythéisme, quand les hôtes de l'Olympe étaient l'incarnation de tous les vices ; qui ne s'associerait aux reproches dont le jeune Ion accable Phébus ? « Quoi ! tu abandonnes à une mort obscure les enfants dont tu

es le père ?..... Puisque tu es Dieu, observe la vertu. Si quelqu'un des mortels naît pervers, les dieux le punissent. Est-il équitable que vous, qui imposez des lois aux hommes, vous vous rendiez coupables d'injustices ? Si, (ce qui n'arrivera pas, sans doute,) il se faisait que toi, Phébus, Neptune, et Jupiter, le roi des cieux, vous dussiez payer aux hommes la peine de vos violentes et criminelles passions, l'amende suffirait à dépouiller tout vos temples. Car vous péchez en sacrifiant à vos plaisirs votre conscience divine. Nous devons donc blâmer, non les hommes, s'ils imitent les vices des dieux, mais les dieux, qui leur donnent de tels exemples. »

Mais quelle est la superbe de ce vermisseau, quelle la démence de ce ciron, quelle aussi et surtout l'ingratitude de cette créature qui dit au Créateur, de ce condamné qui dit à son Sauveur :

Les clous du Golgotha te soutiennent à peine...
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé,
Ton cadavre céleste en poussière est tombé !

A certains signes, pourtant, on devine que Musset ne se composait pas un rôle en écrivant cette profession de foi, et qu'il étouffait réellement sous l'étreinte de doutes affreux. Cinq ans plus tard, dans *l'Espoir en Dieu*, il dénonçait avec éloquence la fascination que l'idéal exerce sur tout son être :

Je ne puis ; — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir ;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire ?
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux,
Passer, comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.
Dans la création le hasard m'a jeté ;

Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.

Il n'est pas possible de ne pas protester contre cette conception du devoir et de DIEU, contre ces enseignements implacables et rigides, d'où se dégagent certaines odeurs analogues à celles qu'on respirait, il y a quelque deux siècles et demi, non loin d'Ypres, aux alentours de l'*Augustinus* :

Me voilà dans les mains d'un Dieu plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas ;
Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas.
Il m'observe, il me suit. Si mon cœur bat trop vite,
J'offense sa grandeur et sa divinité,
Un gouffre est sous mes pas ; si je m'y précipite,
Pour expier une heure, il faut l'éternité.
Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime.
Pour moi, tout devient piège et tout change de nom :
L'amour est un péché, le bonheur est un crime,
Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.

Tel serait donc le résumé de l'enseignement catholique ? Voyons là, au contraire, la pure moelle du jansénisme. Au moment où il écrivit ces vers détestables, le poète, on peut le croire, venait de s'entretenir de Port-Royal avec le critique érudit qui devait en être le piquant et très partial historien ; il était rempli des paradoxes des intolérants Solitaires, et avait l'esprit aveuglé par les doctrines hétérodoxes de la *secte ;* il se trouvait encore sous le coup de ses désolantes propositions enseignées, propagées par les St-Cyran et les Letourneux, les Tillemont et les Singlin : 1° *L'homme ne peut résister à la grâce ;* en d'autres termes, l'homme est une machine ; 2° *il y a des commandements de Dieu inexécutables, non seulement pour les pécheurs, mais encore pour les justes ;* c'est-à-dire que DIEU est un despote qui demande l'impossible ; 3° *que la grâce*

même leur manque pour accomplir ces commandements ; par quoi il faut entendre que l'homme est une victime et DIEU un bourreau.

Si nous en croyons une biographe émue (1), le poète aurait abjuré ces opinions, et, vieilli avant l'heure, il lisait l'Évangile et répétait : « Ce n'est pas un homme, non, qui a écrit ceci ! » Peu de temps avant d'expirer, il disait, avec une véritable anxiété, à sa gouvernante, Mme Collin : « Si vous me jugiez plus souffrant, appelleriez-vous Lacordaire ? » La mort l'effrayait. On a retrouvé de lui, sur une feuille paginée, ce fragment dont on n'a pas réussi à reconstituer le contexte :

. . . . . à mourir, et en m'en souvenant je regardais le CHRIST ; je n'avais pas pensé à lui.

Je sortis du cloître, je me prosternai dans l'herbe, et je levai mes yeux mouillés de larmes vers l'immense azur des cieux.

Oh ! veille sur moi, criai-je, ô mon père ! au nom de ton fils !

Veille sur moi ! toi qui te souviens de ceux qui l'oublient, tu ne veux pas me tuer si jeune ; laisse-moi vivre et espérer !

Que signifie cette traduction en prose du *quart d'heure de Dévotion* d'Hégésippe Moreau ? Est-ce une simple fantaisie littéraire ? une gageure, comme certains l'affirment du fragment de Vauvenargues sur *la Prière ?* Le cri d'une âme ramenée par l'excès de la douleur à l'espérance et à la foi ? Nous aimerions à croire qu'il écrivit cette confession émouvante à la suite d'une de ces crises où il recevait les soins maternels de cette bonne sœur Marceline, qui le veillait nuit et jour dans ses cruelles insomnies. Les prières de la pauvre religieuse auraient-elles eu cette efficacité ?

Mais nous arrivons à l'œuvre capitale de Musset,

(1) Mme Amélie Ernst.

ses *Nuits*, dignes, à elles seules, d'assurer au poète, parmi les lyriques du XIXe siècle, une place rivale de celle des Lamartine et des Hugo, des Byron et des Léopardi. On ne saurait désirer plus de fraîcheur et de sonorité, plus d'éloquence et de passion, que ne nous en offre la *Nuit de Mai* :

Les vents vont s'embraser,
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.

Oh! les consolations que la Muse prodigue au rêveur! Ne serait-ce pas à souhaiter de souffrir, durant sa vie entière, à condition de s'entendre, un jour, adresser un si doux et si harmonieux langage ?

Poète, prends ton luth ; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.

Soit que le poète nous apprenne par quel travail secret la souffrance double la force intellectuelle de l'artiste; soit qu'il proclame que les chants les plus pathétiques sont ceux qui ressemblent le plus à des sanglots ; soit que, dans une impérissable allégorie, il nous montre ce père sublime, le pélican, qui se déchire le cœur pour nourrir ses petits affamés, jusqu'à ce qu'il tombe « ivre de volupté, de tendresse et d'horreur ; » soit que, porté par un rêve d'or, il s'élance avec la Muse, vers la Grèce, sa mère, la Grèce « où le ciel est si doux; » soit qu'enfin, interprète des tortures surhumaines auxquelles n'échappent jamais les favorisés de la Muse il nous retrace leurs paroles, vrai cercle de feu, toujours sillonnées par quelques gouttes de sang : il multiplie à profusion les souvenirs gracieux, les grandioses images, quitte sans effort le dithyrambe pour l'élégie, rappelle Shakspeare, (Crierons-nous à

Tarquin : Il est temps, voici l'ombre) ! égale Homère, (la blanche Oloossonne et la blanche Camyre,) surpasse Byron, (L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie ?) et plane, les ailes déployées, dans le sublime, la lumière et l'idéal.

Avec la *Nuit d'Août* nous avons, non pas l'accablement des jours ensoleillés, mais l'effort de la créature qui réagit contre la dissolvante impression ressentie par l'âme à la vue de la succession ininterrompue des phénomènes de la nature. Le spectacle du monde extérieur est pour nous une leçon à méditer. En dehors de l'homme, aucun être ne se laisse arrêter ou décourager dans le mouvement qui l'emporte vers sa fin. En vain le nid qui renferme sa précieuse couvée a-t-il été détruit par la main barbare de l'enfant incapable de pitié : l'oiseau ne cesse de chanter ; quand la fleur, qui, sur la lisière des bois, avait entr'ouvert sa corolle, s'est desséchée et meurt, alors paraît une autre fleur, qui boit avec délices les rayons du soleil, pour s'étioler et se flétrir à son tour dès les premières ombres de la nuit ; que le rocher s'émiette en une impalpable poussière, que tout meure le soir pour ressusciter, sous une autre forme, à l'aurore du lendemain, peu importe. Vivre ou mourir, n'est-ce pas tout un ? La conclusion du poète est trop épicurienne, et rappelle ou le chantre du *de Natura rerum* ou le sensualiste commensal de Mécène.

Retenons, au passage, cette belle pensée, inspirée par Vauvenargues :

> De ton cœur ou de toi lequel est le poète ?
> C'est ton cœur...

Des quatre *Nuits*, la plus populaire est celle *d'Octobre :* c'est elle qu'aux fêtes de bienfaisance, ou dans les grandes solennités publiques, des actrices en possession

de la renommée disent de leur voix la plus troublante, certaines, par ces beaux vers, de provoquer une émotion unanime. Le sujet est toujours le même, et, depuis l'Iliade, où nous lisons l'aventure d'Hélène, jusqu'au drame où Shakspeare lance le mot éternellement vrai : *plus perfide que l'onde*, jusqu'à la comédie où Alceste se révèle presque tragique en ses douleurs, la plainte n'a pas cessé de s'exhaler ici-bas contre la coupable coquetterie d'Ève.

Au poète qui se répand en lamentations contre l'ancien objet de son amour devenu l'objet de sa haine, la Muse, à défaut du pardon qu'il est parfois si difficile d'accorder après les grandes injustices, conseille l'oubli, et, mieux encore, le respect des affections passées. Faut-il aggraver la géhenne du cœur par l'intolérable supplice de la haine ?

Mais nous nous arrêtons au début de cette analyse, pour reproduire un de ces passages qui justifieraient, au besoin, l'enthousiasme exclusif que Musset inspire à de généreuses intelligences :

Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence?
Et crois-tu donc distrait le DIEU qui ta frappé?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons, pour mûrir, ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs ;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu,
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?

Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté ?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?

Quantum restat ad culicem ? (Suis-je loin maintenant du *Moucheron ?* (1) s'écriait Lucain qui venait, devant un auditoire d'élite, de déclamer un des plus brillants morceaux de sa Pharsale. Lorsque, après quelques veilles brûlantes, Musset terminait son chef-d'œuvre, ne lui était-il pas permis alors de demander, avec plus de droit que l'orgueilleux rival de Néron, s'il lui restait beaucoup de chemin à parcourir pour entrer dans la famille des génies privilégiés ? Disons notre pensée tout entière : c'est vainement qu'on voudrait feuilleter l'histoire de la poésie à travers les siècles, on ne trouverait pas une seule composition d'un souffle aussi extraordinaire, aussi soutenu. Les plus acharnés partisans de l'antiquité auraient mauvaise grâce à nous opposer la dixième églogue de Virgile (2), empreinte pourtant d'une exquise sensibilité, ou la *Magicienne* de Théocrite (3), si vantée par l'auteur de *Phèdre.* Certes, dans ces deux petits drames, la passion parle un langage qui nous laisse une impression profonde ; mais les deux poètes de l'antiquité n'ont jamais élevé leurs pensées et leurs aspirations plus haut que la matière

(1) Petit poème attribué à Virgile.

(2) « Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris...

(3) Πᾷ μοι ται δάφναι ; κ. τ. λ.

et la jouissance : le sens et le besoin de l'*au-delà* leur sont inconnus.

Moins remarquable, la *Nuit de Décembre* renferme un grand sens philosophique et fourmille de beautés qui en feraient un chef-d'œuvre, si elle n'était éclipsée par l'inquiétant voisinage de ses trois brillantes sœurs ; ce n'est plus une conversation entre le poète et la Muse, mais un monologue où l'auteur raconte qu'aux époques solennelles de sa vie, il a vu, devant lui, se dresser une mystérieuse vision. Écolier, s'il travaille à son humble tâche, à sa table se place un pauvre enfant vêtu de noir, qui lui ressemble comme un frère. S'il promène sous la feuillée sa vagabonde rêverie, il aperçoit un étranger vêtu de noir. Un soir, devant quelques compagnons de plaisir, alors qu'il lève son verre pour porter un toast, un convive, pareil en tout à lui-même, vient s'asseoir à ses côtés. Au jour de deuil où il reçoit le dernier soupir de son père, c'est un orphelin qui se tient auprès de lui au chevet du mourant. Que le poète voyage en Suisse, en Allemagne, en Italie, partout il se heurte

Au malheureux vêtu de noir,
Qui lui ressemble comme un frère.

Quel est donc cet hôte persistant, qui voit ses maux et le regarde souffrir, qui lui sourit sans s'associer à son bonheur, qui le plaint sans lui apporter de consolation, qui n'est ni un démon ni un dieu, qui n'est là que lorsque la destinée frappe le poète, qui enfin s'assiéra sur la pierre de son tombeau ? La *Vision* alors apparaît, et dit :

Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude,
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main ;
Ami, je suis la *solitude*.

Lafontaine a loué la solitude, dans l'une des rares digressions qui soient échappées à sa plume d'écrivain soucieux d'observer la plus importante des règles, celle de l'unité de composition : on se rappelle la fable intitulée le *Songe d'un habitant du Mogol* et les beaux vers :

Solitude où je trouve une douceur secrète...
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles...
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !...

Mais que de différences !

Au lieu d'être un long chant plaintif, une sorte de *thrène*, comme dans Musset, vous avez dans Lafontaine l'apostrophe classique, imitation discrète de quelque auteur de l'antiquité, ici, de Virgile. On retrouve, en effet, le *frigus opacum* des Églogues dans *goûter l'ombre et le frais.*

Voilà pour l'exécution.

L'inspiration n'est pas moins différente.

Si Musset cherche la solitude, c'est dans les éclaircies désolées qui succèdent aux tempêtes de la passion ; trompé ou se croyant trompé, il fait le serment de ne plus s'exposer à l'injustice humaine et se réfugie dans la solitude. De là le caractère douloureux, délirant, amer, de sa poésie.

Avec Lafontaine, il ne faut pas demander si loin l'explication du même sentiment. Le *fablier* est, au XVIIe siècle, le plus mémorable type du réfractaire, et l'on doit saluer en lui le grand prédécesseur des Gustave Planche, des Nerval, des Murger, des Privat d'Anglemont, de ces types inouïs dont parle Vallès, qui passent l'existence un pied dans un soulier crevé, l'autre pied dans une pantoufle, et, comme l'écureuil, vivent au hasard, d'une croûte de pain et de quelques noisettes poussiéreuses. Si Lafontaine n'assiste pas aux amusements des princes qui, sur des billards en forme d'œuf d'autruche, jettent des billes bleues ou roses, gardez-

vous de croire qu'il ait chez lui le portrait du Stathouder, qu'il joue au républicain, au Spartiate. Le motif est de nature plus intime : la garde-robe du pauvre poète est dans un état à fendre le cœur des plus insensibles. Les Hervart ou les Bouillon se chargent bien d'héberger l'écrivain applaudi, mais se préoccupent peu de l'habiller de neuf. Il n'y a pas là de véritable mère, d'épouse, pour veiller à ce que rien ne manque. Parfois, aux jours de gala, quand il est tenu de paraître à la table de son noble logeur, — au bas bout, — quel crève-cœur pour Lafontaine de constater que sa tenue ne vaut pas mieux que celle de Damon (1) ! Qu'est-ce donc lorsqu'il faut se présenter à Louis, affronter le regard de MM. de Guiche, de Vardes, de Gramont, ces moqueurs acérés, rois de la mode, héros de carrousels, qui ont

bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout et la taille fort fine ?

Que penseraient nos élégantes duchesses, toutes blasonnées et armoriées, gracieuses et sémillantes, avec leurs parures de rubis et leurs gerbes de diamant aux cheveux, lorsqu'elles verraient ce pourpoint qui montre la corde, cette chaussure qui ricane par maint hiatus, ces bas à reprises convergentes qui recouvrent des tibias d'une chétiveté échassière ? Eh quoi ! pas de rhingrave ! pas d'ongle long au petit doigt ! MM. Despréaux et Racine, à la bonne heure ! Comme le premier est correct dans son maintien ! Vraiment, il porte les couleurs de sa poésie. Que le second est distingué ! On croirait voir M. de Cavoye, le grand maître des écuries. Allons, bonhomme, chausse tes houseaux boueux, retourne à ta solitude, va revoir tes vieilles connaissances, la grenouille, la belette et la fourmi, qui t'aimeront en dépit de ton pourpoint d'antan !

(1) Cf. Boileau, *Sat.* « Damon, ce grand auteur, dont la muse fertile, » etc.

Qu'on ne s'étonne point de cette digression, doublement pardonnable, à propos de Musset, qui n'a guère fait que des digressions, et puisqu'il y est question de Lafontaine, ce Musset du grand siècle !

La *Lettre à Lamartine* est une confession toute palpitante et frémissante, que l'auteur des *Méditations*, absorbé par ses convoitises politiques, ne prit pas alors la peine de parcourir, inadvertance qu'il regrettera plus tard, avec des larmes de poète et de frère. Comme le sujet ne rentre pas dans les limites que nous nous sommes fixées, il nous suffira de lui emprunter ces vers :

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre, et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Ce serait faire preuve d'une excessive pruderie que de ne pas mentionner, au nombre des plus miraculeuses conceptions de Musset, les stances que fit jaillir de son cœur la mort prématurée de la Malibran. Sans ces belles strophes, l'illustre cantatrice aurait laissé dans la mémoire des hommes un souvenir aussi confus que les Cinti-Damoreau, les Nilson, les Pauline Viardot. Quelle éloquente constatation de l'ombre qui ensevelit les noms les plus acclamés !

Une croix ! et l'oubli, la nuit et le silence !
Écoutez ! c'est le vent, c'est l'océan immense ;
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin ;
Et de tant de beauté, de gloire et d'espérance,
De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain !

Le *Souvenir* va de pair avec le *Lac* et la *Tristesse d'Olympio*. En dépit de son titre, *Une bonne fortune* est une pièce où les convenances ne sont point offensées ; l'esprit y est semé d'une main prodigue. Que de verve dans la boutade intitulée la *Paresse !* Les dieux, les

hommes et les murailles pardonnent aux variations sur *Trois marches de marbre rose*, les Mânes eux-mêmes leur pardonnent la légèreté de certaines rimes, les Mânes, qui ne savent point pardonner! Est-il oraison funèbre qui valût les plaintes inspirées à Musset par l'accident de Neuilly, où succomba le duc d'Orléans, son camarade de collège?

Hélas! mourir ainsi, pauvre prince, à trente ans!
Sans un mot de sa femme, un regard de sa mère,
Sans avoir rien pressé dans ses bras palpitants!
Pas même une agonie, une douleur dernière!
DIEU seul lut dans son cœur l'ineffable prière
Que les anges muets apprennent aux mourants.
. . . Je le pense et le dis à qui voudra m'en croire,
Non pas en courtisan qui flatte la douleur,
Mais je crois qu'une place est vide dans l'histoire.
Tout un siècle était là, tout un siècle de gloire,
Dans ce hardi jeune homme appuyé sur sa sœur,
Dans cette aimable tête et dans ce brave cœur!

Musset a aussi excellé dans trois genres plus modestes : la chanson, le conte et le sonnet; la plus suave mélancolie respire dans la *Chanson de Barberine;* on ne peut désirer plus de délicatesse que dans celle de *Fortunio*, plus de sensibilité que dans deux autres, encore plus connues, devenues même populaires. Celle qui a pour titre *Rappelle-toi*, inévitable ornement des pianos de jeunes filles, nous semble fade, prétentieuse, mal rimée, nasillarde, et pourrait être attribuée à Cubières ou à Pons de Verdun (1). Les *Contes* de Musset sont presque aussi libres que ceux de Lafontaine, et remarquables par la même séduisante naïveté, qui, du reste, n'excuse pas, tant s'en faut, la licencieuse hardiesse de la narration. Dignes de Pétrarque, de Ronsard, d'Arvers et de J. Soulary, sont les sonnets à A. Tattet, à V. Hugo, à Marie, à Mad. Menessier.

1. Deux poètes, genre Benserade, Godeau, Gombaud, qui vivaient au XVIIIe siècle.

Musset, un jour, s'est mesuré avec Horace ; sa traduction du *Donec gratus* est élégante, mais longuette ; son imitation du même morceau a la saveur d'une inspiration originale.

Il est enfin un dernier genre littéraire où le souple écrivain a fait une retentissante incursion : la poésie patriotique. A l'occasion de la question d'Orient, une collision fut imminente entre l'Allemagne et la France. Des deux côtés du Rhin, les défis se croisèrent ; de tant d'invectives rimées, deux pièces seules ont survécu, le *Rhin Allemand* de Becker et la *Réponse* de Musset.

Les voici l'une et l'autre :

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides ; — Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte ; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots. — Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu ; — Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant ; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir. —Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de fiers jeunes gens chercheront à plaire à leurs jeunes fiancées. — Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues (1). »

On le devine à travers le voile de la traduction, l'épervier allemand a le vol lourd, et sonne la charge pesamment ; voici la vive riposte de l'alouette gauloise :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand ;
Il a tenu dans notre verre.

1. Cf. A. de Musset, *Poésies nouvelles*.

Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand ;
Son sein porte une plaie ouverte
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte;
Où le père a passé passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand ;
Que faisaient vos vertus germaines
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines ?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement ?

. . . . . S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée,
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand ;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement ;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

Ces vers si français sous leur pimpante allure, où l'histoire de nos triomphes près de l'une et l'autre rive du fleuve si âprement contesté est rappelée avec un habile à-propos, est-ce bien là le chant définitif de la France, ce chant qui doit exprimer les viriles fiertés d'un grand peuple et faire vibrer, dans des strophes d'airain, son indomptable espoir de la Revanche ? Est-ce bien le cri auquel, dans leurs tombes, tressailliront les soldats de Mac-Mahon, de Ducrot, de Sonis ? Nous ne le croyons pas ; il n'y a pas là assez de gravité, assez de tristesse. Le dix-neuvième siècle attend son Tyrtée !

Quel sera ce chant qui conduira nos bataillons au pays de ceux qui ont brûlé Bazeilles et bombardé

Paris ? Quel que tu doives être, je te salue, *Chant inconnu !*

Pour tous, tu seras la représentation vivante du sol sacré des ancêtres. Plus ardent que l'hymne d'Harmodius, plus ému que les couplets de Kœrner, plus grandiose que les invectives de Becker, plus vivant que le Rule Britannia, qu'est-ce qui pourrait couvrir ta voix enivrante, ô *Chant inconnu ?* Par toi, nous, illettrés ou savants, ouvriers ou bourgeois, paysans en haillons, conscrits en sabots, la flamme au front, ton refrain aux lèvres, armés de bâtons et de fourches s'il le faut, comme à Jemmapes et à Valmy, nous ferons honteusement tourner le dos aux uhlans poméraniens. Ces sons vainqueurs salueront l'aurore de notre régénération. Sois, dès ta naissance, la plus mélodieuse et la plus grondante des musiques ! Retentis comme l'écho tonitruant des batailles !

Je t'aime, *Chant inconnu !* Que tes austères couplets enseignent le devoir, le bien ! Que du sein de notre fournaise sociale jaillissent les plus fécondes et les plus nobles passions, ce patriotisme qu'aucun danger n'effraie, l'abnégation que nul labeur ne rebute, la haine de la tyrannie d'en bas, le mépris des fastueux hochets, la soif de la justice, avec l'amour de ces vertus qui font le citoyen, l'honnête homme, le chrétien !

Parais à ton gré, ou sous la tunique plébéienne ou sous la robe aristocratique ! Qu'à ton apparition, les cœurs battent plus fort, et que les âmes montent plus haut ! Que l'heure des défaillances soit sonnée sans retour ! O Palladium sacré du vieux sol des Gaules, si jamais, enhardis par leur nombre, aveuglés par leur force, les Teutons essayaient de vouloir retenir pour toujours notre Lorraine et notre Alsace, c'est alors que, de toutes parts, on entendrait sur les crêtes des Vosges

et sur les bords du Rhin français tes rimes de bronze, tes rimes vengeresses, ô *Chant inconnu!*

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand !

Brizeux (Auguste-Pelage) naquit à Lorient, un an après V. Hugo, d'une famille originaire d'Irlande, qui était venue se réfugier dans la vieille Armorique à la suite de la révolution d'où sortit Guillaume III. A leur nom de Morgan, ses ancêtres substituèrent celui de Brizeux, ou Breton. Avec son teint mat, ses grands cheveux d'un blond pâle, sa taille fluette et pincée, le jeune Auguste offrait toute l'apparence d'un étudiant de Cambridge ou d'Oxford. Il apprit le latin chez le curé d'un village voisin de Quimper. C'est dans ses courses à travers la campagne qu'il rencontra l'enfant dont le nom était Marianne Pelânn, ce qui, pour les bourgeois gentilshommes de l'avenir, signifie, non pas *que votre cœur soit comme un rosier fleuri*, mais *fleur de blé mûr :* Marianne, on le sait, a été métamorphosée en *Marie*. On se représente, avec un certain charme de souvenirs, ces deux écoliers de dix ans faisant l'école buissonnière, et, sans souci du magister et des livres moroses, gambadant par la campagne, le long des haies odorantes, petits chaperons rouges préoccupés des marguerites du chemin et des papillons étourdis. A côté d'eux bondit quelque gros chien de ferme qui les a pris en amitié, et les précède à travers l'océan de bruyères. Le latiniste en herbe est bien un peu grondé quand il arrive en retard au presbytère, mais l'enfance oublie si vite! On croit qu'il étudie *rosa* et *templum*, mais, à part lui, il pense à ce gros noyer de la route sous les branches duquel il s'est abrité pendant ce fameux orage où il a vu, là-bas, l'éclair en zigzags déchirer la nue sombre. Comme ils ont eu peur, Marie et lui! mais il n'a pas voulu laisser voir qu'il

tremblait, parce que lui, il est un homme, et que les hommes doivent être braves ! Impérissables émotions de la première enfance !

Ses études terminées, il fallut aller faire son droit à Paris : au milieu des séductions de son nouveau séjour, Brizeux n'oublie point son pays natal, que, par un insensible travail, son imagination identifiait avec la candide compagne de ses premiers jeux. Sous le titre de *Roman* parut son beau poème de *Marie*, dithyrambe pastoral en l'honneur de la religion, de la nature, de la Bretagne.

Son coup d'essai était une œuvre remarquable, et restera le chef-d'œuvre du poète, qui ne retrouvera plus la même note attendrissante pour célébrer les landes, les grèves, les mœurs primitives de la Cornouaille,

Et les vierges d'Eir-inn, et les vierges d'Arvor.

Par ces narrations familières, d'où le raffinement est exclu sans que notre délicatesse soit froissée, il acclimatait l'idylle grecque dans notre littérature, qui, malgré quelques très rares essais de Chénier et de Racan, semblait rebelle à cette forme de poésie. Le style est simple comme dans Hésiode, dont il reproduit les détails exacts, pris sur le vif de la réalité. On a souvent signalé certains passages du rude auteur des *Travaux et des Jours*, qui tantôt décrit le terrible mois Lénéon, le *mois du pressoir*, tantôt esquisse le tableau de la saison où *Sirius dessèche la peau et rend la tête brûlante*. Que faut-il pour rendre heureux le brave béotien ? « L'ombre dans l'enfoncement d'une roche, du vin de Byblos (1), un pain de fromage frais, du lait de chèvres qui ont cessé de nourrir, de la viande d'une génisse qui n'est pas encore mère, ou de chevreaux nés

(1) Ville de la Basse-Égypte.

les premiers, du vin noir, de l'ombre, un estomac bien rempli de victuailles, enfin avoir la figure tournée vers le zéphyre bruyant, devant une source qui jaillit à flots constants et limpides. »

Les Grecs, les Italiens, les Siciliens de l'antiquité, calcinés par un ciel de feu, passaient leur temps à s'éponger le front et à boire ; aux dieux immortels ils ne cessaient de demander un refuge pour s'abriter contre le soleil,et de la glace pour se rafraîchir. A-t-on remarqué, dans ce passage, la répétition des mots *vin, ombre ?* D'abord le poète précise : il désire l'ombre que donne le rocher ; c'est l'artiste qui parle ; puis, se ravisant, il se contente de demander de l'ombre, quelle qu'elle soit, dans un décor pittoresque ou vulgaire, peu lui importe ; il réclame de l'ombre à tout prix. D'autre part, avant d'avoir souhaité du *vin noir*, l'aimable gourmet, qui ne hait pas la variété, avait jeté son dévolu sur le crû de Byblos, vin blanc, cachet supérieur, au rapport de Virgile. (*Géorgiques*, II) : *Sunt et Mareotides albæ.*

Voilà du vrai et bon réalisme, qui, au moins, est ménagé avec une sobriété savante, et ne semble introduit dans les fonds du tableau que pour mieux en faire, par le contraste même, ressortir la haute et sévère portion didactique. Dans Brizeux, les aspects de la vie champêtre sont fixés par un pinceau délié, habile à marier les délicates nuances, et dédaigneux des banalités vagues ; quel souci de la vérité dans la description de ce coin de Bretagne et de cet intérieur :

Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
Et l'aire et le lavoir, et la grange ; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin ;

Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et, devant la maison, un lit de paille fraîche.
Puis j'entre, et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond
Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
Et, tout autour de lui, fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit ; à deux pas,
Je vois le lit de chêne, et son coffre, et, plus bas
(Vers la porte, en tournant,) sur le bahut énorme,
Pêle-mêle, bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer.
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet, près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie..

Comme elle gouverne le monde, la mode gouverne la poésie : au moyen âge, les longues chevauchées cycliques, les gazouillements de la Muse des trouvères, ou les tintinnabulesques assonances des troubadours ; avec le XVIe siècle, la satire bouffonne ou juvénalesque ; au XVIIe, la tragédie domine ; au XVIIIe, la poésie didactique des St-Lambert, des Roucher, des Delille ; au XIXe, les effusions subjectives de la poésie lyrique. Mais il est un genre de composition qui, à toutes les époques, sut conserver son originalité, sa saveur et sa vogue, auprès du peuple comme auprès des lettrés : c'est la poésie populaire, qui a ses partisans et ses fidèles en Suisse, où elle encourage les confédérés contre la domination autrichienne, en Angleterre, où elle favorise le parti des Anglo-Saxons contre les tyranneaux normands, en Espagne, où elle s'attaque aux exactions fiscales du pouvoir absolu (Alphonse VIII), en Hollande, où elle soutient les Gueux contre le duc d'Albe, en Finlande, où elle berce cette pauvre population de pêcheurs, en Laponie, où ses mélodies monotones et plaintives consolent les habitants déshérités des steppes aux neiges éternelles. Comme tout ce qui est d'institution humaine, elle subit

parfois des éclipses, mais elle ne tarde pas à être de nouveau l'objet de l'universelle vénération : on l'abandonne, mais on revient à elle, et les saints eux-mêmes la protègent, surtout sainte Cécile, cette bienfaisante patronne des ménétriers et autres misérables traîne-potence qui s'accompagnent de la viole en chantant leurs complaintes ; nous n'en voulons pour preuve que cette légende, célèbre en Souabe :

Un chanteur avait, durant de longues années, charmé la bourgeoisie et le petit peuple des carrefours par de naïves improvisations modulées ; cependant il cesse de plaire, tombe dans un affreux dénuement. Un espoir lui reste : l'intercession à sa protectrice. Couvert de guenilles, la barbe longue et sale, les pieds déchaux, depuis quarante-huit heures sans logis et sans pain, il entre dans l'église. Arrivé devant la statue de benoîte et miséricordieuse dame Cécile, il lui chante avec âme tout son répertoire. O miracle ! la sainte s'incline et, prenant un des souliers d'argent dont lui avait fait hommage la piété de quelque opulent financier, elle le tend au quêteur déloqueté. Mais au moment où le vieillard, ravi de cette aubaine, essayait de mettre en vente le cadeau qu'il avait reçu, on crie au sacrilège, et la justice, qui, de tout temps, a été bien informée, déclare que le musicien est un voleur, et, nonobstant toute clameur de haro, (ce qui, du reste, n'était connu qu'en Normandie,) le condamne à un supplice infamant. Quand le pauvre diable va monter sur le bûcher, déjà la hart au col, il sollicite la faveur d'adresser encore une prière à sainte Cécile. Que refuser à un condamné à mort ? Devant la généreuse donatrice il chante derechef, et dans ses chants, il met tout son génie. Alentour, les bonnes femmes attendries pleurent, l'assistance s'émeut, et la sainte, se baissant, donne le second soulier au chanteur, qui voit aussitôt

ses fers brisés, son innocence reconnue par la voix du peuple, qui était alors la voix de DIEU, et finalement est porté en triomphe par ceux qui tout à l'heure réclamaient contre la lenteur du bourreau (1).

Que signifie cette légende, sinon que la poésie populaire s'appuie sur la religion, que, sans la religion, qui la sauve, elle n'échapperait point à la mort ? Interprète des sentiments et des croyances qui animent les populations foncièrement catholiques de la Bretagne, Brizeux, au moins dans *Marie*, réserve une large part à la foi orthodoxe :

Nous adorons JÉSUS, le dieu de nos ancêtres !

Sur le tard de la vie, il sera déiste, rationaliste, ce que l'on voudra, excepté un fils soumis du dogme ; aujourd'hui, il chante le *Moustoir*, (le moutier, l'église,) il immortalise l'*Église Blanche*, il dit les douces et bienfaisantes vertus du curé d'Arzannô, il chante le sonneur, il n'a garde d'oublier le lutrin (vivant ?), ce petit Pierre Elô qui, au chœur fait entendre sa voix argentine. Du reste, ses personnages sont humbles, faibles : qui ne connaît Mathelinn l'aveugle, Joseph Daniel, Berthel, Loïc, Anna, enfin l'héroïne, Marie, la virginale enfant aux jupes rayées, aux boucles flottantes, au rire mutin ? Nul, mieux que Brizeux, n'a reproduit certaines scènes touchantes par elles-mêmes ; voici une description de l'enterrement d'une jeune fille : l'infortunée vient d'expirer en pleine floraison de la nature, à l'heure de l'universel renouveau !

Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe Avril venait d'éclore,
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs

(1) Cf. X. Marmier, *Introduction aux Chants populaires du Nord.*

Ce cercueil virginal, et le baignait de pleurs.
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche :
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

Dans cette admirable peinture apparaît pleinement la différence de procédés entre l'art moderne et l'art tel que les anciens l'ont entendu ; ceux-ci se montrent avant tout soucieux de l'unité d'impression ; ceux-là recherchent avec prédilection les contrastes entre les objets et les personnages.

Règle : 1° Quand un moderne décrit une scène de cimetière, il a bien soin de mettre la nature en fête ; à côté du spectacle de la douleur, on a le spectacle de la joie (1).

2° Quand un Grec ou un Latin retrace des funérailles, tout prend la teinte de la tristesse : la moindre disparate serait regardée comme une faute. Voyez Virgile : le fils d'Évandre, Pallas, a succombé sous les coups de Turnus ; Énée lui fait préparer de splendides obsèques. Auprès des chefs qui portent des trophées d'armes, sont les captifs destinés à être immolés sur le tombeau. Le vieil Acétès se meurtrit la poitrine, *(pectora nunc fœdans pugnis,)* et se déchire le visage, *(nunc unguibus ora.)* Puis viennent des chars le long desquels dégoutte encore le sang des Rutules ; une double phalange de Toscans marche avec une contenance morne, *(mæsta,)* la pique renversée, *(versis armis.)* Quand Énée voit passer le corps, il ne peut réprimer un long soupir, *(gemitu... alto,)* et prononce une petite harangue des plus lugubres. Tout donc est à l'unisson, et les animaux eux-mêmes adoptent une attitude en parfaite conformité avec la solennité de la circonstance : Éthon, le cheval de bataille de Pallas, est

(1) Cf. *Histoire de la littérature sous la Restauration*, page 404.

dépouillé de son harnais et répand de grosses larmes, *(positis insignibus..... guttis humectat grandibus ora.)*

Qu'importe ici la différence d'exécution ? Le paysage de Brizeux est exquis de facture, comme la vaste toile historique de Virgile est d'une magnificence et d'une vigueur toutes magistrales. En suivant une méthode distincte, l'un et l'autre ont atteint le but suprême de l'art, l'émotion.

Ce serait une erreur de croire que la Bretagne soit la seule de nos provinces qui ait eu sa poésie populaire et son poète : la Bourgogne a son La Monnoye, le Béarn, Despourrins, le Languedoc, Goudouli, La Lorraine, Brondex.

Les *Noeï* de *La Monnoye* se lisent et surtout se fredonnent encore aujourd'hui. Écrits vers 1700, dans le dialecte populaire, ils furent apportés à cette cour de Versailles, habituée aux élégants distiques de Racine et de Boileau, et n'en reçurent pas moins un favorable accueil. Il ne faudrait pas leur demander (1) la gravité, l'ardente foi de ces cantiques de la Franconie ou de la Néerlande qui célèbrent le rouet de la Vierge et la bouillie de Notre-Seigneur. L'apparente candeur du satirique dijonnais est plus qu'un badinage, c'est un assaisonnement dont il relève son scepticisme. La Monnoye, érudit de profession, attifant son jargon paysanesque pour en faire une parure à ses malices, n'est-ce pas Courier revenant, par curiosité de linguiste, à la langue du seizième siècle, pour mieux envelopper ses épigrammes politiques ?

Le couplet suivant donnera la note :

« Mieux vaudrait, ce semble, que le serpent n'eût pas trompé la femme de notre père Adam. Toujours j'eusse vécu dans l'ignorance, n'ayant cure des tailleurs, l'esprit joyeux, le corps alerte, trouvant partout

(1) Cf. X. Marmier, *loco cit.*

figue, grenade, melon sucré, et, tout à mon aise, bondissant gaiement sur le gazon (1). »

Né dans la vallée d'Aspe, en l'an 1698, *Despourrins* mena, en dépit de quelques duels, une existence assez douce au milieu de ses domestiques et de ses métayers. Poète, il célèbre les langueurs et les mélancolies de la passion. Sa muse est tout élégiaque. Comme il ne quitta jamais ses prés, ses gaves, ses vignobles, il possède, à un très haut degré, le sentiment des beautés de la nature. Pâtres exubérants dans leurs chagrins ou leurs joies, soldats emmenés par le sergent recruteur, jeunes filles séparées de leurs fiancés, voilà les types qu'il affectionne, et qu'il chante avec une remarquable variété de rythmes, sans toutefois réussir à éviter complètement l'uniformité. Veut-on une idée de cette langue expressive :

Là haut sur las montagnes, un pastou malhurous
Ségut aû pé d'u hau, négat de plous (noyé de pleurs)
Sounyabe au cambiamer de ses amous...

Goudouli, né à Toulouse en 1579, mort en 1649, devint par sa gaîté, ses saillies à l'emporte-pièces, le favori, le convive du gouverneur de la province, le comte de Caraman, qui le présenta au fameux duc de Montmorency, plus tard décapité. Après avoir vécu dans l'insouciance la plus absolue, il se trouva sans ressources, mais Toulouse était là, et les Toulousains, qui ont de bons moments, rétablirent en l'honneur de leur poète une des plus belles institutions de l'antiquité : Goudouli passa une vieillesse heureuse dans le *Prytanée* de sa ville natale ! En 1808, ses restes furent triomphalement portés dans l'église de la Daurade, à côté de ceux de Clémence Isaure.

(1) Mèn vauro, ce me sanne,
Que j'aimai le sarpan
N'eusse étraipai lai fanne
De note peire Adam.

Sans être un fervent, Goudouli a la foi robuste des anciens âges, foi candide, qui, mal interprétée dans l'excès de sa simplicité même, serait aisément confondue avec l'irrévérence et l'ironie :

« Oh ! qu'il est gentil ! oh ! qu'il est gentil, le petit Jésus ! Sa mère l'embrasse, Joseph lui retire le bonnet, et lui apporte les draps de sa couchette. Réjouissons-nous, réjouissons-nous, Dieu nous apporte le salut. »

La sonorité de l'idiôme toulousain est devenue un lieu-commun ; avec Goudouli, le perpétuel emploi des diminutifs et des onomatopées lui donne, par surcroît, la grâce et le pittoresque :

Jantis pastourelets, que déjouts las oumbretos
Sentets apazima lé calimas del jour,
Tant que les auzelets, per saluda l'amour,
Elfion lé gargaillol dé milo consonnettos.

Un éminent critique, M. Marmier, rapproche Goudouli des anciens troubadours et des Minnelieder ; les contemporains du poète le comparaient à Guarini et au Tasse, et quand le cygne de la Garonne rendit son dernier souffle avec son dernier vers, les épitaphes éplorées se mirent à pleuvoir : arrachons la suivante aux ténèbres du noir oubli :

Hic est couchatus noster Godelinus amicus,
A la morte fola dicite mala, precor ;
Tam drollentem hominem cur, quare, bilena, tuasti
Quique Tolosanis gloria totus erat ?

Brondex, le trouvère lorrain, n'a pas l'envergure de son rival de delà la Loire. Son poème *Chan-Heurlin*, publié en 1785, n'a pas augmenté la liste des chefs-d'œuvre ; voici le canevas de l'action, qui se passe en 1712. Après une suite inouïe de revers, la France se relevait, grâce à l'épée de Villars. Denain continuait Malplaquet et vengeait Oudenarde. Un

soldat lorrain nommé Marice, arrive en congé à Vrémy, rencontre Fanchon, fille de Chan-Heurlin, et recherche sa main. Le mariage allait se célébrer, quand le séducteur reçoit l'ordre de regagner son régiment. On ne tarde pas à apprendre qu'il a été mortellement blessé, et personne ne songe plus à lui, sauf Fanchon, qui se voit contrainte d'avouer sa faute. Pour sauver sa situation, son père lui propose de la marier ; le choix tombe sur Chalat, un simple d'esprit s'il en fut ! Le dénouement se devine : escortée de ses futurs parents, conduite par l'heureux Chalat, Fanchon, avec des mines d'Iphigénie, se rendait à l'église, quand elle aperçoit son premier fiancé, libre, complètement guéri, et, plus que jamais, désireux de lui donner son nom. Chalat est congédié, non sans avoir servi de jouet à la compagnie.

L'héroïne, Fanchon, n'offre que des traits de ressemblance fort éloignés avec ces types immortels, Mireille et Virginie, Phèdre, Juliette et Simétha. Rien de ces traits de flamme que la grande Cypris « enfonce sous le foie » du Cyclope ; c'est une paysanne rondelette et brunette qui a le cœur sur la main :

Plagiante éva tot le monde, et surtout chéritable...

Les descriptions de Brondex sont maigres ; le lieu où se passe l'action est indiqué d'un mot ; c'est tantôt un jardin, (le maî,) une allée, une cuisine, un *poêle*, une auberge, mais l'auteur ne pense nullement à nous dire si ce jardin est en fleurs, si cette allée est mystérieuse, si cette cuisine reluit, si ce *poêle* est bien chaud, si cette auberge eût inspiré un Terburg ou un Téniers.

L'auteur, du reste, est un raffiné qui connaît les règles et les observe : qu'on en juge par cet exorde du petit discours que prononce Marice quand il cherche à amadouer la mère de Fanchon :

Le bon soir, dit Marice et Médéme Heurlin.
Mo r'conn' cheuve ica bien? Je sus lo p'tiat Marice,
Qu'il y et dige ou doze ans ve houins (1) let malice
Et cause que j'hinsceu nas chins éprès wot rau (2),
Et que je ch'teu sovent des pierres et wat jau (3).
Eh! ça met qu'et servi let masse et wat mériége...
Ma foy de peu c'temps let, ve v'eveus bien sotnin;
Pot let feille, en entrant, su mon DIEU que n'vâ prin.

Les préceptes d'Aristote sont observés dans cette harangue rustique.

Chan-Heurlin est un poème foncièrement lorrain, par le sujet comme par le langage, et qui, fait bizarre! n'a pas en Lorraine la réputation et la vogue qu'il mérite. On le lit peu, croyons-nous, à Nancy. En revanche, presque tous les Messins savent par cœur et se plaisent à réciter de longs fragments de cet agréable ouvrage. Sauf les réserves voulues, c'est leur manière à eux de dire le *Super flumina.*

Mais Goudouli, Despourrins, Brondex et La Monnoye ont écrit leurs vers dans le dialecte particulier à leur province, tandis que Brizeux, leur émule et leur maître, Brizeux, (que nous n'avions pas abandonné, puisque nous ne cessions d'étudier la poésie populaire,) a mieux aimé employer la langue savante et académique pour raconter ses impressions d'enfance ou nous faire connaître les *pardons* de son pays.

L'amour du clocher, telle est la caractéristique de l'inspiration de Brizeux :

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
L'église où, tout enfant, et d'une voix légère,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère,
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin....

(1) Vous appeliez.
(2) Chat.
(3) Coq.

Pourtant un jour, fatigué de toujours habiter « la terre des chênes », le poète fut assez fou pour entreprendre un voyage en lointain pays. La vraie coupable de cette fugue est la grand'mère de Brizeux, qui lui fit, en 1831, un assez fort cadeau d'argent. L'auteur fêté de *Marie* se prépara donc, avec A. Barbier pour compagnon de route, à chercher çà et là les matériaux d'un autre livre, et à satisfaire un de ses plus doux rêves, voir l'Italie, Naples, Sunium. Le voilà qui adresse ses adieux au curé d'Arzannô ; à travers la lande, l'humble prêtre reconduit celui qui jadis portait la longue chevelure chère à tout vrai Breton, et qui maintenant a pris la livrée des villes. Puisse le jeune audacieux bientôt revenir après une vaine et décisive expérience de la vie mondaine et de la pensée libre !

Eh bien ! parcours le monde ; aux sages des écoles
Demande le secret caché dans leurs paroles ;
Puis, rentré dans le bourg où fleurissait ton cœur,
Tu t'écrîras : « Orgueil, vain orgueil de connaître !
Mon DIEU, le vrai savoir, je le savais peut-être,
Lorsqu'à douze ans je chantais dans le chœur. »

Malencontreuse fut la récolte que fit le poète à travers le monde. Se figure-t-on, (c'est St-René Taillandier qui nous l'affirme,) que parmi tant de philosophes, d'exploiteurs de systèmes, de novateurs, de chefs d'école qui se disputaient la domination des intelligences, Brizeux ait été jeter son dévolu sur l'éloquent mais inane Cousin ? Il veut être le Novalis (1) de cet autre Schelling (2), et voici ce qu'il expose en ses vers inspirés aussi par Jouffroy et Farcy : Le règne de DIEU est passé, celui du CHRIST a vu arriver sa fin ; reste le règne de l'Esprit, entendez le règne de la Science, qui

(1) Frédéric de Hardenberg, plus connu sous le pseudonyme de Novalis (1774-1801), poète mystique, épris de spinosisme.
(2) Célèbre philosophe panthéiste.

a la prétention d'enterrer la Foi. Donc, plus de prières, rien que des cornues ! Plus d'élévation de l'âme vers DIEU, rien que des chaudières à vapeur ! L'Esprit remplaçant le Père et le Fils, telle est, pour Brizeux, la conception du triangle divin, tel est le genre de symboles que Ste-Beuve, sournois à froid, l'engageait à transplanter sur notre sol poétique ! Le résultat fut prodigieux :

Voyez dans les hauteurs l'alliage mystique
Reluire en dévoilant son rapport sympathique !

Triangle composite et d'argent et d'or fin,
Et d'un autre métal, comme eux simple et divin ;

O troisième métal que nul encor ne nomme,
Pour finir son travail, c'est toi que cherche l'homme !

N'es-tu pas la soudure et l'intime lien,
Le nœud intelligent d'où résulte le bien ?

L'orateur abuse des abîmes, des vagues espérances, des transformations morales, des hymnes philosophiques, des prophéties, de la géométrie céleste, des cimes, des cercles, des triangles ; trop de jargon scientifique, et pas assez de poésie ! Oh ! que Synésius (1), qui cependant, lui aussi, était un éclectique platonicien, est plus véritablement inspiré dans ses *Hymnes !*

En 1845, Brizeux revint au genre littéraire qui convenait le mieux à son talent, mélange de naïveté et de convention, et publia les *Bretons,* que couronna l'Académie. Les *Bretons* sont les véritables Géorgiques de la terre armoricaine. L'auteur s'y complaît dans la peinture des mœurs des pêcheurs, dans l'éloge de leur courage mille fois opposé aux menaces de la mer ; il dit la plainte de la vague, les récifs tapissés d'algues, les vieux sanctuaires mystérieux de Velléda, les cou-

(1) Synésius, né au milieu du quatrième siècle, fut évêque de Ptolémaïs ; on a de lui dix *Odes* ou *Hymnes* : il y traite des plus hautes questions philosophiques, de DIEU, du monde, de la chute, etc,

rants perfides qui brillent comme l'huile, l'*Ile des Sept Sommeils*, l'Enfer de Plô-Goff, ce rocher couleur de feu, la *Baie des Trépassés*, qui a la blancheur de la craie ; il nous montre les jeunes gens qui se réunissent dans une vaste chambre en hiver, et, pour ménager le bois, se procurent une chaleur plus naturelle et moins chère, en dansant, au son de la cornemuse, « ces passe-pieds bretons si vantés autrefois ; » il trouve des mots éloquents pour nous montrer les naufragés, pour énumérer les vœux aussi touchants que bizarres que veulent accomplir ces matelots trempés par l'océan, et qui s'en vont, la tête couverte d'un linceul, revenants pleins de gratitude, suspendre leur pauvre défroque à l'autel de Notre-Dame d'Auray, protectrice et mère des naufragés.

Dans *Primel et Nola*, le talent de l'auteur se soutient, sans néanmoins ajouter de nouvelles cordes à sa lyre : avec les *Histoires poétiques*, l'auteur, par un rare privilège, vit grandir son génie retrempé aux sources pures du catholicisme. Nous aurions voulu emprunter à *Fleur d'or* une émouvante anecdote, récit du dévouement d'un maçon qui se jette du haut d'un échafaudage pour sauver la vie d'un de ses compagnons de travail, père de trois enfants, et dont la vie est plus précieuse que la sienne ; il nous a semblé préférable de reproduire quelques vers d'un admirable morceau poétique et vrai, consacré aux *Missionnaires :*

LES PÈRES ET LES MÈRES.

Pour la dernière fois, hélas ! je vous embrasse !
Dans les pays lointains, songez à nous, de grâce !
Quand vous serez au ciel, mon fils, priez pour nous,
Vos parents désolés, qui veillerons sans vous !

LES FRÈRES ET LES AMIS.

Que vous êtes heureux ! Que nous sommes à plaindre !
Vous, pour votre salut, vous n'avez rien à craindre ;

Nous restons sur la terre, et vous allez au ciel.
Du ciel versez sur nous une goutte de miel.

LES MISSIONNAIRES.

Quel cœur peut oublier ses amis, sa famille ?
Quand tout amour s'éteint, leur penser dure et brille ;
Si la mort nous appelle, oui, nous en faisons vœu,
Notre sang descendra sur vous des mains de Dieu.

« Adieu donc, chers martyrs ! » Et les pères, les mères,
Inondaient les partants de leurs larmes amères ;
Mais le calme rentra dans ce monde affligé :
L'évêque s'avançait, suivi de son clergé.

L'ÉVÊQUE.

Enfants, soldats du Christ, héros dignes d'envie,
Quel chemin glorieux vous prenez dans la vie !
Approchez, ô pasteurs ! de ces saints envoyés,
Et faites comme moi, qui leur baise les pieds.....

Et devant les pasteurs, les clercs et les vieux maîtres,
Le pontife baisa les pieds des jeunes prêtres ;
Puis, les yeux vers le ciel, où montaient les pensers,
Tous, fraternellement, se tenaient embrassés.

L'attendrissement est aussi la note prédominante des *Feuilles d'Automne*, publiées en 1831 par *V. Hugo*. Signalons ce fait sur lequel on n'a pas assez insisté : le contraste entre l'acharnement des luttes que l'auteur venait de soutenir contre les classiques, et la sérénité dont témoigne cette variété d'autobiographie morale. On pouvait s'attendre à une suite de pièces où se serait exhalée toute l'ardeur des polémiques récentes ; au lieu d'un réquisitoire brûlant, d'outrageantes invectives, on a un ouvrage d'une pacification, d'une élévation qui ne se démentent pas. Mais qu'on n'exagère pas la portée de cet éloge jusques à vouloir y comprendre la fixité des principes religieux du poète.

Pour le croyant, dans V. Hugo, le déclin date de l'année 1831 ; dans les *Feuilles d'Automne*, le penseur commence à ressentir les atteintes du doute ; un demi-

siècle plus tard il souillera sa plume en écrivant des insanités contre l'Église romaine. En 1831, il fait un pas timide vers le scepticisme ; en 1878, il essaiera de manger du *Pape* (1) ! La punition ne devait pas se faire attendre : le public ne lut pas ce libelle.

Mais hâtons-nous de dire que les *Feuilles d'Automne* sont, au point de vue de la composition comme pour l'exécution, un ouvrage de la plus étonnante complexité de mérites, et que nous pouvons, sans crainte, opposer aux plus populaires manifestations lyriques des poésies anglaise, italienne ou allemande. L'inspiration en est large, lumineuse, humaine. Par ce dernier caractère elle offre même un attrait, sinon plus vif, en tout cas plus durable que les derniers chants de Musset, expression si éloquente, du reste, de l'état d'une âme maladive et jetée violemment en dehors des conditions ordinaires de la vie.

Dans ce nouveau recueil, Hugo s'en venait, avec une noble confiance, devant un public absorbé par les incidents de la rue et les débats des Chambres, effeuiller, comme un odorant et frais bouquet d'églantines, les pénétrantes mélodies que lui suggéraient la vie de famille, le calme et la régularité de la vie intérieure, mais surtout l'amour paternel. Jusqu'alors, notamment dans les *Orientales*, la poésie avait été pour lui une question de rythmes et de mots ; aujourd'hui nous entendons les échos alternés de l'esprit et du cœur. Il ne s'agit plus seulement de multiplier, par une sorte de prestidigitation, les miroitements et les chatoiements d'un style nuancé et diapré ; sous les yeux du poète s'étendent, perspectives de beautés inépuisables, les horizons infinis du monde immatériel et les horizons immenses de la nature physique. S'il éprouve un secret penchant pour les spectacles les plus grandioses, il

(1) En 1878 parut *le Pape*.

a, pour les êtres les plus humbles, une admiration, une douceur, une bonté qui se traduisent en irrésistibles accents. Son amour pour le premier âge lui a dicté nombre de chefs-d'œuvre, qui, réunis, ont formé cette merveille : *Le livre des Mères*. L'application du *Sinite parvulos* lui a valu son plus durable succès. Cet homme qui devait haïr comme on sait, aime avec des élancements, des effusions de mère. Au contact de la pureté de ces charmants petits êtres, son âme se dégage des souillures terrestres, et, comme illuminée d'un reflet d'en haut, s'élance par bonds, et sans abus du lyrisme et de l'extase, jusqu'aux sommets les plus ardus de l'idéal. Quelle limpidité, et, tout ensemble, quel éclat, quelle chaleur et quel sublime presque continus dans la *Prière pour tous !*

Ma fille, va prier ! Vois, la nuit est venue;
Une planète d'or, là-bas, perce la nue ;
La brume, des coteaux fait trembler le contour ;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre; écoute !
Tout rentre et se repose, et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour.

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au Père universel !

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin !

O sommeil du berceau, prière de l'enfance,
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense,
Douce religion qui s'égaie et qui rit,
Prélude du concert de la nuit solennelle !

Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit

Ma fille, va prier ! — D'abord, surtout pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel !

Puis ensuite pour moi. Dis pour toute prière :
« Seigneur, Seigneur, mon Dieu ! vous êtes notre père,
Grâce, vous êtes bon ! grâce, vous êtes grand ! »
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie;
Ne t'inquiète pas, (toute chose a sa voie,)
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend.

. . . Prie encor pour tous ceux qui passent
Sur cette terre des vivants !
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots, à tous les vents !
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval !
Pour quiconque souffre et travaille,
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal !

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment !
Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire ?
Enfants, regardons sous la terre :
Il faut avoir pitié des morts !

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond.

Quel plus beau commentaire de cette page de Lamennais :

« Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur léger et votre âme plus contente ?

» La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure ; elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

» Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à Celui qui vous y a mis ?

» Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée ; il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

» Votre patrie,c'est le ciel, et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? Est-ce que nul désir ne vous presse ? Ou ce désir est-il muet ?

». . . . Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre ; mais,humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

» Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit. »

A l'époque où parurent les *Chants du Crépuscule*, (1835,) la gloire du poète était arrivée à l'apogée de son éclat. Libraires, comédiens, étaient à ses pieds ; admirateurs, adorateurs, fanatiques, s'empressaient devant l'astre qui projetait ses plus resplendissants jets de flamme, et la foule, naturellement généreuse et moutonnière, répondait à ces applaudissements par son enthousiasme. Les acteurs du premier et du second Théâtre français lui envoyaient délégations sur délégations, pour le supplier de leur accorder un drame inédit. Chacun de ses ouvrages obtenait, tant dans Paris que dans les départements, jusqu'à dix éditions

consécutives destinées, selon le mot de Philaminte, à apaiser la faim, que dis-je ? la fringale du public. Un biographe raconte même avoir rencontré, descendant la Tamise, une cargaison de gravures sur acier qui devaient, sous leur parure d'*illustrations* signées des plus grands artistes, faire pénétrer les dernières productions de V. Hugo, prose ou vers, jusque dans les bibliothèques les plus humbles des hameaux les plus reculés. Sur le front du poète scintillait, plus indélébile que la couronne d'or des rois, la couronne de laurier du poète, cette couronne enviée et célébrée par Charles IX !

Quelle induction tirer de cet état des esprits, sinon que l'auteur, enivré par l'unanimité de ces voix qui fatiguaient les échos de sa gloire, allait, suivant une pente fatale, donner à sa personnalité une importance exclusive, absorbante ? Hélas ! le *moi* envahit l'œuvre tout entière ! De jour en jour, à travers les flots de diamant et de rubis que roulent ces strophes harmonieuses, on verra surgir, comme un roc superbe, les aspérités et les angles de cet inquiétant amour-propre !

Et d'abord, V. Hugo nous présente un certain nombre de pièces où il est traité de questions et de personnages politiques : il désire qu'on les accepte sous le nom de pièces *historiques*. La prétention ne laisse pas d'être exorbitante. Plusieurs renferment des portions où la sainte langue des vers accomplit de véritables tours de forces ; toutefois, elles n'ont pas eu, par quelle fatalité, on l'ignore, la même persistance d'exceptionnelle popularité que la *Curée* ou telle *Messénienne*. Pour le dire, sans autrement attacher d'importance à cette remarque, on est frappé de l'éclectisme olympien du poète, qui enveloppe dans sa sympathie les opinions les plus contraires : l'orléanisme, *(Prince, vous avez fait une noble action;)* le bonapartisme, *(Oh ! quand il*

bâtissait de sa main colossale ;) la légitimité, *(O honte ! ce n'est pas seulement cette femme* (1).) Qu'on veuille un instant réfléchir, et l'on se rendra compte de cette mixture en apparence hétérogène. Hugo ne se fait pas tour à tour, infâme renégat de ses croyances, l'apologiste des trois systèmes de gouvernement. Ne le comparons pas à Barthélemy, qui vendit son honneur en vendant sa Muse. Lui, au moins, il est de bonne foi, car ce qu'il chante, c'est ce qu'il y a de noble et de grand dans chacune de ces trois idées : l'empire, la restauration, le parlementarisme. Dans Napoléon 1er, il exalte le captif de Ste-Hélène ; dans le duc d'Orléans, le prince capable d'une action généreuse ; dans la duchesse de Berry, la femme entourée de l'auréole du malheur. Il n'y a donc pas de palinodie.

Avec les *Chants du Crépuscule*, on voit la poésie jaillir du cœur même de l'homme, qui associe à ses joies et à ses deuils les clartés et les ombres de la nature. A ce drame de la vie il prend lui-même une part active, incessante, et les différents aspects du rôle qu'il y joue lui font successivement pousser ou des plaintes cruelles ou de joyeuses clameurs. La passion, non éthérée et pétrarquisante, mais matérielle et sensuelle, voilà le fond de plusieurs petits poèmes d'une touche ardente et voluptueuse, à laquelle l'auteur ne nous avait pas habitués : ce sont des hymnes en l'honneur de la beauté, des dithyrambes à l'amour profane, des élégies si douces « que les rossignols des bois en mourraient de jalousie. » Bref, dans quatorze pièces, (dont une, au moins, est un chef-d'œuvre) (2), l'auteur ajoute à sa corde d'airain une corde nouvelle toute trempée de pleurs (3). Loin de nous jusqu'à l'apparence du désir de soulever le

(1) La Duchesse de Berry dénoncée par Deutz.
(2) *Au bord de la mer.*
(3) A. Bouzenot.

voile qui recouvre ce drame intime, ou de chercher à quelle époque de la vie de V. Hugo il convient de le rapporter ! Il semble plus opportun de s'en tenir aux morceaux purement descriptifs. C'est d'abord *Noces et Festins*, fastueux fouillis, allégorie luxuriante de couleurs, où revivent, à côté des splendeurs de l'opulence et du pouvoir, les craintes qu'inspire la durée si éphémère du rang suprême et de la prospérité. Le poète énumère les plaisirs dont jouissent les convives de ce banquet où tout reluit, dans cette salle qui « envoie au ciel une rumeur de fête ; » il peint la soie et l'or, les lits de cèdre et de vermeil, les lambris tapissés de maint drapeau rayonnant, et, par une délicate attention au sieur de Scudéry, il a soin de nous signaler « les chaînes, les chevrons, les lambels, les losanges, les casques, les cimiers, les fleurons, » enfin les lumières triomphales, avec lesquelles riment les « vautours bicéphales ». En dehors de l'effet produit et de la variété des coupes, quelle différence trouverez-vous entre ces alexandrins reboants et polychromes et ceux de Delille ou d'Esménard ? On ne comprend plus la croisade dirigée huit ans auparavant contre la poésie de l'Empire, s'il fallait reproduire les défauts qu'on lui reprochait. C'est du temps mal employé que de renverser la Bastille pour bâtir aussitôt après un nouveau donjon de Vincennes ! La prison d'État subsiste toujours ; il n'y a que le nom de changé !

La fin mérite des éloges presque sans restriction :

Mais tout à coup, tandis que l'échanson rieur
Leur verse à tous l'oubli du monde extérieur ;
A l'heure où table, et salle, et valets et convives,
Et flambeaux couronnés d'auréoles plus vives,
Et l'orchestre caché qui chante jour et nuit,
Épanchent plus de joie, et de flamme et de bruit,
Hélas ! à cet instant d'ivresse et de délire,
Où le banquet hautain semble éclater de rire.

les avez amoncelées ; ces tombes ont été dressées par votre main. Reconnaissez tous ces cadavres : ils sont vôtres. Faut-il vous les nommer? Celui-ci, c'est Léopold Robert, le peintre charmant ; ces deux-là, qui se tiennent fraternellement enlacés, c'est Escousse et c'est Braz, deux adolescents amoureux de la gloire et de la poésie, mais écœurés par l'insuccès et la misère ; cet autre est un disciple de Chatterton, cet autre encore un copiste d'Antony. Ils vous ont écoutés, ô poètes irréfléchis, et, rassurés par la croyance au Néant que vous avez propagée, ils ont quitté l'existence, non seulement sans regret mais même, ô profanation ! sans frayeur ! Regardez encore : ce vieillard qu'on retire de la Seine, c'est Gros, celui des *Pestiférés de Jaffa ;* ce masque hideusement superbe et ravagé par le poison, c'est celui d'un grave historien, de Rabbe. Ils vous ont crus, ils ont désespéré, ils ont renoncé à la lutte, ils ont jeté là le ceste inutile !

Après le pyrrhonisme, le panthéisme : ce dernier apparaît dans l'*Aurore s'allume*, où le poète écoute tour à tour « l'épithalame que chante la mer, » la parole obscure que le vent murmure, » « le monde fraternel où l'eau parle aux fontaines ! » Le poète ajoute : « l'âme y trouve un Dieu, » mais il oublie de nous dire si ce Dieu n'est peut-être pas celui du fameux Baruch d'Amsterdam.

La pièce adressée à Louis Boulanger nous montre V. Hugo rappelé, par la vue d'une cloche, aux souvenirs de sa première enfance, alors que sa conscience « était joyeuse encore. » Avec un attendrissement sincère, il se reporte à cette époque sereine où son auguste origine était écrite sur « un métal vierge, avec quelque inscription sainte ; » il stigmatise ceux qui blasphèment et souillent le nom du Seigneur, « ce nom grand et sacré ; » il nous fait enfin observer qu'un

beau triomphe pour la loi sublime de Dieu, c'est que les choses avilies par l'impiété, une fois que l'esprit du Seigneur les touche, se transforment en autant de voix qui répètent le

Psaume immense et sans fin que ne traduiraient pas
Tous les mots fourmillants des langues d'ici-bas.

Il y aurait plus d'une réserve à présenter au sujet des sentiments et des théories où se complaît l'inspiration du poète. En revanche, on ne peut qu'applaudir à la science du versificateur, qui fait preuve d'autant de souplesse que de variété. A ce point de vue, les *Chants du Crépuscule* se rapprochent des *Orientales*, comme les *Feuilles d'Automne*, plus contenues et plus régulières d'allure, rappellent la forme irréprochable des *Odes et Ballades*. Dans les *Chants*, l'écrivain est revenu à ses périodes épanouies et touffues, chargées à outrance d'incidentes, d'incises, de phrases complémentaires, luxuriantes de conjonctifs, d'énumérations, de réduplications, de comparaisons, avec des détours, des sinuosités, des recoins sans nombre, le tout animé et porté par un souffle vigoureux. En veut-on un exemple ?

Soudain, par toute voie et de tous les côtés,
De leur sein ébranlé (1) rempli d'ombres obscures,
A travers leur surface, à travers leurs souillures,
Et la cendre et la rouille, amas injurieux,
Quelque chose de grand s'épandra dans les cieux :
Ce sera l'hosanna de toute créature,
Ta pensée, ô Seigneur, ta parole, ô nature !
Oui, ce qui sortira par sanglots, par éclairs,
Comme l'eau du glacier, comme le vent des mers,
Comme le jour à flots des urnes de l'aurore,
Ce qu'on verra jaillir et puis jaillir encore
Du clocher toujours droit, du front toujours debout,
Ce sera l'harmonie immense qui dit tout !

(1) Il s'agit de la cloche et de l'âme.

Tout! les soupirs du cœur, les élans de la foule,
Le cri de ce qui monte et de ce qui s'écroule,
Le discours de chaque homme à chaque passion,
L'adieu qu'en s'en allant chante l'illusion,
L'espoir éteint, la barque échouée à la grève.....

La période se prolonge ainsi, avec ses arabesques imagées et ses ciselures monotones, pendant seize vers, dont le dernier, faut-il l'ajouter, est une double antithèse.

Jusqu'ici nous avons fait à l'éloge une large part ; la critique doit exercer aussi ses droits. Dans la manière du poète on a signalé, non sans raison, de la raideur et de la pesanteur ; nous ne voyons pas assez souvent la grâce des roses de Pœstum, et nos regards sont éblouis jusqu'à la fatigue par le violent et dur rayonnement des rayons du soleil qui frappe, au matin, l'insensible statue de Memnon. Trop de comparaisons ambitieuses, trop de périphrases usurpatrices. A travers ces ténèbres et ces brouillards accumulés, où sont les nuances de l'arc-en-ciel, que remplacent, par un système méthodique et froid à la longue, les lourdes teintes du vulgaire barbouilleur d'enseignes ? La perspective manque, et tout est au premier plan. Peu ou point de clair-obscur. Nulle hiérarchie dans les teintes heurtées, empâtées, dans le dessin abandonné et fuyant, dans la lumière fausse et criarde. L'auteur est coupable, et ce défaut ne fera que s'accuser dans les publications ultérieures, d'avoir contribué à la *matérialisation* de l'art. Ce n'est plus un poète, c'est un peintre, rien qu'un peintre, qui a pour toile le monde entier. Sa main brandit un gigantesque pinceau, qu'elle plonge dans une cuve immense, débordante de couleurs, d'où sort, fresque michelangelesque, la représentation confuse du ciel, de la nature et de l'âme. Par moments, on a la vision des scènes fantasmagoriques d'un *Juge-*

ment dernier, dont les proportions seraient encore exagérées. Que nous sommes loin du *sapientum templa serena !* Comment l'auteur a-t-il osé se réclamer de la douce et calme figure de Virgile ?

Si l'on en croit la Préface, les *Voix intérieures* sont l'expression du désir qui anime le poète de traiter les questions, même les plus brûlantes, avec une impartialité absolue. Par son premier cri, il affirme que le siècle où il vit est grand et fort. Rien de plus vrai, si la force et la grandeur se mesurent à l'audace des entreprises plutôt qu'à l'importance des conquêtes. Mais nous ne saurions être d'accord avec V. Hugo lorsqu'il soutient que l'écho de la voix de Jésus « va s'affaiblissant ». Le philosophe n'a vu que la superficie des choses, et l'influence croissante, ou plutôt toujours égale et immuable du christianisme, lui a échappé.

Sunt lacrymæ rerum est une belle et noble page où le vieux châtelain de Holyrood, qui vient de s'éteindre dans l'amertume de l'exil, reçoit le tribut de respect et de pitié qui lui revenait de droit par sa loyauté non moins que par son infortune. Avec l'*Ode à la Colonne*, nous avons la résurrection des gloires de l'Empire, et nous voyons apparaître tous les héros de l'aventureuse épopée qui commence à la campagne d'Italie et se termine aux plaines immortelles de Waterloo : saluons ces braves, « ceux de quatre-vingt-seize et de mil huit cent onze ! » Par une badauderie qui touchera plus tard à la naïveté, si l'on ne veut pas employer une plus sévère expression, le penseur s'incline devant la capitale, « la cité mère — le lien solennel — la morne Isis — l'araignée à l'immense toile — la fontaine d'urnes — la mamelle nourricière des générations — la cité difforme. » Nul ne sait

Ce que perdrait le monde
Le jour où Paris se tairait.

Il est vraisemblable qu'il y aurait bien des caquetages, des méchancetés, des riens, des frivolités, des absurdités — et aussi de grandes idées — de moins dans le monde ! Où la fabuleuse imagination du poète se retrouve, c'est dans l'hypothèse de l'anéantissement de Paris : suivant lui, deux monuments survivront, l'Arc de Triomphe et la Colonne. Hélas ! le voyant n'avait pas vu, dans un proche avenir, Courbet qui enseignera comment on déboulonne celle-ci, et les édiles de la grande cité qui encapuchonneront celui-là de revêtements baroques !

Jamais, peut-être, la lyre du grand rapsode n'avait rendu des sons plus mélodieux que dans cet hymne splendide : *Dieu est toujours là ;* jamais le rôle de la Providence ne fut célébré comme dans ces strophes mélodieuses, où sont énumérés les bienfaits de Celui qui n'abandonne pas sa créature, et qui dit à l'orphelin :

Viens, j'ai des fruits d'or, j'ai des roses,
J'en remplirai tes petits bras ;
Je te dirai de douces choses,
Et peut-être tu souriras.

Car je voudrais te voir sourire,
Pauvre enfant si triste et si beau,
Et puis, tout bas, j'irai le dire
A ta mère dans son tombeau.

Et le poète ajoute :

J'ai souvent pensé dans mes veilles
Que la nature au front sacré
Dédiait tout bas ses merveilles
A ceux qui l'hiver ont pleuré.

Pour tous, et pour le méchant même
Elle est bonne, Dieu le permet,
Dieu le veut ; mais surtout elle aime
Le pauvre que Jésus aimait.

Toujours sereine et pacifique,
Elle offre à l'auguste indigent
Des dons de reine magnifique,
Des soins d'esclave intelligent.

A-t-il faim ? au fruit de la branche
Elle dit : — Tombe, ô fruit vermeil !
A-t-il soif ? — Que l'onde s'épanche !
A-t-il froid ? — Lève toi, soleil !

Dans V. Hugo, le paysagiste est hors de pair; témoin le tableau de *la Vache*

Superbe, énorme, rousse, et de blanc tachetée.

Mais le satirique se garde d'abdiquer. Malheur à qui vient troubler la quiétude, froisser les instincts de générosité du poète ! Quel âpreté dans les reproches qu'il adresse *à un riche*, possesseur d'un vaste parc dont il ne sait pas profiter !

O risible insensé ! vraiment, je te le dis,
Cette terre, ces prés, ces vallons arrondis,
Nids de feuilles et d'herbe où jasent les villages,
Ces blés où les moineaux font leurs joyeux pillages,
Ces champs qui, l'hiver même, ont d'austères appas,
Ne t'appartiennent point ; tu ne les comprends pas !

Puis le poète nous donne toute son âme, toutes ses forces affectives dans l'apostrophe si attendrie qu'il adresse *à des oiseaux envolés*. Ses enfants, espiègles bandits aux lèvres roses, ont commis quelque gros méfait, crevé un cadre, déchiré ou jeté au feu une page manuscrite, taché un beau missel, brisé un vase du Japon, et, de sa voix morose, il leur a interdit l'entrée de son cabinet de travail ; mais bientôt le remords déchire son cœur enclin au pardon, et, père faible comme tous les pères, il invite le groupe folâtre à venir chez lui, sans crainte, chanter, sauter, parler.

Avec *Pensar*, *Dudar*, nous retombons dans le doute,

« dans ce nuage noir qu'aucun vent ne balaie, » dans l'âpre anxiété, la fatale angoisse, l'hésitation redoutable et profonde. Le contemporain de Jouffroy se demande si cette incrédulité est propre à ce siècle, ou si elle est inévitablement attachée, comme une lèpre, aux flancs de l'humanité. Il interpelle les flots, les tours, la nuit, les torrents, les fleurs et les fruits vermeils, pour leur demander s'ils savent quelque chose. V. Hugo n'avait pas, on peut le supposer, la prétention d'obtenir une réponse à cette sextuple sommation! La conclusion de cette pièce est que

Tout corps traîne son ombre et toute âme son doute.

L'affirmation est erronée en ce qui concerne l'âme : Dieu merci, la foi n'est pas morte ici-bas ! Elle est fausse en ce qui regarde l'ombre, j'en appelle à Chamisso (1).

Les Rayons et les Ombres (1840) furent mieux accueillis que les deux recueils précédents, et la critique voulut bien, sauf de rares exceptions, signaler dans la carrière lyrique du poète un progrès nettement marqué. Elle n'accorda point des éloges nouveaux à la forme, qui ne pouvait surpasser celle des *Orientales*, mais elle s'attacha à démontrer que les pensées étaient plus mûres et révélaient un état moral plus sain. Dans la *Fonction du poète*, qui ouvre cette publication, Hugo nous donne ses vues sur la mission que le poète doit accomplir dans la société. Il est loin de nous, le temps où le vieux Malherbe comparait le bon poète au bon joueur de quilles, tous deux également inutiles à l'État ! Qu'on se garde de borner le rôle du mortel inspiré, du *vates* moderne, à celui d'un oisif vagabond qui, bouche bée, s'en va se perdre sur les plages, dans les grottes discrètes, près des sources !

(1) Auteur allemand (originaire de France), célèbre par son livre : *Pierre Schemyl, ou l'homme qui a perdu son ombre.*

Peuples ! écoutez le poète !
Écoutez le rêveur sacré !
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé.
Des temps futurs perçant les ombres,
Lui seul distingue en leurs flancs sombres
Le germe qui n'est pas éclos.
Homme, il est doux comme une femme ;
Dieu parle à voix basse à son âme
Comme aux forêts et comme aux flots.

On a beaucoup vanté, et nous nous associons à cette louange, la noblesse des idées que renferme *un regard jeté dans une mansarde.* A côté d'une vaste église, s'élève une modeste maison dont une pauvre chambrette est occupée par une jeune ouvrière de mœurs pures, économe et sérieuse ; les pieds sur sa chaise de paille, l'œil toujours fixé sur son ouvrage, ses doigts, sans cesse en mouvement, manient l'aiguille qui lui gagnera le pain du soir. Brigand de la Loire, son père, en mourant, ne lui a laissé pour héritage que le souvenir de sa glorieuse carrière, de bons conseils, et la croix d'honneur, dont chaque pointe représente une blessure reçue sur le champ de bataille. Mais, ô spectacle affreux ! Là-haut, sur une vieille armoire, est un ignoble livre, suant l'obscénité et la corruption, œuvre maudite du patriarche de Ferney :

Voltaire alors régnait, ce singe de génie
Chez l'homme en mission par le diable envoyé.

Le poète s'adresse à la jeune fille ainsi menacée, et lui recommande de bien prendre garde à ne pas tremper ses lèvres dans ce poison; il la supplie de demeurer simple et naïve :

Sois pure sous les cieux, comme l'onde et l'aurore,
Comme le joyeux nid, comme la tour sonore,
Comme la gerbe blonde, amour du moissonneur,
Comme l'astre incliné, comme la fleur penchante,

Comme tout ce qui rit, comme tout ce qui chante,
Comme tout ce qui dort dans la paix du Seigneur !

On regrette presque de voir V. Hugo rencontrer des accents presque sublimes pour exprimer toujours les mêmes théories pessimistes. A quoi bon, dit-il, en s'adressant à Dieu dans *le Monde et le Siècle*, avoir multiplié les merveilles, les spectacles surprenants, pour que l'homme n'en retire ni un enseignement ni une consolation ? La réponse est des plus simples : l'endurcissement des créatures est injustifiable. *Oculos habent...*

Nous aurions mauvaise grâce à dissimuler nos préférences pour la touchante élégie *Fiat voluntas*, histoire d'une femme dont l'enfant est mort, et qui devient folle de chagrin. Malheureuse mère ! La voyez-vous qui perd la raison, cherche partout, les yeux hagards, essaie encore de voir « s'ouvrir les bras charmants de l'enfant qui l'appelle ? » Deux mois à peine sont passés, qu'elle meurt,

Car rien n'est plus puissant que ces petits bras morts
Pour tirer promptement les mères dans la tombe.

Éloquente et vibrante est l'apostrophe *à la duchesse d'Abrantès*. On n'ignore pas sous l'influence de quel motif le Conseil municipal de Paris refusa d'accorder, au Père-Lachaise, l'espace nécessaire pour recevoir le tombeau de cette aimable femme. Imitant cette inique et mesquine attitude, le ministre de l'Intérieur avait, lui aussi, refusé le marbre qui devait servir à lui élever un monument funèbre. Et cependant, quelle figure sympathique et franche que cette Laurette Comnène, qui avait l'amusante mais innocente prétention de descendre de David II, dernier empereur de Trébizonde, tué par ordre de Mahomet II ! Elle fut l'amie d'enfance de Napoléon, sur qui elle nous raconte plus d'une anec-

dote curieuse. Certes, dans la gentille et spirituelle épouse du *chénéral Chinot* (1), il n'y a pas l'étoffe d'un Thucydide ou même d'un Comines ! Ses *Mémoires* sont moins sallustiens que ceux du coadjuteur, moins puissants que ceux du bilieux duc et pair qui n'était pas *un sujet académique*, mais ils sont très amusants, et qu'importe que l'imagination y prenne souvent la place de la réalité ! Ni Retz, ni Saint-Simon n'eussent raconté, avec le même charme d'attendrissement la fin de ce petit enfant de trois ans qui mourut du regret de ne plus voir son père. Après avoir connu l'opulence, la duchesse d'Abrantès avait dû recourir à sa plume pour gagner vaillamment sa vie. Sa manière d'écrire se ressent quelque peu du voisinage du Directoire. Dans ses portraits, ce qui domine, c'est la description physique des personnages : elle connut, fréquenta et apprécia, sans jalousie ni petitesse, les plus illustres compagnons d'armes et rivaux de gloire de son mari ; son crayon est lourd mais ressemblant. Quelques exemples : « Le général Lannes, alors âgé de vingt-huit ans, avait une taille de cinq pieds cinq à six pouces, svelte, élégante même, le pied, la jambe et la main d'une remarquable beauté. Sa figure n'était pas belle, mais elle était expressive, et lorsque sa voix exprimait une de ces pensées militaires qui ont produit ces choses par lesquelles il est arrivé à être nommé le Roland de l'armée, alors, me disait Junot, ses yeux que tu vois si petits, deviennent immenses et lancent des éclairs. » Bessières était « plus grand que Lannes; comme lui, il était du midi, et, comme lui aussi, son accent ne laissait à cet égard aucun doute. Il avait de belles dents, des yeux qui louchaient un peu, sans que cela fût désagréable.. » Berthier était petit, « mal bâti, sans être cependant contrefait, ayant

(1) Comme disait, avec son dur accent, un brave Alsacien, Heldt, domestique de Junot.

une tête un peu forte pour son corps, des cheveux cré pus plutôt que bouclés... des mains naturellement laides, et qu'il rendait effroyables en rongeant continuellement ses ongles au point d'avoir ses doigts presque toujours saignants ; des pieds à l'avenant, excepté qu'il n'en mangeait pas les ongles. » Ce dernier trait, médiocrement attique, eût fait rire aux éclats la légendaire duchesse de Dantzig : chacun prend son public où il peut. Terminons par cette description de la toilette d'Élisa Bonaparte : « Elle était coiffée avec un voile de mousseline brodé en soie de toutes couleurs, broché d'or, tortillé autour de sa tête, et puis une guirlande de laurier, à la manière de Pétrarque et de Dante, juchée là-dessus. Une tunique fort longue avec une jupe à demi-queue par-dessous ; peu, ou, je crois, point de manches, et par-dessus tout cela, un immense châle en manière de manteau. C'était une toilette où il y avait du juif, du grec, du moyen âge, du romain, de tout enfin, excepté du bon goût français. »

A son allure négligée, abrupte, on croit reconnaître que la diatribe de V. Hugo contre les agents du pouvoir n'a pas été retouchée, et que, l'indignation aidant, elle ne lui a coûté que le temps indispensable pour la transcrire. Dans sa loyauté, le poète se cabre contre ce qui lui semble une lâcheté, et proteste par une superbe explosion de colère :

Puisqu'ils n'ont pas compris, dans leur étroite sphère,
Qu'après tant de splendeur, de puissance et d'orgueil,
Il était grand et beau que la France dût faire
L'aumône d'une fosse à ton noble cercueil ;

Puisqu'ils n'ont pas senti que celle qui sans crainte
Toujours loua la gloire et flétrit les bourreaux,
A le droit de dormir sur la colline sainte,
A le droit de dormir à l'ombre des héros ;

Puisque le souvenir de nos grandes batailles
Ne brûle pas en eux comme un sacré flambeau ;

Puisqu'ils n'ont pas de cœur, puisqu'ils n'ont pas d'entrailles,
Puisqu'ils t'ont refusé la pierre d'un tombeau;

C'est à nous de chanter un chant expiatoire !
C'est à nous de t'offrir notre deuil à genoux !
C'est à nous, c'est à nous de prendre ta mémoire
Et de l'ensevelir dans un vers triste et doux.....

Puisqu'un stupide affront, pauvre femme endormie,
Monte jusqu'à ton front que César étoila,
C'est à moi, dont ta main pressa la main amie,
De te dire tout bas : Ne crains rien, je suis là !

...Aussi, sans me lasser, dans cette Babylone,
Des drapeaux insultés baisant chaque lambeau,
J'ai dit pour l'empereur : Rendez-lui sa colonne !
Et je dirai pour toi : Donnez-lui son tombeau !

Nous ne savons pas trop ce qu'il y a au fond du *puits indien*, et si la vérité s'y est logée. La malheureuse ne serait pas à son aise dans ce fourmillement de cryptes, de gouffres, de fournaises, de babels, de caveaux, de sphinx, de bœufs, (des bœufs dans un puits !) d'aspics « à l'œil de braise, » et de tombeaux « pleins de vagues tonnerres. » Le poète, (il faut une fin à tout !) compare son puits au Destin. Soit ! c'est le destin, il faut une proie... aux rimeurs.

Dans *ce qui se passait aux Feuillantines*, V. Hugo agite sa marotte, et court sus aux pédants de collège ; l'intention est bonne, mais il ne faut abuser de rien. Le voilà qui commence une variation sur un thème auquel il reviendra cent fois dans la suite de ses ouvrages : tous ceux qui enseignent sont des cuistres, des hommes noirs, fort laids et stupides ; il est bien entendu que l'honorable corporation des professeurs se recrute parmi tous les êtres hideux. A Sparte, on les eût jetés dans le barathre. En France, on les installe dans une chaire. Niez le progrès ! V. Hugo ajoute qu'ils sont chauves. Absalon n'eût jamais été profes-

seur. L'École des Carmes et celle de la rue d'Ulm ne lâchent leur proie que lorsque celle-ci n'a plus l'ombre d'un crin sur l'occiput. Docteurs, licenciés, bacheliers, tous atteints de glabréisme et convaincus d'alopécie !

Veut-on savoir d'où provient cette grande colère du poète contre ceux qu'il appelle dédaigneusement des *magisters ?* C'est qu'un jour, par un sacrilège que cent hécatombes ne sauraient expier, deux professeurs, fort érudits, s'il vous plaît, MM. Cuvilier-Fleury et Trognon, avaient eu l'incroyable audace de formuler quelques critiques, convenables et justes, après tout, sur le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, sur *Hernani ! Inde iræ* ! Mal leur en prit. Rien que la mort n'était capable.... Ne pouvant les faire mourir, le poète essaya de les immortaliser dans ses vers :

... l'affreuse compagnonne
Dont le menton *fleurit* et dont le nez *trognonne !*

Les *Guitares*, la première surtout, sont dans toutes les mémoires, et l'on n'a pas oublié encore le refrain tant de fois ululé, sur un ton plaintif, par les Tamburini des carrefours :

Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

Mais nous voici arrivés à la pièce magistrale, *la Tristesse d'Olympio*, admirable pendant au *Lac* de Lamartine, ravissante lamentation sur la vanité des sentiments purement humains, irréfutable preuve de l'égoïsme de ces affections éphémères où domine l'instinct de la volupté. Le poète voudrait que, compatissant à son chagrin, le monde entier se couvrît d'un voile de deuil, que les champs fussent noirs et que les cieux fussent mornes ; il s'étonne que ces bois qu'il a parcourus en des jours de bonheur, verdissent pour d'autres que pour lui ! Quoi ! l'automne sourit ! quoi !

le ciel est doré ! quoi ! les oiseaux disent leurs chansons! Et il s'avance à travers les ruines de son cœur, *il veut tout revoir*, il erre *ainsi qu'un paria*, et pousse un rauque gémissement à la pensée que la nature oublie si vite.

Enfantillages exprimés dans un style harmonieux, savant, aux reflets vaporeux et doux. Un cri vous échappe : les belles strophes ! les vers incomparables ! que de grâce ! N'est-ce pas à la muse du poète qu'il convient d'appliquer ces vers :

> Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
> Et laissait retomber des perles de ses doigts !

Sagesse ! Tel est le titre du grave morceau qui termine le volume. Pris d'un nouvel accès de désespoir, le poète rapproche la situation incompréhensible de l'homme qui, au milieu des divers éléments de la nature poussés, suivant une règle fixe, à une fin certaine, est le seul à ne pas connaître sa destinée. Heureusement il a entendu l'appel d'une jeune fille, Mlle Bertin, la musicienne distinguée à qui l'on doit la musique d'*Esmeralda*, et, réconforté soudain, il veut bien reconnaître que si l'humanité chancelle, elle se relève, que s'il y a du mal en ce monde, il y a du bien, que si l'âme contient du plomb, elle renferme aussi de l'or, que la vie offre des preuves multiples d'équité, de pitié, de « bonté séraphique, » que si des voix crient que la Croix vacille, d'autres nous apprennent à aimer, à révérer Dieu, et qu'enfin, de l'étude et de l'aspect bien compris des êtres et des choses,

> Sort une bienveillance universelle et douce
> Qui dore comme une aube et d'avance attendrit !...

CHAPITRE TROISIÈME.

LA POÉSIE (suite). — **Lamartine** (Jocelyn, la Chute d'un ange).— **Sainte-Beuve** (les Consolations, les Pensées d'Août).— **Élisa Mercœur**.— **Théophile Gautier** (Albertus, la Comédie de la mort). — **Victor de Laprade** (Psyché). — **Reboul**. —**Turquety**. — **Hégésippe Moreau**. — **Hippolyte Violeau**. — **Du Clésieux**. — **Madame Louise Colet**. — **Nicolas Martin**.

PENDANT qu'Olympio laissait couler ainsi le flot de ses rimes aussi fastueuses que la poignée du sabre de Mahmoud, cherchant à réveiller, à fixer autour de ses nouvelles œuvres le succès qui avait accueilli les *Orientales*, et l'enthousiasme qu'avait suscité sa première tentative dramatique, son mélodieux émule, depuis la vogue extraordinaire des *Méditations*, était devenu l'idole du faubourg Saint-Germain, et avait, non sans avantage, remplacé, dans les salons de la haute aristocratie, les petits abbés et les encyclopédistes de l'ancien régime. *L'Abbaye-aux-Bois*, ce nouvel Hôtel de Rambouillet où trônait le Jupiter gibbeux des *Martyrs*, lui avait ouvert ses portes, et l'Académie française lui donnait des lettres de naturalisation, onze ans avant d'accorder la même faveur à V. Hugo. On l'a vu déjà, la diplomatie lui était apparue comme la carrière la plus favorable à ses aspirations politiques et à ses ambitieuses convoitises matrimoniales. Après avoir égaré son désœuvrement à Turin, à Parme, à Florence, il épouse une riche héritière anglaise, puis retourne dans sa province, où il mène quelques mois la plantureuse existence de gentilhomme fermier : il jar-

dine, plante, récolte, il élève des chevaux, et se complaît à propager la race de ces levrettes d'origine grecque connues sous le nom de *Chiens Lamartine.* Entre temps, il accepte un tabouret à l'Académie des Lettres, Sciences et Arts de sa ville natale, et plus d'une fois on le trouva qui, le verre en main, dans les comices agricoles, tenait tête aux francs buveurs bourguignons.

Après 1830, Alphonse Prat n'avait pas l'illustration de famille qui eût justifié sa nomination à la Pairie. Il se présenta, pour la députation, aux suffrages des censitaires de Lille et de Draguignan, (j'en *prends* qui sont du Nord et qui sont du Midi,) mais on renvoya le poète aux suffrages des électeurs de Jéricho (1), ce qui le décida, peut-être, à entreprendre son *Voyage en Orient.*

C'est en Syrie, sous les cèdres tant de fois centenaires de l'Anti-Liban, que se dessina dans sa tête la première partie de cette épopée interminable dont il caressait le plan depuis sa jeunesse. Suivant lui, l'âge de l'épopée individuelle est passé, et l'homme ne devant plus désormais s'intéresser qu'à l'homme même et non à telle personnalité, l'Humanité seule, dans ses tendances et ses évolutions, voilà quelle doit être l'héroïne des futures Iliades. De cette conception sortit *Jocelyn.*

Dans les *Méditations* il avait chanté Elvire ; dans *Jocelyn* il chante Laurence.

Les contemporains se sont livrés à des fouilles érudites pour découvrir quelle fut celle qui inspira le *Lac.* Un critique de l'ancienne *Revue de Paris* (2), qui nous semble terriblement sceptique, nous donne sur cette figure idéale une explication que nous ne rapportons,

(1) Barthélemy, l'auteur de la *Némésis.*
(2) Cf. *Livraison de Mars,* 1842, page 277.

on s'en doute, qu'avec les plus expresses réserves. Elvire était d'une famille où l'on professait une industrie toute spéciale, fille du progrès scientifique, émanée peut-être des grands principes de 89. Dès les premiers feux du jour, quand l'Aurore ouvrait les portes vermeilles de l'Orient, alors qu'avec son gentil tire-lire l'alouette secoue en s'élevant dans l'air la neige odorante de l'aubépine, quand tout est vie, joie et lumière, le père de la Muse aux ailes d'ange conduisait, sur le lourd pavé de la moderne Babylone, la longue file de ces quadriges chargés de mystérieuses barriques dont la bonde encapuchonnée de chaume était la seule sauvegarde des rares passants qui, sans cette mesure bienfaisante, eussent bientôt succombé sous l'excès des émotions, en s'inhalant à trop haute dose ces aromates que n'a point chantés Sadi, et qui ne rappellent qu'à de vertigineuses distances la giroflée, la jonquille et l'acacia.

Voilà pour Elvire ; débouchons un flacon d'odeurs, et passons à Laurence !

C'est aux *Confidences* qu'il convient de demander les renseignements indispensables sur la genèse du nouveau poème. Jocelyn n'est autre que l'abbé Dumont, le vicaire du vieux curé de Bussières, l'un et l'autre unis par les liens d'une parenté *mal définie*, que le romancier définit fort bien, du reste, en nous apprenant que le presbytère était, pour le jeune abbé, une sorte de maison *paternelle*. Dans sa jeunesse, vers 1792, Dumont s'était joint à des associations secrètes de royalistes, et, à la faveur de ce subterfuge, s'était introduit dans le voisinage, puis dans l'intimité d'une jeune fille de l'aristocratie. Quand le château fut assailli par les *bleus*, tous deux réussirent à s'enfuir dans la montagne, chez une bonne femme de nourrice, qui, plus tard, eut à se charger d'un enfant dont on ne de-

vine que trop l'origine. Après le 9 thermidor, la coupable trouva un mari, et son complice entra au séminaire, d'où il sortit pour assister le curé de Bussières, qui avait jugé à propos de prêter le fameux serment à la Constitution civile.

Tel que nous le représente Lamartine, l'abbé Dumont est un ecclésiastique étrange. Chez lui, rien qui rappelle ses saintes fonctions. C'est en vain que vous chercheriez dans son cabinet de travail un crucifix, une image du Sauveur, un chapelet. Notre homme a les idées trop larges pour se rabaisser à semblables momeries. Parlez-lui de d'Holbach, de Raynal, de l'auteur du *Vicaire Savoyard!* Voilà ses héros, ses apôtres! Eux, au moins, ils ont connu, enseigné la tolérance! Quant à l'orthodoxie professionnelle de l'abbé Dumont, elle est passablement entamée : « Les mystères du christianisme, qu'il accomplissait (!) par honneur et par conformité avec son état, ne lui semblaient guère qu'un rituel sans conséquence, un code de morale illustré de dogmes symboliques et de pratiques traditionnelles qui n'empiétaient en rien sur son indépendance d'esprit et de raison. C'était la langue du sanctuaire dans laquelle il parlait de Dieu à un peuple enfant, disait-il. Mais, rentré chez lui, il en parlait dans la langue de Platon, de Cicéron et de Rousseau. »

Sans doute la langue de saint Jérôme ne lui semblait pas assez énergique, celle de saint Thomas assez éloquente, celle de saint Anselme assez subtile!

« Eh bien! dit M. U. Maynard, ce prêtre hypocrite et faussaire, voilà le type de Jocelyn, et la jeune châtelaine séduite, voilà Laurence! »

Reproduirons-nous les principaux traits du récit, cet adolescent qui, sans vocation, entre au séminaire pour laisser à sa sœur sa part d'héritage, emploie six années

à se préparer au sacerdoce, puis, quand la Révolution gronde, s'enfuit vers les Alpes, en escalade les sommets, et rencontre un vieux berger qui le conduit à la *Grotte des Aigles ?* On sait le reste. Certain jour, accompagné d'un frêle enfant, un homme âgé s'offre à ses regards ; ce sont des proscrits traqués par deux soldats ; quatre coups de fusil retentissent, dont trois sont mortels ; les soldats roulent dans l'abîme, et le plus vieux des étrangers ne tarde pas à rendre le dernier soupir ; il avait légué à son hôte ce fils aimé, en lui recommandant d'être pour l'orphelin un père, un frère. Le hasard fait bientôt découvrir à Jocelyn le sexe de « l'être idéal » qu'il a recueilli. Tous deux rêvent les douces affections du mariage, mais Jocelyn est appelé par un vénérable prélat qui, jeté dans les prisons, veut, avant de monter sur l'échafaud, revoir une fois encore celui dont il a dirigé les premières études. Malgré sa résistance, le néophyte est ordonné prêtre. Rendons-lui cette justice qu'il trouve dans son cœur assez d'énergie pour se séparer de Laurence. Après un stage à la Grande Chartreuse, il se voit confier une humble petite cure, qu'il habite avec sa mère. A Paris, où il s'était rendu pour reconduire sa sœur, il rencontre l'ancienne compagne de son ermitage alpestre, mais aujourd'hui tombée dans la fange et flétrie par le vice. Bouleversé par cette apparition, il retourne auprès de ses paroissiens, et quelques années après, il donne l'absolution à Laurence mourante, qui se repent de ses erreurs, et qui meurt en recevant

La précoce couronne et l'éternelle vie !

Le défaut capital de cet ouvrage est que les règles de la *composition* n'y sont pas observées, que les scènes se suivent sans être rattachées les unes aux autres par un lien logique, que les événements en ont un caractère essentiellement contingent et fortuit. A quelque littéra-

ture et à quelque siècle qu'ils appartiennent, les véritables classiques ont toujours regardé comme une loi supérieure la coordination et la subordination des différentes parties de l'œuvre. Sauf de rares exceptions, aussitôt condamnées par la conscience littéraire publique, ils n'ont jamais failli à rapprocher, à condenser, à bien construire, suivant une filiation naturelle et régulière, la fable de leur tragédie, de leur roman, de leur épopée. On ne voit pas Virgile procéder par sauts violents dans son Énéide, négliger les soudures, mépriser les transitions, se contenter enfin d'une inspiration fantaisiste et primesautière, comme s'il y avait adéquation entre le caprice et l'art! Et puis, le dirons-nous? la forme fragmentaire, telle qu'elle est inaugurée en France par Lamartine, est un contre-sens, parce qu'elle répugne à l'esprit des races latines, si fortement imprégnées de méthode et de proportion. En conquérant, en civilisant la Gaule, les Romains lui ont légué l'amour, le besoin de la régularité. Boileau est, chez nous, le plus populairement impopulaire, le plus connu, après tout, des poètes, parce qu'il est, dans sa vie, dans ses vers, l'incarnation de l'obéissance aux lois, l'expression même de l'ordre. Ce va-et-vient, cette incohérence, cette absence d'équilibre, ces nombreuses intercalations, ce perpétuel vagabondage, ce désaccord et ces dissonances que l'on constate, à chaque page, dans l'ordonnance générale du poème de Lamartine, ne sont rien moins qu'un article d'importation, un emprunt à la race anglo-saxonne moderne, à lord Byron surtout, qui, malgré son admiration, si énergiquement et tant de fois exprimée, pour les auteurs du règne de la reine Anne, a rarement pu s'astreindre à l'observation d'un plan lentement mûri et fortement combiné. Au rebours des Anglais, les Allemands, à ce point de vue, ont, avec une sévérité méticuleuse, respecté ce qu'ils appel-

lent, non sans raison, *l'unité d'ensemble.* Les preuves abondent ; contentons-nous d'*Hermann et Dorothée.*

La seule division du poème en neuf chants, dont chacun porte le nom d'une Muse, suffit à faire comprendre que l'auteur a surtout recherché la simplicité de l'intrigue, en même temps que la progression rationnelle des effets, de façon que rien ne déborde, que nulle contradiction ne vienne rompre la succession normale des situations et des accords. Comme tous les événements se pressent, se supposent, s'entraînent ! Tout ce faisceau est lié avec tant de force qu'il serait impossible d'en détacher le moindre fragment. A partir du moment où les parents d'Hermann, assis sous la porte de leur auberge du Lion d'Or, engagent la conversation avec le pasteur et l'apothicaire, jusqu'à l'heure si impatiemment attendue où le jeune homme obtient l'autorisation de passer au doigt de Dorothée l'anneau des fiançailles, aucun incident inutile, pas un mot qui fasse saillie en dehors du tissu de la narration. Les épisodes eux-mêmes font partie intégrante du poème, surtout le chant *Erato*, cette ravissante idylle que l'on n'hésite pas à rapprocher du sixième chant de l'Odyssée. Certains critiques allemands ont trouvé invraisemblable l'épisode où la vaillante jeune fille abat, à coups de sabre, l'ennemi qui la veut outrager. La race des Jeanne d'Arc est donc bien inconnue delà le Rhin ? Ils ont blâmé aussi l'anecdote où le pharmacien raconte comment, dans son enfance, il fut guéri de l'impatience et de l'irritabilité. Est-ce que l'image de la Mort, invoquée par le père de l'enfant indocile, n'est pas toute naturelle chez un compatriote de Holbein (1) ? En somme, rien, suivant un mot connu, rien ne manque à *Hermann et Dorothée* de tout ce

(1) Peintre célèbre, dont une toile, *La Danse Macabre*, est surtout célèbre. Il naquit à Bâle en 1495 ; on sait que Gœthe était natif de Francfort.

qui tient à la perfection de l'art et à la maturité du génie.

Plus exposé aux atteintes de la critique, le poème français est une admirable et pathétique histoire des douleurs et des larmes qu'une âme humaine peut contenir. Que de beautés ! Les déchirants adieux du jeune homme au toit paternel, la lettre où il expose et sa prétendue antipathie pour la vie mondaine et sa vocation pour les austérités du sacerdoce, l'entrevue avec le vieux pâtre sur le versant des Alpes, le tête-à-tête avec Laurence dans la grotte, la description si nuancée, si minutieuse et si scientifiquement psychologique, des progrès accomplis dans leur cœur par un sentiment de jour en jour plus troublant et plus vif, le récit de la dernière visite faite par la mère de Jocelyn à sa maison natale, des épisodes d'une inspiration large et odysséenne, comme *la Caravane*, *le Convoi du laboureur*, enfin, pour couronner le tout, le drame poignant, irrésistible, qui arrache des larmes à ceux mêmes « qui ont un cœur d'airain, » suivant le mot de Gœthe, ce tableau, suave comme une toile de Prud'hon, lugubre comme une scène de Ribeira, où le poète dépeint la confession et la mort de Laurence !

Ceux qui l'ont le plus loué n'ont pas loué assez le parti pris, chez Lamartine, d'employer le mot propre. Il dit *un chapeau de paille*, *un tablier de servante*, *l'armoire au linge*, *une veste*, *une rigole*, voire *un concierge !*

Après tout, c'est une erreur de croire que les écrivains du grand siècle n'ont jamais essayé de *démocratiser* la langue, et cela même dans le plus aristocratique et le plus collet-monté des genres, l'épopée. Ainsi l'auteur du poème de *Madeleine repentante* ne se gêne nullement pour parler d'un *chaudron ;* le passage est trop caractéristique pour ne pas mériter l'honneur d'une citation intégrale :

Mais enfin Dieu changea ce charbon en rubis,
La corneille en colombe et la louve en brebis,
Un enfer en un ciel, le rien en quelque chose,
Le chardon en un lis, l'épine en une rose,
En grâce le péché, l'impuissance en pouvoir,
Le vice en la vertu, le *chaudron* en miroir.

Que dire de Godeau, l'illustre *nain* de Julie, le héros de l'hôtel de Rambouillet ? Les épithètes, les comparaisons les plus triviales ne l'arrêtent pas ; il dépeint ainsi Saül possédé par le malin esprit :

. . . . Quand le démon agitait autrefois
Le prince en qui Judas vit commencer ses rois,
Que ses yeux paraissaient deux torches allumées,
Que sa bouche poussait de *puantes* fumées,
Qu'il *jappait comme un chien*. . . .

Le réalisme n'a rien d'attrayant. A notre sens, Lamartine a su rencontrer et respecter la limite qui sépare la nature de l'idéal ; on ne peut reprocher à son style la fadeur nauséabonde des derniers poètes de l'Empire, encore moins le fumet faisandé de certaine école contemporaine. *Ni en deçà, ni au delà*, telle doit être la devise des Muses qui ne veulent pas plus se perdre dans les nuages que se maculer de plaques infectieuses.

Quel dommage que l'auteur de *Jocelyn* n'ait pas endigué sa verve débordante, raconté sa merveilleuse histoire en trois mille vers au lieu de lui en consacrer le double, ébranché tout ce luxe, rogné ce superflu, fourragé cet enchevêtrement de descriptions charmantes mais inutiles ! Serait-ce l'*Art poétique* des Boileau et des Horace qui recommanderait de prodiguer ainsi les couleurs pour nous faire connaître un personnage ? Jocelyn parle de Laurence :

Jamais la main de Dieu sur un front de quinze ans
N'imprima l'âme humaine en traits plus séduisants,

Et, de plus de beautés combinant le mélange,
Ne laissa l'œil douter entre l'enfant et l'ange ;
Tout ce qu'à son matin l'âme a de pureté,
Tout ce qu'un œil sans tache a de limpidité,
Tout ce qu'à son aurore une vie a d'ivresse,
Tout ce qu'un cœur plus mûr a de grave tendresse,
Réuni dans ses traits riants ou sérieux,
Y forme dans l'accord un tout harmonieux,
Et, selon le rayon que la pensée y verse,
L'ombre qui les parcourt, l'éclair qui les traverse,
Y brille dans ses yeux en rayon de splendeur,
Y rougit sur sa joue en rose de candeur,
Y flotte à sa paupière en larme transparente,
Y nage en ses regards en rêverie errante,
S'y creuse en plis pensifs entre ses deux sourcils,
S'y recueille caché sous le bord de ses cils ;
Sur sa lèvre entr'ouverte un désir vague aspire
Ou s'épand sur sa bouche en langoureux sourire.
Partout où l'enfant passe on dirait qu'il a lui ;
Un jour intérieur semble sortir de lui.....
Aucun des compagnons de ma première enfance,
Des lévites amis de mon adolescence,
N'avait ces traits si purs, ce front, cette langueur,
Ce son de voix ému qui vibre au fond du cœur,
Cette peau qu'un sang bleu sous les veines colore,
Ce regard qu'on évite et qui vous perce encore,
Cet œil noir qui ressemble au firmament obscur,
Lorsque l'aube naissante y lutte avec l'azur,
Où l'humide rayon de l'âme qu'il dévoile,
Sur un front ténébreux jaillit comme une étoile ;
Ces cheveux dont la soie imite en blonds anneaux
Les ondulations et les courbes des eaux.....

La Chute d'un ange fut publiée deux ans après *Jocelyn*. Le nouveau poème est non seulement grotesque, contre la volonté de l'auteur, cela s'entend, mais sue par tous les pores l'immoralité, le désordre, le panthéisme et le socialisme. Lamartine veut vous présenter le tableau des aventures de deux âmes, l'âme d'un homme et l'âme d'une femme, étudiées et suivies à partir de l'heure même où furent créés le monde moral et le

monde matériel. Suivant qu'elles font le bien ou le mal, ces deux âmes montent et descendent l'échelle infinie des êtres, jusqu'au jour où, de métamorphose en métamorphose, elles seront appelées à comparaître devant le tribunal de Dieu.

Une telle conception est manifestement émanée des utopies pythagoriciennes sur la transmigration, ou, si l'on veut, elle n'est que l'écho des gigantesques fadaises sérieusement débitées par Fourier sur la promenade des âmes à travers l'espace et les quatre-vingt-six mille ans que tout être doit vivre. Dans sa préface, l'auteur insiste sur *les existences* qui suivront cette existence terrestre, et parle *ex cathedra* de la *révélation permanente et croissante que Dieu fait rayonner dans la raison.* On ne peut s'empêcher de songer au mot de Hegel : Le christianisme n'est pas, *il devient.* Est-ce donc là ce que promettait le pieux enfant qui savourait de si pures délices à contempler les gravures de la *Bible de Royaumont ?* Que nous voilà loin du poète religieux et chrétien qui, dans les *Harmonies*, avait prodigué les hymnes au Créateur et les consolations tirées de l'amour divin ! Pourquoi n'est-il pas resté fidèle à la pensée exprimée dans ce beau vers :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !

C'est à Balbeck, dont les débris colossaux attestent, chez ses fondateurs et ses habitants, une force et une stature exceptionnelles, que l'action commence à se dérouler. En quel siècle, on l'ignore, et le lecteur fera preuve de sagesse en n'insistant pas pour avoir, sur cette série d'événements, une date d'une exactitude trop scientifique. Balbeck est, à cette époque, un pandémonium des plus hideuses souillures. Des anges planent au-dessus d'une tribu de pasteurs, et prêtent complaisamment l'oreille au sublime concert qui s'élève

d'une forêt de cèdres. Obéissant à la passion qu'une jeune fille lui inspire, l'un des anges, Cédar, qui est resté là pendant que ses compagnons se sont envolés au loin, est garrotté par des géants ; avec l'énergie du désespoir, il lutte contre eux, mais il est fait prisonnier par la tribu tout entière. Ici l'épopée tourne au vulgaire feuilleton : Daidha met au monde deux enfants, puis, à la suite de longues et bizarres péripéties, se voit enfermée dans une tour sans issue et d'une prodigieuse élévation. Cédar la délivre et ils s'enfuient vers le Liban, où ils trouvent un saint vieillard, Adonaï, le type de l'homme dont la conscience est calme, et qui met son bonheur dans les austérités qu'il s'impose. Adonaï écrit les mystères et les lois de l'avenir sur des pages d'airain qu'un aigle est chargé de laisser tomber sur les villes de l'univers. Après qu'il a transmis à ses deux hôtes la véritable tradition, le prophète est assassiné, et les deux époux sont traînés en esclavage. Attisée par Cédar, la révolution gronde dans Balbeck, l'émeute renverse le trône ; enfin, abusé par le traître Stagyr, Cédar se retire dans le désert, et il se brûle avec Daidha en proférant des imprécations terribles.

Ce serait une tâche ingrate que de reprendre un à un les arguments de la critique pour démontrer l'infériorité de ce poème sur ses aînés, et en signaler les défauts: la négation de la justice et de la bonté de Dieu,la provocation au suicide,l'incohérence de l'improvisation, l'absence de coordination dans les quinze parties dont l'œuvre se compose, le peu d'intérêt d'une fable qui se déroule à l'aventure, au gré d'une fantaisie irresponsable et dévergondée, la fréquence d'épisodes inutiles et encombrants, comme celui du supplice d'Isnel et d'Ichné ou de la lutte entre Cédar et le chien, l'invraisemblable dénuement de la rime, les perpétuelles imperfections grammaticales et prosodiques. Dirons-nous

avec Chaudes-Aigues (1), d'ordinaire plus judicieux, que, par l'imprévoyance de la méthode, l'auteur prouve heureusement son lien de parenté avec l'ancienne poésie orientale, religieuse, héroïque ? « Avez-vous lu *la Chute d'un ange?* demandait Lamartine à un de ses familiers; je ne l'ai pas lue, mais ma femme assure que c'est mon plus bel ouvrage. » Que le poète ait dit ce mot, d'une énervante fatuité, à propos de la *Chute* ou de *Jocelyn*, qu'importe ? L'idée est bien en rapport avec la préoccupation de celui qui employa toute son habileté à propager la croyance qu'il était surtout un homme d'État, et que, pour lui, les vers n'étaient qu'un puéril délassement ; il écrivait à un ami : « Ma vie de poète recommence pour quelques jours ; vous savez mieux que personne qu'elle n'a été qu'un douzième, tout au plus, de ma vie réelle. »

La patience nous manque ; il faut, une bonne fois, en finir avec la vanité de ce pédantesque dandy, de ce Vadius-d'Orsay, boursouflé de prétentions, grimacier, minaudier, poseur insupportable, qui doit toute sa gloire à la poésie, et qui renie la poésie comme indigne de fixer et d'intéresser un grand génie comme le sien. Lamartine a multiplié les correspondances, les notes, les explications, les confidences, les révélations, confessions et commentaires, pour nous faire savoir qu'il ne daignait, que par boutades de gentilhomme, descendre à l'œuvre infime de corriger des alexandrins, de raturer des fautes, d'éliminer des scories, de redresser des hémistiches boiteux, d'enrichir des rimes, d'éviter des solécismes. Eh bien ! mais c'est le style, c'est la langue même, ce qu'il méprisait là ! Ce qu'il méprisait là, c'est ce qui a fait l'objet de l'étude, de l'attention et du res-

(1) M. Mary Lafon s'est montré bien sévère pour ce critique distingué : il le traite de « bohême assez intelligent qui, vieilli avant l'âge, vivait, comme l'acarus dans la gale, dans l'indifférence et le scepticisme. » (Cf. *Cinquante ans de vie littéraire*, 176.)

pect de tous ceux qui l'ont précédé, des André Chénier, des Lafontaine, des Racine, des Pétrarque, des Virgile et des Horace, et de cet Euripide qui mettait tout un jour à remanier trois iambiques dont il ne parvenait pas à être satisfait ! Qu'est-il advenu de cet outrage à l'Art ? Le poème ainsi conçu, ainsi exécuté, est fastidieux, indigeste ; on bâille, et l'on sait pourquoi l'on bâille en le lisant ; vilipendée, conspuée par le poète, c'est à peine si la Muse, à de rares intervalles, lui a dicté quelques centaines de vers où se retrouve son remarquable talent descriptif.

Mais pardon, ô poète au cœur généreux et bon ! Voici ce que je lis dans le *Journal d'un poète* de Vigny, à peu près à la date où parut *la Chute d'un ange* : « Les secours que j'ai demandés pour Lassailly (1) au gouvernement sont inutiles et trop peu considérables pour le soutenir dix jours. Lamartine l'apprend par moi ; il n'hésite pas, et pendant la séance de la Chambre des Députés, fait une quête qui produit 455 francs. Je les porte à la sœur du pauvre malade. Ce que je lui avais donné suffisait pour payer ses dettes, mais non pour vivre (2). »

Faisons grâce au poète de toutes ses hérésies de syntaxe, en songeant que le temps qu'il eût mis, le crayon à la main, pour rendre irréprochables quelques passages d'une insuffisante correction, il l'employa à secourir un confrère malheureux ! Comme amende honorable, citons un beau passage d'une richesse de couleurs que Delille eût enviée mais non égalée :

Loin du jour importun, de la lune jalouse,
Penchait au bord du fleuve un tertre de pelouse,
Où des arbres géants, dans l'onde enracinés,

(1) Jeune littérateur d'un vrai mérite ; mourut de misère dans une maison de santé.

(2) Cf. pages 152 et 153.

Répandaient sur son cours leurs rameaux inclinés ;
La végétation, sous leur ombre féconde,
Que nourrissait la terre et désaltérait l'onde,
Fourmillait à leurs pieds de parfums, de couleurs;
Les pas disparaissaient sous le velours des fleurs ;
Et Cédar en marchant, fendant leur vert nuage,
En écartait les flots comme un homme qui nage.
Des lianes en fleur, qui s'élançaient aux troncs,
Grimpaient de branche en branche et montaient jusqu'aux [fronts,
Et, retombant d'en haut en trame de verdure,
Comme un câble rompu tombe de la mâture,
A des câbles pareils noués, s'entrelaçaient,
Et formaient un faux sol où les pieds enfonçaient.
A ces vastes tissus des lianes moins grandes
S'accrochaient à leur tour pour porter leurs guirlandes.
La vigne y répandait ses pampres ; les citrons
Y dégouttaient de fleurs ; les jaunes liserons,
Resserrant du filet les mailles diaprées,
Perdaient et retrouvaient leurs grappes séparées.
Le vent y secouait le duvet des roseaux,
Et les plumes de feu des plus rares oiseaux,
Qui tombaient de la branche où leur aile s'essuie,
Parsemaient ces réseaux de leur flottante pluie ;
L'aile des papillons s'y brisait en volant ;
De la lune voilée un rayon ruisselant,
Comme à travers la mousse au filet des cascades,
Venait d'un crépuscule argenter les arcades.
Au-dessus du gazon, la trame du filet,
Comme un hamac de fleurs, au moindre vent tremblait ;
Si l'oiseau s'y posait, elle s'ébranlait toute ;
Chaque humide calice y distillait sa goutte. . . . .
Et l'haleine des nuits à travers les rameaux
Y soufflait l'harmonie et la fraîcheur des eaux.

Dans la préface de ses *Consolations*, publiées au mois de mars 1830, Sainte-Beuve annonçait une inspiration *plus mystique et plus élevée.* Ce programme était d'une sincérité toute relative, car si le poète se recommande par de véritables qualités littéraires, il a, sinon peu connu, au moins peu recherché l'élévation, qu'elle porte sur la pensée ou sur la forme seule. Quant à son mys-

ticisme, s'il a parfois existé, ce ne fut jamais qu'à l'état de subjectivité pure. Là, comme ailleurs, l'inspiration de Sainte-Beuve est domestique, nous allions dire *ancillaire !* Elle ne s'adresse point aux graves problèmes philosophiques ou sociaux qui reviennent, avec une persistance monotone, sous la plume ou sur les lèvres des deux grands lyriques de l'époque ; elle trouve un thème tout prêt dans les moindres détails de la vie privée ; c'est le rayon de soleil qui se glisse à l'improviste à travers les rideaux de sa fenêtre mi-close, le charme discret d'une conversation, tantôt gaie tantôt triste, avec un ami éprouvé, le vague souvenir d'une promenade à la Jean-Jacques le long des quais ou sous les ombrages de Passy, un fragment du poète préféré, qui se joue dans la mémoire et console comme la complainte naïve dont on apaise les cris d'un enfant ! Car le poète veut être *consolé !* C'est même là le caractère qui distingue le nouveau recueil des *Pensées de Joseph Delorme*, ce monument élevé à la désespérance et au spleen.

On veut que le du Bellay du romantisme se soit surtout inspiré de Wordsworth : ne serait-il pas plus juste de démontrer sa parenté avec Coleridge? De même que celui-ci, Sainte-Beuve tombe parfois dans l'obscurité, et s'exprime trop souvent par hiéroglyphes. Ce défaut se comprend si l'on veut bien observer que la passion de l'auteur pour l'étude du *moi*, que ses études intuitives, devaient fatalement provoquer en lui l'habitude des abstractions, le goût des personnifications idéales, non moins que le désir, la tentation, de vouloir, aux plus imperceptibles et plus éphémères modifications de la pensée, donner un corps, une réalité objective, ou tout au moins une nuance et un aspect saisissables.

Et cependant, si la trame de la période, chez Sainte-Beuve comme chez Coleridge, est embrouillée jusqu'à

empêcher le jour d'y passer et la lumière d'en sortir, si le sens de leurs conceptions n'apparaît que péniblement et comme par échappées, il ne convient d'accuser ni l'insuffisance ni la faiblesse de leurs professeurs ; on connaît le talent sobre et la ferme intelligence de Dubois, le rédacteur du *Globe*, dont Sainte-Beuve fut le meilleur élève ; quant au maître de Coleridge, voici son portrait par Coleridge lui-même :

« J'appris de lui que la poésie, même celle des Odes en apparence les plus irrégulières, est soumise aux lois d'une logique aussi sévère que celles de la science, et plus difficile ; car elle est plus subtile, plus complexe, découle de causes plus nombreuses et de rapports plus insaisissables. Dans nos compositions anglaises, au moins pendant les trois dernières années, notre maître se montrait sans pitié pour toute phrase, toute image, toute métaphore qui ne présentait point un sens parfaitement raisonnable et clair. Il écartait même ces dernières lorsqu'il n'en résultait pas, pour le sens, un accroissement évident de force et de noblesse : le luth, la harpe, la lyre, la Muse ou les Muses, les inspirations, Pégase, le Parnasse, l'Hippocrène, lui étaient en horreur. Je l'entends encore s'écriant : « Harpe, harpe, lyre, c'est-à-dire plume et encre, n'est-ce pas ? La Muse, la Muse, mon garçon, c'est la fille de votre nourrice, pas vrai ? Les sources piériennes, c'est la pompe du portier, je suppose ? »

» Bien plus, certaines introductions ou comparaisons, certains exemples, avaient été mis, par ordre alphabétique, sur une liste de proscription. Parmi les comparaisons était, je m'en souviens, celle du mancenillier, comme pouvant s'adapter à trop de sujets. En cela, pourtant, cette allusion cédait la palme à celle d'Alexandre et de Clitus, qui pouvait s'employer, quel que fût le thème de nos compositions. Était-ce l'ambition ?

Alexandre et Clitus ; la flatterie ? Alexandre et Clitus ; l'ivrognerie, l'orgueil, l'amitié, l'ingratitude, le remords ? toujours Alexandre et Clitus. Enfin, l'un de nous ayant à prôner les bienfaits de l'agriculture, et s'étant permis de dire qu'Alexandre, s'il eût simplement guidé la charrue, n'aurait point, à coup sûr, immolé son ami Clitus, la bonne vieille amie, la comparaison à l'épreuve, si commode et serviable, fut bannie par édit public, *in sæcula sæculorum.* »

Que l'on reste sous l'impression dominante des qualités ou des défauts de la manière propre à l'auteur, on ne peut dénier à Sainte-Beuve le mérite d'avoir fait connaître à notre littérature le genre qu'on peut appeler, non pas *intime*, (car nous avions Lamartine, André Chénier et Ronsard,) ni *familier*, (celui-ci comptait des représentants illustres, Voltaire, Lafontaine, Marot,) mais *confidentiel.* Le poète ne proclame pas sur un mode sonore, avec une mimique pleine d'emphase, les sentiments dont déborde son cœur ; il ne se guinde pas sur une estrade pour se faire entendre de plus loin ; on ne le voit pas, le casque sur la nuque, armé de la cuirasse squameuse aux reflets de bronze, emprisonné dans un maillot lilas, s'évertuer à nous vanter ses crayons, en nous assourdissant les oreilles de boniments à la Mangin ; non, mais il nous parle à l'oreille, d'une voix à peine perceptible, et nous murmure sa plainte, que soutient et accompagne une petite mélodie simple, à la note monotone. Au milieu de l'ombre sacerdotale, dans le silence des basiliques, sous les crépuscules attiédis d'octobre, on dirait un pécheur inquiet et troublé qui verse goutte à goutte dans l'âme de son directeur spirituel le trop plein de ses souffrances et de ses mécomptes.

Les deux caractères de la poésie de Sainte-Beuve sont, en ce qui concerne le fond, le mysticisme dans

l'apothéose des sens, et, pour ce qui est de la forme, l'allure tout épicière d'un alexandrin embourgeoisé. Il chante la passion, mais la moins recommandable de toutes, celle qui n'a pas même l'excuse de la franchise, qui n'offre aucun caractère commun avec la presque irresponsable fatalité du *coup de foudre*, et qui, sortie de la duplicité, ne vit et ne se prolonge que par une perpétuelle comédie du cœur. Dans le sentiment qu'il préfère, il ne faut pas avoir la candeur de chercher la mystérieuse extase qui rattache le monde physique aux sphères de l'idéal ; la statue du moderne Pygmalion est toute de chair et d'os :

> Non jamais, non, l'amour, l'amour vrai, sans mensonge,
> Ses purs ravissements en un cœur ingénu,
> Et l'unique pensée où sa vertu nous plonge,
> Et le choix éternel, je ne l'ai pas connu.

La pièce à Mérimée dut étonner singulièrement et scandaliser le sec et sceptique romancier. Remplie de nobles pensées, de regrets touchants sur le deuil de la patrie, sur Waterloo qui la noya « de larmes amères, » d'effusions enthousiastes sur les miracles de la liberté, (lire : le remplacement de Charles X par Louis-Philippe,) l'âme du poète s'en va, en quête de larges horizons, remise des passions qui bouleversent, et croyant la paix morale le bien par excellence ; contente d'avoir lavé les souillures d'autrefois, elle voudrait trouver

> Un temple où poser l'arche, une enceinte nouvelle !

Dans l'épître à Vigny, Ste-Beuve réconforte l'auteur des drames applaudis et discutés, acclamés par les membres du Cénacle et sifflés par les partisans du classicisme :

> Autour de vous, ami, s'amoncelle l'orage ;
> La jalousie éteinte a rallumé sa rage,
> Et, vous voyant tenter la scène et l'envahir,

Ils se sont à l'envi remis à vous haïr.
Honneur à vous ! De peur qu'un éclatant spectacle,
De l'art régénéré n'achève le miracle
Et ne montre en son plein l'astre puissant et doux,
On veut s'interposer entre la foule et vous !
On veut vous confiner dans ces régions hautes
D'où vous êtes venu, dont les célestes hôtes
Vous appelaient leur frère en vous disant adieu !
Où, loin des yeux humains, dans la splendeur de Dieu,
Votre gloire mystique et couverte d'un voile,
Apparaissant, là nuit, comme une blanche étoile,
Ne luisait que pour ceux qui veillent en priant,
Et s'évanouissait dans l'aube à l'Orient.
Aujourd'hui, des hauteurs de la sphère sacrée
A terre descendu, vous faites votre entrée.
On sème donc, ami, les pièges sous vos pas :
Mais tenez bon, marchez, et ne trébuchez pas.

De l'ensemble de ces fragments, qui, presque tous, révèlent un état psychologique morbide, on peut déduire la propension coupable du poète à se laisser entraîner au vice. On sait que Ste-Beuve ne fut *ni un ange ni une bête*, et que, si les hautes aspirations reçurent parfois, au moins sous la forme spéculative, un accueil hospitalier dans son âme, il donna des gages nombreux à la débilité de notre faillible nature. Soit tyrannie des sens, soit juvénile fatuité, imitation naïve du dévergondage moral de Byron ou suprême ressource d'un cœur ulcéré par le doute et qui cherche l'oubli, le plaisir dont il devait donner le nom à son célèbre roman, voilà ce qu'on retrouve à chaque ligne dans ses œuvres, à chaque heure dans sa vie. Mais cet instinct supérieur qui veille sans cesse en nous ne manquait jamais de se réveiller, plus vivace, au lendemain des criminelles orgies, et cette grande voix de la morale outragée parlait un langage sévère à l'épicurien repentant. Comme jadis une main inconnue traçait sur la muraille des paroles vengeresses, et, le cœur tout

entier au remords, le jeune insensé revenait, triste et las, goûter le calme des sens dans sa chambrette, et la paix de l'intelligence auprès de ses livres favoris. Alors, redevenu un fidèle de l'art, envahi par la folie du beau, il se replie sur lui-même, et, méditatif, régénéré, il attend avec confiance « que la lampe mystique à ses yeux luise encore! » Ou bien encore, il demande sa guérison à l'agitation corporelle, aux voyages; en compagnie du confident attitré de tous les hommes illustres de cette époque, du peintre Boulanger, il laisse au hasard le soin de le conduire ; tantôt il s'arrête à Dijon, où dans une rue sombre, au fond d'une arrière-cour, il découvre une maison travaillée par un Jean Goujon resté inconnu, des bas-reliefs dignes de Phidias, bref une vraie fleur de Renaissance. Tantôt il visite Francfort-sur-le-Mein, cette « marraine des Césars, » et, devant l'or faux, le faste qui l'environne, il demande ce qu'elle a fait de la virile et sévère beauté de ses édifices et de ses rues. Puis il s'arrête le long des grands fleuves, mais il ne tarde pas à les quitter, parce que les tonneaux des ports « lui dérobent souvent le gazon du rivage. » Hélas ! le fantôme du passé le poursuit en tous lieux :

J'ai pleuré, j'ai souffert, et l'âge m'est venu.
J'ai perdu la fraîcheur et le rire ingénu,
Et les vertus aussi de ma pieuse enfance.

Si, parmi les vingt-neuf pièces dont se compose le livre des *Consolations*, on était tenu de manifester une préférence, le choix pourrait, sans inconvénient, se porter sur la touchante élégie intitulée *Les larmes de Racine*. L'auteur d'*Iphigénie* et d'*Esther*, ses contemporains, Mme de Maintenon surtout, nous l'ont appris, trouvait une volupté amère à répandre des pleurs :

Surtout ces pleurs avec délices
En ruisseaux d'amour s'écoulaient,
Chaque fois que sous des cilices
Des fronts de seize ans se voilaient,
Chaque fois que des jeunes filles,
Le jour de leurs vœux, sous les grilles
S'en allaient aux yeux des parents,
Et, foulant leurs bouquets de fête,
Livrant les cheveux de leur tête,
Épanchaient leur âme à torrents.

Lui-même il dut payer sa dette,
Au temple il porta son agneau :
Dieu, marquant sa fille cadette,
La dota du mystique anneau.
Au pied de l'autel avancée,
La douce et blanche fiancée
Attendait le divin Époux ;
Mais sans voir la cérémonie,
Parmi l'encens et l'harmonie,
Sanglotait le père à genoux.

..... C'était une offrande avec plainte
Comme Abraham en sut offrir ;
C'était une dernière étreinte
Pour l'enfant qu'on a vu mourir ;
C'était un retour sur lui-même,
Pécheur relevé d'anathème,
Et sur les erreurs du passé ;
Un cri vers le juge sublime
Pour qu'en faveur de la victime
Tout le reste fût effacé.

L'ambition du poète, dans les *Pensées d'Août*, est d'établir « un certain *genre moyen*, de développer une espèce de récit domestique et moral, et d'y entremêler certaines épîtres à demi-critiques. » Comme exemple de récit moral, citons l'histoire de Manrèze, homme d'une intelligence cultivée, et qui avait ouvert un cabinet d'affaires en vue d'aquérir assez de fortune pour se livrer, sans souci du besoin matériel, à la poésie

comme Lamartine, à la métaphysique de la législation comme Montesquieu. Le jour tant souhaité luit enfin! Il est libre du joug accablant des solliciteurs et des dossiers, et rien ne peut plus entraver sa liberté ni retarder son bonheur. Soudain on frappe à sa porte : c'est sa sœur, sa sœur ruinée, c'est sa nièce, charmante petite créole, orpheline, sans ressources. Manrèze comprend l'ironie de la destinée. Mais quoi ! il est généreux ! Dès maintenant sa fortune, si péniblement acquise, n'est plus à lui ; avec ses économies il mariera sa nièce et soutiendra sa sœur. Le voilà donc qui, de nouveau, non sans quelque sanglot vite réprimé, s'attache délibérément au cou le collier des occupations régulières ! Il entre dans une banque comme simple commis. Mais son sacrifice n'est pas sans récompense : le scepticisme, fruit amer de l'orgueil, disparaît de son âme, rassérénée par l'héroïsme du sacrifice :

La croyance, en filtrant, emporta tout son doute,
La persuasion distilla sa saveur,
Et la pudique foi lui souffla la ferveur.

On nous en voudrait si nous ne parlions pas de *Monsieur Jean.* Dans l'ensemble des compositions poétiques de Ste-Beuve, *Monsieur Jean* est sa *Légende des Siècles,* son récit de grande haleine, l'œuvre préférée du prédicant de Lausanne. Donc ce Jean est « magister et non prêtre, janséniste et non catholique, » comme nous l'apprend une note de l'auteur. Un maître d'école janséniste n'est pas à dédaigner par le temps qui court ! Le spectacle en est devenu assez rare. Ste-Beuve a créé le sien de pied en cap pour qu'il se mît « bien respectueusement à la suite du célèbre vicaire. » Le vicaire savoyard ? dites-vous. Nullement: le vicaire pour Ste-Beuve, c'est Jocelyn. Quant à Monsieur Jean, (on dit *Monsieur* Jean comme on dit *Mon-*

sieur Thiers,) il n'était pas de souche aristocratique, et ses ancêtres n'avaient pas accompagné Baudouin de Flandre à la première croisade. Son père, ou, si l'on aime mieux, le mari de sa mère, était un citoyen de Genève. Celui-ci, qui a fait quelque bruit dans le monde sous le nom de Jean-Jacques Rousseau, avait la déplorable habitude de mettre sa progéniture aux *Enfants-Trouvés*. Le futur Jean fut recueilli par la présidente de ...., qui le fit élever dans une serre chaude de port-royalisme. Son maître, Mr Antoine, en eût remontré à l'évêque d'Ypres lui-même. Ste-Beuve nous énumère ses vertus, ses travaux ; ainsi, dans les environs de Châlons et de Troyes, il avait semé « les plus fertiles joies » chez les pauvres ; grâce à lui, chaque bonne femme, tout en filant, lisait le Psautier, et l'on avait vu, spectacle attendrissant,

. . chaque laboureur fixer à sa charrue
L'évangile entr'ouvert, annonce reparue !

Un beau matin, Jean, grandi, convenablement nourri de racines par le successeur de Lancelot, sachant mille choses sur la Grâce, digne fils enfin de la Mère Angélique, apprit, sur sa seizième année, qu'il était le cinquième enfant de ce Jean-Jacques Rousseau dont la gloire rivalisait alors avec celle d'un autre homme de bien nommé Voltaire. Le premier soin du cinquième enfant fut de lire *Émile* et *Héloïse ;* comme conséquence de cette fréquentation, Jean

errait par les bois,
Et, collé sur un roc durant une heure entière,
Il répétait *Grand Être !* ou l'*Ave*, pour prière.

Bientôt, guidé par la voix du sang, il se rend à Paris pour avoir le bonheur de se jeter dans les bras de son père, de recevoir sa bénédiction, de se repaître de ses caresses. L'ours de Berne, non... de Genève, le reçut

comme un intrus et le mit à la porte. Toujours la voix du sang ! Après ce décourageant accueil, il fallait quelque peu se rafraîchir : pour s'imprégner de sel marin, Jean fit une petite tournée chez les petits-fils de Penn, qui étaient en même temps « les neveux de Francklin. » Ce qui l'ennuie en Amérique, c'est que, dans toutes les auberges, il n'entend parler que du *Contrat social* et de Rousseau, qu'on maudit plus souvent qu'on ne l'invoque. Il revient en France pour y devenir maître d'école.

J'arrive d'Altona pour vous apprendre à lire !

Là, il retrouve l'impatientante présidente de.., qui l'invite à dîner une fois par an, le jour de la Saint-Jean, naturellement ! Le reste du temps, il morigène, moralise ses marmots. Sa tâche achevée, il meurt, et Sainte-Beuve, qui est rempli de bonne volonté, espère que les vertus de Monsieur Jean vaudront à Jean-Jacques le rachat de ses fautes :

Et délivrés tous deux, et par-delà ravis,
Ne peut-on pas vous dire : Heureux père ! Heureux fils !

Comme spécimen des tentatives de l'auteur dans le genre de l'épître à demi-critique, il faut rappeler surtout les deux pièces adressées à Villemain et à Patin, que l'édition de 1880 (Charpentier) appelle légèrement M. Pantin. Le fond des idées est très acceptable, et même, en comparaison des folies de la première école romantique, semble bien pur et sérieux ! l'auteur opère un véritable mouvement tournant ; son objectif est la poétique de ce Boileau dont il se propose de parler désormais « avec respect suprême (1). » Voltaire, dans sa fameuse épître à Horace, est presque égalé :

Certes, la Grèce antique est une sainte mère,
L'Ionie est divine, heureux tout fils d'Homère !

(1) *Pensées d'Août.* Épître à Mme la comtesse Molé.

Heureux qui par Sophocle et son roi gémissant,
S'égare au Cithéron et tard en redescend !
Et pourtant des Latins la Muse modérée,
De plain-pied dans nos mœurs a tout d'abord l'entrée.....
La Muse des Latins, c'est de la Grèce encore ;
Son miel est près des fleurs que l'autre fit éclore !
N'ayant pas eu du ciel, par des dons aussi beaux,
Grappes en plein soleil, vendange à pleins coteaux,
Cette Muse moins prompte et plus industrieuse
Travailla le nectar dans sa fraude pieuse,
Le scella dans l'amphore, et là, sans plus l'ouvrir,
Jusque sous neuf consuls lui permit de mûrir.
Le nectar, condensant ses vertus enfermées,
A propos redoubla de douceurs consommées,
Prit une saveur propre, un goût délicieux,
Digne en tout du festin des pontifes des dieux.
Et ceux qui, du Taygète absents et d'Érymanthe,
Ne peuvent, thyrse en main et couronnés d'acanthe,
En pas harmonieux, dès l'aube, y vendanger,
Se rabattent plus bas à ce prochain verger,
Où le maître leur sert la liqueur enrichie
Dans sa coupe facile et toujours rafraîchie.
Ne la rejetons point par de brusques dégoûts !
Falerne qui se mêle au Chypre le plus doux,
Il rend la joie au cœur. Ne brisons point d'Horace
Le calice fécond de sagesse et de grâce ;
Pour plus d'un noble esprit du travail accablé,
C'est l'antiquité même et son suc assemblé,
C'est la source du beau, des justes élégances,
La gaîté du dessert, des champs et des vacances.
Virgile, c'est l'accent qui revient émouvoir,
C'est l'attendrissement du dimanche et du soir !

Mais l'inspiration du poète l'emporte rarement dans les lointains d'azur, jusque dans la demeure des séraphins, jusqu'au pied même du trône de Dieu ; en vain, à travers ces strophes parfois incohérentes, on cherche ces magiques formules, ces mots vibrants qui sacrent à jamais un grand poète. Ce n'est pas le vigoureux déploiement de l'aigle, mais la marche incertaine de la jeune perdrix à qui l'on a rogné les ailes, et qui

trottine, oiseau domestiqué, au milieu des souillures de la basse-cour. La Muse, avec Sainte-Beuve, subit souvent le sort de cette malheureuse Polyxène qui, toute sœur d'Hector qu'elle est, se voit contrainte, chez un maître étranger, de faire le pain, de conduire la navette sur la toile et de balayer la maison (1). On ne veut pas dire que l'auteur des *Pensées d'Août* ne doive laisser, après tant d'efforts, qu'un souvenir fugitif, effacé. Son profond amour pour l'art, son respect pour cette noble langue des vers l'ont sauvé de la platitude dans les idées, l'ont garanti de la négligence dans le style. Plusieurs de ses pièces, travaillées avec une constance héroïque, lui vaudront, à côté des temples majestueux occupés par Lamartine, Musset, Hugo, un petit autel mystérieux, couvert d'un feuillage discret, sans cesse rafraîchi par quelque brise parfumée venue des bords de la Tweed et de la Clyde (2).

La grâce et la facilité qu'on souhaiterait à la phrase de Ste-Beuve se trouveraient, peut-être, à un certain degré, dans les productions d'une jeune fille qui mourut à l'aurore de la vie, et qui, si elle n'eut pas l'âpreté de verve et la force d'indignation de Gilbert, se recommande à nos sympathies par une vie aussi tourmentée et par une fin aussi lamentable. Née à Nantes le 24 juin 1809, Élisa Mercœur, dès les premières années de l'enfance, annonça de surprenantes dispositions ; au rapport de sa mère, qui a écrit sa biographie, elle composait des vers avant l'âge de six ans ; on ne pouvait moins attendre d'une jeune personne qui avait eu l'heureuse idée de venir au monde « par une belle matinée de printemps. » A trois ans, elle pleurait en voyant des arbres sans feuilles, annonce de l'hiver, et demandait qui mettrait du bois dans le foyer, du pain

(1) Cf. Euripide, *Hécube*, vers 363. Σαίρειν σῶμα κ, τ. λ.
(2) Fleuves de l'Écosse.

dans l'armoire ! Frédéric Bastiat, au berceau, dut avoir de ces appréhensions ! Quand elle eut atteint six ans, sa façon d'avoir la coqueluche ou le croup fut de rêver une *tragédie :* elle écrivit à l'acteur Menjaud de la Comédie Française : « Monsieur, — j'ai une maman qui n'est pas très riche et que j'aime de toute mon âme. Comme je ne peux pas lui donner de l'argent comme je lui donne mon cœur, j'ai fait une tragédie pour lui en procurer, et c'est pour y parvenir que je viens vous demander une lecture... » Qu'on respire librement ; la tragédie ne fut pas représentée, peut-être même ne fut-elle pas faite. Un soir, Élisa, enthousiasmée d'avoir entendu au théâtre une cantatrice célèbre, Melle Bousigne, qui jouait le rôle de Mme de Sévigné dans une pièce de Bouilly, *agnela*, écrivit quatre-vingt-six vers dont elle lui fit hommage ; la postérité saura le début de cette épître qui ravit aux nues les peu difficiles Nantais :

Que j'aime cette voix timide,
Cet embarras, ces yeux pleins de douceur,
Cette bouche semblable au bouton d'une fleur,
Qui naïvement se décide
A confier le secret de son cœur !

Quelque temps après, l'auteur de ce chef-d'œuvre recevait le diplôme de *Membre correspondant de la Société Académique du département de la Loire-Inférieure.* Ce que c'est que de nous ! Vers 1827, elle publia ses vers par voie de souscription ; son volume lui rapporta six mille francs, que, pendant son absence, des malandrins volèrent à la pauvre Camène. Chateaubriand, V. Hugo, Lamartine, lui écrivirent des lettres de félicitation. A Paris, où elle vint comme on s'en doute, elle trouva un protecteur généreux et chevaleresque dans le roi Charles X, qui lui accorda une pension de douze cents francs sur sa cassette ; mais

cette cassette se brisa sur les pavés du 28 juillet 1830. Il fallut, pour Élisa, s'adresser aux libraires qui, à cette époque, étaient, si l'on en croit l'impressionnable J. Janin, « des êtres rebelles et féroces (1). » Quand elle avait quelque travail à préparer, elle devait s'enterrer dans les froides galeries de la Bibliothèque royale. Mais ce métier de tâcheron lui répugnait. Les hôtels des faubourgs aristocratiques s'étaient, peu à peu, fermés devant elle : c'était la solitude, cette mort des poètes ! On devine la fin de ce drame. L'aimable et douce jeune fille tomba malade, s'alita, perdit la voix, sentit de minute en minute ses forces s'affaiblir, et, pendant un an, végéta dans une misère noire. Les privations qu'elle avait subies provoquèrent des ulcères dans son estomac ; la phtisie laryngée acheva le tout. Casimir Broussais la soignait ; mais pouvait-il lui donner ce qui lui manquait ? Élisa périt de misère autant que de pulmonie ; râlant dans une sorte de taudis humide et malsain, manquant de feu, abreuvée, nous dit son historien, de tisanes mal faites, à peine infusées et presque froides, secouée par une toux déchirante, elle avait pour garde-malade une mère brisée elle-même par la fatigue et qui manquait de pain ! L'infortunée multipliait vainement les efforts pour respirer ; le sommeil la fuyait, l'oppression était incessante, les suffocations et les spasmes l'abattaient et la tordaient tour à tour : « Si seulement je pouvais un instant m'évanouir ! disait-elle, que je sois tranquille un instant ! je ne demande qu'un instant de relâche ! » Cet instant lui fut refusé. Quand vint la mort, Élisa parut se ranimer, se dressa à demi, dirigeant sur sa mère un regard noyé de larmes, puis retomba dans le calme éternel.

Elle était morte torturée par l'idée que sa mère allait

(1) Cf. *Revue de Paris*. Octobre 1843, p. 38.

manquer de tout. Avant de dire adieu à cette vie que son imagination avait jadis colorée de rêves séduisants, et qui n'avait été pour elle qu'un épouvantable martyre, elle rassembla ses forces, et, sous la dictée de son cœur, écrivit pour le ministre de l'Instruction publique la pièce suivante qui, alors même qu'elle n'aurait pas été composée dans ces touchantes circonstances, serait encore une merveille de délicatesse et de grâce :

A Monsieur Guizot.

Dans une route défleurie,
Sous un ciel froid qu'oublie un soleil bienfaisant,
Je n'ai rencontré, pour ma vie,
Qu'indigence, regrets, vains désirs; et pourtant
J'ai peur de la quitter, cette existence amère,
Et je viens vous crier : Sauvez-moi pour ma mère,
Pour elle qui, sans moi, ployant sous son chagrin,
Seule au monde de l'âme, à ceux dont sa misère
En cherchant la pitié trouverait le dédain,
Irait, dans sa douleur cruelle,
Dire : « Ma fille est morte, ah! donnez-moi du pain !
Du pain! je n'en ai plus; pauvre enfant, c'était elle
Dont le sort faisait mon destin. »
Ah ! que ce cri jamais de ses lèvres n'échappe !
Que Dieu ramène dans mon sein
Le pâlissant flambeau de ma triste existence !
Que, rendue à ma mère et calmant sa souffrance,
Je lui donne mes soins et charme ses vieux ans,
Ou prenne dans mon cœur ma part de ses tourments !
Je n'ose dire encor : Sauvez-moi pour la gloire,
Fier objet de mes vœux, ma noble idole !... Hélas !...
Pour aller à mon nom chercher une mémoire,
Le fardeau de la chaîne alourdit trop mes pas.
Cependant si, trouvant votre appui tutélaire,
J'obtenais du destin un regard moins sévère,
Comme le naufragé qui touche enfin le port,
Recueillant sa pensée à genoux sur le bord,
Vers Dieu qui l'a sauvé fait monter sa prière,
Ainsi, par vos secours recouvrant la lumière,
Pour célébrer mon protecteur,
De votre noble bienfaisance

Le souvenir inspirateur
Saurait, dans ma reconnaissance,
Féconder à la fois mon esprit et mon cœur.

L'épilogue nous est fourni par ce fragment d'une lettre de la mère d'Élisa : « L'émotion qu'éprouva mon enfant en faisant ces vers déchirants lui fit recracher le sang. Elle les envoya au ministre, qui, touché de ses souffrances, lui envoya un secours pour l'aider dans la dépense que nécessitait son horrible maladie. Quelques jours avant sa mort, le ministre, ayant appris l'état déplorable où elle se trouvait, eut la bonté de nous faire tenir un nouveau secours. »

Il va de soi qu'à peine la fosse des pauvres s'était ouverte pour engloutir cette infortunée, que le bon public commença de s'émouvoir : on se regarda, on s'inquiéta, on voulut connaître jusqu'aux moindres détails de cette vie si sympathique. Pendant au moins vingt-quatre heures, on oublia le ministère du *tiers-parti* (1) (1834). Les journaux jetèrent des fleurs sur la pauvre morte, et l'on agita sérieusement la question de donner une belle tombe à celle que l'indifférence générale avait laissée mourir dans les spasmes de la boulimie. Grands poètes et poétereaux, toute cette cohue rimaillante qui grouille dans cette Cour des Miracles que nos aïeux appelèrent le Parnasse, se mirent à l'œuvre, et sonnets, stances, élégies de pleuvoir, regrets de s'épancher, larmes de jaillir. Il était bien temps ! A défaut de couronnes sur ses restes mortels, on dédia force hyperboles à sa mémoire : *Une corde s'était brisée à la lyre de la France. — Il manquait désormais une espérance à l'avenir du siècle. — Fille du génie. — Abeille de la Loire. — Abeille harmonieuse*

(1) Dit ministère *des trois jours* (10-13 9bre), dont le chef fut le duc de Bassano, ancien ministre d'État de Napoléon. Il fut remplacé par le ministère du 12 mars, (Broglie, Thiers, Guizot.)

dont le vent abat la ruche ingénieuse. — Un poète célébra, dans un sonnet joliment tourné, le visage expressif, les yeux noirs et le « teint de Castille» d'Élisa! Puis on laissa de côté la Corinne bretonne, le silence se fit sur elle, et depuis cette époque, M. Prudhomme, éclairé par le flambeau de l'expérience d'autrui, ne cesse de répéter à Mlle sa fille qui veut se lancer dans la partie des vers : «Regarde Élisa Mercœur; si elle était restée tranquillement à Nantes, elle ne serait pas morte de misère à Paris!»

Théophile Gautier est, lui aussi, un exemple de cet acharnement que la pauvreté, (dont Aristophane fait une Furie,) met à poursuivre les gens de lettres. Vers 1868, se promenant avec les frères de Goncourt sous les ombrages de St-Gratien, il dira : « Si j'avais eu la pâtée assurée, peut-être serais-je devenu l'égal de Hugo! Mais il fallait vivre et faire vivre autour de moi. Vous me croyez riche? Eh bien! j'ai à la maison cent soixante francs, et sur moi trois napoléons!» Et Gautier, à cette époque, était une illustration nationale, il tenait au *Moniteur* le sceptre de la critique, il était des fournées de Compiègne, et combien l'enviaient! Décidément, il faisait bon vivre sous le ministère de M. Colbert, dont le premier commis, M. Perrault, vous apportait, dans des bourses de cuir, de belles et bonnes pensions de 3.000 livres! N'est-ce pas M. Chapelain?

Entrons, avec les frères de Goncourt, chez Th. Gautier : le « sultan de l'épithète » demeure, vers 1864, rue de Longchamps à Neuilly: « Nous poussons la porte d'une maison de plâtre... Un salon garni de meubles en damas rouge, aux bois dorés, aux lourdes formes vénitiennes; de beaux tableaux de l'école italienne avec de belles parties de chairs jaunes; au-dessus de la cheminée, une glace sans tain, historiée d'arabes-

ques de couleur et de caractères persans genre turc ; une somptuosité pauvre et de raccroc..... Comme nous demandons à Gautier si nous le dérangeons : « Pas du tout, je ne travaille jamais chez moi ; je ne travaille qu'au *Moniteur*, à l'imprimerie. On m'imprime à mesure. L'odeur de l'encre d'imprimerie, il n'y a que cela qui me fasse marcher. Puis il y a cette loi de l'urgence. C'est fatal. Il faut que je livre ma copie. Oui, je ne puis travailler que là. Je ne pourrais maintenant faire un roman que comme cela ; en même temps que je le ferais, on m'imprimerait dix lignes par dix lignes. Sur l'épreuve on se juge. Ce qu'on a fait devient impersonnel, tandis que la *copie* c'est vous ; votre main, ça vous tient par des filaments, ce n'est pas dégagé de vous. Je me suis toujours fait arranger des endroits pour travailler, eh bien ! je n'ai jamais rien pu y faire. Il me faut du mouvement à moi. Je ne travaille bien que dans le sabbat, au lieu que, lorsque je m'enferme pour travailler, la solitude m'attriste ....»

Gautier était né à Tarbes en 1810. Quand il eut, dans un grand lycée de la capitale, terminé le cours régulier de ses études, ses premières inclinations le poussèrent vers la peinture. On voit le futur Véronèse de la prose romantique entrer, rapin convaincu, dans l'atelier d'un peintre à la mode. Il s'y fit surtout remarquer par l'imprévu de ses facéties et le sel des couplets que lui inspirait souvent la sottise de quelques-uns de ses compagnons béjaunes arrivés la veille de leur province. Il ne put tarder à consacrer sa vive intelligence à la littérature, mais en conservant pour les beaux-arts une passion qui lui inspirera des pages ou étincelantes de fantaisie ou opulentes de couleur. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il fit paraître le poème d'*Albertus*, qui nous paraîtrait plus surprenant s'il n'y avait pas le *Mardoche* de Musset. Le vide infini, irremplis-

sable, des voluptés terrestres, voilà le thème que le jeune débutant a développé à travers cent vingt-deux strophes, soit près de dix-sept cents vers. La strophe se compose de onze alexandrins, qui reposent assez bizarrement sur un vers de huit syllabes. L'imagination la plus exigeante ne peut souhaiter de tableaux d'une crudité plus hardie, d'un cynisme plus arétinesque. Rien de bizarre, du reste, comme la donnée elle-même, qui repose sur la métamorphose d'une orde septuagénaire en adorable jeune fille. Celle-ci, par un raffinement de perversité, se complaît à souiller la candeur d'un Raphaël de l'avenir, blondin inexpérimenté, qui, après force danses, plaisirs, sabbats *varii generis*, finit dans un fossé de la Via Appia, « les reins cassés, le cou tordu. » Ce serait multiplier les coups d'épée dans l'eau que de vouloir dégager un enseignement ou même une signification quelconque de ces multiples scènes dioramiques. Le mieux est de citer ; après avoir décrit avec une minutie savante les coins et recoins lépreux de la cabane de la vieille, il ajoute ce dernier coup de pinceau :

Pour rendre le tableau complet, au bord des planches
Quelques têtes de mort vous apparaissent blanches,
Avec leurs crânes nus, avec leur grandes dents,
Et leurs nez faits en trèfle et leurs orbites vides
Qui semblent vous couver de leurs regards avides.
Un squelette debout, et les deux bras pendants,
Au gré du jour qui passe au treillis de ses côtes,
Que du sépulcre à peine ont déserté les hôtes,
Jette son ombre au mur en linéaments droits.
En entrant là, Satan, bien qu'il soit hérétique,
D'épouvante glacé comme un bon catholique,
Ferait le signe de la croix.

On voit que la constante préoccupation de l'auteur est de rivaliser avec les Brauwer (1) et les Van

(1) Né à Harlem en 1608, excita l'admiration de Rubens lui-même, mourut à l'hôpital en 1640.

Ostade (1) ; il se sent attiré par les foyers flamands, et se délecte à représenter les chauds intérieurs des cabarets de Bruges ou de Leyde ; à dessiner la silhouette des buveurs à la trogne phosphorescente, qui ont aux dents « la pipe culottée », et rafraîchissent leur gosier, que la nicotine ronge, dans la bière des vidrecomes en faïence bleue ; à nous montrer, au milieu de la chambre tout embrunie par les tons sombres de l'hiver, le poêle incandescent, familial, hospitalier, qui siffle, rêve ou détonne. Ce qui sourit à Gautier, avant tout amoureux du pittoresque, c'est la contemplation de la laideur, de la hideur ; il ne manque jamais de signaler au passage un œil vert, la bouche profonde, les dents noires, le pied tortu, la jambe torse, le dos voûté, les bras rouges pareils à des bras de homard, les os qui font le gril sur la poitrine, les côtes qui trouent les flancs, les lèvres violettes, les crapauds hydropiques, les pieds bots, les pendus tirant la langue, les guillotinés blafards, les embryons verdâtres enfoncés dans leur bain d'alcool, les moignons estropiés, bref ce qu'il appelle « un idéal de cauchemar. »

A la longue, on subit le dégoût, on a la rancœur de ces déformations, de ces viciations physiques, et l'on serait tenté de dire, comme l'autre: Otez-moi ces magots de là. Cependant le feu sacré ne laisse pas de couver dans le cœur de l'artiste ; gardez-vous de croire que son âme soit morte à toutes les généreuses émotions ! Sous l'étreinte des tortures morales, elle s'est, pour quelque temps, fermée à certaines affections dont elle a reconnu la vanité ; tous ces amours se sont tus en elle,

> Excepté cependant le tien, ô Poésie,
> Qui parles toujours haut dans une âme choisie !

(1) Né à Lubeck en 1610, mort à Amsterdam, où il s'était fixé.

Poésie ! ô bel ange à l'auréole d'or,
Qui passant d'un soleil ou d'un monde dans l'autre
Sans crainte de salir tes pieds blancs sur le nôtre,
Dans notre nuit suspends un moment ton essor,
Nous dis des mots tout bas, et du bout de ton aile
Sèches nos pleurs amers ; — et toi, sa sœur jumelle,
Peinture, la rivale et l'égale de Dieu,
Déception sublime, admirable imposture,
Qui redonnes la vie et doubles la nature,
Je ne vous ai pas dit adieu !

Le héros du poème est une de nos anciennes connaissances, c'est l'éternel pleurard si comique du commencement de ce siècle, le Jocrisse-Héraclite arrière-neveu d'Young,(le Young des *Nuits*,) le désespéré de vingt ans, qui s'appelle tantôt Werther, tantôt Adolphe, tantôt Rolla, tantôt Manfred, qui fulmine, en des apostrophes furibondes, contre la *nature novercale*, voudrait être dieu, désire mourir, mais se décide prudemment à attendre, et reste là, avec sa chevelure embroussaillée, ses prunelles vagues, bon, tout au plus, à être cloué dans sa bière, « cadavre sans illusion ! »

Comme Faust, il s'est vendu à l'esprit malin ; mais nous plaignons Faust, qui, après tout, recherchait l'universel savoir ; quant à celui-ci, qui n'a de volonté que pour assouvir ses lubriques instincts, que mérite-t-il, sinon notre indifférence ? Nous désirerions savoir si le grave songeur d'outre-Rhin a trouvé sa grâce auprès du Souverain Juge ; la mort d'Albertus nous laisse froids : *mercedem recepit vanus vanam.* Là est le grand défaut du poème : l'insuffisance du héros, simple récipient à sensations, machine à râles langoureux, qui n'a rien de commun avec l'humanité, et dont le cœur est remplacé par une palette et un pinceau !

Gautier, en effet, est avant tout, et l'on peut dire uniquement, un écrivain objectif ; il délaisse le monde de la pensée, de la conscience ; pour lui, les passions

ne sont qu'un prétexte à descriptions d'une invraisemblable puissance de contours, à fresques d'une énergie vigoureuse jusqu'à en être farouche, à portraits d'un *modelé*, d'un *rendu* accomplis. Son œuvre est tout un traité de musculature, tout un cours d'ostéologie. Successivement il est joaillier, émailleur, graveur, ornemaniste, aquafortiste, sculpteur ; il est Palissy, Dürer, Froment Meurice, Barye, Devéria, Michel-Ange. Entrez dans son cabinet de travail, non, dans son atelier, vous le verrez, le ciselet, le pinceau, la brosse, l'ébauchoir ou quelque autre outil à la main, parfaire tentures, porcelaines, vitraux, dressoirs, médaillons, bracelets, passementeries et bahuts ; le velours nacarat miroite auprès du jaune indien, le burgau près de la jade. L'artiste, dans Gautier, est prodigieux : ses arabesques étincellent, ses ciels sont dorés de lumière, ses ombres elles-mêmes paraissent transparentes. Il est le Pyrgotèle de la période, le Pierre-Paul Rubens de la couleur, le maharajah de la métaphore, l'hiérophante de l'image, bref le grand *plastique !*

Montalembert lui a rendu cette justice d'avoir, en termes pleins d'onction, parlé de la vie du cloître : voici quelques vers de cette sévère fantaisie, *(Thébaïde,)* qui nous montre un Gautier ignoré ou peu connu, capable de sentiment, ouvert même à l'extase :

Un couvent, c'est un monde ;
On y pense, on y rêve, on y prie, on y croît :
La mort n'est que le seuil d'une autre vie ; on voit
Passer au long du cloître une forme angélique ;
La cloche vous murmure un chant mélancolique ;
La Vierge vous sourit, le bel Enfant Jésus
Vous tend ses petits bras de sa niche ; au-dessus
De vos fronts inclinés, comme un essaim d'abeilles,
Volent les chérubins en légions vermeilles.
Vous êtes tout espoir, tout joie et tout amour,
A l'escalier du ciel vous montez chaque jour ;
L'extase vous remplit d'ineffables délices,

Et vos cœurs parfumés sont comme des calices ;
Vous marchez entourés de célestes rayons,
Et vos pieds, après vous, laissent d'ardents sillons.

Quand, la littérature française expirée, les savants s'occuperont de former des Anthologies, ces Camposanto de la littérature, on pourra sans peine cueillir un gros bouquet dans l'œuvre du divin Théo : à la place d'honneur on mettra *Terza rima* (Quand Michel-Ange eut peint...), *Le poète et la foule*, *Le sommet de la tour*, *Le pot de fleurs*, *Ribeira* (Il est des cœurs..), *Prière* (Comme un ange gardien..), et nombre de sonnets aux rimes éclatantes ; *La Comédie de la Mort* fournira quelques strophes.

L'auteur suppose, dans une promenade au cimetière, que les cadavres ont conservé le sentiment des choses de la vie, la pensée, les mêmes passions qui les agitaient autrefois ; il se demande si l'on peut, sans crainte d'erreur, affirmer que les morts sont ensevelis dans un véritable sommeil et qu'ils ne sentent ni le froid ni la pluie. Bientôt il entend un dialogue qui fait claquer ses dents d'épouvante : c'est le *Ver* qui parle à la *Trépassée*. De cette invention macabre se dégage comme une atmosphère d'affreuse tristesse, et, pour quiconque n'a pas au cœur la foi en Dieu et la croyance à la vie éternelle, la lecture de ce fragment, (ciselé, du reste, avec art,) inspire un insurmontable dégoût. Interrogés sur le grand secret qu'ils ont trouvé dans le cercueil, Raphaël, Faust, don Juan, Napoléon répondent, le premier, que « le Ciel a perdu sa puissance, » pensée bien étrange dans la bouche de celui qui fit la *Transfiguration ;* le second, « qu'il ne croit plus à rien, » ce qui ne signifie pas forcément qu'il a perdu grand'chose; le troisième, que le dernier mot de la vie c'est la science; le dernier, enfin, que le bonheur est dans la vie obscure à la campagne :

Ah ! le sort des bergers et le hêtre où Tityre
Dans la chaleur du jour à l'écart se retire,
Et chante Amaryllis,

Le grelot qui résonne et le troupeau qui bêle,
Le lait pur ruisselant d'une blanche mamelle
Entre des doigts de lis ;

Le parfum du foin vert et l'odeur de l'étable,
Le pain bis des pasteurs, quelques noix sur la table,
Une écuelle de bois ;

Une flûte à sept trous jointe avec de la cire,
Et six chèvres, voilà tout ce que je désire,
Moi, le vainqueur des rois !

Vers faciles, mais conception hardie que celle du vainqueur de Wagram maniant une flûte à sept trous!

Incertain sur le sort qui attend son œuvre, Gautier souhaite que son « clocher » passe seulement de la tête — « les toits et les tuyaux de la ville. » Son vœu sera exaucé ; s'il n'a pas la mélancolie eurythmique de Lamartine, la productivité prométhéenne de V. Hugo, le pathétique morbide et irrésistible de Musset, il devra la persistante vitalité de sa réputation à son indomptable fanatisme pour l'Art. Personne n'a aimé plus que lui la manifestation visible, tangible du beau. Dans l'histoire de notre temps, il restera comme un type éternellement jeune, au sourire accueillant et doux, comme un survivant de cette Renaissance du seizième siècle qui crut à l'Olympe, adora Phidias et Polyclète, mais divinisa la matière et s'agenouilla devant l'infâme Cotytto. Mais c'est en lisant les vers de Gautier que l'on comprend, mieux que jamais, le mot d'un illustre penseur : « Au point de vue esthétique, il y a une différence immense entre le déshabillé et le nu. » *Maxima debetur lectori.....*

Après le sensualiste, le panthéiste.

Victor de Laprade, né en 1812, était le fils d'un médecin de Lyon. Comme tous les futurs poètes, il

s'essaya à comprendre les hiéroglyphes de Gaius, plaida même quelques causes, et finit par s'abandonner à la pente fatale ; il ne tarda pas à échouer sur le banc des lettres pures. Ses premiers essais témoignaient d'une étude constante des *Harmonies* et des *Méditations ;* ni la mélodie ni la grâce, ni ce je ne sais quoi que donne seule la vingtième année, ne manquèrent à son premier poème, les *Parfums de Madeleine ;* en 1840, parut la *Colère de Jésus*, et *Psyché*, son premier titre de gloire, date de 1841. Comme les doctrines de Schelling et de Hegel étaient, à cette époque, en dépit de Cousin, ou plutôt grâce à son influence en grande faveur auprès de la jeunesse universitaire, il ne réussit pas à éviter le panthéisme.

La légende de Psyché est populaire entre toutes : Psyché, c'est l'âme unie à Dieu par un hymen qu'on peut croire indissoluble ; un moment de curiosité suffit pour lui faire perdre le bonheur. Elle est condamnée à un long exil pour avoir désiré voir Éros, son invisible époux, dont la muette affection ne lui suffisait plus. La voilà donc impitoyablement punie ! Il lui faudra subir une infinité d'épreuves, rechercher partout les traces de celui dont elle est séparée, et ce ne sera qu'après mille tourments et force expiations qu'elle pourra rentrer en possession du divin idéal.

Certains penseurs ont voulu voir dans l'histoire de Psyché un symbole de l'humanité même ; à leurs yeux, la course de l'âme à la recherche du dieu inconnu, c'est le voyage des peuples à la recherche d'une félicité supérieure.

La difficulté de traiter un semblable sujet éclate aux yeux les plus inexpérimentés ; disons-le sans ambages : le génie français, pétri par quatre cents ans de scolastique subtile, façonné par la pratique ininterrompue du syllogisme, jaloux d'évidence et de clarté, composé de

logique et de bon sens, ne comprend pas les abstractions vagues et ne prête qu'un intérêt fugitif à ces thèmes métaphysiques. Le poète avait donc à conjurer l'ennui attaché à tout ce qui, de près ou de loin, rappelle l'agaçante régénération morale et, suivant le mot de Musset, l'insipide *humanitairerie*.

Le premier livre est consacré à l'énumération des plaisirs et des enchantements de Psyché dans le palais d'Éros; l'auteur a soin de nous signaler l'analogie que ce mythe présente avec le récit de la faute de notre mère Ève dans l'Éden. Quelle impression de fraîcheur sort du tableau où l'on voit la jeune capricieuse traverser les allées embaumées de ce jardin, et, dans sa gaîté mutine, adresser de gracieuses paroles à la nature entière, qui vit et respire autour d'elle, aux plantes, aux arbustes, aux oiseaux, qui ne peuvent guère demeurer insensibles à de si douces avances. Mais n'y a-t-il pas quelque préciosité dans le perpétuel emploi de l'élément symbolique ?

Là fleurissent toujours sur l'arbre de science,
Le vrai, le beau, le bien, unique et triple essence :
Et, dans l'or du feuillage, aux grâces réunis,
Là, des blanches vertus les essaims font leurs nids,
Avant d'aller chanter leur mélodie auguste
Sur le front de la vierge et dans l'âme du juste.....
Les graines de nos fleurs ont mûri dans le monde ;
L'art est un rameau né de sa sève féconde ;
Là-haut furent cueillis sur les prés en émail
Le mystique rosier qui flamboie au vitrail,
L'acanthe et le lotus qu'en légères couronnes
L'Ionie a tressés aux faîtes des colonnes,
Avant qu'un ciseau grec ou qu'un pinceau romain
Les fixât pour toujours sur l'œil du genre humain ;
Les vierges au long voile et les nymphes rivales
Là-haut menaient en chœur les danses idéales ;
Et, suspendant leurs jeux, là, ces filles du ciel
Ont posé devant vous, Phidias, Raphaël !
Là, ton âme, ô Platon, par le vrai beau guidée,

Remontait d'un coup d'aile au séjour de l'idée ;
C'est là qu'à son amant Béatrice a souri,
Et là ton regard d'aigle, ô Dante Alighieri !
T'emportant dans sa flamme à travers les dix sphères,
T'a du monde divin révélé les mystères.
C'est là qu'enfin Psyché vécut son premier jour,
Tant qu'avec l'innocence elle garda l'amour.

Avec le second chant, nous avons l'exil de la coupable, qui d'abord est prisonnière d'une horde sauvage uniquement adonnée au culte de la force brutale. Elle s'évade, parcourt l'immensité des plaines à la colossale végétation, puis arrive auprès d'un fleuve qui l'invite à se plonger dans ses ondes de cristal, non pour y goûter l'éternel repos, mais pour toucher à l'autre rivage : les saules pensifs lui prêteront leur ombre, et les cygnes immaculés lui montreront la route. Voici Psyché en Égypte ! Mais celui qu'elle cherche ne figure ni parmi les sphinx, ni dans le nombre des divinités du désert. Bientôt, sur un promontoire qui domine la mer Égée, un vieillard lui découvre par quels moyens elle pourra se réunir à son Éros : grâce aux conseils de Platon, elle devient la reine de l'univers, assure le bonheur de ses sujets, mais sans parvenir à retrouver le sien ! Dans l'accablement du désespoir, elle interroge les arbres centenaires, les lions à la crinière d'or, la mer aux reflets glauques, les étoiles et la brise, mais leur langage lui semble incompréhensible, et elle s'affaisse inanimée.

Dans le troisième chant, on assiste à la célébration des fiançailles d'Éros et de Psyché, qui, après sa mort, avait été de nouveau accueillie dans l'Olympe. Ce chant, presque tout entier consacré à l'exposition des destinées futures de l'humanité, est le plus faible des trois, parce qu'il est le plus allégorique.

Ah ! certes la Muse de Laprade n'est pas folâtre ! Ce n'est pas à elle qu'il faut demander d'agiter des

grelots ! L'alexandrin de *Psyché* est raide comme les personnages des tableaux de David, ces mannequins tout d'une pièce, calqués, dans leur automatisme, sur les bas-reliefs des monuments antiques. On ne pouvait chanter Éros sans avoir quelque souvenir d'Anacréon, ou sans être porté par quelque haleine envolée des chœurs de Sophocle. On ne pouvait dire Psyché, la ψυχή platonicienne, l'*animula blandula* d'Adrien, sans posséder la grâce divine, la sérénité lumineuse, la légèreté, une sorte d'allégresse dans le style. Or, si la Muse de notre auteur a les traits réguliers, la physionomie correcte, elle a aussi l'allure trop académique, les dehors trop collet monté ; elle est, ou peut passer pour belle, non de cette beauté langoureuse et passionnante où triomphe la femme, mais de cette beauté inexpressive et réfrigérante d'une maîtresse de maintien anglaise et anglicane !

Le panthéisme, du reste, avait heureusement inspiré le poète dans la *Mort d'un Chêne*, qui restera une de ses œuvres les plus achevées :

La terre s'enivrait de ta large harmonie :
Pour parler dans la brise elle a créé les bois ;
Quand elle veut gémir d'une plainte infinie,
Des chênes et des pins elle emprunte la voix.

Cybèle t'amenait une immense famille,
Chaque branche portait son nid ou son essaim ;
Abeille, oiseau, reptile, insecte qui fourmille,
Tous avaient la pâture et l'abri dans ton sein.

Ta chute a dispersé tout ce peuple sonore ;
Mille êtres avec toi tombent anéantis ;
A ta place, dans l'air, seuls voltigent encore
Quelques pauvres oiseaux qui cherchent leurs petits.

Tes rameaux ont broyé des troncs déjà robustes,
Autour de toi la mort a fauché largement ;
Tu gis sur un monceau de chênes et d'arbustes,
J'ai vu tes verts cheveux pâlir en ce moment.

O chêne, je comprends ta puissante agonie,
Dans sa paix, dans sa force, il est dur de mourir ;
A voir crouler ta tête, au printemps rajeunie,
Je devine, ô géant, ce que tu dois souffrir !

Par son genre de style, comme par ses origines, Laprade est un poète aristocratique ; voici maintenant celui que Dumas a appelé le *Lamartine du peuple ;* le père des *Mousquetaires* a, dit-on, inventé la Méditerranée, dont personne, avant lui, ne se doutait ; il a quelque peu aussi inventé le génie de Reboul. Dans ses *Impressions de voyage*, il a raconté sa première visite à celui qui, depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, était boulanger, et de quatre heures à minuit, poète. Il nous a donné le portrait physique de son héros: « taille au-dessus de la moyenne, le teint d'un brun presque arabe, les cheveux noirs et luisants, les dents d'émail, les yeux indiens, puissants et veloutés. » C'est beaucoup dire, un teint qui vient d'Arabie, des yeux qui viennent de l'Inde, des dents qui viennent d'Afrique, sans doute, tout cela pour un simple confectionneur de brioches ! Il est vrai que ce n'était pas un boulanger vulgaire celui dont la bibliothèque ne se composait que de la *Bible* et de *Corneille*. Pour le dire au vol, nous n'aimons pas cette affectation de simplicité ; de quel droit le poète frappe-t-il d'ostracisme Homère et Sophocle, Virgile et le Tasse, Lafontaine, Racine et Shakspeare ? Si homme du peuple qu'on soit ou qu'on veuille paraître, surtout quand, en réalité, on n'est pas un ouvrier mais un bourgeois, ce qui est le cas de Reboul, on n'est pas reçu à vouloir alléguer la pauvreté pour justifier la solitude ultramonastique des rayons de sa bibliothèque. Mais ce détail importe peu à l'affaire, la grande affaire, celle de savoir ce que vaut Reboul comme écrivain. D'après une de ses confidences à Dumas, ce qui l'a rendu poète,

c'est le malheur, ce sont les douleurs privées comme les douleurs publiques :

« Songez au poète, qui voit tomber autour de lui, comme les feuilles aux mois d'automne, toutes les croyances religieuses, toutes les convictions politiques, et qui reste comme un arbre dépouillé à attendre un printemps qui ne reviendra peut-être plus. Vous n'êtes pas royaliste, je le sais, mais vous êtes religieux. Figurez-vous donc ce que c'est que de voir les images saintes auxquelles, enfant, votre mère vous a conduit pour faire votre prière, abattues, foulées aux pieds des chevaux, traînées dans la boue ! Figurez-vous ce que c'est que de voir de pareilles choses à Nîmes, dans cette vieille ville de discordes civiles, où presque tous les souvenirs sont des haines, où le sang coule si vite et si longtemps ! Oh ! si je n'avais pas eu la poésie pour me plaindre et la religion pour me consoler, que serais-je devenu, ô mon DIEU ? »

Oui, Reboul fut un poète par le cœur, qui, chez lui, fut admirable, par l'honnêteté de la vie, qui ne fut ternie par aucune tache ; il fut poète par l'élévation des sentiments, et par la piété solide qui ne lui suggéra jamais que de nobles sujets d'inspiration ! Touchante, après tout, cette destinée d'un humble travailleur qui, un jour, par sa fenêtre entr'ouverte, voit descendre, apparition bénie, la Muse aux ailes d'ange, à l'écharpe d'azur, à la lyre enchantée ! Ce qu'il rêve, dit un de ses biographes (1), c'est une certaine liberté religieuse appuyée sur le catholicisme, c'est une métamorphose de la société produite par le retour aux croyances de jadis, « c'est l'Évangile rayonnant d'une nouvelle gloire, c'est l'édifice des apôtres rebâti sur des ruines. » Comme on n'a pas qualité pour examiner à quel point ces théories sont orthodoxes, il semble préférable de laisser

(1) Cf. X. Marmier, *Les Poètes de province.*

parler le poète dans la langue qui lui est la plus familière ; écoutons-le s'adresser à ceux qui, dans leurs vers, proclament la loi du christianisme :

Au son de vos lyres suprêmes,
L'édifice des temps futurs
Verra les pierres d'elles-mêmes
Se ranger pour former ses murs.
Avides de saintes paroles,
Les cœurs recevront trois symboles :
Foi par qui tout est transporté,
Espérance qui fortifie,
Charité qui réconcilie
La richesse et la pauvreté.
Car du Christ seule encor la parole féconde
Du fond de son tombeau peut ranimer le monde
Mort par un oubli de la foi ;
Seule elle peut, au bord du réduit funéraire,
Dire au cadavre infect : Écarte ton suaire !
Au nom du Dieu vivant, Lazare, lève-toi !
Malheur à la lyre avilie
Qui flatte un peuple dans sa nuit,
Qui chante à table et qui s'oublie
Jusqu'à s'enivrer avec lui !
Du déshonneur elle est frappée,
Ainsi que cette indigne épée
Qui, répudiant la valeur,
Au milieu de la grande place,
Pour amuser la populace,
Tourne entre les mains des jongleurs.
Mais bénédiction à tout chantre sévère
Qui préfère à son front la haine du Calvaire
Au cercle d'un laurier honteux ;
Qui, parlant de sagesse à tout sanglant délire,
Au jour du grand réveil comme Job pourra dire :
Je fus l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.
Dans un galetas solitaire,
La mort pourra fermer ses yeux ;
Mais ses chants rompus sur la terre
Iront se renouer aux cieux.
Quittant cette triste vallée,
Son âme sera consolée ;

Son parfum n'y fut répandu,
Comme ceux de la pénitente
A la chevelure pendante,
Que sur les pieds de la vertu.

On admire l'unité de structure, la force de cohésion de cette pièce, mais on regrette que des négligences se glissent à peu près dans chaque vers, et que la pensée soit, avec des intermittences précipitées, amoindrie, défigurée par des tours prosaïques. On souhaiterait que ces strophes, pour sembler moins travaillées, eussent coûté au poète plus de travail encore ; on voudrait surtout qu'il eût multiplié les images, trouvé plus souvent le trait, le jet, évité les aspérités et le délayage, supprimé les impropriétés comme *lyres suprêmes*, les banalités comme *édifice des temps futurs*, la crudité réaliste comme *cadavre infect*, les négligences comme la quadruple répétition du même son, *avilie*, *nuit*, *oublie*, *nuit*, la monotonie des tours comme *à tout chantre*, *à tout délire*, les poncifs comme *grand réveil*, le galimatias double comme *préférer la haine du Calvaire au cercle d'un laurier*, enfin les imitations de Saint-Amand ou de Théophile comme *pénitente à la chevelure pendante*.

Dans la pluralité des cas, il convient de se défier de ces vocations poétiques écloses dans un établi, près d'un pétrin, ou derrière un comptoir. Les anciens ne se fussent point figuré leur Amphion ou leur Orphée tenant à la main un cornet de cassonnade, une scie à chantourner ou un petit pot de levure de bière. Vous êtes coiffeur, illustre Jasmin ? Repassez vos rasoirs. Vous êtes menuisier, maître Adam ? Rabotez de bon cœur. Vous, boulanger ? Vivez en paix avec vos petits fours ! Bref, comme dit la sagesse populaire, que chacun fasse son métier, et les... alexandrins seront bien gardés. En effet, de tous les hommes du peuple, sacrés

grands poètes par un caprice de la mode, cette grande dame à tête de linotte, combien en est-il de qui on conserve une œuvre, que dis-je ? un passage, bien mieux, un vers ?

Par une heureuse exception, Reboul a laissé les strophes si populaires sur l'*Ange et l'enfant*, qui se perpétuent dans les *Anthologies*, et ne disparaîtront pas avant longtemps de la mémoire des jeunes filles qui peuplent les pensionnats. La mollesse, la diffusion, la lâcheté du style n'ont pas trop nui à la grâce, au sentiment, à la douce mélancolie de l'inspiration. Quel dommage que cette pièce soit d'une exécution si incolore ! Elle ne se rattache à aucune école, n'a pas de date, et l'on pourrait aussi bien l'attribuer à Florian qu'à Reboul, à un rimeur du XVIIIe siècle qu'à un poète du XIXe ! Telle qu'elle est, tout fait prévoir qu'elle vivra, survivra à nombre d'œuvres plus tapageuses, qu'elle aura le sort de la *Chute des feuilles* de Millevoye, de la cantilène de Mme Deshoulières sur les *Moutons*, de la *Retraite* de Racan, enfin du quatrain qui porte le marquis de Saint-Aulaire et sa fortune ! Tant qu'il y aura des jeunes mères, on murmurera ces strophes touchantes :

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi ;
Viens, nous serons heureux ensemble
La terre est indigne de toi.

. . . Eh quoi ! les chagrins, les alarmes,
Viendraient troubler ce front si pur !
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur !

Non, non ; dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

. . . Et secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles....
Pauvre mère ! ton fils est mort !

Reboul a aussi tenté la fortune du théâtre dans une tragédie, le *Martyre de Vivia*, faible imitation de *Polyeucte*, représentée en 1850 devant un auditoire de glace ; il a même voulu raconter le *Dernier jour*, mais il n'a réussi qu'à offenser la syntaxe, la prosodie, l'orthographe !

Comme lui, Turquety (Édouard) resplendit au premier rang parmi les trop rares étoiles du ciel de la poésie catholique. Né à Rennes en 1807, il fit à Paris ses études de droit, connut à l'Arsenal Nodier, qui le présenta aux membres survivants de l'ancien Cénacle, et fut lui-même un romantique de la onzième heure. Sa vie, du reste, est d'une remarquable simplicité de lignes et d'allures : elle fut partagée entre la poésie, l'improvisation hebdomadaire d'un feuilleton de critique, et des recherches érudites qui portèrent le plus souvent sur le moyen âge : c'est dire que Turquety fut tour à tour le rival de Reboul, de J. Janin, de Francisque Michel.

En 1829, il publia des essais poétiques intitulés *Primavera*, qui lui valurent des éloges précieux, entre autres une chaleureuse approbation d'un écrivain qui ne prodiguait par l'hyperbole, de Gérusez, le rédacteur du *Globe*. Le souvenir de l'auteur de la *Jeune Captive* fut même rappelé ! En 1833, parut un second volume, *Amour et Foi*, dont le père de Trilby rendit compte avec sa bonne grâce accoutumée. Le nom du

Rédempteur était invoqué à chacune des pages de ce recueil. C'est la Vierge qui est l'inspiratrice de beaucoup de pièces renfermées dans les *Poésies Catholiques* (1836).

Un critique de la plus rare érudition (1) s'est, il nous semble, armé d'une bien inflexible sévérité à l'égard de ces publications, dont la seconde, au moins, renferme un certain nombre de beaux vers qui traduisent des sentiments élevés ; pourtant il a cité, et non sans raison, comme sortant du médiocre, le début de l'hymne qui a pour titre : *Priez pour nous :*

O Vierge immaculée,
O lis de la vallée,
Fleur près de qui nos fleurs
Perdraient de leurs couleurs,
Vierge et mère ingénue,
Étoile de la nue,
Nous sommes à genoux :
Priez, priez pour nous.

O Reine glorieuse,
Rose mystérieuse,
Sanctuaire où le cœur
Dépouille sa langueur,
Où l'âme est appelée
Et bientôt consolée,
Nous sommes à genoux :
Priez, priez pour nous !

O Vierge aimable et pure,
L'encens de la nature
Touche moins votre cœur
Qu'un seul cri de douleur ;
Souriez donc, ô Mère,
Aux larmes de la terre.
Nous sommes à genoux :
Priez, priez pour nous !

Le nom de Turquety mérite mieux que la pénombre

(1) Cf. Fréd. Godefroy. *Histoire de la littérat. au XIXe siècle*, II, 148 et 149.

où il végète. Mais comment veut-on qu'un des modestes lieutenants de Lamartine, (car son inspiration relève de celle des *Harmonies poétiques et religieuses*,) échappe à l'indifférence du public, alors que celui qui est le maître incontesté de ce genre littéraire voit sa position aujourd'hui si compromise ? On compte, à l'heure présente, les lecteurs des *Méditations*, et Lamartine détrôné semble avoir cédé le sceptre de la poésie lyrique à ses deux grands concurrents des *Contemplations* et des *Nuits*. Mais, nous en avons l'indéracinable certitude, l'heure de la réparation ne tardera pas à sonner pour le poète de l'espérance, de la prière et de la mélancolie, pour le doux et puissant, l'harmonieux et suave Lamartine, pour celui qui a posé, en des termes d'une si effrayante précision, le problème de la destinée humaine, qui a cherché à propager le culte de l'idéal et de l'infini, qui a fait verser tant de pieuses larmes, et consolé enfin tant de pauvres âmes inconsolables ! Turquety bénéficiera de cette légitime réaction du bon sens public, et ses œuvres, si imprégnées de catholicisme, si débordantes de foi, retrouveront un renouveau d'estime et de popularité.

Grâce à la manifeste protection de je ne sais quelle Fée invisible, H. Moreau n'a cessé de voir son léger esquif poussé par une brise favorable. Né *orphelin*, il fut recueilli par une personne charitable, qui lui fit commencer ses études au petit séminaire de Meaux. La reconnaissance ne paraît pas être le côté brillant de ce Joas de grand chemin, qui compare le prêtre auquel il doit le bienfait de l'éducation à « un ogre », ses condisciples à « de noirs frelons », et ses supérieurs à « des pachas » de l'Église française. Que faire, quand le camail vous brûle « comme un san benito ? » S'enfuir. Il s'enfuit à Paris.

J'ai visité Paris, Paris, sol plus aride
Au malheur suppliant que les rois deTauride,
Où l'air manque aux aiglons méditant leur essor,
Où les jeunes talents, cahotés par le sort,
Trébuchent à la fin de secousse en secousse
Contre la fosse ouverte où disparut Escousse,
N'ont plus, en s'abordant, qu'un salut à s'offrir,
Le salut monacal : Frères, il faut mourir!

Le voilà maître d'études dans un collège ! Savez-vous ce que c'était que ce métier ? S'il y avait eu, lors de la guerre de Troie, des établissements universitaires, Achille, consulté par Ulysse sur le plaisir qu'il éprouve à vivre avec les ombres, lui eût assurément répondu, pour lui faire bien comprendre tout le prix de l'existence, qu'il aimerait mieux, au lieu de régner sur les ombres, porter le linge jaunâtre et les souliers éculés de maître d'études dans un collège communal ! Ressuscitons ce type du *pion* d'il y a quarante ans : qu'il se dresse en pied devant nous ! Quel être bizarre ! débraillé à outrance, dépenaillé jusqu'au ravissement, la chevelure d'une couleur qui rappelle celle de la robe de Peau d'âne, moustache effrayante, chapeau noir enrichi de rides, bourrelé de renfoncements, crevé d'angles, pantalon mal sanglé, en divorce avec le gilet, laissant pointer la patte charbonneuse d'une chemise qui a été propre cinq ou six semaines auparavant, rarement un centime en poche, (que ferais-je d'argent, je n'ai pas de porte-monnaie ?) buveur comme maître Janotus de rhétoricienne mémoire, fumeur à mettre la régie sur les dents, tantôt d'une gaîté sombre qui lui suggère de sanglantes boutades contre ceux qu'il prend en grippe, mais tenant toujours à la disposition de ses amis deux poings merveilleusement charpentés, du reste, d'un flegme invariablement au beau fixe, il chanterait les *Deux Aveugles* de Moinaux à six mille pieds au-dessus de terre, dans un ballon éventré ! Avec

cela, de la verve, mais grossière, de l'esprit, mais cynique, la rage du calembour et de la calembredaine, vilipendant Horatius Flaccus et rengreignant le docte précepteur d'Alexander Macedo, ne rêvant que bière et que punch, que rams et que billard, prenant le farniente pour le Paradis de Mahomet, et le mastroquet du coin pour Allah !

Les faibles seuls croupissent dans ce métier ; les forts en sortent bien vite. Hégésippe devint correcteur dans une imprimerie à Paris, mais le travail quotidien, asservissant, lui paraissait un supplice. Il s'enrégimente dans la Bohême, non la Bohême dorée, mais la vraie, celle où l'on vit et où l'on meurt de faim. Désormais dénué de tout, il mange par cœur, déambule et noctambule incessamment à travers les quadrives du quartier latin, couche sous les ponts, dans quelque encoignure de porte-cochère où la police le ramasse ! Et cet Ahasvérus était, sinon un grand poète, au moins le commencement d'un grand poète ! Nous devons voir en lui l'égal des Savage, des Malfilâtre, des Gilbert et des Burns, le maître des Loyson, des Bertrand, des de Loy, des Brugnot. Ce jeune homme ulcéré, cet irrégulier de la vie, si âpre dans quelques-unes de ses revendications, dont la plume semble parfois corrodée par le fiel, atteint la perfection dans le domaine de la poésie légère.

Par exemple, la pièce *à la Fermière* n'offre-t-elle pas le modèle de la pétulante gaîté gauloise? N'est-elle pas comme une sorte de chant de l'alouette au printemps ? Se peut-il moduler une plus suave et plus fraîche invocation que celle de notre poète, « bluet éclos parmi les roses de Provins, » au ruisseau jaseur appelé la *Voulzie ?*

S'il est un nom bien doux, fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la *Voulzie ?*

La Voulzie est un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant, visible à peine :
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et, dans son lit de fleurs, ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, au milieu des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons...
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis, de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie, et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

Avec quelle respectueuse sympathie ne parlerions-nous pas de quelques poètes dont la Muse n'exprima jamais que de chastes et pieux sentiments, d'Hippolyte Violeau (1), d'Achille du Clésieux (2), tous deux contemporains sinon rivaux de l'auteur de *Marie !* Malheureusement, lorsqu'on examine leurs œuvres, on voit que le résultat n'est pas en proportion de l'effort, et que, si la pensée est toujours noble et grave, le style est souvent incorrect et négligé. C'est à propos d'*Exil et patrie* de celui-ci, du *Livre des mères chrétiennes* de celui-là, que le juge de la comédie eût surtout prononcé son fameux appel à la *forme !* Le défaut des deux bardes armoricains est le manque de souplesse dans le doigté, l'impuissance à faire traduire par le clavier les innombrables mélodies qui chantent

(1) Né en 1817.
(2) Né en 1806.

dans leur cœur de royalistes et de catholiques : ils sont les Moïses de la poésie : ils ont vu la Terre promise, mais ils n'ont pu y entrer. L'art et le talent, voilà aussi ce qui a fait défaut à l'éditeur d'André Chénier, à ce Henri de Latouche, journaliste spirituel, pamphlétaire acerbe, et, si l'on tient à le savoir, fondateur du *Figaro*. Enfin nous parlerions de Mme L. Colet, le *Thomas* des concours académiques au XIXe siècle, mais un Thomas remarquable par l'imagination et par la grâce, deux qualités inconnues au chantre de la Pétréide : témoin ce sonnet. C'est la mère qui s'adresse à sa fille :

Tu t'élèves et je m'efface ;
Tu brilles et je m'obscurcis ;
Tu fleuris, ma jeunesse passe,
L'amour nous regarde indécis.

Prends pour toi le charme et la grâce,
Laisse-moi langueurs et soucis ;
Sois heureuse, enfant, prends ma place ;
Mes regrets seront adoucis.

Prends tout ce qui fait qu'on nous aime
Ton destin, c'est mon destin même;
Vivre en toi, c'est vivre toujours.

Succède à ta mère ravie ;
Pour les ajouter à ta vie,
O mon sang, prends mes derniers jours !

Terminons en accordant une brève mention à N. Martin, poète aux multiples origines, au talent complexe; né sur les bords du Rhin, dans la ville universitaire par excellence, à Bonn, il devint plus tard un riverain de la Deûle et de la Lys; par ses origines il s'enfonçait dans le monde germanique, par son séjour le plus habituel il se naturalisa flamand, et, en définitive, il fut, dans l'intimité de la substance, un écrivain essentiellement français. Il fit ses études au collège royal de Lille, d'où il sortit avec un diplôme qui lui permit d'obtenir, sans autre

formalité, le poste de surnuméraire dans l'administration des douanes; il exerça les fonctions de visiteur à la frontière de Belgique. Le métier avait une affreuse odeur de prose ! Mais la poésie *souffle où elle veut.* Les compositions de Martin, qui se ressentaient, pour le fond des idées, de sa prédilection pour tout ce qui tenait à l'Allemagne, lui valurent des encouragements flatteurs, et des Aristarques, rogues par tempérament ou par tactique, voulurent bien, pour lui, adoucir leurs habituelles aspérités, se risquer aux encouragements, aller même jusqu'à l'éloge ! On a de lui *Sonnets et chansons* (1845), *le Presbytère*, sorte de diminutif de *Jocelyn* où la passion est remplacée par l'humour. Ce qui a le mieux inspiré le poète, ce sont les légendes du grand fleuve qu'il a le tort d'appeler « le grand fleuve d'Allemagne »; ce sont les lointaines perspectives de la Forêt-Noire, les ombrages verts, les lacs transparents; c'est la vigne embaumée, c'est le houblon avec ses longs anneaux d'or, c'est la vie du foyer chez les populations flamandes : personne n'a mieux dépeint

Le fils voûté de la fermière,
Grand et taciturne fumeur,
Mais que parfois un pot de bière
Mettait en plus joyeuse humeur ;

Un vieux chat noir sur une chaise,
Dont les yeux brillaient d'autant plus
Qu'au foyer s'éteignait la braise,
Rendant tous les objets confus ;

L'hôtesse anguleuse et muette,
Dont un bizarre clair-obscur
Peignait la vague silhouette,
Longue et tremblante sur le mur.

Qui n'a vu cette hôtesse, ce chat, ce fumeur ?

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'HISTOIRE. — Michelet. — Henri Martin. — Louis Blanc. — Thiers. — Lamartine. — Sismondi. — A. Thierry. — Montalembert. — Rohrbacher. — Champagny. — Falloux. — Mignet. — Monteil. — Ozanam. — Tocqueville. — Vaulabelle. — Lubis. — Laurentie. — Crétineau-Joly. — Villeneuve-Trans. — Capefigue. — Audin.

LE père de Michelet (1798-1874) était un pauvre diable d'imprimeur, instruit, du reste, et honnête, qui, à la suite des persécutions contre le clergé, avait établi ses presses dans une ancienne chapelle de religieuses. La lumière qui, d'abord, frappa les yeux de l'enfant, est cette lumière multicolore, aux scintillements verts, bleus ou roses, que projetaient des restes de vitraux ; c'est un peu ce genre de lumière dont l'écrivain imagé, fantaisiste et pittoresque, entourera un jour les événements et les héros de son histoire. Les premières années de Michelet furent sans gaîté, comme celles de tous ceux qui appartiennent à des familles besogneuses. Il lut *Boileau* et l'*Imitation;* puis, quand il eut atteint sa quinzième année, on le fit entrer au collège Louis-le-Grand, où il trouva un conseiller affectueux dans son professeur de rhétorique, Villemain. A cette époque, il était déjà maître de sa plume, et l'on a conservé du brillant rhétoricien un devoir qui atteste de la méthode, de la verve, avec une certaine sobriété savante : c'est le discours prononcé par Dion Chrysostome après la mort de Domitien. Une fois docteur ès lettres, Michelet accepta une chaire d'his-

toire au collège Ste-Barbe. C'est à ce moment qu'il se maria, pour ne trouver dans cette première union qu'une somme très discutable de bonheur.

Il se présenta au public avec ses *Tableaux chronologiques d'histoire*, et une traduction de la *Scienza nuova* de Vico; mais on doit considérer comme son véritable début le résumé de trois cents pages où il nous a raconté les principaux événements accomplis de 1453 à 1789. L'auteur s'y montre avec les qualités qu'il exagérera et dénaturera plus tard, la vie, la chaleur et le mouvement ; la méthode elle-même, chose rare chez lui, est irréprochable, ou peut s'en faut. Enfin, à chaque page, des réflexions substantielles ou des traits ingénieux. Cet ouvrage réussit, et valut à Michelet le titre de professeur d'histoire à l'École Normale supérieure, où bientôt il aura pour élèves Chéruel, Monty, Dreyss, Duruy. En 1831, parut l'*Histoire de la République romaine*, où, dépassant le scepticisme de Niebuhr lui-même, il rejette en bloc tous les développements que Tite-Live a consacrés aux successeurs de Romulus. Pour lui, la certitude commence à l'anecdote de la folie simulée par Brutus ! Cette rigueur d'exclusivisme constitue un excès non moins regrettable que la crédulité absolue de l'auteur *de la Grandeur et de la décadence*, qui accepte tout, la louve qui nourrit, le roman de Remus et de son bond intempestif par-dessus le fossé, la dissection instantanée de Romulus opérée en plein Champ de Mars par des sénateurs indélicats, la biche de Numa, les augures qui découpent les cailloux en tranches à l'aide d'un rasoir, le prince qui fait voltiger les têtes de pavot, symbole extra-lucide de la nécessité d'opérer la section du col aux grands, et autres contes de la mère l'Oie ! Mais à côté de ces traditions et de ces légendes, il y a des portions vraies, des faits incontestables ; ainsi l'acquisition par Ancus Martius de la

ville d'Ostie, qui devint le port de Rome, la fondation, par le chef de la dynastie étrusque, du Cirque et du Cloaca Maxima, l'établissement du cens, l'institution des centuries par Servius, la construction du Capitole et la conquête du Latium par Tarquin le Superbe. On surpassera malaisément le chapitre consacré au palpitant récit des guerres puniques, de ce gigantesque duel entre la bravoure intéressée des mercenaires et le génie méthodique des légions romaines, entre l'audace inexplicable d'un Annibal et la ténacité de Fabius, ce « duc de fer » de l'antiquité, entre Rome et Carthage, entre cette caserne et ce comptoir ! Le talent de l'écrivain était mûr pour lutter avec Tacite comme il venait de rivaliser avec Tite-Live. La peinture de la dégradation morale du peuple-roi mis à l'engrais par les empereurs, gorgé d'annones, saturé de congiaires, fatigué de jeux du Cirque, semblait devoir tenter le grand coloriste, qui passe outre, incapable de résister à son désir de dérouler dans un vaste tableau les glorieuses destinées de la France.

Tout le monde sait par quelle bizarrerie ce grand monument se compose de deux ailes qui ne présentent aucun rapport de similitude, la première, œuvre d'un homme de génie, la seconde, d'un malade, pour ne pas dire plus. Des origines de la Gaule jusqu'à Louis XII, le récit se suit, s'enchaîne, se distribue avec régularité, clarté, souvent avec éloquence; mais depuis les guerres d'Italie jusqu'à la convocation des Notables, ce n'est plus qu'un libelle haineux, une continuelle diffamation de la royauté et de l'Église, un cours de pathologie et de pharmacie rédigé en une langue épileptique et *verticale* (1) ! D'où provient cette différence ? C'est

(1) Cette expression est de Sainte-Beuve. Il entendait par là que l'auteur procédait par petites phrases énigmatiques, épigrammatiques, sans contours et surtout sans verbes. (Cf. *Journal des frères de Goncourt.*)

qu'au moment où l'écrivain aborda le règne de Louis XII, l'opinion publique, à la suite des Lamartine et des Louis Blanc, s'engouait des hommes et des choses de la Révolution. Michelet voulut avoir sa part de popularité, et, franchissant trois siècles, il sauta hardiment à la séance du 5 mai 1789, et se mit à raconter le drame en cinq actes qui se déroule à travers la Constituante, la Législative, la Convention, la Terreur et le Directoire. Alors seulement il revient à son histoire de France. Mais le mal était fait ! A la lueur de tant de crimes et de tant de forfaits, à la réverbération de tous ces flots de sang, de toutes ces orgies de la guillotine, sa vue s'était troublée, son jugement avait dévié de la ligne droite. Allez donc raconter le passé d'une plume impartiale, quand vous avez au cœur la conviction naïve mais coupable que Danton est le Moïse des temps nouveaux, et que les Tables de la loi destinées à moraliser les générations de l'avenir, sont précieusement conservées dans les archives du club des Cordeliers !

Entre autres morceaux brillants, on remarque surtout dans le premier volume le tableau des invasions barbares, dont quelques détails ont pu être contestés ou démentis par l'érudition contemporaine, mais dont l'ensemble est reproduit avec une rare énergie de diction. Le deuxième volume s'ouvre par la géographie de la France ; ces 130 pages, dans la pensée de l'auteur, doivent expliquer les événements par l'étude attentive du sol. Ne serait-on pas autorisé à relever cette prétention comme une tendance au fatalisme ? Mais donnons une idée de cette prose pleine de saveur :

« La sèche et sombre contrée d'Autun et du Morvan n'a rien de l'aménité bourguignonne. Celui qui veut connaître la vraie Bourgogne, l'aimable et vineuse Bourgogne, doit remonter la Saône par Châlons, puis

tourner par la Côte-d'Or au plateau de Dijon, et redescendre vers Auxerre ; bon pays, où les villes mettent des pampres dans leurs armes, où tout le monde s'appelle frère ou cousin, pays de bons vivants et de joyeux noëls. Aucune province n'eut plus grandes abbayes, plus riches, plus fécondes en colonies lointaines : St-Bénigne à Dijon ; près de Mâcon Cluny ; enfin, Cîteaux à deux pas de Châlons. Telle était la splendeur de ces monastères, que Cluny reçut une fois le pape, le roi de France, et je ne sais combien de princes avec leur suite, sans que les moines se dérangeassent... La Bourgogne est le pays des orateurs, celui de la pompeuse et solennelle éloquence. C'est de la partie élevée de la province, de celle qui verse la Seine, de Dijon et de Montbard, que sont parties les voix les plus retentissantes de la France, celles de saint Bernard, de Bossuet et de Buffon. Mais l'aimable sentimentalité de la Bourgogne est remarquable sur d'autres points, avec plus de grâce au nord, plus d'éclat au midi. Vers Semur, la bonne madame de Chantal, et sa petite-fille, madame de Sévigné ; à Mâcon, Lamartine, le poète de l'âme religieuse et solitaire... »

Et cette apostrophe !

« Pousse donc, ma belle et forte France, pousse les longs flots de ton onduleux territoire au Rhin, à la Méditerranée, à l'Océan. Jette à la dure Angleterre la dure Bretagne, la tenace Normandie ; à la grave et solennelle Espagne oppose la dérision gasconne ; à l'Italie la fougue provençale ; au massif empire germanique les solides et profonds bataillons de l'Alsace et de la Lorraine ; à l'enflure, à la colère belge, la sèche et sanguine colère de la Picardie, la sobriété, la réflexion, l'esprit disciplinable et civilisable des Ardennes et de la Champagne. »

Ce n'est pas sans raison qu'on reproche à Michelet

d'en prendre trop à son aise avec l'histoire, consacrant tantôt des développements exagérés à des faits accessoires, tantôt passant avec une vertigineuse rapidité sur des périodes d'une importance évidente, ou bien encore racontant à demi-mot, comme pressé d'en finir, ou parce qu'il suppose que l'on sait déjà, et qu'il est inutile d'insister. Croirait-on, par exemple, que dans le tome II, qui contient 700 pages, et qui va de Robert le Pieux à S. Louis, les règnes de Henri et de Philippe occupent à peine une douzaine de lignes ? De telles excentricités sont regrettables. Mais quelle science de bon aloi dans ces notes qui illuminent le bas des pages, quelle opulence de renseignements, quelle plantureuse moisson recueillie à travers les poésies et les chroniques de chaque époque ! En 1831, Michelet était entré aux Archives, comme chef de la section historique, et de sa promenade dans les profondeurs de ces nouvelles catacombes, il garda une impression vivace, durable. Comme cet Allemand qui mettait le pied sur le seuil d'un monastère breton, il eût dit volontiers : « Voici l'habitation que j'ai choisie, voici mon repos au siècle des siècles ! » A travers le silence de mort de ces casiers jaunis par le temps, et l'apparente rigidité de ces longues enfilades de galeries, il reconnut bientôt la vie, il sentit le mouvement. Le jeune érudit se voyait entouré par cette multitude de papiers et de parchemins, qui, tous, semblaient lui demander d'être consultés, déchiffrés ; à tous il promettait de les rendre au jour, de les faire sortir de leur *in pace*. Et il tint parole !

Le récit des Croisades donne bien mieux la sensation des temps évanouis que l'académique narration de Michaud. Les principaux personnages de ces pieuses expéditions reparaissent à nos yeux, agissant, pensant, souffrant, surtout Pierre l'Ermite, appelé aussi

Pierre le Capuchon,(a cucullo,) Godefroy de Bouillon, dont le seul défaut, si l'on en croyait ses domestiques, était de rester trop longtemps dans les églises, Bohémond, fils de Robert l'Avisé, qui inspire tant d'intérêt et de crainte à la curieuse et crédule Anne Comnène. Merveilleuses, les pages sur Héloïse et Abélard ! Le portrait de saint Bernard est d'un saisissant relief :

«... Saint Bernard trouva Cîteaux trop splendide et trop riche ; il descendit dans la pauvre Champagne et fonda le monastère de Clairvaux. Là, il put mener à son gré cette vie de douleurs qu'il lui fallait. Rien ne l'en arracha ; jamais il ne voulut entendre à être autre chose qu'un moine. Il eût pu devenir archevêque et pape. Forcé de répondre à tous les rois qui le consultaient, il se trouva tout-puissant malgré lui, et condamné à gouverner l'Europe... On s'étouffait pour toucher le saint, on s'arrachait un fil de sa robe, toute sa route était tracée par des miracles. Mais ce n'étaient pas là ses plus grandes affaires ; il se prêtait au monde et ne s'y donnait pas. Homme de vie intérieure, d'oraison et de sacrifice, personne, au milieu du bruit, ne sut mieux s'isoler. Les sens ne lui disaient plus rien du monde. Il marcha tout un jour le long du lac de Lausanne, et, le soir, demanda où était le lac. Il buvait de l'huile pour de l'eau, prenait du sang cru pour du beurre. Il vomissait presque tout aliment. C'est de la Bible qu'il se nourrissait, et il se désaltérait de l'Évangile. C'était un esprit plutôt qu'un homme qu'on croyait voir, quand il paraissait devant la foule, avec sa barbe rousse et blanche, ses blonds et blancs cheveux, maigre et faible, à peine un peu de vie aux joues. Ses prédications étaient terribles ; les mères en éloignaient leurs fils, les femmes leurs maris ; ils l'auraient tous suivi au monastère (1). »

(1) Cf. *Hist. de France*, tome II, pages 287, 288. Édition de 1835.

Parmi les portraits que renferment la *Retraite des Dix Mille*, la *Conspiration de Catilina* ou les *Annales*, en est-il beaucoup de supérieurs à ce tableau qui nous fait si bien connaître le grand adversaire d'Abélard, de Gilbert de la Porée (1), du moine Raoul (2) ? Avec quel art tous les traits n'ont-ils pas été choisis! Comme ils concourent heureusement à l'unité d'impression ! Ne voyons-nous pas, comme si nous avions vécu de son temps, le grand homme qui fut l'oracle du douzième siècle ? Or, les passages de cette valeur ne se comptent plus, soit que l'historien nous raconte la guerre contre Amaury de Montfort ou la vie de saint François d'Assise, soit qu'il apprécie l'épopée au moyen âge ou la valeur de l'art gothique.

Comme le héros d'un roman fameux aimait Notre-Dame de Paris et ses cloches, ainsi Michelet aime et scrute infatigablement les cathédrales de notre vieille France. Cette étude lui a suggéré plus d'une remarque curieuse et vraie. Par exemple, sans ces chefs-d'œuvre d'un art patient, sans les vitraux qui sont l'honneur de nos séculaires basiliques, aurait-il, avec une si lumineuse netteté, pu fixer la ligne de démarcation où commencent, au moyen âge, les tendances au scepticisme, disons le mot, les affirmations de la libre-pensée? Que l'on examine, en effet, les peintures sur verre des onzième et douzième siècles : quand elles représentent la résurrection de Jésus-Christ, on voit le Sauveur sortir de son tombeau sans qu'un seul témoin assiste au miracle ; au XIIIe siècle, les croyances ne sont plus aussi robustes, la piété a reçu de cruelles atteintes, et désormais les artistes prendront la précaution d'ajouter un certain nombre de personnages, dont le rôle est

(1) Célèbre philosophe, qui réduisit à six les dix catégories d'Aristote.

(2) Le véritable ancêtre de l'anti-sémitisme : il enseignait que c'était un devoir pour les chrétiens de massacrer tous les Juifs.

d'attester la réalité de ce surprenant retour à la vie. Considérez ces soldats ! les uns sont éblouis, d'autres semblent méditer, d'autres encore manifestent la stupéfaction ou la crainte.

Ce n'est là, dira-t-on, qu'un détail, mais qui oserait nier que, suivant le mot de Bacon, ce ne soit un de ces *faits éclatants* dont la valeur, au point de vue de l'interprétation, représente un grand nombre de faits ordinaires ?

Michelet doit à l'archéologie tout un ensemble de matériaux de la plus incontestable utilité : vitraux et verrières ont eu, à ses yeux, l'importance des parchemins et des diptyques. Rien ne lui a échappé : il a tout noté, les plus capricieux replis de l'archivolte du grand portail, les médaillons historiés qui décorent les portes de bronze, les balustrades écussonnées du blason des seigneurs ou des évêques. Que voyait-il dans les dix églises de Troyes? Les vitraux lui racontent la jeunesse de saint Louis et la régence de la reine Blanche. Ici, la révolte, puis la soumission du pétulant trouvère Thibaut de Champagne. Là, Blanche de Castille enseigne à son fils les lettres de l'alphabet. Plus loin, c'est une cérémonie touchante entre toutes, la translation à Paris de la Couronne d'épines achetée par le saint roi aux empereurs byzantins. Dans la basilique de Reims, c'est Charlemagne, avec son épée, la formidable *Joyeuse*, qui ne servit à rien moins qu'à décapiter *cinq cent mille Saxons en un seul jour!* A Sens, sur un vitrail, se déroule toute la vie de saint Thomas Becket, depuis le moment où il coiffe la mitre à Cantorbéry jusqu'au jour de son assassinat (1).

L'historien a quelquefois, souvent même, amplifié outre mesure la signification de ces œuvres d'un art

(1) Cf. Didron (du Comité historique des Arts, etc.), *Revue de Paris*, Mars 1848.

sincère et naïf, mais jamais, il convient de le dire, il n'est tombé dans les excès de crédulité de ces savants qui, voyant, « à Notre-Dame des Épines, des anneaux de fer scellés contre une muraille du XVe siècle pour attacher les ânes le jour de la fête, se figurent, sur la foi des traditions, que ces anneaux ont été placés en cet endroit pour attacher les chevaux d'Attila (1). »

On s'en va répétant que Michelet a donné une marque décisive de divination critique lorsqu'il a brusquement terminé le moyen âge aux premières années du règne de Charles VII. La date n'est-elle pas un peu prématurée ? On sait bien que l'époque où Philippe-le-Bel est sur le trône est celle du triomphe des manants, des procureurs astucieux, des professeurs sans scrupule, (Nogaret, etc.,) des agents du fisc, des faux monnayeurs, couverts ou non du manteau des lys, mais est-ce une raison suffisante pour affirmer que dès lors « le chêne féodal tombait en pourriture ? » Michelet mérite-t-il aussi tant d'éloges pour avoir renoncé à suivre le bon Froissart, trop acquis aux splendeurs des fêtes et des tournois, et s'être attaché, le premier, à la narration du Florentin Villani, marchand de son état, et qui a les préjugés, la vue basse et les rancunes de sa profession ? Villani, du reste, n'est-il pas trop rapproché des événements, et, par conséquent, trop en dehors des lois de la perspective pour que son appréciation soit équitable et son impartialité absolue ? Aurez-vous enfin allégué une preuve péremptoire de la disparition des traditions chevaleresques à la fin du XIVe siècle, quand vous m'aurez rappelé que, lorsque les parrains d'armes donnèrent solennellement l'accolade aux deux fils du duc d'Anjou, la cour se demanda, avec les ricanements d'une curiosité moqueuse, ce que signifiait cette cérémonie démodée ? Il demeure acquis

(1) Cf. id. ibid.

au débat que la thèse de Michelet ne résiste pas à l'examen : il est incontestable que les temps modernes ne commencent qu'à l'époque où la finesse diplomatique d'un Charles-Quint triomphe de la chevaleresque bravoure d'un François Ier, où la loyauté cède la place à la félonie, où les combattants en champ clos, au lieu de viser la poitrine, coupent traîtreusement le jarret à leur adversaire. Le moyen âge meurt au coup de Jarnac !

Ce dont nul ne s'était douté avant notre historien, qui, toujours en quête de paradoxes, rencontre parfois des vérités, c'est que les guerres du XIVe siècle, d'ordinaire considérées au point de vue exclusivement politique, doivent l'être surtout au point de vue commercial. Il cherche l'explication des premières batailles de la guerre de Cent ans, de Crécy et de Poitiers, « au comptoir des marchands de Bordeaux et de Bruges. » Après avoir rappelé l'insurrection de ces populations flamandes qui ne veulent pas rompre avec l'Angleterre, dont les laines assurent et font vivre leur industrie, il constate que le siège de Calais est une expédition provoquée par des jalousies de trafics et d'échanges, et que le prince anglais n'était là que comme le représentant des marchands de Londres, ruinés par les corsaires de l'intrépide cité. « Si Édouard montra tant d'acharnement contre les habitants de Calais, c'est qu'il avait promis d'écraser dans leur nid ces oiseaux de proie qui désolaient, depuis si longtemps, le commerce britannique (1). »

A Calais, en 1347, avec Eustache de Saint-Pierre apparaît le patriotisme local, de province, de clocher ; un peu plus tard, on voit naître le sentiment de la nationalité, le dévouement au pays, l'amour de la France. Quand on cède la Rochelle à l'Angleterre, la

(1) Cf. E. Souvestre, Historiens français.

Rochelle s'indigne et déclare qu'elle *se soumettra aux Anglais de lèvres, de cœur, jamais !* Bientôt ce sera la Pucelle qui donnera la vraie formule de ce sentiment nouveau quand elle dira : *Le cœur me saigne chaque fois que je vois le sang d'un Français.* A travers tout ce fourmillement de coups de lances, à ces heures lugubres de la *Peste Noire*, dans ces provinces incendiées et saccagées par les soudards anglais, Michelet s'efforce de retrouver ses ancêtres, de noter les progrès que fait Jacques Bonhomme, de suivre l'hsitoire du peuple. « Nous irons prendre le peuple dans cette grande mêlée, sous l'éperon des gentilshommes, sous le ventre des chevaux. Souillé, défiguré, nous l'amènerons tel quel au jour de la justice et de l'histoire, afin que nous puissions lui dire : Vous êtes mon père et vous êtes ma mère. Vous m'avez conçu dans les larmes. Vous avez sué la sueur et le sang pour me faire une France. Bénis soyez-vous dans votre tombeau! Dieu me garde de vous renier jamais ! » Mais le bouillonnement, la sève, la vie, cette espèce d'effervescence, qui sont les caractéristiques de la manière de Michelet, ne s'accusent jamais autant que dans le livre qu'il a consacré à la sainte de Domremy. Il disait avec une joie naïve, avec une fierté toute paternelle: « *Ma* Jeanne d'Arc. » Pardon, poète, elle est nôtre aussi. Pourquoi, et de quel droit l'accaparer ? Parce que vous l'avez aimée ? Mais nous l'aimons autant que vous, autrement, peut-être ! Et quel est le cœur assez gangrené pour ne pas palpiter au récit des miraculeuses aventures de la brave guerrière ? Un homme seul, est-ce bien un homme ? le Voltaire de la *Pucelle*, a essayé de la salir. Puissent ces injures sacrilèges ne pas retomber sur sa tête au jour de la grande répartition! Quant à Michelet, rendons-lui la justice d'avoir élevé en l honneur de la noble paysanne lorraine un véritab.e monument : certes, les

assises n'en sont pas faites à chaux et à sable, et les stigmates du temps sont, en plus d'un endroit, imprimés sur la façade ; mais, dans le fond, les intentions du biographe étaient bonnes ; il n'a pas craint de montrer que la force de Jeanne lui vient de sa piété, de sa douce croyance en la bonté, la justice de Dieu ; il n'a pas fait de la libératrice de la France une espèce de hallucinée mûre pour la Salpêtrière, une misérable machine à expériences pour les Charcots du XVe siècle ! Citons :

« Une enfant de douze ans, une toute jeune fille, confondant la voix de son cœur avec la voix du ciel, conçoit l'idée étrange, improbable, absurde, si l'on veut, d'exécuter la chose que les hommes ne peuvent plus faire, de sauver son pays. Elle couve son idée pendant six ans sans la confier à personne ; elle n'en dit rien même à sa mère, rien à nul confesseur. Sans nul appui de prêtres ou de parents, elle marche tout ce temps seule avec Dieu, dans la solitude de son grand dessein. Elle attend qu'elle ait dix-huit ans, et alors, immuable, elle l'exécute malgré les siens et malgré tout le monde. Elle traverse la France ravagée et déserte, les routes infestées de brigands ; elle s'impose à la cour de Charles VII, se jette dans la guerre ; et dans les camps qu'elle n'a jamais vus, dans les combats, rien ne l'étonne ; elle plonge intrépide au milieu des épées ; blessée toujours, découragée jamais, elle rassure les vieux soldats, entraîne tout le peuple, qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé ! La pauvre fille, de sa chair pure et sainte, de ce corps délicat et tendre, a émoussé le fer, brisé l'épée ennemie, couvert de son sein le sein de la France. La récompense, la voici. Livrée en trahison, outragée des barbares, tentée de ceux qui essaient en vain de la prendre par ses paro-

les, elle résiste à tout en ce dernier combat, elle monte au-dessus d'elle-même, éclate en paroles sublimes, qui font pleurer éternellement. Abandonnée et de son roi et du peuple qu'elle a sauvés, par le cruel chemin des flammes elle revient dans le sein de Dieu. »

Le point culminant de cette première partie du récit est la lutte engagée entre le misérable Job de la Seine, devenu roi par la mort de Charles VII, et le tout-puissant Crésus des bords de l'Yonne, qui déjà escompte l'avenir. A ce livre surtout s'applique, dans toute sa vérité, le mot de Michelet appelant l'histoire une *résurrection.* Ils sont animés d'un souffle véritable, ils se démènent, intriguent, ils pensent tout haut, ils mentent sciemment devant nous, tous les personnages de ce drame héroï-comique. Le voyez-vous, ce roi à la Triste Figure, avec son béret brun, son vieil habit usé, à côté du duc de Bourgogne, ruisselant de pierreries et tout fier de chaperonner son humble client ? Mais que le protecteur prenne garde ! le prince besogneux a déjà trouvé le moyen de ramasser l'argent nécessaire au rachat des villes de la Somme. Gros crève-cœur pour le vassal gorgé d'or et d'argent, uniquement avide de puissance et de conquêtes !

« Le sacre de Reims fut le triomphe du duc de Bourgogne ; le roi n'y brilla que par l'humilité. Le duc, du haut de son cheval, et dominant la foule de ses pages, de ses archers à pied, « avait la mine d'un empereur ; » le roi allait devant, comme pour l'annoncer. Il semblait être là comme pour faire valoir par le contraste cette pompe orgueilleuse. On démêlait à peine les nobles bourguignons, les gras flamands, enterrés qu'ils étaient dans leur épais velours, sous leur pesante orfèvrerie massive... Le roi, tout au revers, semblait l'homme de l'autre monde. Il se montrait fort humble, pénitent, âprement dévôt. Dès minuit, la veille du

sacre, il alla ouïr matines, communia. Le matin, il était au chœur, il attendait la sainte Ampoule qui devait venir de Saint-Remy, apportée sous un dais. A peine sut-il qu'elle était arrivée aux portes, vite il y courut, « et se rua à genoux. » A deux genoux, mains jointes, il adora. Au banquet, il dîna, couronne en tête ; mais comme cette couronne du sacre était large et ne tenait pas juste, il la mit tout bonnement sur la table, et, sans faire attention aux princes, il causa tout le temps avec Philippe Pot qui était au dos de sa chaise, un gentil et subtil esprit (1). »

Voilà Michelet avec sa verve primesautière, son talent pictural, sa phrase expressive, son habileté presque unique à tout représenter sous forme de symboles, à tout aviver par l'allusion ou l'ironie, son habitude de s'adresser, dans ses apostrophes sibyllines, aux sens, à l'imagination, à l'intelligence et au cœur ! Qu'est-ce donc que l'histoire, si l'idéal de ce genre de composition n'est pas atteint par ce psychologue, ce coloriste, ce magicien? Quelles exceptionnelles facultés exige le récit du passé pour qu'il semble qu'on soit autorisé à réclamer quelque chose en plus ? Est-ce que l'écrivain se présentait avec une préparation insuffisante? Son *Journal intime*, récemment publié, nous apprend quelle somme formidable de viatiques de toute nature il avait réunis avant de s'engager dans ce voyage immense à travers les annales de notre pays. Surtout gardez-vous bien de dire que nous avons en face de nous un assembleur plus ou moins harmonieux de syllabes et de périodes. Peu de sciences lui sont restées étrangères : il a multiplié les pointes dans toutes les directions, et son érudition est presque encyclopédique. Déjà licencié ès lettres, docteur, il continue, pour s'entretenir la main et nourrir son intelligence, à traduire les auteurs grecs,

(1) Cf. *Hist. de France*, tome VI, init.

latins, anglais ; il compose des vers dans la langue de Sophocle, de Virgile et de Milton; il suit avec assiduité des cours de mathématiques, de physique, de chimie et de physiologie; il étudie les prophètes; il sonde, infatigable pionnier, l'origine de la législation chez tous les peuples; il se plonge avec ravissement dans la contemplation de la nature ; il ne néglige aucun des philosophes indiens; il pousse jusqu'à la science de l'ancienne Perse; comme Lafontaine, nouveau Polyphile, il aime tout, les faibles, les déshérités, les infimes et les infirmes, les peuples civilisés et les malheureux abrutis dans les limbes de l'état sauvage ; il frappe à toutes les portes, pénètre dans toutes les écoles, et ce maître se fait disciple, pour trouver un enseignement nouveau auprès de ceux que la renommée lui signale comme les protagonistes de n'importe quelle science ou quel art. Ajoutez qu'il est rompu avec toutes les difficultés, brisé sur tous les problèmes de l'art héraldique, de la chronologie, de la géographie, de la topographie, de l'ethnographie ! Eh bien, avec toutes ces qualités et tous ces avantages, il n'est pas, tant s'en faut, l'historien modèle, ce *narrator absolutus* rêvé par les rhéteurs antiques. On se dit qu'il doit y avoir là-dessous quelque mystère, quelque immense lacune, quelque vice caché. Rien de plus vrai. Michelet a un tort irrémissible, un défaut qui neutralise ces supériorités, il *écrit avec ses nerfs*. Or, l'histoire réclame avant tout un jugement froid, une dialectique imperturbable, une allure didactique, un je ne sais quoi de grave, d'austère, de réservé, qui est le propre de Thucydide, de Salluste, de Polybe. Voulant donner une idée de la manière oratoire de son grand contemporain Tacite, Pline le Jeune nous apprend qu'il était σεμνός, mot qui ne saurait se rendre que par notre adjectif *auguste*. La σεμνότης manque à Michelet !

Martin (Henri), né à St-Quentin en 1810, était le fils d'un juge au tribunal ; il opta d'abord pour la carrière des lettres, non sans avoir fait un peu de droit, et, vers 1830,il débutait,comme tant d'hommes politiques, par un volume de vers ténébreux, et ce roman sentimental que tout honnête clerc de tabellion tient en réserve sous ses *minutes*. Le jeune Henri essaya même de ravir au chantre de Lisette le sceptre de la chanson: ses refrains n'ont pas survécu ! En 1834, sur les conseils d'un excellent homme doublé d'un érudit,le bibliophile Jacob, il commença la publication de son *Histoire de France*, qui lui coûta vingt ans de recherches et de remaniements, soit dix ans de moins que n'en avait demandés au bon abbé Barthélemy le long enfantement du *Jeune Anacharsis*.

Si l'on s'en tient aux points de vue où l'auteur s'est placé pour découvrir les origines les plus cachées des populations qui s'implantèrent en Gaule, l'ouvrage semble plus complet que celui de Michelet, et ne vaut pas, du reste, celui de Gabourd. Il étudie le caractère du Gaulois, ce mélange de Celte et de Kymris, avec une attention émue, et, après Strabon, Tacite, César, il nous expose les mœurs, le caractère, les instincts primordiaux de cette race allègre et vaillante. L'érudition de H. Martin, d'abord mise en doute, et, sur un certain nombre de points, souvent trouvée en défaut, s'est peu à peu, au fur et à mesure des éditions successives, complétée, raffermie et justifiée. Parmi les morceaux les plus vigoureux, la critique a signalé les chapitres consacrés à l'antagonisme des Francs, des Burgondes et des Wisigoths, à l'invasion arabe, au gigantesque travail de rénovation et d'organisation tenté, sinon mené à bonne fin, par le fier guerrier qui repose à Aix-la-Chapelle. Mais il semble difficile d'admettre la théorie de l'auteur sur ce qui concerne la

prépondérance de l'élément druidique sur l'élément romain dans les premiers siècles de notre histoire. Les Druides vivaient au fond de solitudes inaccessibles, et les Gaulois, de leur côté, éparpillés dans les forêts, échappaient ainsi à cette influence. Au contraire, les Romains favorisaient la mythologie du peuple vaincu, dont les analogies avec la leur étaient frappantes.

On a beaucoup loué l'unité de proportions, la symétrie raisonnée, la marche savamment ascensionnelle de l'œuvre de H. Martin. Pour ne citer qu'un exemple, cet historien n'a pas commis la faute tant reprochée à Voltaire. Au lieu, par exemple, de partager le règne de Louis XIV en deux parties distinctes, l'une comprenant les guerres, l'autre exposant les mouvements littéraire, artistique et scientifique, il a, s'arrêtant au moment précis où le grand roi est arrivé à l'apogée de sa gloire, suspendu le cours de la narration, et présenté le tableau des progrès accomplis par tant d'hommes célèbres dans les multiples manifestations de la pensée. Obéissant à l'espèce d'injonction formulée par Villemain dans son *Cours de littérature*, il suit un plan nouveau : cette modification est-elle aussi légitime, aussi féconde en résultats, que l'avait supposé l'éloquent professeur ? Eh quoi! vous me retracez les grandes œuvres du règne de Louis XIV? De quel règne parlez-vous ? Il y en a trois, au bas mot. Ne sont-ce pas trois règnes séparés, absolument distincts, que ceux qui vont de 1643 à 1661, époque de trouble dans la rue et de licence dans les esprits; de 1661 à 1688, époque de régularité et d'ordre; de 1688 à 1715, époque de revers et de pamphlets ? En vous arrêtant à la date de la paix de Nimègue, vous avez la prétention d'énumérer tous les hommes remarquables et toutes les œuvres importantes qui ont paru dans ce formidable espace de temps, plus de trois quarts de siècle ! Quel rapport

entre le *Socrate* de Balzac et la *Lettre à l'académie* de Fénelon, entre la vénération de Boileau et de Racine pour l'antiquité, et les libelles de Perrault et de Lamothe contre les auteurs grecs et latins? Supposez-vous que les idées et les croyances soient les mêmes lors de la guerre de Hollande et à la journée de Malplaquet, quand Turenne est vainqueur à Sintzheim ou quand, après la capture de Villeroy, les Français « rendent grâces à Bellone ? » C'est là une pure con-confusion, de nature à brouiller toutes les idées du lecteur. Le manque de plan de Voltaire est préférable mille fois au *plan* de H. Martin.

Que dire maintenant du style? Prenons une des pages les mieux réussies : il s'agit de la première bataille de Poitiers :

« Durant sept jours, l'Orient et l'Occident s'examinèrent avec haine et terreur ; les deux armées, ou plutôt les deux mondes, s'inspiraient un étonnement réciproque par la différence des physionomies, des armes, des costumes, de la tactique : les Francks contemplaient d'un œil surpris ces myriades d'hommes bruns, aux turbans blancs avec burnous blancs, aux boucliers ronds, aux sabres courbes, aux légères zagaies, caracolant parmi des tourbillons de poussière sur leurs cavales échevelées; les cheiks musulmans passaient et repassaient au galop devant les lignes gallo-teutoniques, pour mieux voir les géants du nord avec leurs longs cheveux blonds, leurs heaumes brillants, leurs casques de peau de buffle ou de mailles de fer, leurs longues épées et leurs énormes haches.

» Enfin le septième jour, qui était un samedi de la fin d'octobre, les Arabes et les Maures sortirent de leurs tentes, aux cris des muezzins appelant le peuple fidèle à la prière; ils se déployèrent en ordre dans la plaine, et après la prière du matin, Abd-el-Rahman donna le

signal. L'armée chrétienne reçut sans s'émouvoir la grêle de traits que firent pleuvoir sur elle les archers berbères; les masses de la cavalerie musulmane s'ébranlèrent alors, et, poussant leur fameux cri de guerre : DIEU seul est grand! tombèrent comme un immense ouragan sur le front de bataille des Européens. La longue ligne des Francks ne ploya pas, et resta immobile sous ce choc épouvantable, *comme un mur de fer, comme un rempart de glace ; les peuples du septentrion demeurèrent serrés les uns contre les autres, tels que des hommes de marbre.* Vingt fois les Musulmans tournèrent bride pour reprendre du champ, et revenir avec la rapidité de la foudre; vingt fois leur charge impétueuse se brisa contre cette zone inébranlable; les colosses d'Austrasie, se dressant sur leurs grands chevaux belges, recevaient les Arabes sur la pointe du glaive, et frappant de haut en bas ces petits hommes du Midi, les perçaient d'outre en outre par d'effroyables estocades..... Au point du jour, les Francks revirent blanchir les tentes ennemies à la même place et dans le même ordre que la veille ; aucun bruit ne s'entendait, aucun mouvement n'apparaissait dans les quartiers arabes. Karle, pensant que les Musulmans allaient sortir en armes d'un instant à l'autre, fit tous les préparatifs de l'attaque, et envoya des éclaireurs à la découverte. Ceux-ci s'avancèrent à travers des milliers de corps morts, entrèrent dans les premières tentes : elles étaient vides ; il ne restait pas un seul homme en vie dans ce vaste camp ; les débris harassés de l'armée musulmane étaient partis en silence à la faveur des ténèbres, abandonnant tout, hormis leurs chevaux et leurs armes. »

Évidemment, ni la couleur historique ni une sorte de débit couramment continué ne se font trop désirer dans cette narration, bien que cette couleur soit jetée

avec une sorte d'inexpérience, comme entassée par un artiste moins habile que désireux de bien faire, et que ce débit présente quelque chose de forcé, atteste l'effort laborieux d'un écrivain à qui le mot résiste parfois, au lieu d'être un don naturel, source facilement jaillissante, comme dans Vertot ou Rollin lui-même. Puis, l'avouerons-nous, on sort de la lecture de ces doctes et forts volumes avec une impression de fatigue, avec un sentiment de gêne. En effet, le style est sans grâce, et, j'en appelle ici aux admirateurs d'A. Chénier, aux lecteurs de Boileau, il n'y a pas ce que l'on a appelé « la gaîté supérieure des œuvres immortelles. » *Le toit s'égaie et rit..... De figures sans nombre égayez...* Loin de nous la pensée de regretter ici l'absence de la gaîté rabelaisienne ou aristophanesque, de la bouffonnerie ou de la farce, si différentes de la sérénité et de la lumière ! La gaîté proprement dite, la bonne humeur, l'ironie sans malice, quelques traits permettant au lecteur de s'arrêter comme dans une halte souriante, et d'où l'on part avec une ardeur nouvelle, telles sont les qualités que nous cherchons vainement dans H. Martin, et ce que nous trouvons dans les anciens, même dans le plus grave, le plus impersonnel de tous, dans ce César absorbé par les mille soucis de la conquête d'un peuple indomptable.

Qui n'a présente à l'esprit cette page d'une touche si légère, où le spirituel rival, pour les grâces de l'esprit, des Atticus et des Catulle, se moque de la peur de ses compagnons d'armes ? Ceux-ci, jeunes gens de bonnes familles, viveurs ruinés, harcelés par les créanciers, avaient salué, avec des acclamations, la nomination de l'un d'eux à un gouvernement extérieur. « César se rend en Gaule ! Nous irons avec lui ! » C'était un moyen comme un autre de reculer le paiement des billets à ordre. Delà les Alpes, on était sûr de faire

bonne chère sans dépenser le moindre petit sesterce: l'ennemi paierait. Ils partent donc, le rire aux lèvres, brillant état-major du chauve général. Mais voici qu'aux environs de Besançon, on leur apprend que l'ennemi est proche, et quel ennemi ! Des colosses, aux yeux si terribles, que nul ne peut en supporter l'éclat, des sauvages que rien ne désarme, des risque-tout, d'un bonheur à la guerre qui ne s'est jamais démenti. Que devenir ? Voilà nos beaux-fils déconfits: libertins, évidés, sans ressort moral ni virils instincts, ils se désolent, se lamentent, voudraient bien ne pas avoir quitté Rome, et boire encore, sous de frais ombrages, le savoureux nectar de Falerne, ou même la piquette aigrelette de Sinuesse ! Quoi ! va-t-il donc leur falloir mourir ? Pour eux désormais l'important est de trouver un prétexte honnête dont ils puissent couvrir leur débandade. A tout prix, ils repasseront les Alpes, avec plus de rapidité mais moins de courage qu'Annibal. Que n'inventent-ils pas? L'un vient d'apprendre qu'un de ses oncles est mort ; l'autre, que le frère du camarade d'un sien affranchi s'est luxé le poignet. Rougissant de mentir, quelques-uns pleurent dans un coin de la tente ; ceux-ci, et non les moins en colère, envoient à tous les... replis du Styx l'idée biscornue qui leur est venue de s'engager en si malencontreuse affaire ; ceux-là enfin , avec de gros soupirs, font et paraphent leur testament. Ce dernier dit en prose vulgaire, *sermone pedestri*, ce que dira bientôt en belles strophes le fils d'un pauvre huissier nommé Flaccus : *Visendus ater flumine languido Cocytus* .. Puis l'historien, après ce petit tableau de genre, revient à sa gravité habituelle (1).

Comme Henri Martin, Louis Blanc appartient à l'école de la Révolution : il naquit à Madrid, d'un

(1) Cf. *Guerre des Gaules*, I, 34.

père fonctionnaire de Joseph. C'est le ciel castillan qui lui communiqua *cette flamme sèche*, sans chaleur et sans rayonnement que notait en lui, plus tard, dans une préface aigre-douce, son émule Michelet. Lui aussi, il fut clerc de notaire ! La Basoche est la plus grande pourvoyeuse de la littérature. De la poudre du greffe, il s'élança dans les bureaux de la presse départementale, fit sa trouée, distribua et reçut force horions, et, en 1840, converti ou plutôt naturellement tourné au socialisme, il publiait son livre retentissant de *l'Organisation du travail.*

Son coup de maître fut *l'Histoire de Dix Ans*, catapulte terrible qui fit chanceler le trône de Louis-Philippe, et valut à son auteur une popularité dont le résultat le plus clair fut sa promotion au pouvoir en 1848.

Les dix ans sont ceux qui s'écoulèrent depuis le jour où O. Barrot accompagna Charles X à Cherbourg jusqu'à la question Musset-Becker. Il n'est pas de lieu-commun plus aisé que de rappeler le degré de mécontentement des classes populaires après l'installation sur le trône du duc d'Orléans, « ce mandataire vénal des intérêts de la bourgeoisie. » C'était le peuple qui avait combattu, triomphé en Juillet, et quelle part lui faisait-on, la lutte terminée, l'ennemi commun étendu à terre ? Aucune. De là toutes ces émeutes, et, par contre-coup, les sanglantes répressions qui suivirent ; de là l'insurrection de Lyon, l'affaire de St-Merry, la machine Fieschi et les innombrables coups de pistolet tirés sur le roi-citoyen. Alors surgit la question du prolétariat. L. Blanc et son école affirment que le devoir de l'État est de s'occuper de « l'individu », de lui donner du travail, de le préserver de la misère, de le sauvegarder de la faim, cette détestable conseillère des crimes ! En fait, il avait raison, mais quand le Ministre du Progrès eut installé ses cartons au Luxembourg, après

Février, on ne voit pas qu'il ait, par une initiative quelconque, notablement contribué à reproduire le miracle de la multiplication des pains. La disette de 1847 aidant, ainsi que la mort du crédit, les ouvriers moururent sur la paille avec autant d'unanimité en 1848 qu'ils n'avaient fait en 1835 ou en 1840; tant les belles périodes sont un creux aliment, tant il est plus commode de dénoncer le mal que d'y obvier, de mettre le doigt sur la plaie que de la guérir, de pérorer en baralipton que de remplir les greniers publics !

Le passage suivant montrera les qualités et les défauts de cette langue de L. Blanc, à laquelle n'ont fait défaut ni la force ni le mouvement, mais dont l'âpreté et la fougue sont d'un sectaire plutôt que d'un historien. L'auteur étant trop rapproché des événements, il coudoyait, dans la rue ou dans les clubs, les hommes politiques soumis à sa juridiction, et, quoi qu'il ait pu dire à l'encontre, les haines de parti trouvaient trop facilement accès dans son cœur. Il s'agit, ici, de l'aspect offert par les rues de la capitale aussitôt après le jugement des *Ministres :*

« Le 22 décembre, l'agitation recommença et avec un caractère bien plus alarmant encore que la veille. Un drapeau noir fut déployé sur la place du Panthéon. Autour du Palais-Royal, autour du Palais du Luxembourg, la foule s'entassait en poussant des clameurs confuses. Le tambour appelait partout la garde nationale sous les armes. Mais elle était épuisée de veilles, de fatigues, et mécontente. Dans ce danger, on eut recours aux Écoles. Leur popularité était fort grande depuis le mois de juillet, et, en cette occasion, le gouvernement pouvait compter sur leur appui. Imbus des doctrines peu savantes du libéralisme, et animés d'une générosité de sentiments qui ne laissait guère place aux calculs d'une politique profonde, les

étudiants n'avaient vu, pour la plupart, que le côté chevaleresque de la question soumise à la France. D'ailleurs on avait parlé de pillage, et il serait beau après avoir, en juillet, défendu la liberté, de se précipiter de nouveau dans la rue pour défendre l'ordre ! On conçoit tout ce que devait avoir d'attrayant pour de jeunes hommes ce rôle modérateur qui semblait ajouter à leur importance et attribuer à leur jeunesse les vertus de l'âge mûr ! Ils se réunirent donc, firent une adresse qu'ils publièrent avec l'autorisation expresse du préfet de la Seine, se formèrent en bataillons civils, et, mêlés à la 12e légion, se mirent à parcourir la ville, demandant respect pour la loi, prêchant le calme et invitant la multitude à rentrer dans ses foyers. Les élèves de l'École polytechnique avaient revêtu ce magnifique uniforme que, cinq mois auparavant, les hommes du peuple couraient saluer avec enthousiasme. Les élèves des autres Écoles, pour se faire reconnaître, portaient leurs cartes à leurs chapeaux. Suivaient dix ou douze mille ouvriers qui, comprenant à peine les intentions des jeunes gens qui leur servaient d'avant-garde, faisaient retentir l'air de provocations et de menaces. Ainsi avaient reparu dans le Paris moderne ces processions des puissants écoliers par où s'était jadis manifestée l'anarchie du moyen âge. Car, jusque dans cette mission de paix adoptée par les étudiants, il y avait un principe de désordre (1). »

On le voit, L. Blanc attaque la bourgeoisie dans un style passablement bourgeois, nous voulons dire peu tapageur et bien honnête ! On pourrait souhaiter à cet écrivain, qui, en somme, vaut mieux que mille Procopes, plus de verve, d'originalité, de nerf, de véhémence et d'éclat. Certes, il a fallu que cet ouvrage, où quelques bonnes et généreuses pensées sont mal-

(1) Cf. *Hist. de 10 ans.* Ch. VI, p. 211 et seq. 6e édit.

heureusement étouffées par la maladie de l'utopie, le parti pris de la critique et la rage du dénigrement, eût de sérieuses et solides qualités, ou qu'il vînt bien à propos, pour fermer les yeux du public sur cette prose terne et cette allure chélydonienne ! Comparez avec Tacite racontant une sédition de prétoriens, qui se révoltent et massacrent des centurions et un tribun, parce qu'ils croient qu'on vient d'enfermer, d'assassiner l'empereur Othon :

« L'élan des soldats ne s'arrêta même pas devant les postes du palais ; ils se précipitent dans la salle du banquet, demandent qu'on leur fasse voir Othon. Le tribun, J. Martialis, et Vitellius Saturninus, préfet de légion, furent blessés en essayant de les arrêter. De tous côtés des armes et des menaces, tantôt contre les centurions et les tribuns, tantôt contre le Sénat tout entier ; car leur esprit était affolé par l'épouvante, et comme il ne pouvait désigner à leur courroux aucune victime particulière, ils voulaient tout mettre à mort. Enfin Othon, contre la majesté même du pouvoir, monta sur un lit, et les contint difficilement, à force de prières et de larmes ; ils retournèrent au camp malgré eux et coupables. Le jour suivant, Rome présenta l'image d'une ville prise : maisons fermées, rares passants dans les rues, populace consternée, soldats fixant leurs regards à terre, et montrant plus de tristesse que de repentir. Les préfets L. Proculus et P. Firmus haranguèrent chaque compagnie, chacun suivant son caractère, avec sévérité ou douceur. La conclusion de cet entretien fut de compter cinq mille sesterces à chaque soldat ! Alors Othon osa entrer dans le camp ; les tribuns et les centurions l'entourent, jettent les marques de leur grade, et implorent de lui la retraite et la vie. Le soldat comprit le reproche, et, avec les dehors de la soumission, il demande spontanément

que les fauteurs du désordre soient envoyés au supplice (1). »

Avec l'*Histoire de la Révolution*, nous retrouvons l'écrivain sur un terrain recouvert de charbons non moins brûlants et d'une cendre non moins trompeuse. Ici quelle part restait à l'inconnu, à la passion, à l'imagination, à l'hypothèse ! L'auteur crut avoir touché barre sur ses concurrents parce qu'il avait écrit son ouvrage à Londres, dans les salles du British-Museum, à l'aide de documents qui émanaient des émigrés de 1792. Mais ne s'apercevait-il donc pas que nulle source n'était moins pure ? Sous le coup de l'exaspération du moment,sous la dictée de la gêne, sous la menace permanente d'une invasion de laFrance ou d'une expulsion de l'Angleterre, les nobles transfuges jugeaient mal, parce que leur appréciation était intéressée. Conçue, rédigée dans de semblables conditions, une histoire ne pouvait, ne devait être qu'une diatribe, diatribe éloquente, soit ! Oui, l'auteur est convaincu, et nous nous ferions un scrupule de révoquer en doute, même devant les plus grands excès de langage, la bonne foi, la sincérité, l'honnêteté parfaites de L. Blanc, ce Barbès du socialisme spéculatif. Mais à considérer exclusivement le théoricien et le penseur, que dire d'un historien qui fait dater la Révolution de la mort de Jean Huss ? Pourquoi la date de 1415 plutôt que celle du scandale de Wittenberg, 1521, que celle de la mort de Bruno, de Vanini, ou, en remontant plus haut encore, du massacre des Albigeois, de l'hérésie des Cathares ou de la protestation d'Arius contre la divinité de Jésus-Christ ? Toutes ces dates présentent, comme manifestation de la liberté de penser, du rationalisme, de l'individualisme, une valeur au moins égale à celle du faux martyr de Constance.

(1) Cf. *Hist.*, I, 81 et seq.

Que penser encore de cette théorie qui nous montre Colbert comme un partisan, un précurseur de la Révolution ? Vraiment, la prétention est exorbitante et prêterait à rire. Mais reproduisons cette fantastique élucubration. Nouveau Richelieu, le fils du *Long Vêtu* veut avant tout anéantir la noblesse. Pour atteindre ce résultat, le moyen est infaillible ; il ne s'agit que d'arrêter le développement de l'agriculture. Comme les terres appartiennent aux nobles, ceux-ci, n'en tirant désormais aucun revenu, seront trop heureux de venir à la cour se faire les valets du roi, se décréditeront aux yeux du peuple, se suicideront lentement mais sûrement. En effet, ne voyons-nous pas que les représentants de l'aristocratie la plus titrée regardent comme une gloire de présenter le bougeoir et la chemise au roi qui les salarie ? Dès lors, on peut dire qu'il n'y a plus de noblesse ! Et voilà comme on a dû prendre la maison de plaisance bâtie par Hugues Aubryot !

L. Blanc s'est contenté de dérouler à nos yeux les scènes shakspeariennes de la Révolution : Thiers se fit aussi l'historien du *Consulat* et de l'Empire.

En racontant les événements qui se sont passés du 18 brumaire 1799 à la proclamation du 18 mai 1804, Thiers s'engageait dans une des périodes les plus fécondes et les plus brillantes de notre histoire. A l'anarchie succède un calme relatif ; les grands pouvoirs de l'État sont sous la surveillance et reçoivent l'impulsion d'un homme résolu ; la majorité des esprits se rallie à ce gouvernement « réparateur », le gâchis directorial a cessé, l'Empire perce sous le Consulat ! Quelles espérances ne devait-on pas concevoir quand, à la place des quatre énervés de Jumièges auxquels la Constitution de l'an III avait confié le pouvoir exécutif, (nous ne parlons pas de Carnot, dont le rôle est connu,) on voyait le prestigieux vainqueur de

Rivoli et des Pyramides, avec ses doubles aptitudes de général et d'organisateur, sachant tout, pouvant tout, voulant tout ! Et cependant, au début, la situation se présentait sous les couleurs les plus sombres. A la Vendée qui fumait encore des brandons attisés par une guerre impie, Bonaparte, dès le jour même de son installation, adressait une proclamation conciliante, où il témoignait le désir de ne « déployer la force qu'après avoir épuisé les voies de la persuasion et de la justice. » Cette hâte à ne rien négliger pour panser cette plaie béante que la France portait à son flanc, fait l'éloge du premier Consul, désireux avant tout de pacifier les esprits. Notre malheureux pays, en effet, avait besoin d'être fort pour résister aux mauvaises dispositions témoignées par l'Europe. Plus que jamais, l'Angleterre multipliait les armements, bloquait Malte, cernait notre armée d'Égypte la Prusse affectait une froideur pleine de morgue ; l'Autriche marchait la main dans la main avec la Russie, et l'Espagne observait, malgré elle, l'alliance qui lui était imposée avec nous par les traités récents.

Avec la clarté qui lui est propre, Thiers énumère les résultats obtenus en peu de temps, grâce à l'infatigable activité du premier Consul, qu'on voit tout ensemble promulguer des décrets pour assurer l'élargissement des prêtres et rapporter la loi des otages, en même temps qu'il frappe de la relégation des révolutionnaires impénitents, (mesure bientôt adoucie,) et qu'il entre en relations avec les principaux chefs du parti royaliste. Dans une page entraînante, il montre le charme irrésistible de Bonaparte, cette espèce de fascination que celui-ci exerce sur les caractères les plus opposés, sur des sceptiques comme Talleyrand, des jacobins comme Rœderer, des égoïstes comme Sieyès ! La question de la Constitution de l'an VIII

est exposée avec tout le détail nécessaire, sans qu'on puisse y désirer un degré plus élevé de précision.

Puis ce sont les opérations militaires, Ulm et Gênes, les savantes combinaisons de Moreau, qui ont pour conséquence les victoires d'Engen et de Stokah, enfin l'investissement de Kray dans Ulm. Le livre quatrième, qui semble un chant de l'Iliade, est consacré à la féerie grandiose de Marengo ; calme sur un cheval fougueux, comme il le disait à David, (nous devons à la vérité de dire que Bonaparte était tout simplement sur un mulet,) le jeune vainqueur reprend le chemin suivi par Annibal, et, avec l'insouciance du génie, sûr de la réalisation de ses plans, il demande à son guide le récit de sa vie, l'interroge sur ses rêves d'avenir, et lui fait donner ce champ et cette maisonnette qui, aux yeux du brave montagnard, réalisaient l'idéal du bonheur ici-bas. Tite-Live ne nous raconte aucun détail de ce genre sur le condottière punique. On voudra lire la page éloquente où Thiers examine la thèse de certains historiens qui veulent enlever à Bonaparte l'honneur de la journée du 14 juin. Rarement l'auteur a fait preuve d'une dialectique aussi serrée et d'une aussi étonnante impétuosité de style :

« Quelques détracteurs ont voulu attribuer au général Kellermann le gain de la bataille de Marengo, et tous les résultats que cette bataille mémorable entraîna dans la suite. Pourquoi donc, s'il faut dépouiller de cette gloire le général Bonaparte, ne pas l'attribuer à cette noble victime de la plus heureuse inspiration, à ce Desaix qui, devinant avant de les avoir reçus les ordres de son chef, vint lui apporter la victoire et sa vie ? Pourquoi ne pas l'attribuer aussi à l'intrépide défenseur de Gênes qui, en retenant les Autrichiens sur l'Apennin, donna au général Bonaparte le temps de descendre les Alpes, et les lui livra presque à moitié détruits?

A ce dire, les généraux Kellermann, Desaix, Masséna, seraient les véritables vainqueurs de Marengo, tous, excepté le général Bonaparte ! Mais, en ce monde, le cri des peuples a toujours décerné la gloire, et le cri des peuples a proclamé vainqueur de Marengo celui qui, découvrant avec le coup d'œil du génie le parti qu'on pouvait tirer des Hautes-Alpes pour déboucher sur les derrières des Autrichiens, avait trompé, trois mois de suite, leur vigilance, avait créé une armée qui n'existait pas, rendu cette création incroyable pour toute l'Europe, traversé le St-Bernard sans route frayée, paru à l'improviste au milieu de l'Italie confondue d'étonnement, enveloppé avec un art merveilleux son adversaire infortuné, et lui avait livré une bataille décisive, perdue le matin, regagnée le soir, et certainement regagnée le lendemain si elle ne l'avait été le jour même... Le vrai vainqueur de Marengo est donc celui qui maîtrise la fortune par ses combinaisons profondes, admirables, sans égales dans l'histoire des grands capitaines (1). »

Mais la mauvaise fortune ne cessait de poursuivre les flottes françaises et notre brave armée d'Égypte, qui venait cependant de remporter ce beau triomphe d'Héliopolis. Il faut compter au nombre des pages où s'accuse avec le plus de force la sagacité de l'historien, celles qu'il consacre à l'exposé de la situation faite à nos troupes par l'assassinat de Kleber et l'impotente administration du spirituel renégat Menou. Signalons aussi comme un modèle d'exposition technique la suite d'émouvantes péripéties qui constitue la bataille de Hohenlinden, où, comme Bonaparte avait été secouru par Desaix, Moreau fut si puissamment aidé par Richepanse.

Interrompant le récit des batailles après la signature

(1) Cf. tome II, livre 4.

du traité de Lunéville, Thiers présente dans un ordre méthodique les résultats de toute nature obtenus par le premier Consul dans un espace de quinze à seize mois, puis entame le récit des tentatives d'assassinat, des complots de toute nature dirigés contre *l'usurpateur ;* c'est l'esprit rasséréné qu'on lit ensuite tous les renseignements fournis, avec une abondance qui dégénère parfois en prolixité loquace, sur les travaux administratifs auxquels se complaisait Bonaparte, sur la création de routes, le percement du canal de St-Quentin, l'établissement de trois ponts à Paris, la route du Simplon, sur l'élaboration de cet autre monument, le Code civil. Le talent de l'écrivain ne fait que croître, qu'il s'agisse soit de cette grande et difficile question du Concordat, admirablement reprise plus tard par l'historien de la Lorraine, le comte d'Haussonville, soit de cette paix d'Amiens qui provoqua de si frénétiques transports d'enthousiasme en Angleterre, soit de la campagne dirigée contre l'île de St-Domingue.

Comme récit, rien n'est oublié, et, quoi qu'en ait dit Lanfrey, tout semble défier la critique ; mais il n'est pas possible de porter le même témoignage sur la langue que parle l'auteur ; souvent, et avec justice, on a signalé ses redondances fâcheuses, le laisser aller, l'indifférence pour la syntaxe, l'oubli des lois de l'analogie et de la cohérence dans les métaphores, l'absence de ces réflexions profondes qui traversent, comme des éclairs, les *Annales* du peintre de Tibère. Mais quelle flexibilité, quelle souplesse !

Des appréciateurs scrupuleux auraient exigé je ne sais quel surcroît d'élégance, de distinction supérieure dans la trame du récit. Ce reproche indirect ne nous paraît pas justifié. Est-il tentative plus ridicule que celle de Mme Dacier répandant sur sa traduction de l'Iliade une couche uniforme d'académisme et de fleurs de rhé-

torique ? Quoi ! il s'agit de guerriers mal embouchés comme les deux Ajax, comme ce Diomède qui blesse Aphrodite, comme Achille, ce roi des butors, et vous les faites parler comme le comte de Vardes, le maréchal de Grammont, le duc d'Antin ou le marquis de Dangeau ! C'est là un inacceptable contre-sens. Il en est de même pour les paladins de l'épopée napoléonienne, ces modernes Rolands, mais types de caporaux parvenus, presque tous sortis des rangs du peuple, à peine dégrossis, vrais piliers de corps de garde, anciens tambours-majors, (le duc de Bellune,) maîtres d'armes, (le duc de Castiglione,) fils de tonnelier, (le prince de la Moscowa,) mariés à une blanchisseuse, (le brave duc de Dantzig.) Demandez-leur d'accomplir des charges extraordinaires, des coups d'audace invraisemblables, de pousser la bravoure jusqu'à la démence et l'amour de la gloire jusqu'à l'hallucination, tous ils sont prêts. Mais vos efforts échoueraient s'il s'agissait de les faire parler avec la solennelle pureté de M. de Lacépède, l'élégance modérée de M. Raynouard, l'aristocratique délicatesse de M. de Fontanes, ou la grâce sans apprêt du grand-maître des cérémonies, le dernier talon rouge, M. de Ségur. Quand on a lu certaine anecdote où Lannes complimente *en son patois* le père des deux célèbres Caulaincourt, on est suffisamment édifié. A propos de l'un des amis intimes de Napoléon, la duchesse d'Abrantès laisse même échapper le mot de *charretier* (1). Faut-il maintenant nous étonner si Thiers n'a pas écrit son épopée dans le style de Villemain esquissant la biographie de M. de Narbonne (2) ?

On ne pouvait demander non plus, à celui qui fut le type le mieux réussi de la bourgeoisie voltairienne, de

(1) f. *M émoires*, III, chap. 14.
(2) Cf. *S uvenirs contemporains d'histoire et de litt.* (2 vol.)

traiter les questions religieuses avec la déférence d'un catholique. Comme son collègue de l'Instruction publique au ministère du 1er mars, l'historien professe l'éclectisme, et sa superbe indifférence pour les intérêts de l'Église lui a fait commettre plus d'une bévue. Par exemple, nous lisons dans le *Consulat* que le cardinal Consalvi fut admis en audience secrète à la Malmaison, alors qu'il reste incontesté, depuis la publication de l'ouvrage (1) de Crétineau-Joly, que le mandataire de Pie VII fut reçu en grande solennité par les trois consuls, les corps constitués, l'état-major de Bonaparte, et tous les officiers du palais. Non moins fausse, la scène de Fontainebleau, misérablement inventée par les haines politiques, où Napoléon se serait porté à des voies de fait contre un vieillard vénérable à tant de titres ! Thiers a de même attribué à l'empereur des projets de schisme d'une criante invraisemblance. Mais, s'il s'est trompé, du moins il n'a pas glissé de parti pris sur cette pente de la médisance qui, si l'on ne s'observe, vous pousse insensiblement à la calomnie. Un puissant constructeur de thèses a voulu, dans un ouvrage d'une érudition complexe, renverser la statue d'un Napoléon véritablement grand homme; pas plus que Michelet, que le général Jung, M. Taine n'a réussi dans cette tentative. La colonne est debout, et le géant continue à figurer dans l'histoire enveloppée de la même auréole que les Alexandre et les Charlemagne.

Thiers est un historien scrupuleusement exact, infaillible dans ses affirmations, si on le compare au brillant mais trop léger aède des *Girondins*. Notre très éloquent prédécesseur, A. Nettement, s'est amusé à relever les erreurs de Lamartine. A ce point de vue,

(1) Cf. *L'Église romaine en face de la Révolution.*

les pages 443, 444, 445 (1) sont des plus instructives. Il n'était pas permis à un écrivain soucieux de la vérité de faire périr, dans la journée du Champ de Mars, de cinq à six cents malheureux, quand le procès-verbal officiel ne signale que douze victimes; de faire naître en 1741 la reine Marie-Antoinette, qui ne vint au monde qu'en 1755; de parler du nez grec de Mme Roland, ce nez qui, la docte Clio elle-même l'a inscrit sur ses tablettes, affectait la forme sphérique; de représenter (2) Target montant sur l'échafaud en 1793, quand il s'éteignit doucement en 1806; de parler de l'américain Payne comme d'un des sept sages de la Grèce, alors que ce nouveau Pittacus buvait et s'enivrait comme toute une Diète polonaise!

Les hors-d'œuvre forment le morceau de résistance de la prétendue histoire des Girondins! Jetez les yeux sur ces paragraphes, ou plutôt sur ces strophes mélodieuses, et le hasard vous fera rencontrer des développements d'une inutilité manifeste pour les moins prévenus. L'Assemblée qui s'était dite Nationale ordonne-t-elle la translation au Panthéon des restes de Voltaire, vite une longue biographie banale et insipide du chambellan de Frédéric, et, en même temps, la glorification de « ce génie intermédiaire entre Descartes et Mirabeau; » vite l'apothéose de « la philosophie qui prend possession de la ville et du temple de Sainte-Geneviève! » En lisant le panégyrique de celui qui ne sut que détruire et n'entassa que les négations, on se demande si l'auteur est le même que celui qui écrivit les *Harmonies religieuses*. Se peut-il imaginer phrase plus grotesque, plus hyperbolique et moins vraie que celle où il est parlé de « cette plume qui a soulevé

(1) Cf. *Hist. de la Littér. franç. sous le Gt de Juillet*, tome II.

(2) Le consciencieux Nettement cite à tort la date de 1807. Target mourut le 7 septembre 1806 à Molières, canton de Limours, près de Versailles.

tout un monde, et ébranlé plus que l'empire de Charlemagne, l'empire européen d'une théocratie ? » Quelle dérision saugrenue que celle de cette pensée : « Son génie n'était pas la force, c'était la lumière ! » La *lumière* de l'auteur du *Dictionnaire philosophique!* Qu'on en demande des nouvelles à l'abbé Guénée ! « Partout où il entrait, il portait le jour. » Prenez le contre-pied de cette affirmation, et vous aurez la vérité. « Ce génie le plus vaste de la France. » Et Bossuet ? Ajoutons que Lamartine, qui ne se pique pas de constance dans les principes, constate, un peu plus loin, que Voltaire « commença par la souillure des choses saintes, qui ne doivent être touchées qu'avec respect, même quand on les brise. » Le père de Jocelyn admet donc qu'il est licite de briser les choses saintes ? *Comment en un plomb vil.... ?*

Dans son histoire, Lamartine est resté poète par la sonorité des périodes, par l'abondance des images, par la prédilection pour les métaphores retentissantes, par son amour pour les périphrases périssologiques, par les assimilations risquées. Camille Desmoulins est l'Aristophane de la Révolution, le Voltaire de la rue ; Brissot est la lampe de la Gironde, mais n'en est ni le flambeau ni la torche ; Coblentz est le Paris de l'Allemagne ; Burke est le Cicéron de l'opposition britannique ; Bordeaux est la grande échelle de l'Amérique ; Pétion est un Lafayette du peuple ! Pour changer, l'écrivain calomnie par la voie facile de l'hypothèse : « Otez à l'abbé Maury l'habit de son ordre, il eût changé de côté sans effort et siégé parmi les novateurs. » Puis il reprend : Jean-Jacques avait été le Gracchus des philosophes ; d'Alembert, Diderot, Helvétius, etc., étaient l'Église du siècle nouveau ; Gutenberg est le mécanicien d'un nouveau monde ; Bossuet est le génie de la synagogue ; Fauchet, un autre saint Bernard ! En voilà assez, en

voilà trop pour faire connaître ce style fleuri, facile, aux larges horizons vagues, rempli de naïves apothéoses sur lesquelles l'opulent prosateur verse à pleines mains « la poudre d'or» de sa faconde éblouissante. La phrase de Lamartine charrie les incorrections, les néologismes, les solécismes : Dumouriez et Roland « se séparèrent avec des ombrages mutuels.» Le phébus antithétique ne manque pas : « La haine mutuelle de Robespierre et de Brissot éclatait de temps en temps sous la politesse de leurs paroles, comme la mort sous le poli de l'acier. » Voici le tour des équivoques : « Pétion tenait la balance de sa popularité en équilibre, de peur d'avoir à en perdre la moitié en se prononçant entre les deux factions. » La moitié de sa balance ?

Parmi les pages émouvantes, qui sont nombreuses malgré les fautes, — « *quum flueret lutulentus erat quod tollere velles,* » — nous citerons le tableau où le peintre nous montre Louis XVI après l'envahissement des Tuileries :

« Il était huit heures du soir. Le supplice de la famille royale avait duré cinq heures. La garde nationale des quartiers voisins, rassemblée d'elle-même, arrivait, homme par homme, pour prêter secours à la Constitution. On entendait encore de l'appartement du roi les cris tumultueux et les cris sinistres des colonnes du peuple, qui s'écoulaient lentement par les cours et par le jardin. Les députés constitutionnels accoururent indignés, et se répandirent en imprécations contre Pétion et la Gironde. Une députation de l'Assemblée parcourut le château pour constater les traces de violence et de désordre laissées par l'expédition des faubourgs. La reine lui montra du geste les serrures forcées, les gonds arrachés, les tronçons d'armes, les fers de piques, les panneaux de boiserie et jusqu'à la pièce de canon chargée à mitraille, qui jonchaient le

seuil des appartements. Le désordre des vêtements du roi, de sa sœur, des enfants ; ces bonnets rouges, ces cocardes attachées de force sur leur tête ; les cheveux épars de la reine, la pâleur de ses traits, l'agitation de ses lèvres, les ruisseaux de ses larmes sur ses joues, étaient des traces plus criantes que ces débris laissés par le peuple sur le champ de bataille de la sédition. Ce spectacle mouillait tous les yeux et arrachait de l'indignation au cœur même des députés les plus hostiles à la cour. La reine s'en aperçut : « Vous pleurez, Monsieur ! dit-elle à Merlin. — Oui, Madame, répondit le député stoïque, je pleure sur les malheurs de la femme, de l'épouse, de la mère, mais mon attendrissement ne va pas plus loin, je hais les rois et les reines ! » Ce mot, qui pouvait être sublime à sa place, était dur dans un pareil moment, devant un roi avili, des enfants innocents, une femme outragée (1). »

Sismondi, dont il a déjà été parlé (2), forme avec Lamartine le plus étrange contraste : il ne sait pas écrire. Le style est le point particulièrement faible de la grave et sévère histoire que ce consciencieux compilateur, nous voulons dire cet estimable annaliste, empêché par la mort, eut la douleur de ne pouvoir mener que jusqu'au règne de LouisXV. Qu'ils s'appellent Schlegel, Sismondi, B. Constant, tous les hôtes de Coppet, chose étrange, apportent, sinon dans la tournure d'esprit, au moins dans les procédés de composition, une dose énorme de réserve qui, surtout chez l'écrivain dont nous nous occupons, confine à la froideur. Il est remonté jusqu'aux sources, il a feuilleté, déchiffré et collationné des amas d'archives, il a frayé la voie, et tous ses rivaux, à l'envi, se sont empressés de proclamer les obligations qu'ils lui avaient. Mais le

(1) Cf. Tome II, livre 16, parag. 25.
(2) Cf. Notre *Nouvelle histoire de la Littérature sous la Révolution et l'Empire.*

monument est à refaire. L'histoire de France ne se construit pas avec des matériaux importés de Genève. Le protestantisme a quelque chose de triste, de refrogné, qui s'accommode mal avec la gaieté, l'enjouement du Gaulois ; par moments le récit exhale des odeurs de prêche, des effluves camisardes. En outre, à l'encontre de Ranke, l'historien des Papes, l'auteur a servilement obéi à des rancunes systématiques, à des préjugés contre Rome. Que de preuves de cette infirmité morale !

Sismondi raconte avec une partialité révoltante les guerres qui se succèdent de 1562, l'année du guet-apens dirigé contre les catholiques à Vassy, à 1598, l'année de l'Édit de Nantes. La critique a signalé sa partialité pour le baron des Adrets, en même temps que sa rigueur contre Montluc, le rude écrivain tant prisé de Henri IV. Son héros est Coligny, ce grand homme surfait, ce tacticien sans cesse battu, ce héros sans humanité, pour parler comme Bossuet, cette théâtrale victime de l'attentat de Besme, cet amiral au cure-dents. Certes, on ne niera pas que, dans la chaleur et l'acharnement des partis, il n'ait été commis de graves excès par les ligueurs, mais rien ne justifie l'historien qui jette une ombre favorable sur les crimes des huguenots, pour ne signaler que les méfaits du parti opposé. N'aurait-il pas dû mettre en une éclatante lumière cette grandiose figure de François de Guise, l'immortel défenseur de Metz, le général qui eut la gloire de chasser les Anglais de notre sol, en rendant Calais à la France ?

Même injustice quand il s'agit du pouvoir temporel. Suivant Sismondi, nous devons voir l'origine du domaine des Papes dans les coupables intrigues (!) des successeurs de saint Pierre aux environs du VIIIe siècle. Disons qu'un autre protestant, non moins accré-

dité dans son parti, le fait remonter au XVe siècle, sous le pontificat de Martin V. Gibbon, car c'est lui, se contredit bientôt, en affirmant que cette domination existait déjà sous Grégoire-le-Grand, c'est-à-dire au VIe siècle. A son tour, Ranke proclame Jules II, (1503-1513,) le premier fondateur du pouvoir temporel. La vérité est que cette institution, la plus vénérable, la plus inattaquable de toutes, la mieux établie et la plus légitimée par mille preuves, dont une, la prescription des siècles, serait mille fois suffisante et décisive, remonte aux époques malheureuses et troublées où les pauvres populations de l'Occident gémissaient sous la loi de fer d'une oligarchie barbare, ou, si l'on aime mieux, au jour où le vainqueur de Constance Chlore appelait le clergé dans ses conseils, et reconnaissait la suprême conciliation de la Papauté. La mauvaise foi seule niera que, bien avant que le triomphant protégé de Léon III eût donné les États de l'Église à celui qu'il saluait comme le maître des rois et des empires, ce dernier exerçait déjà une royauté temporelle de fait, reconnue, sanctionnée par la soumission unanime et l'adhésion absolue des peuples.

On retrouve les mêmes tendances ultra-rationalistes dans les ouvrages d'A. Thierry qui suivirent sa *Conquête des Normands*. De 1833 à 1837, parurent six nouvelles Lettres sur les principaux épisodes de l'histoire de la première race ; elles obtinrent un succès presque populaire : ce sont les célèbres *Récits mérovingiens*. Les rares qualités de reconstruction, d'adaptation et de divination qui distinguent l'éloquent narrateur, sont compromises par une inintelligence complète du surnaturel dans les événements. Comme toute cette lignée d'historiens modernes qui, malgré la ferme conviction qu'ils ont d'être novateurs en tout, ne laissent pas de tenir si profondément, par les attaches et les

racines, à l'école historique des Volney et des Gibbon, il ne peut se résoudre à relater un miracle ! Sans doute, c'est une belle prérogative que la raison humaine, mais cette faculté, que l'on a traitée d'*imbécile*, ne justifie pas néanmoins d'une importance suffisante pour infirmer les droits de la vérité.

Quand il arrive dans une zone neutre, d'où la question religieuse est exclue, Thierry se montre conteur saisissant et plein de charme, multipliant, sans aucun effort visible, les ressources de l'intérêt et de l'émotion, excellant surtout dans l'art de présenter, au sujet d'une personnalité distincte, la synthèse de faits observés sur des personnages multiples. Comme exemple de pathétique, vous rappelez-vous cette scène, d'un puissant réalisme, où l'auteur représente Frédégonde et Chilpéric, par une brumeuse soirée d'automne, assis dans la chambre où dorment leurs deux fils malades ? Ils gardent un silence morne, le silence plein d'effarement de parents qui sentent la mort planer sur la tête d'enfants chéris. De grosses bûches flambent dans l'âtre, où chauffent des médicaments pour les deux petits êtres. La dure Frédégonde, l'âme de fer, a dans les yeux des larmes farouches ; elle regarde son mari, et soudain, elle l'adjure, en une incantation véhémente, de tout tenter, de tout faire pour que Dieu, pris de pitié, redonne la santé aux moribonds, jadis si roses, aujourd'hui si pâles, dont on entend les râles pénibles. La lionne désespérée est secouée convulsivement par la douleur maternelle, à la pensée que demain, peut-être, ils ne seront plus, et elle conseille, elle enjoint presque à Chilpéric d'accomplir le plus dur de tous les sacrifices, en renonçant aux impôts qu'il vient d'établir : on voit Chilpéric jetant au feu les registres de recensement !

Dans un autre genre, n'est-ce pas un véritable roman,

dont tous les détails sont d'une méticuleuse exactitude, où rien n'est donné à l'imagination, que le récit consacré à St Fortunat? Celui-ci est le plus brillant des beaux esprits de la littérature latine arrivée à son dernier période; c'est le Stace, ou, si l'on préfère, le Desportes du VIe siècle. Ses contemporains le regardent comme un génie de haut vol, et la pieuse fondatrice de l'abbaye de Ste-Croix voudrait empêcher cet inconstant de retourner en Italie : connaissant les goûts un peu épicuriens, (plus tard bien expiés par toutes sortes d'austérités et de mortifications,) elle emploie les séductions de l'art culinaire pour lui préparer les viandes et les pâtisseries les plus exquises; en son honneur, elle s'approvisionne des vins les plus renommés, des fruits les plus savoureux, et le délicat appréciateur de toutes ces gâteries de la table recule chaque jour le moment de son départ : les lois de la reconnaissance ne lui imposent-elles pas le devoir d'écrire quelques beaux distiques pour remercier sa bienfaitrice? Il remercie donc, tantôt pour les grappes de raisin, tantôt pour des œufs, tantôt pour des châtaignes, et tantôt, j'en demande bien pardon au lecteur, *pour des prunes*. De délai en délai, Fortunat arrive à se fixer dans cette ville de Poitiers dont il sera l'évêque irréprochable, et où il trouvera une sublime inspiration, l'hymne *Vexilla regis*.

Qu'il y a loin de ces narrations si vivantes et si attachantes à ces résumés sur l'histoire de la première race, si ténébreux et si fuligineux, qu'au prix, une bouteille d'encre en eût paru d'une transparence cristalline!

Avec Montalembert nous disons adieu au scepticisme pour revenir au catholicisme — libéral. L'*Histoire de sainte Élisabeth* mérite d'être rangée parmi les plus suaves biographies de notre littérature, mais le

livre magistral du remarquable écrivain est cette *Histoire des Moines d'Occident*, œuvre dans laquelle il faut voir en même temps que l'exposé de l'énorme labeur accompli par les ordres monastiques, le panégyrique convaincu de saint Grégoire-le-Grand, de saint Zacharie, de saint Nicolas Ier et de Grégoire VII. Il convient de signaler aussi et surtout la justice rendue à cet incomparable clergé de France qui arrache à Gibbon cet aveu significatif : « Les évêques, (il aurait dû ajouter aussi les *prêtres*,) ont fait le royaume de France comme les abeilles font une ruche ; » qui faisait dire à Tocqueville : « Je ne sais si, à tout prendre, il y eût jamais dans le monde un clergé plus remarquable que le clergé catholique de France,.. plus éclairé, plus national, moins retranché dans les seules vertus privées, mieux pourvu de vertus politiques, et en même temps de plus de foi » ; qui obtenait enfin de Pie VII cet éloge définitif : « Toutes les plus fortes expressions du langage ne peuvent rendre l'amour, le zèle, la vigilance, les soins infatigables avec lesquels le clergé de France gouverne le troupeau qui lui est confié. »

Dans l'époque de foi sincère dépeinte par Montalembert, les princes eux-mêmes ne dédaignaient pas de demander au cloître un abri contre les plaisirs du monde. Quelque trente ans après la mort de Charlemagne, un étranger frappait à la porte du couvent du Mont Cassin, et, introduit auprès de l'abbé, saint Pétronax, il versa un torrent de larmes en disant : « Je suis un criminel dont les forfaits sont innombrables. C'est spontanément que j'ai quitté ma patrie, pour me rendre digne de la patrie céleste. » Avec lui était un serviteur. D'abord novices, ils firent, au bout d'un an, profession entre les mains de l'abbé Optat, successeur de Pétronax. Les deux néophytes n'étaient connus de personne; on les chargea de servir à la cui-

sine, mission dont ils s'acquittèrent avec une maladresse insigne. Les plats étaient exécrables. Indigné certain jour, le maître-coq leur allongea une paire de soufflets. L'un des deux se contenta de répondre : « Que Dieu et Carloman vous pardonnent ! » L'autre, qui était le serviteur, incapable de supporter un tel spectacle, s'écria, en assénant au mal appris un coup de mortier sur la tête : « Que ni Carloman ni le Seigneur ne te le pardonnent ! » Mandé devant l'abbé pour s'expliquer sur cet acte de vivacité, le serviteur répartit : « Je me suis irrité parce que je n'ai pu voir traiter si indignement tant de noblesse et de vertu. Ce religieux que je sers est Carloman, fils de Charles Martel ! » En 750, Rachis, duc de Frioul, successeur désigné de Hildebrand, roi des Lombards, prit de même le froc à l'abbaye du Mont Cassin. C'est dans le silence de leur cellule que nombre de grands, suivant la forte expression de saint François d'Assise, allaient *désapprendre la stupide sagesse de ce monde pour apprendre le seul Jésus crucifié.* Époque féconde en résultats merveilleux que celle où le pays des Francs était couvert d'abbayes, dont chacune avait son école ! Faut-il citer Fulde, Paris, Corbie, Jumièges ? Ce sont les monastères qui ont sauvé le dépôt des lettres et des sciences. Voilà le service. On en connaît la récompense.

Quand on aura dit que Montalembert écrit comme il parle, le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que, dans ce livre, les pages brillantes ou brûlantes abondent, se suivent coup sur coup ; on a vu plus haut l'orateur plein de feu, on va voir l'écrivain plein de grâce :

« De toutes les erreurs qui se sont accréditées sur la vie religieuse, il n'en est point de plus absurde que celle qui nous la fait regarder comme une vie triste et

mélancolique. L'histoire nous démontre précisément le contraire... Tant qu'il fut donné aux ordres monastiques de fleurir librement sous l'aile de l'Église et à l'abri des envahissements séculiers, la tristesse y fut inconnue ou, du moins, n'y parut que de loin en loin, comme une maladie que sa rareté rendait plus effrayante. Sans cesse on voit citer parmi les qualités des abbés les plus pieux, des moines les plus exemplaires, qu'ils étaient gais, joyeux, aimant à rire, *jocundus*, *facetus*. Ces expressions se retrouvent surtout sous la plume d'Orderic Vital, qui, parlant de lui-même dans sa longue et précieuse histoire, nous dit : « Je porte depuis quarante-deux ans avec bonheur le joug suave du Seigneur ». Saint Anselme, ce grand et irréprochable moine, savait apparemment ce qu'il disait, lorsqu'il lançait au clergé séculier de son temps ce défi : « Vous qui croyez qu'il est plus facile de vivre religieusement sous l'habit de clerc que de subir le fardeau de la vie monastique, regardez donc et voyez avec quelle allégresse ce fardeau est porté par ces chrétiens de tout sexe, de tout âge et de toute condition, qui remplissent le monde entier de leurs cris de joie. » Et, six siècles après lui, l'abbé de Rancé, que l'on nous a donné tant de fois pour le type de la douleur et de la tristesse monacale, opposait aux calomnies dont ses religieux étaient dès lors assaillis, leur gaîté en même temps que leur édifiante charité... Maintenant tout a disparu... Elle s'est tue parmi nous cette voix mélodieuse des moines, qui s'élevait nuit et jour du sein de mille sanctuaires pour fléchir le courroux céleste, et qui versait dans les cœurs des chrétiens tant de paix et de joie. »

L'histoire des ordres religieux nécessitait de grandes recherches historiques ; que dire d'une œuvre comme l'histoire de l'Église catholique ? C'est cependant le

travail herculéen auquel l'abbé Rohrbacher attacha son nom.

Rohrbacher (1789-1856), lorrain d'origine, débuta dans le sacerdoce par les absorbantes occupations de missionnaire diocésain. Mais il comprit vite que là n'était pas sa vocation, et qu'il était moins fait pour la vie active que pour les travaux solitaires de la pensée. En 1826, nous le voyons, à la Chesnaye, partageant les doctrines de Lamennais, le premier, le grand Lamennais. De 1842 à 1853, il publia les vingt-neuf volumes de son histoire de l'Église catholique.

Rohrbacher est bien le champion, à la vie à la mort, de cette Église catholique saluée, dans une phrase célèbre, par saint Épiphane ! L'entreprise semblait irréalisable : Rohrbacher ne se rebuta jamais ; elle exigeait une incroyable multiplicité de notions et de renseignements de toute nature : l'auteur déploya la vigueur d'un athlète ; ses adversaires avaient manié tous les styles : il fut, quand il le fallut, éloquent, sarcastique, logicien, érudit, philosophe, il fut même écrivain. Une leçon importante ressort de la lecture de cette œuvre, qui a rendu, qui tous les jours rend encore d'incalculables services : c'est que l'esprit seul, le talent seul, la science seule n'édifient rien de solide, et que les qualités les plus éminentes sont décuplées par la foi. Œuvre de foi, l'*Histoire de l'Église* durera.

Le catholicisme peut aussi revendiquer le nom de *Champagny* (François Nompère, comte de), fils du duc de Cadore, homme d'État célèbre du premier Empire. Le futur immortel naquit en 1804, à Vienne, où son père était alors ambassadeur. La politique eut pour lui peu d'attraits, et sa vie tout entière fut consacrée au travail. On n'a pas perdu le souvenir de cette collaboration à la *Revue des Deux Mondes* et au *Correspondant*, qui, vers 1869, lui ouvrit, de compte à demi

avec son *Histoire des Césars*, les portes de l'Académie française.

Suivant la déclaration de l'auteur, il s'agit dans cet ouvrage, non d'une narration complète, continue, mais d'une série d'études et d'esquisses. Champagny est un *essayst*. Il ne vise pas à faire concurrence à Vertot, à être le Tite-Live de l'Empire romain. Son ambition est autre ; il verrait son rêve réalisé s'il rendait un compte exact des passions et des sentiments qui ont pu agiter le cœur d'un Tibère ou d'un Caligula : il voudrait faire une espèce de description de ces bêtes brutes qui ont déshonoré la forme de gouvernement impatronisée par Auguste et J. César.

Un des mérites de ce livre, dont l'érudition a pu être trouvée en défaut sur quelques-unes des nombreuses questions qu'il aborde, est d'offrir une lecture agréable, piquante, variée à l'infini, (nous ne parlons que du sujet.) L'auteur a présenté dans un tableau d'ensemble les mille renseignements fournis par les polygraphes anciens sur le gouvernement de Rome après le naufrage de la République. En général, les caractères sont étudiés avec une curiosité qui va jusqu'à l'indiscrétion, et jetés sur la toile avec une fougue parfois excessive.

On regrette que la langue que parle l'écrivain soit diaprée, chamarrée, jaspée, gâtée, en maint passage, par l'emphase hyperbolique. Dans la contexture de la période, il recherche aussi je ne sais quelle raideur et quelle symétrie qui attristent le style et amènent rapidement la céphalagie. Mais Champagny rachète ces défauts par la sincérité du sentiment : il faut un effort de volonté pour ne pas partager et son indignation contre les turpitudes qu'il relate, et sa haine contre les maniaques auxquels sont confiés les destins de Rome. En revanche, on souhaiterait quelques passages où, dans l'appréciation, la colère fît place au sang-

froid, où l'on eût en face de soi non plus un accusateur mais un simple témoin, où l'on entendît non plus un réquisitoire ou un factum, si éloquents et justifiés qu'ils soient, mais un récit empreint de modération et de sérénité. Si nous voulions, par un mot, exprimer notre sentiment sur l'auteur, nous dirions qu'il est l'antithèse de Suétone. Le biographe latin est terne ; l'historien français use et abuse de la couleur écarlate ; l'un enregistre en style de procès-verbal les extravagances des empereurs, l'autre les flétrit ; l'un n'a pas le sentiment moral, l'autre, si l'on nous passe l'expression, a la conscience trop susceptible. Malgré ces motifs, disons mieux, pour ces motifs mêmes, il nous semble que si l'un des deux écrivains est moins souvent exposé à l'erreur, c'est le narrateur glacial et non le fantaisiste, pardon, le styliste étincelant

Avec Champagny, et c'est là un genre de qualité qui a ses défauts mais aussi ses avantages, l'histoire moderne est sans cesse mêlée à l'histoire ancienne, qu'elle complète et qu'elle explique :

« Qu'est-ce que le peuple romain ? Un John Bull, mais un John Bull oisif, parce qu'il était libre et qu'il avait des esclaves, flânant sous les rostres, écoutant la journée durant des conteurs de nouvelles, tandis que John Bull, esclave affairé, sillonne ses trottoirs ; mais, du reste, ennuyé comme lui, doué de sens comme lui. Quand il était pauvre, mendiant une *sportula* à la porte d'un grand ; puis allant aux bains, que les grands payaient pour lui, puis achetant quelques légumes au marché, le reste du jour se couchant sur la place, parce qu'après tout il était Italien. Quand il était riche, dédaigneux, dur, fier ;.... du reste, bien élevé, instruit, parlant grec comme un diplomate russe parle français, ayant une bibliothèque en bois de citron, des meubles en cèdre, des figurines, des bronzes, des statues volées

aux temples, ayant des prétentions de connaisseur en fait d'arts, sans s'y connaître; amenant pour se distraire à table un bouffon, des gladiateurs, un philosophe ; ayant aussi un cuisinier grec comme on a un cuisinier français à Londres, des parcs, des chevaux, des châteaux au-delà de toute idée ; se faisant construire une villa sur une jetée en mer ; avec tout cela, bon homme au fond, brave à la guerre, mais fort ennuyé d'être riche, et, quand l'idée lui en venait, se laissant un beau jour mourir de faim. »

L'auteur a d'autant plus de mérite à garder son sérieux, que, par moments, dans cette troupe de ribauds couverts de la pourpre, parmi ces pitres ramollis, (Caligula,) ces valets de bourreau à qui la peur donne des reflets de safran, (Tibère,) ces chanteurs de café-concert toujours prêts à faire la quête dans l'honorable société, (Néron,) ces marchands de lorgnettes de Mayence qui ne demandent qu'un léger bénéfice, (Octave,) ces décavés de la haute noce, (Othon,) ces goitreux du Valais, (Claude,) il n'en est pas un qui ne semble désigné pour recevoir les douches du docteur Blanche ou pour figurer dans le musée des horreurs de Me Tussaud. Jamais l'humanité n'est tombée si bas, jamais le peuple ne s'est montré aussi dégradé que cette racaille romaine, à qui l'idée ne vient même pas de secouer la tête pour se débarrasser de cette impériale pouillerie. Quel homme, cependant, plus propre à provoquer la nausée que le rejeton des Barbe-de-Cuivre, (Œnobarbus,) ce septième accessit du Conservatoire d'Ostie, ce ténor glouton de bravos, ce roi des *M'as-tu vu?* (1) Pour gorger sa vanité de saltimbanque fourbu, il avait enrégimenté trois bandes de claqueurs, les uns

(1) On appelle ainsi les acteurs, toujours si empressés à se raconter leurs succès réciproques, les ovations dont ils ont été l'objet: «*M'as-tu vu* dans le rôle de..? etc. » — « Et moi, *m'as-tu vu* à Carpentras, quand je..? » etc.

destinés à battre des mains, les autres à bourdonner comme l'eau qui tombe par flaques, les autres à reproduire le bruit d'une pile de vaisselle brisée en miettes sur le pavé. Ce masque de carnaval, craignant de paraître trop gringalet aux yeux de la Grèce stupéfaite de tant d'acrobatisme, se munit d'échasses pour exhausser sa taille. Il lui faut des esclaves ornés de bracelets d'or, des bacchantes couvertes d'une peau de tigre, qui, chaque heure, viennent lui offrir des tartes au miel et du vin de Syracuse frappé ! Tel est le troubadour sanglant qui, manquant de luminaire, enduit les chrétiens de poix pour éclairer sa marche ! C'est le prototype des pétroleurs. Était-il possible vraiment, à Champagny, de conserver son sang-froid devant ce sinistre paillasse, parricide et fratricide, en comparaison de qui Troppman est un ange et Lacenaire un saint ? De là toutes ces *hyperboles mordantes !*

Falloux (Frédéric Pierre de) naquit en 1811, d'une famille honorable du département de Maine-et-Loire. Un homme d'esprit, trop enclin à la moquerie, Taxile Delord, a prétendu que le père de l'illustre homme d'État vendait de la chandelle. Après tout, le métier ne nous paraît pas plus honteux que celui qui consiste à écrire de pimpantes chroniques dans le journal *le Siècle*. L'assertion est, du reste, inexacte. La famille de Falloux était noble, et le titre de comte fut accordé par Charles X au jeune angevin quelques jours avant les Ordonnances. Celui-ci avait d'abord l'intention de se consacrer à la prêtrise, comme son frère, qui devint cardinal. La volonté du chef de la famille l'empêcha de donner suite à cette résolution. On sait que Falloux fit ses premières armes dans le salon et sous les yeux de Mme Swetchine. Quoique sa vie politique ne nous appartienne pas, notons qu'il fut élu député en 1846, ministre de l'Instruction publique sous la présidence de

Louis Bonaparte, qui le fit arrêter en décembre 1852. Après avoir attaché son nom à la loi dite de l'enseignement, il reçut des loisirs forcés de l'Empereur, dont il put dire : *Non erit ille mihi Deus ;* rien ne l'empêchait d'ajouter : *Ille meas errare boves*, car on sait qu'il se fit agronome, éleveur de bestiaux, et qu'il triompha plus d'une fois dans les comices-agricoles.

Son coup d'essai en littérature avait été une histoire de Louis XVI : la figure du roi-martyr est peinte avec de fines nuances, et la silhouette des principaux acteurs du grand drame est dessinée non sans énergie. C'était, et ce sera longtemps une tâche ardue, que de raconter la chute de la royauté, de bien apprécier les efforts tentés par un prince honnête homme mais faible, qui, au lieu de monter à cheval pour reconquérir la plénitude de son pouvoir, poussa la débonnaireté jusqu'à flatter ses pires ennemis ; de porter un jugement définitif sur Marie-Antoinette, la grande calomniée, sur le duc d'Orléans, Mirabeau, la Constituante, l'exécution du 21 janvier. Malgré toute sa pénétration native, sa connaissance des choses de la politique, Falloux n'a pas réussi non plus à élucider le douloureux et complexe problème de savoir s'il était possible, à l'époque de la convocation des Notables, de faire face à l'orage et d'enrayer la Révolution.

L'auteur trouvait une matière aussi vaste, un sujet aussi délicat dans l'histoire du pontificat de saint Pie V, (1566-1572.) Il a su rendre justice aux efforts tentés par ce grand prédécesseur de Sixte-Quint pour rendre à Rome sa splendeur et sa prospérité, pour assurer la sécurité des rues, le respect des lois, la pureté des mœurs ; il a signalé en lui cette politique à la fois conciliante et virile qui lui fait quelquefois tourner, mais le plus souvent attaquer de front les obstacles.

En même temps que Pie V régnait dans la capitale

du monde chrétien, Marie Stuart essayait de disputer la couronne à la protestante Élisabeth.

L'histoire de la sœur des princes lorrains a été écrite par *Mignet*, mais avec un regrettable parti pris d'injustice. D'après le savant académicien, l'infortunée reine d'Écosse ne serait qu'une autre Messaline, coupable d'avoir essayé de faire mourir son propre fils et ordonné l'assassinat de son secrétaire Riccio et du comte Darnley. Que n'a-t-il pas avancé aussi, et sans preuves, sur les relations de Marie avec le comte Bothwell? Toutes ces calomnies sont répétées d'après les dires intéressés de Murray, de la « grande vierge d'occident, » de son ministre lord Cecil, qui ne négligèrent rien, on le comprend, pour faire disparaître une princesse héritière présomptive des Tudor. Vingt années de prison, quel supplice, surtout si l'on songe que cette captivité n'était justifiée par rien! Mignet s'est fait l'écho des rancunes huguenotes. Mais aujourd'hui, grâce aux remarquables travaux de M. Wiesener (1), le procès a été révisé, et le verdict définitif renferme des considérants qui absolvent celle qui aima tant la religion catholique et la France.

Dans ce volume, comme partout ailleurs, le style est correct, froid, méthodique, effacé à dessein, et prouve, une fois de plus, combien est vraie la menace du poète : *Sectantem levia....* Il arrive cependant à l'auteur d'être pathétique sans le vouloir, par exemple quand il raconte les derniers moments de Marie :

« La prière finie, elle se releva. Le terrible moment était arrivé, et le bourreau s'approcha d'elle pour l'aider à se dépouiller d'une partie de ses vêtements; mais elle l'écarta, et dit en souriant qu'elle n'avait jamais eu de pareil valet de chambre. Ses femmes, qui étaient restées à genoux au pied de l'échafaud, lui rendirent

(1) Cf. *Marie Stuart* par Wiesener. Hachette, 1863.

ce triste et dernier office en pleurant : « Loin de pleurer, réjouissez-vous, leur disait-elle ; je suis bien heureuse de sortir de ce monde, et pour une si bonne cause. »

» Elle déposa son manteau, ôta son voile, et ne conserva qu'une jupe de taffetas velouté rouge. Elle s'assit alors sur son siège, et donna sa bénédiction à tous ses serviteurs qui pleuraient. Le bourreau lui demanda pardon à genoux; elle répondit qu'elle l'accordait à tout le monde. Elle embrassa ses femmes, les bénit en faisant le signe de la croix sur elles, et, après qu'une d'elles lui eut bandé les yeux, elle leur ordonna de s'éloigner, ce qu'elles firent en sanglotant.... L'attendrissement était universel à la vue de cette lamentable infortune, de cet héroïque courage, de cette admirable douceur. Le bourreau lui-même était ému, et la frappa d'une main mal assurée. La hache, au lieu d'atteindre le cou, tomba sur le derrière de la tête, et la blessa sans qu'elle proférât une plainte. Au second coup seulement, le bourreau lui abattit la tête, qu'il montra en disant : « Dieu sauve la reine Élisabeth ! — Ainsi périssent tous ses ennemis, « ajouta le docteur Flechter (1). »

Mignet lut à l'Académie des Sciences morales divers mémoires, plus tard réunis en volume, et dont les plus connus traitent : *1° de l'introduction de l'ancienne Germanie dans la société civilisée ; 2° de la formation territoriale et politique de la France ; 3° de l'établissement de la Réforme à Genève.* Il faut signaler aussi l'*Histoire de Charles-Quint*, celle de *Francklin*, et enfin les *Négociations relatives à la succession d'Espagne.*

Il semble que l'auteur ait laissé peu de chose à dire sur le redoutable rival de François Ier, sur ce Charles-Quint issu des quatre maisons d'Aragon, de Castille,

1 Cf. chap. XI.

d'Autriche et de Bourgogne, qui avait reçu, comme un héritage, « l'esprit toujours politique et souvent astucieux de son grand-père, Ferdinand le Catholique; la noble élévation de son aïeule, Isabelle de Castille, à laquelle s'était mêlée la mélancolique tristesse de Jeanne la Folle, sa mère; la valeur chevaleresque et entreprenante de son bisaïeul, Charles-le-Téméraire, auquel il ressemblait de visage; l'ambition industrieuse, le goût des beaux-arts, le talent pour les sciences mécaniques de son aïeul, l'empereur Maximilien... » On ne saurait élever que de rares et très spéciales objections contre la portion de ce récit consacrée aux guerres ; ce qui est relatif à l'action diplomatique, aux traités, semble irréprochable, et l'on ne peut qu'admirer l'exactitude des informations qui sont multipliées avec un grand détail jusque sur les moindres personnages de cette période. En définitive, que manque-t-il à cet ouvrage pour être un chef-d'œuvre ? L'observation des règles de la perspective et de ces lois de la proportion qui nous enseignent à donner à chacun des *rôles* du drame les développements conformes à son importance. A Mignet, pour être un grand historien ? De moins souvent mettre la main sur son cœur pour arrêter ses battements, et l'empêcher ainsi de communiquer au lecteur sa chaleur et son émotion. Avec Mignet triomphe la synthèse, l'analyse avec Monteil.

Compatriote de Bonald, *Monteil* (Alexis, 1769-1853,) fut d'abord engagé volontaire avant la Révolution, ayant par un coup de tête, et contre le gré de son père, pris du service dans un régiment qui passait à Rodez; la Révolution fit de lui un professeur d'histoire. Plus tard, il vécut à Paris, puis aux environs de Fontainebleau, dans une pauvreté intermittente et relative, qu'il honora par la dignité de ses mœurs et l'indépendance de son caractère.

Son nom rappelle ce livre curieux : *Les Français des divers états aux cinq derniers siècles*, œuvre de longue haleine, en dix volumes, dont toutes les pages, on le devine, ne sont pas autant d'articles de foi. On ne saurait être, par exemple, de l'avis du grand érudit lorsqu'il cite, comme le siècle de la féodalité, le XIVe siècle, qui en vit la décadence; comme le siècle de la liberté, le XVe siècle, où l'on vit un prince, Louis XI, décider par un édit entre le réalisme et le nominalisme; comme le siècle de la théologie, ce XVIe siècle où fleurit la libre-pensée. En outre, ce genre de dénomination est d'un tel vague, qu'il n'apporte aucune idée nouvelle au lecteur; en effet, est-ce une appellation sérieuse que celle de siècle des arts appliquée à l'époque de Poussin et de Puget, mais aussi de Pascal et de Corneille; de siècle des réformes appliquée au siècle de Tanucci et de Pombal, mais aussi de Belzunce et de d'Aguesseau ?

Toutefois, on suit avec un intérêt persistant, avec une curiosité qui, souvent, n'a rien de très noble, avec cet instinct de commérage qui sommeille toujours en nous, les renseignements de l'auteur sur toutes les classes de la société, marchands, avocats, bourgeois, échevins, cordonniers, tailleurs, gens de guerre, étudiants, portiers, laquais, cuisiniers, poètes privés ou poètes de cour, apothicaires. Monteil a pénétré dans l'intérieur des cours et des chaumières. Voulez-vous savoir ce qui fut servi à la table de Henri de Valois, troisième du nom, le lundy deuxième décembre mil cinq cent quatre vingt-cinq : « 1° Bécasses ; 2° un poulet d'Inde, XXV sols ; XII allouettes, V sols ; gelinotes, etc... » Glanons au hasard : «Les confesseurs du roi, en 1663, touchaient, par an, douze cents livres. » — Règlement de Saint-Sulpice vers 1760 : « Lever à cinq heures du matin ; oraison partie à genoux, partie

debout ; ensuite la messe, tous en surplis ou au moins en manteau long. A onze heures, le premier coup de dîner ; lecture, nu-tête et à genoux, d'un chapitre du Nouveau Testament, suivie d'un examen particulier.» Plus loin, nous voyons le bon roi Louis XII qui donne cinquante sous à un écolier pour l'aider à continuer ses études. — Et encore : « Quand le roi était en deuil, il s'habillait de violet jusqu'au fourreau de son épée.» — La Chambre des Comptes avait soin de se faire payer ses calculs ; pour l'épuration des dépenses du trésor royal, elle demandait 400 livres et une bourse de jetons ; l'épuration des comptes des fermes générales lui rapportait cent livres de jambon ; parfois s'ajoutent, pour le Poitou, des pâtés de canard, et pour la Champagne, 362 bouteilles du meilleur crû.

Presque toujours, on peut même dire toujours, le style est redondant, exubérant, tautologique, bourré de synonymes et d'à peu près, jovial, sans façon ou provocateur ; les idées principales sont submergées sous un océan de notules, de réflexions, d'incidentes, de citations, de centons, de réfutations, de gloses. Décidément Naudé n'est pas mort !

Comme Monteil, *Ozanam*, (1813-1853,) s'attacha de préférence au moyen âge. La vie de ce savant, si brusquement interrompue, fut remplie par des travaux de toute nature : nous rappellerons surtout que c'est à lui qu'il faut rapporter la fondation de la Société de Saint-Vincent de Paul. Son nom en politique est inséparable de ceux de Montalembert, de Lacordaire, de Falloux. Mais c'est surtout l'écrivain qui doit nous séduire. Il succéda à Fauriel, dont il avait l'érudition alerte, la méthode, avec le talent de la parole et la verve en plus. Parlant de l'auteur de la *Divine Comédie*, il a l'âpreté, la vigueur de style qui conviennent à l'histoire de ce lutteur farouche, de ce patriote ardent. S'agit-il de

Béatrix, son style revêt les teintes les plus douces et les plus idéales. Quant à expliquer l'énigme dantesque, nul ne peut se flatter de réussir dans une entreprise où tant d'autres ont échoué ! Ce moyen âge si complexe avec ses questions obscures, passionnantes, il est vraisemblable qu'on n'arrivera jamais à le comprendre dans son ensemble, à le pénétrer à fond, à le reconstituer. Pour ne citer qu'un exemple, la poésie chevaleresque n'est-elle pas un abîme sans rivage, et, malgré sa connaissance de la langue et de l'histoire de l'Italie, il dut plus d'une fois avouer qu'il en était réduit aux hypothèses. Ce serait aussi un inqualifiable déni de justice de ne pas applaudir aux efforts d'Ozanam pour jeter un peu de lumière dans les ténèbres des invasions du Ve siècle, et de ne pas saluer en lui l'un de ceux qui ont le plus fait pour ramener à ses véritables proportions l'influence du monde barbare sur la civilisation gallo-romaine. Il n'est pas inutile de rappeler que ses *Études Germaniques* furent récompensées, en 1849, par ce grand prix Gobert qui devait longtemps échoir à Aug. Thierry comme une sorte de fief incontesté.

Ozanam a laissé un beau nom ; *Tocqueville* un nom illustre.

Cet arrière-petit-fils de Malesherbes, le ministre de Louis XVI, naquit en 1805 au château de Verneuil, près de Nantes. Quand il eut terminé ses études de droit, il fut nommé juge suppléant au tribunal de Versailles ; c'est là qu'il se lia d'une amitié profonde avec Gustave de Beaumont ; plus tard il devait vivre dans l'intimité de Lamoricière, de Jean-Jacques Ampère, du généreux et brave comte de Kergorlay. Le gouvernement de Juillet le chargea d'une mission officielle pour étudier aux États-Unis la question des établissements pénitentiaires. En 1835, Tocqueville publiait le premier volume de la *Démocratie en Amérique*.

Un de ses biographes (1) nous apprend que les écrivains favoris du jeune publiciste étaient Pascal, Montesquieu, Platon et Rousseau. Nous avouons naïvement que cette liste n'est pas sans exciter quelque peu notre méfiance. Il y a bien de l'exagération, j'entends qu'il y a un manque d'équilibre dans Pascal, qui ne peut guère être considéré comme un guide sûr. L'incertitude, le doute, la contradiction, une sorte d'affolement, ne sont-ce point là les caractères saillants de l'auteur des *Pensées ?* Montesquieu semble avant tout un bel esprit, et le mot cruel de Mme du Deffand est sans appel (2). L'*Esprit des Lois* est gâté par l'excès de la méthode conjecturale. Platon se révèle comme le premier des utopistes dans sa *République*, et Jean-Jacques est le paralogisme même ! Quand on se rappellera quels ont été les modèles du philosophe moderne, on s'étonnera moins des erreurs assez nombreuses qu'on a le chagrin de découvrir dans bien des pages de son livre. Un juge peu suspect de banalité dans la bienveillance, et qui consentait rarement à arrondir les angles, Villemain disait que la *Démocratie* se recommande surtout par la ferme simplicité du style et l'éloquent amour du bien. Loin de nous l'intention de contredire à ce jugement ! Cependant sera-t-il permis de faire entendre une légère protestation, et de constater une grave erreur d'optique dans les vues de certains critiques enthousiastes, qui considèrent ce consciencieux et sagace travail comme la continuation de l'*Esprit des Lois ?* Tocqueville manque de grâce et de suavité ; on se doute qu'il n'y a pas de *Temple de Gnide* dans la collection complète de ses œuvres ; on serait surpris s'il s'arrêtait tout à coup au milieu de ses développements pour adresser une invocation aux Muses. C'est un fait constant que G. de

(1) Cf. J. Nicolas, *Gazette du Dimanche*, 17 juillet 1787.
(2) C'est de l'esprit *sur* les lois.

Beaumont donnait d'excellents conseils à son profond et grave ami : que ne lui a-t-il répété le mot d'Aristote à Xénophane ?

Avec *Gabourd*, (Amédée, 1805-1867,) nous revenons à l'histoire proprement dite.

On a cru diminuer l'importance et la valeur des ouvrages de cet écrivain en disant *qu'ils sont fort estimés du clergé.* Il n'est pas ou il est peu d'éloges plus enviables. Par cette insinuation, qu'on croyait d'un machiavélisme achevé, on a réussi, en somme, à faire comprendre que l'auteur est catholique, dévoué au principe du pouvoir temporel, partisan de toutes les nobles causes, n'avançant rien qu'il ne prouve, respectant son lecteur et la vérité. Ce que l'on connaît le plus de Gabourd,c'est son *Histoire de France* depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours : soit vingt volumes, plus dix autres, consacrés à la *Révolution* et à l'*Empire.* Qu'on en lise quelques tomes, et l'on verra ce que peut la science unie à l'honnêteté ! Néanmoins notre métier de critique nous force de regretter que l'auteur n'ait pas une originalité plus frappante, un style plus original, un coloris plus appréciable. Il n'est pas donné à toutes les époques de produire un Salluste, un Retz, un Macaulay !

Nous nous trouvons sur un terrain tout différent avec *Vaulabelle.* Né dans l'Yonne, en 1799, il fonda plusieurs journaux, (le *Nain Jaune*, etc.,) à une époque où la presse était l'objet d'une attentive surveillance ; en 1838, il devint l'un des collaborateurs du *National*, fut ministre de l'Instruction publique sous la présidence du général Cavaignac, et, à partir du 2 décembre, rentra dans la vie privée.

Bien que son *Histoire des deux Restaurations* soit d'un esprit gagné aux opinions républicaines de la nuance la plus foncée, on n'y trouve pas toujours, du moins

dans la forme extérieure, ces exagérations et ces partis pris qui enlèvent à un homme son crédit, à un ouvrage toute valeur. Certes l'auteur n'aime pas la famille des Bourbons, et ne néglige aucune occasion de signaler les oscillations et les inconséquences de sa politique : toujours est-il qu'il n'invente pas de grief, ce qui est un genre d'honnêteté relative, qu'on doit signaler dans un siècle où les passions sont montées à un diapason tel, que toute équité dans les jugements semble devenue impossible. Vatabelle a su également se restreindre, au lieu de déborder hors du cadre et d'entasser, comme le comte de Viel-Castel, des piles de volumes sur les règnes de Louis XVIII et de Charles X.

L'*Histoire des deux Restaurations* est proclamée un chef-d'œuvre par le parti libéral : plus réservés, les monarchistes, en dépit de leurs sympathies pour l'auteur, n'accorderont pas un éloge aussi absolu à l'ouvrage de Lubis.

Lubis (1806-1859) attaqua avec une violence extrême le gouvernement de Juillet. En 1836, il publia son *Histoire de la Restauration*, conçue, faut-il le dire, dans un sens exclusivement favorable à la légitimité. Nous ne savons si la postérité s'inquiétera de cette œuvre, où domine l'esprit de parti ; ce nous est un plaisir de mentionner l'unanimité de regrets que provoqua la mort de cet homme qui était la probité, l'urbanité même.

Par une coïncidence curieuse, *Laurentie*, ce fougueux avocat de la monarchie absolue, naquit en Gascogne, à la date inoubliable du 21 janvier 1793. De 1800 à 1824, il exerça des fonctions dans l'Université, entre autres celles d'inspecteur-général des études, qui lui furent enlevées par le ministère Villèle, dont il s'était montré, dans *la Quotidienne*, l'infatigable adversaire. Ce journal, auquel Laurentie ne cessa de colla-

borer, est, depuis la Révolution de 1848, devenu l'un des organes les plus importants de la pensée catholique sous le titre de *l'Union*. Ame droite, caractère élevé, fidèle jusqu'à l'abnégation, loyal et chevaleresque, l'auteur de l'*Histoire des ducs d'Orléans* et des *Crimes de l'éducation française* (1872) laissera le souvenir d'un polémiste infatigable, courtois envers ses pires adversaires.

On ne saurait accoler au nom de Laurentie celui d'un frère d'armes qui, pour l'antipathie envers la branche cadette et le dévouement à la monarchie traditionnelle, se soit rapproché de lui par des ressemblances plus nombreuses que *Crétineau-Joly*.

L'exaltation des opinions politiques et religieuses de ce dernier s'expliquerait en partie par son origine vendéenne. Dans sa laborieuse carrière, (1803-1875,) Crétineau-Joly a traité les sujets les plus variés : il a raconté la vie des trois derniers Condé, les traités de 1815, les guerres héroïques où parurent les Charette, les Cathelineau et les La Rochejacquelein ; mais ses deux principaux ouvrages sont consacrés au cardinal Consalvi et à Clément XIV. On peut appliquer à tous ses ouvrages le jugement que M. U. Maynard porte sur *l'Église romaine en face de la Révolution :* « La rhétorique et la grammaire n'ont rien à voir à son langage; il est quelquefois à côté, jamais au-dessous, souvent au-dessus d'elles. Les citations, d'une richesse et d'un bonheur incroyables, le brisent de temps en temps ; ordinairement elles lui ajoutent une broderie majestueuse et éclatante. Le mot énergique y fait trop souvent une violente trouée qui disjoint les éléments de la pensée, et exige ensuite un effort pour en rétablir l'unité... Plus correct que St-Simon, M. Crétineau-Joly a le même dédain pour les artifices du langage, et aussi le même pittoresque, la même originalité, surtout

dans ses portraits, presque tous admirables. Il a le secret de saisir, d'entraîner le lecteur, qu'il peut défier de quitter le volume après l'avoir ouvert (1). »

A la même école appartient le marquis de *Villeneuve-Trans*,(1784-1850,) érudit et archéologue lorrain de la plus réelle valeur, dont on a l'histoire de René d'Anjou et de S. Louis.

Nous accorderons aussi une mention honorable d'abord à *Capefigue*, qui est, non pas un historien dans la sérieuse acception du mot, mais un auteur de *Mémoires* intéressants et curieux sur un certain nombre de règnes, (Philippe-Auguste, Louis XIV, la Restauration, etc.,) puis à *Audin*, (1793-1851,) connu surtout par ses travaux sur Léon X, Henri VIII, la St-Barthélemy, Luther, Calvin, qui, s'ils ne sont pas irréprochables au point de vue de la langue, méritent d'être remarqués et consultés pour la nouveauté des aperçus et la sûreté des renseignements.

(1) Cf. *Bibliographie catholique*, XXI, p. 213.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE THÉATRE.

LE DRAME. — Alexandre Dumas. (Antony, Charles VII, La Tour de Nesle, Catherine Howard, Kean, Melle de Belle-Isle.) — **V. Hugo.** (Marion Delorme, le Roi s'amuse, Angelo, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Ruy-Blas, les Burgraves.) — **Alfred de Vigny.** (La Maréchale d'Ancre, Chatterton.) — **Casimir Delavigne.** (Don Juan d'Autriche.) — **Guilbert de Pixérécourt.** (Latude).— **Anicet-Bourgeois.** — **Bouchardy.** — **Frédéric Lemaître.** (Robert Macaire.)

LE plus grand amuseur des temps modernes, qui fut, en même temps, doué d'une si souple organisation pour les questions de théâtre, *Alexandre Dumas*, naquit en 1803. Son père, le général Mathieu Dumas, avait fait avec distinction la plupart des guerres de la Révolution et de l'Empire, et comptait parmi ses frères d'armes, ses amis intimes, les Jourdan, les Kellermann, les Victor et les Bernadotte ; mais le vaillant soldat était mort pauvre, et ne laissait à son fils que son épée et ses magnifiques états de services. Le jeune Alexandre reçut les premières leçons d'un excellent abbé qui lui apprit un peu de latin, et lui dévoila les principaux secrets de la versification française. Successivement, et avec une bonne volonté incroyable, quatre ou cinq magisters de Villers-Cotterets s'employèrent à lui faire connaître les premières règles de l'arithmétique : leurs peines furent superflues. Dumas, le prodigue légendaire, ne sut jamais compter dans la vie ! Du reste, il fut élevé comme aurait pu

l'être, sur la lisière d'une savane du Mexique, le fils de quelque propriétaire d'une opulente *hacienda :* il excellait à monter, à dompter les chevaux, « à conduire un char dans la carrière, » il jouait à la paume comme M. le comte d'Artois, tirait au pistolet comme défunt M. de Vaudreuil, à la carabine comme un chasseur du Tyrol, et maniait l'épée comme Monsieur le chevalier ou Madame la chevalière d'Éon. Quoi que ces différents exercices puissent présenter d'avantages, surtout au point de vue de l'hygiène, ils étaient peut-être insuffisants, à eux seuls, pour mener le brave adolescent à une haute et brillante situation dans le monde. Comme jadis le roi de Macédoine, cet autre Alexandre de l'antiquité, qui n'emportait rien avec lui, tant il escomptait d'avance le succès, notre adolescent partit à la conquête du monde avec la modeste somme de cinquante-trois francs. Arrivé à Paris, il se présenta chez les amis dont son père lui avait tant de fois conté les exploits, vanté la générosité. Jourdan parut tiède ; Sébastiani, absorbé par sa tabatière et sa correspondance; le général Verdier, qui faisait de la peinture pour vivre, lui offrit la moitié de sa bourse, (40 francs,) qu'il refusa les larmes aux yeux; enfin le général Foy le fit entrer comme surnuméraire dans le secrétariat du duc d'Orléans aux appointements de cent francs par mois. Dès lors, certain de ne pas mourir d'inanition, il se remet à ses études de latin, et achète un Suétone, un Tacite, un Juvénal. Tite-Live, César, Salluste auraient mieux valu, *dans l'espèce.* Puis il fréquenta le théâtre ; une troupe anglaise qui joua Hamlet provoqua son enthousiasme et l'eut pour auditeur assidu. Shakspeare lui dessilla les yeux : « Je reconnus que, dans le monde théâtral, tout émanait de lui, comme dans le monde réel tout émane du soleil ; que nul ne pouvait lui être comparé ; car il était aussi dramatique que Corneille,

aussi comique que Molière, aussi original que Caldéron, aussi penseur que Gœthe, aussi passionné que Schiller. » Il y a peut-être là quelque trace d'exagération, mais la jeunesse n'admire pas à moitié. Puis, quand il loue, Dumas ne s'arrête guère, car il était d'un naturel généreux, sympathique, ouvert et bon pour tous. Dans ses relations quelle rondeur, quelle verve dans ses causeries, qu'il pouvait impunément, comme autrefois Diderot ou Rivarol, prolonger huit, dix heures même de suite, sans qu'on pût jamais apercevoir le moindre trace de fatigue. Sa main, sa large main, était toujours ouverte, ainsi que sa bourse, qui ne fut jamais refusée à des infortunes, parfois jouées et mensongères. Il savait bien, l'excellent homme, qu'on abusait souvent de sa libéralité, mais il aimait mieux être trompé et trompé encore, que de s'exposer à laisser dans le besoin un confrère ou un ami. Certes, s'il eût ordonné sagement sa vie, réglé sa dépense, surveillé seulement le chapitre des prêts, avances et aumônes, il serait mort millionnaire, au lieu de ne laisser après lui que vingt francs — qu'il tenait de son fils !

Avec cette vaste confiance qu'il avait en lui-même, il avait répété le cri superbe du Corrège : lui aussi il essaya de peindre, mais de peindre le cœur humain. Du premier coup, sa vocation de dramaturge fut décidée : on a vu son *Henri III* et sa *Christine à Fontainebleau.* Nous arrivons maintenant à l'ouvrage qu'un maître, M. Maxime du Camp, appelle « le plus grand événement littéraire de ce temps (1). »

Faut-il, à propos de cet *Antony*, dont le succès mit aussitôt Dumas au premier plan de la jeune école, rappeler la nécessité, pour un auteur dramatique, de se conformer aux idées et de s'adresser aux croyances

1. Cf. *Revue des Deux Mondes*, (*Souvenirs littéraires*,) 15 juin 1882, pag. 814.

qui dominent dans son auditoire ? Quand, en effet; le roman peut s'engager sans crainte à travers des voies détournées ou peu frayées encore, le théâtre a pour loi de se maintenir en parfaite communion morale avec le public. Soixante ans bientôt se seront écoulés depuis la première représentation d'*Antony :* c'est dire que, dans ses manifestations comme dans son essence, la société a subi des secousses terribles, des modifications profondes ; que non seulement nos goûts généraux, mais que notre goût littéraire, à la veille du centenaire de 89, n'est plus le même qu'au commencement du règne de Louis-Philippe. Il suit de là que nous ne devons pas juger avec nos préférences récentes un ouvrage qui répondait aux sentiments d'une génération dès longtemps disparue. Certes, les pleurards à mine fatale existaient avant le drame de Dumas ; c'est ce qui justifie le poète d'avoir jeté ce type sur la scène Au lendemain de la première représentation, ces beaux fils qui dodelinaient de la tête en traitant la société de *marâtre*, s'appelaient légion : c'est ce qui prouve l'influence du théâtre sur les mœurs !

Mais que fera le poète quand il aura devant lui un auditoire mêlé, sans unité, sans foi commune ? Telle était la question qui se posait après 1830. Rien ne tenait plus ; le scepticisme, disons mieux, le cousinisme, (ce nihilisme,) envahissait tout. L'enseignement public en était ostensiblement au système éclectique, en réalité à l'athéisme, mettons, à l'hégélianisme. Si l'on repoussait l'idée religieuse, on ne croyait guère plus à la royauté ; quant à la noblesse, elle avait perdu son dernier prestige le jour où elle avait mandaté son reçu pour le fameux milliard. Le peuple criait misère, et la bourgeoisie relisait le *Testament du Curé Meslier* en serrant ses sacs d'écus contre son cœur. La jeunesse affectait de rire de tout, ou, ce qui est pis, de gémir

sur tout, éhontés arrière-petits-neveux de *Candide* ou fils prétentieux de *René* ! Trouvez donc un élément de concentration quelconque dans ces données disparates !

Alors se fondèrent deux écoles, l'une outrant le réalisme, calquant la vie prosaïque et plate, dépeignant sans idéal ni choix le rentier ou l'ouvrier, le marquis de l'ancien régime ou le colonel du premier Empire, s'habillant de l'habit de cérémonie ou de la blouse, dînant au *Cadran bleu* ou dans quelque gargote de la rue Maubuée, mais surtout s'attachant à la mode du moment, choisissant les faits, j'allais dire les plats du jour. Elle est comme une réclame perpétuelle, comme un fait-divers agrandi, comme un Premier-Paris dialogué, comme un bureau de renseignements où l'on vous fournit l'adresse de la meilleure giletière et du plus habile dentiste, en un mot elle vit surtout des réclames qu'elle fait et qu'on lui rend. Elle s'adresse surtout à cette classe médiocrement lettrée qu'on appelle la *high life*, et sa clientèle attitrée est cette jeunesse turbulente qui se presse dans la Loge Infernale. Le coryphée de cette école est l'auteur de la *Camaraderie*.

Comme le remarque H. Fortoul, l'autre école relève à la fois de Shakspeare et de Caldéron, et fait un mélange de la tristesse anglaise et de la fantaisie espagnole. Loin d'elle la prétention de frapper le parterre en usant d'une méticuleuse exactitude dans la description des mœurs présentes ! Son idéal est le moyen âge ; si vous voulez vous faire entendre d'elle, ne lui parlez que pertuisanes et cottes de mailles, spectres et orgies, geôliers et trappes à ressort. Elle, non plus, ne se pique en rien de reprendre, pour la continuer en l'élargissant et en la renouvelant, la glorieuse tradition de ces Racine et de ces Corneille qui cherchaient avant tout

la vraisemblance et la vérité. Désormais régneront seules l'imagination et la fantaisie : il n'y aura plus ni raison, ni observation, ni proportions ni règles. C'est le genre illustré par V. Hugo : le poète valait mieux que l'œuvre.

Par ses premières pièces, Dumas se rapprochait de Scribe et de Hugo ; à l'un, il empruntait ses fracs et ses faits-divers ; à l'autre son coloris et sa puissance d'évocation du passé : il y ajouta le sentiment et la passion, mais le sentiment excessif et brutal, la passion délirante et tapageuse.

Il suffira de citer *Antony*.

Le *Moniteur* du 4 mai 1831 disait : « Le drame joué ce soir à la porte St-Martin a obtenu un grand succès auquel ont vivement contribué par la vérité, par l'énergie de leur jeu, Bocage et Mme Dorval. L'auteur nommé au milieu des applaudissements est M. A. Dumas. »

Il s'agit d'un enfant sur qui, dès sa naissance, le malheur s'est appesanti, et dont les jeunes ans n'ont rencontré aucune de ces caresses de mère qui attendrissent et prédisposent à la bonté le cœur de l'homme. Son malheur n'est cependant pas si complet qu'un inconnu ne lui jette, comme compensation, une fortune considérable. A chaque pas dans la vie, il va donc se heurter contre un préjugé, contre une prévention ! Pourtant, ne dispose-t-il pas, (et combien dont la naissance est régulière ne peuvent se vanter de cet avantage !) de ce levier, de ce passe-debout universel, irrésistible, qui s'appelle le billet de banque? Est-il donc si malheureux ? Qu'il multiplie les bienfaits autour de lui, qu'il secoure les pauvres, qu'il dote des orphelines, et la paix rentrera dans son cœur.

Dirons-nous les objections dont le principal rôle a été l'objet ? On voudrait plus de générosité, quelque chose de plus chevaleresque dans cet Antony, qui, au

lieu de garder le silence sur le dévouement d'une femme qui, pour lui, a foulé aux pieds son honneur, s'empresse de la compromettre aux yeux de tous, de l'afficher et de lui rendre impossible toute rentrée dans *son* monde. D'où vient le dédain qu'en toute rencontre il manifeste pour la société, dont il n'a pas à se plaindre ? Qu'est-ce que ces déclamations sans motif plausible ? En somme, Antony peut passer, sans avoir de réclamations à faire entendre, pour le type de l'égoïsme. Est-ce bien aussi, a-t-on remarqué, un moyen, sinon ingénieux, au moins régulier, de réhabiliter une femme que de l'assassiner ?

Charles VII chez ses grands vassaux parut cinq mois après *Antony*.

Par les longs soirs d'été, les Parisiens ne verront plus apparaître, à travers les barreaux du château des Tournelles, la pâle et mélancolique figure de Charles VI : victime des forfaits d'Isabeau, le *bien-aimé* est, après un long martyre, descendu dans les caveaux de St-Denis ; le trône est à Henri de Lancastre plutôt qu'à Charles VII, dont l'indolence se refuse à conquérir le royaume que lui dispute l'étranger. Toutefois les dévouements se multiplient autour de l'aimable souverain, pour qui sont prêts à mourir les Jean d'Harcourt, les Lafayette, les Dunois.

Lui aussi, le comte de Savoisy, part pour la Syrie, afin d'expier un assassinat ; dans son château, il laisse sa femme Bérengère livrée à toutes les tristesses de l'isolement. Au milieu de ses pérégrinations, il sauve la vie à un jeune arabe, nommé Yacoub, que voulait tuer un de ses archers, nommé Raymond. De retour en Europe, Savoisy, qui cependant aime sa femme, demande à l'Église l'autorisation de divorcer ; cette autorisation lui est apportée par Raymond. Au comble de la fureur en voyant son ennemi, Yacoub se rue sur

lui et le frappe d'un coup mortel ; il va lui-même se transpercer, lorsque la voix de Bérengère le rappelle à la vie en le rappelant à l'espérance. A ce moment l'action fait une volte-face subite : Charles VII apprend la défaite de son armée et la mort de ses meilleurs généraux; il reste insensible même à la voix de Savoisy, qui s'écrie indigné :

Chaque homme qui tombe,
Avant de se coucher tout sanglant dans la tombe,
Dit, jetant un dernier regard derrière soi :
« Lorsque je meurs pour lui, mais où donc est le roi ? »
Vos aïeux nous ont fait prendre cette habitude
De voir briller leur casque où l'affaire était rude ;
Et peu de coups tombaient, d'épée ou de poignard,
Dont leur écu royal ne reçut bonne part.
Sire, c'est pour un peuple une dure agonie
De penser, en mourant, que son roi le renie ;
Car il peut, se croyant dégagé de sa foi,
Lui prendre envie aussi de renier le roi.

Est-ce donc fini ? Est-ce que le royaume sera donc toujours un fief anglais? Non. Charles va mériter son surnom de *victorieux*. Il tire son épée, l'épée de la France, il prononce de fières et rassurantes paroles :

La France de Philippe-Auguste et de Valois
N'est point mienne ; il me faut celle dont Charlemagne
A tracé la limite au sein de l'Allemagne.

A la veille de se rendre à l'armée, Savoisy se prépare à épouser la comtesse de Granville : survient Bérengère qui le supplie ; impassible, il donne l'ordre de la conduire dans un monastère. Cachée sous un voile, une suivante va sous les verrous prendre la place de l'épouse outragée, qui ordonne à Yacoub de tuer Savoisy. Celui-ci s'affaisse sur la scène, et, au moment où l'on veut se saisir du meurtrier, celui-ci montre un écrit du comte qui lui rend sa liberté, et il retourne dans son désert.

La plus belle création de la pièce est celle de Bérengère, qui trouve grâce auprès du spectateur, même après Hermione, dont elle est une copie : nombre de tirades, secouées par un vif sentiment de patriotisme ou de passion, révèlent dans Dumas non seulement un agenceur adroit, mais un écrivain de race.

Nul, mieux que lui, n'eût pu se passer de collaborateur; il en prit un, cependant, Gaillardet, pour la *Tour de Nesle.*

L'héroïne est la femme de ce Louis X qui fut moins mutin, lutin, hutin que la trop célèbre Marguerite de Bourgogne, la reine aux déportements sans nom et sans nombre, la Messaline du XIVe siècle, digne d'un autre Juvénal ou d'un nouveau Pétrone. Le début de la pièce nous permet de faire connaissance avec deux jeunes frères,les capitaines Philippe et Gauthier d'Aulnay, bientôt rejoints par un troisième capitaine Phébus non moins brave, Buridan. Menaçante et grossie par l'orage, la Seine entend et étouffe leurs cris de joie. Mais à peine avons-nous commencé l'exposé de l'action, que nous nous voyons contraint de l'interrompre. Pour donner de ce drame aussi touffu que romanesque, aussi sombre qu'invraisemblable, un compte-rendu suffisamment clair, il faudrait des développements quatre fois plus longs que ceux que réclament *Polyeucte* ou *Britannicus*. Disons toutefois que Philippe et Gauthier sont les fils de Marguerite. Après une pluie d'exclamations, d'imprécations, d'objurgations, de hurlements hydrophobes, de mugissements caverneux, on voit des faces contournées, des lèvres contractées, des veines injectées, des paupières qui n'offrent que le blanc des yeux, des mâchoires qui s'entrechoquent, jusqu'à provoquer la luxation du muscle abaisseur de l'aile du nez, des gesticulations épileptiques, et l'on assiste à une trombe de coups de

dague ! Les échelles, les croix rouges sur les bras, les enfants exposés devant les églises, les verrous, les manants, les messeigneurs et le populaire, les jurons de corps de garde, embellissent la perspective. La phrase ronfle comme une toupie de Nuremberg. Que ne fallait-il pas attendre d'une jeune fille qui, dès son jeune âge, connaissait l'adultère, l'inceste, l'infanticide, le parricide ? Pour ce qui est de la vraisemblance, signalons le cas de cette reine que l'on vient trouver dans une taverne de truands. Seule, une scène est belle, neuve, attachante, c'est celle où Marguerite, reconnaissant « son complice de quinze ans dans l'homme dont elle vient épier l'agonie, craintive à son tour devant celui qu'elle croyait faire trembler, détache un à un tous les liens de Lyonnet, comme pour implorer son silence (1). »

De la *Tour de Nesle*, sont nés tous les drames du boulevard du Temple et tous les romans de Ponson du Terrail. Aujourd'hui le paradis applaudit encore les tirades de Buridan, mais les stalles d'orchestre sont tièdes.

Catherine Howard, (1834,) est l'histoire d'une jeune fille de condition modeste, qui frappe le regard et provoque la passion du Barbe-Bleue d'Outre-Manche ; Henri VIII, fatigué de ses quatre premières femmes, veut les remplacer par cette enfant. Mais elle est mariée en secret à un noble pair de la couronne, qui, choisi comme confident par le roi, tremble pour son honneur, et ne trouve d'autre moyen de sauver sa femme que de l'endormir au moyen d'un narcotique et de la faire descendre dans un tombeau. Que d'incohérence, mais aussi que de passion dans cet imbroglio ! Veut-on un spécimen du style ?

« Oh ! mon Dieu ! s'écrie Cathérine, mon Dieu !

1) Cf. *Moniteur*, 4 juin 1832.

est-ce que je veille réellement, ou tout ce qui m'arrive n'est-il qu'un rêve ? Qui viendra maintenant me parler de crime et de vertu, à moi que la fièvre dévore, à moi qui vois où le tourbillon m'entraîne, où Dieu veut que j'aille, poussée par un souffle invisible, comme la poussière de la terre, comme le nuage du ciel ! Mais le passé ? Le passé, c'est le néant, le présent seul est quelque chose, et l'avenir est tout ! Je vis, j'existe, tout ce qui m'arrive est réel ; que m'importe le reste ? Voilà bien le palais, voilà bien le trône, j'ai le pied sur la première marche, j'y monte, je m'y assieds. Oh ! si je suis réellement ce que je crois être, que quelqu'un vienne donc qui me dise que tout cela est vrai, qui reconnaisse ma puissance, qui s'incline devant moi, qui me salue reine ! (1) »

Quand les grands écrivains ont voulu captiver l'esprit, ils ont eu soin de ne présenter que des sentiments généraux, qui se retrouvent à toutes les époques, chez tous les peuples. Tels Euripide et Sophocle, Shakspeare et Corneille, Molière et Racine. Moins routinière, la nouvelle école, qui se targue de ne nous offrir que des passions extraordinaires, ne vit que d'exceptions. C'est une exception que la vie de ce *Kean*, que Dumas a pu faire suivre de ce sous-titre : *Désordre ou génie.* Ces deux mots nous serviraient, au besoin, d'épigraphe à la pièce, à condition toutefois de constater qu'il y a dans l'ensemble, dans la conception de la fable, dans la distribution des scènes, dans la peinture des caractères, infiniment moins de génie que de désordre.

Kean est de 1836, *Melle de Belle-Isle* de 1839.

Il y est question d'une coquinerie du chef des roués, le duc de Richelieu, qui compta une victoire dans sa carrière militaire, et qui voudrait faire croire à l'existence d'une infinité de Port-Mahons dans son existence

(1) Cf. Acte III, Scène 5

de viveur. Qu'on se figure un méli-mélo qui se déroule, s'enchevêtre autour de la répugnante personne de la marquise de Prie. Le fond de l'intrigue repose sur un ensemble de mensonges débités par Richelieu, qui finit par s'amender, reconnaît sa faute, et demande humblement pardon à celle qu'il a odieusement calomniée. Avec sa faconde de Gascon de la Haute-Loire, J. Janin lance un feu d'artifice au sujet de cette pièce : « Dans cette comédie, il y a beaucoup d'art, beaucoup d'esprit, beaucoup de verve... » Ajoutons que dans ce jugement il y a beaucoup de bonne volonté.

De Dumas à *Hugo* la transition est imperceptible, sinon que le premier manie mieux ses personnages, et que le second soigne plus l'alexandrin.

Marion Delorme fut représentée en 1830. C'est dans ce drame, où le vice est réhabilité, que nous voyons pour la première fois cet insupportable personnage qui a figuré dans *Antony*, nous entendons par là le paria de l'état-civil, le lépreux qui a une barre dans ses armes, le fils d'Éros et de Cotytto, en un mot l'enfant trouvé. Didier, il s'appelle Didier, inspire une passion désordonnée à Marion Delorme, cette Esméralda fangeuse du XVIIe siècle, dont le nom reste inséparable de celui de Cinq-Mars. La Marion de Hugo n'est point le type que l'histoire nous dépeint, tête à l'évent, caractère sans souci, gauloise, rémoise des *Contes* : elle ne sait que geindre, parle de sa vertu, atteste son innocence, séraphise ! Dans Didier, il faut voir un pleureur à nacelle, qui ne rêve que platonique amour, et dont le rôle semble être de ramener au bien les brebis égarées : il a fort à faire avec Marion, on le devine. A ces qualités qui le rendent si séduisant, le pauvre garçon ajoute le mérite d'être travaillé par une jalousie qui efface celle de tous les sexagénaires de la nouvelle et de la vieille Castille. Après s'être battu en duel avec le marquis de Saverny, il est

exposé à la redoutable colère du cardinal, qui vient de promulguer son édit sur les duels ; sauvé par Marion, qui se dévoue à des conditions faciles pour elle, mais de nouveau condamné en dépit du *non bis in idem*, il reconnaît la conduite de sa libératrice par une bordée d'injures acariâtres. Enfin, avec Saverny, il expie son équipée sur l'échafaud, en présence du premier ministre, qui, pourtant, ne se montrait guère en semblable occasion.

De ce que les deux principaux personnages sont contradictoires et grimaçants, de ce que le portrait de Richelieu est tourné à la caricature, tant l'auteur l'a poussé au noir, on conclurait mal que le drame ne renferme aucun type énergiquement modelé. Saverny, ce d'Artagnan, appartient bien à cette noblesse frivole et vaillante qui avait brillé au Pas de Suze et fait merveille dans l'île de Rhé ; Bellegarde et Nangis sont des parangons de générosité et de courtoisie, mais pourquoi Louis XIII ne se révèle-t-il pas à nous avec ces qualités qui le firent justement proclamer le premier gentilhomme du royaume ?

Les vers portent la marque de V. Hugo, c'est-à-dire qu'ils sont de vrai et fort métal, sonores, bourrés de grandioses images, mais souvent peu en situation. Signalons l'abus des tirades, espèces d'intermèdes qui coupent l'action, monologues échauffés et vibrants dont l'inopportunité est le moindre défaut. Dans ces emprunts à la poésie lyrique, convient-il de retrouver un souvenir et comme une imitation des chœurs de la tragédie grecque ? Nulle hypothèse ne serait moins acceptable, et l'on ne doit pas hésiter, au contraire, à signaler une fois de plus le rôle immense que joue la personnalité de l'écrivain. C'est l'écrivain qui interrompt la marche de l'action, pour lancer, fusées encombrantes, ces soliloques aux discussions préhistoriques, où se

brise la voix du comédien, où sombre la patience de l'auditeur..

Bizarre, chaotique, incohérent, désordonné, confus, heurté, énorme, horrible, telles sont les épithètes dont nombre de critiques saluèrent *le Roi s'amuse.* Ils s'empressèrent, à vrai dire, de signaler des éclairs de génie, d'incomparables mouvements d'éloquence, des cris passionnés, de la verve, de l'imagination, de la profondeur et de l'énergie. Pour la fable, elle repose, comme toujours, sur une antithèse ; tout à l'heure, c'était l'opposition entre l'abnégation et le vice, c'est aujourd'hui le contraste entre la laideur physique d'un bouffon du roi et l'amour infini du père de Blanche. Celle-ci est la fille de Triboulet, ce polichinelle plein de lui-même, vaniteux, rageur et magniloquent. Quoique contemporain des Budé, des Érasme, des Estienne, notre magot hait de male mort la tribu des érudits ; s'il eût occupé, en l'an 1453, la place de C. de Médicis, les échappés de Byzance eussent reçu une hospitalité que l'Écosse n'eût point revendiquée pour sienne : or, oyez :

Il n'est pas d'animal,
Pas de corbeau goulu, pas de loup, de chouette,
Pas d'oison, pas de bœuf, pas même de poète,
Pas de mahométan, pas de théologien,
Pas d'échevin flamand, pas d'ours et pas de chien,
Plus laid, plus chevelu, plus repoussant de formes,
Plus caparaçonné d'absurdités énormes,
Plus hérissé, plus sale et plus gonflé de vent,
Que cet âne bâté qu'on appelle un savant.

Fort heureusement pour notre académie des inscriptions et belles-lettres, c'est un fou qui parle ainsi !

Le fond de l'histoire est d'une immoralité qui n'est pas même affriolante, et François Ier ainsi que Clément Marot y jouent un vilain rôle.

On nous excusera si nous avouons qu'il nous déplaît

de voir ainsi calomnier un grand roi et un grand poète, et si, malgré notre insuffisance, nous essayons de les montrer tels qu'ils furent en réalité. La digression paraîtra longue, mais nous nous autorisons de l'exemple de V. Hugo. François et Marot représentent, l'un dans l'histoire politique, l'autre dans l'histoire littéraire, la fin d'une époque ; ici, la fin de cette variété de princes pour qui tous les devoirs d'un chef d'État se résument dans ce mot : le courage ; là, le dernier anneau de cette longue chaîne de poètes chez qui le sentiment est subordonné à l'esprit. Marot est à Rutebœuf ce que François est à Jean-le-Bon ; voilà leurs prototypes. Ils ont eu ce rare bonheur de faire oublier celui qui leur avait servi de modèle. Le roi comme le poète ont jeté un grand éclat sur l'idée qu'ils représentaient, mais on peut affirmer qu'ils ont vu, sinon provoqué, la chute de cette idée.

S'ils n'ont pas dit comme un spirituel monarque : Après moi le déluge ! du moins après eux, presque sans intervalle, un cataclysme formidable n'a plus rien laissé debout de l'édifice qu'ils avaient contribué, plus qu'aucun de leurs prédécesseurs, à bâtir et à couronner. Ils laissent l'un et l'autre des descendants à qui ils lèguent un difficile héritage ; mais leurs successeurs, privés de talent, absolument destitués d'énergie, ne possèdent pas les moyens nécessaires pour lutter contre la menace imminente d'une révolution. Après François, que voyons-nous ? Un Henri II, c'est-à-dire la mobilité dans la faiblesse ; un François II, moins qu'un fantôme de roi ; un Charles IX, mélancolique poitrinaire ; un Henri III, ce Sardanapale, moins la grandeur farouche dans la mort. Après Marot ? Mellin de St-Gelais, la grâce, mais la grâce entachée d'affectation ; Bertaut, la Muse atteinte d'une inguérissable morbidesse ; Des portes, cet attique, je le veux bien, mais aussi ce Pé-

trone efféminé de la poésie ; Passerat, conteur à peine plus spirituel que Grécourt. Bref, en deux genres différents, à propos de l'héritage de François et de Marot, on a une édition nouvelle de l'héritage d'Alexandre.

Cette décadence continue devait mener droit à une catastrophe. Ces rois fainéants rendaient inévitable l'avènement d'un maire du palais. Le fait se présente moins d'un siècle plus tard, (suivant la loi de l'histoire, Henri IV est une anomalie, comme Ronsard.) Pendant que, sur le trône, s'endort l'Ennui sous le nom de Louis XIII, une main énergique s'empare du gouvernement du royaume: c'est Richelieu, ce tyran politique. D'un autre côté, pendant que le sceptre de Marot est tenu par des versificateurs tellement obscurs que l'histoire a oublié leurs noms, un homme de génie essaie, non sans rudesse, mais non sans bonheur, de restituer à notre idiome poétique sa force et sa régularité : c'est Malherbe, ce tyran littéraire. Auparavant, deux terribles convulsions avaient changé la face des choses, et livré à la dynastie de Marot comme à celle de François un épouvantable assaut. Pendant un demi-siècle, aussitôt après François, les derniers Valois luttent péniblement, et se défendent à grand'peine contre les passions religieuses furieusement déchaînées. Pendant plus de trente ans, après Marot, éclate et se prolonge le coup de clairon de du Bellay, signal de la lutte ardente, implacable, que les imitateurs des antiquités « latiale et grégeoise » allaient engager contre les partisans exclusifs des vieux trouvères.

Ces analogies entre François et Marot considérés comme prince et comme poète sont saisissantes. Considérons maintenant ces deux personnages au point de vue de leur vie privée ; le parallèle n'est pas d'une moins rigoureuse exactitude. Leur jeunesse est brillante et favorisée. A tous deux sourit le plaisir ; tous deux ils

se jettent au milieu des fêtes, des enivrements, des folles échappées. D'une bravoure vingt fois prouvée, ils font des prodiges inutiles. Prisonniers l'un et l'autre, ils sortent de leur captivité presque à la même époque. Leur vaillance imprudente cause leur malheur, en des circonstances diverses. A Pavie, François compromet son trône parce qu'il ne sait pas modérer sa bouillante ardeur ; dans la capitale, deux fois Marot aliène sa liberté, parce qu'il ne sait pas résister aux afflux de son sang méridional. Romanesque au début, leur existence se termine misérablement. Les revers accablent le roi, la pauvreté persécute le poète. Le peu que les revers et la pauvreté avaient pu leur laisser de bon, leur étourderie le leur enlève. François, le roi guerrier, est poète ; Marot, le poète, bataille toute sa vie. Enfin, après une interminable succession d'avanies et de misères, ils peuvent mourir dans une fière et noble attitude : François, grâce à l'épée du duc d'Enghien et aux lauriers de Cérisoles ; Marot, grâce à l'hospitalité de Bouttières (1) et à cette auréole que l'exil donne à tous ses martyrs.

Mais V. Hugo n'a pas tenu compte de la vérité historique : cette infidélité fut un des motifs qui provoquèrent la chute de sa pièce. Le public était le même qu'à *Hernani*, mais ce public était grisé par le souvenir des journées de Juillet, et il ne contribua pas médiocrement à rendre la salle houleuse par son attitude plus que cavalière, et l'affectation qu'il mit à chanter en chœur, lors de l'entrée des spectateurs des loges, les couplets de la Marseillaise et les refrains du *Ça ira*. La pièce fut sifflée, et l'on sait que des députés, des académiciens, allèrent supplier Louis-Philippe d'interdire la représentation d'un ouvrage *indécent*, *qui portait*

(1) Ce duc de Vendôme du XVIe siècle, brave et insouciant, commandait l'armée française en Piémont vers 1540.

atteinte à la raison, aux mœurs publiques, non moins qu'à la dignité même de l'art.

L'action d'*Angelo* se passe aussi dans ce XVIe siècle si favorable aux grands effets par la variété et la richesse des costumes, la splendeur et l'éclat des fêtes, le lointain de la perspective, la brutale intensité des passions, et la simplicité fière du langage. Principaux personnages : Angelo, tyran de Padoue, Catarina, la dogaresse (!), Rodolfo, le plus content des trois, la Tisbé, dont on devine le rôle, Omodéi, le sbire. Comme et plus que toujours, il y a maladive abondance de toxiques et de souterrains, de geôles, de clefs et de portes condamnées ; la léthargie donne, et les tombes fleurissent. On y parle même du « crucifix de ma mère ! » Ajoutez des amours illicites qui cherchent une vengeance, et des maris déçus qui veulent laver dans le sang leur honneur compromis. En revanche, on n'y accorde à la Providence qu'un rôle effacé au profit de la fatalité, qui fait, dirige, excuse tout.

Dans cette pièce V. Hugo n'atteint nullement Shakspeare : sa Tisbé ne vaut ni Portia, ni Juliette, ni Constance, ni Cordélia, comme sa *Lucrèce Borgia* n'égale ni Volumnia, ni Isabelle, ni Imogène, ni Desdémone.

Lucrèce incarne l'amour maternel. Quant au drame, il est consacré à la plus grande gloire du cercueil capitonné. Qu'on nous rende Andromaque !

L'auteur avait calomnié la fille d'Alexandre VI, dont plusieurs historiens ont loué la chasteté, et que l'Arioste place au-dessus de son homonyme de l'histoire romaine; il n'a pas été moins partial envers l'épouse de Philippe II, dont Cambden a dit : *Apud omnes ob mores sanctissimos nunquam satis laudata.* Textes en main, il serait facile de montrer que ses prétendus crimes furent amenés, sinon justifiés, par la raison d'état, et que, si elle fut sévère jusqu'à paraître cruelle, c'est qu'on

lui persuada que les révoltes, si nombreuses sous son règne, provenaient de son excessive faiblesse et de son inconcevable clémence, notamment à l'égard de Jeanne Grey.

« Nous assistons dans *Marie Tudor* à l'histoire d'une reine qui s'est donnée au favori, qui l'a comblé de faveurs, de titres, de biens, qui a bravé pour l'aimer l'opinion de son peuple et la rébellion de ses seigneurs. Sa passion ne saurait être arrêtée par aucune délicatesse, car ce n'est pas une faiblesse du cœur, mais une affaire de tempérament. Les ennemis du favori, conduits par un ambassadeur étranger, découvrent enfin que ce parvenu a séduit une jeune fille, et ils en apportent la preuve à la reine. La reine trahie ne dissimule un moment que pour se convaincre et pour se venger avec plus d'éclat ; elle veut que l'homme périsse; mais, craignant que son pouvoir n'aille pas jusqu'à faire servir la justice du royaume à faire punir de mort une intrigue d'amour, elle s'associe à la vengeance d'un homme du peuple, offensé comme elle par le favori, et qui, pour s'assurer la mort du coupable, consent, au prix de sa vie dans ce monde et de son âme dans l'autre, à accuser l'Italien de régicide, en se déclarant son complice. Le favori est condamné ; c'est alors que la reine, qui est femme, change d'avis, et veut revenir sur sa vengeance. Mais la haine qu'inspire le favori est telle, que la reine, pour le faire sauver, n'a plus d'autre ministre que sa rivale même. Malheureusement elle se trompe sur les sentiments de celle-ci, qui a cessé d'aimer son séducteur, et lui substitue celui qu'elle avait trompé elle-même (1). »

Au caractère de Marie, qui affecte crûment sa passion, on est en droit de demander plus de décorum dans ses allures, moins de dévergondage dans la pen-

(1) Cf. *Revue de Paris*, 1833, tome 8, page 215 et seq.

sée. Lorsque, dans *Phèdre*, on voit «Vénus tout entière à sa proie attachée, » le spectateur n'a pas à rougir ; mais que penser d'une femme qui s'affiche comme une Marguerite de Bourgogne et nargue l'opinion comme une Isabeau de Bavière ? Ici encore il convient de signaler un oubli absolu des convenances théâtrales. La pièce n'en fit pas moins « le maximum des recettes (1). »

N'oublions pas que V. Hugo croit exercer un sacerdoce, et que, si l'on voulait le croire, le monde attendrait avec anxiété chacune de ses pièces comme le pain quotidien indispensable pour vivre, et marcher, d'un pas sûr, à ses nobles destinées. Il faut l'entendre, en chacune de ses préfaces, gourmander la critique, se plaindre de l'envie, et manifester le regret de voir que des sacrilèges ont profané la chaire d'où s'envolent tant de généreux sentiments. Phénomène curieux ! il croit observer les règles de l'histoire, et, par lui, l'histoire est indignement violée ; il croit faire revivre des personnages, et le moindre souffle de la critique dissipe comme des ombres chacune de ces créations si péniblement échafaudées ; il croit vivre dans le sein même de l'humanité, et il ne nous présente que des exceptions qui ne sont pas nées viables !

Ruy-Blas nous montre, nouvelle et vieille antithèse, un ver épris d'une étoile, un laquais enflammé de passion pour une reine. Toujours les deux infinis de Pascal, l'infiniment humble et l'infiniment superbe, le commandement et l'obéissance, la couronne et la livrée ! Mais ce laquais est un courtisan, un duc, un grand d'Espagne, l'arbitre des destinées de tout un peuple. Qui, du reste, eût pu demeurer insensible à l'affection d'un homme qui, connaissant l'amour de la reine pour les fleurs de son pays, fait, tous les matins, une grande lieue afin de chercher l'humble *vergis mein nicht* qu'il

(1) Cf. *Revue de Paris*, ibid., page 260.

déposera sur sa fenêtre ? Le drame renferme, non pas des chœurs comme Athalie, ce qui était bon pour *ce polisson* de Racine, mais des chansons, qui, nous le constatons avec plaisir, sont charmantes : témoin ces strophes que les blanchisseuses font retentir sous les fenêtres de Marie de Neubourg :

A quoi bon entendre
Les oiseaux des bois ?
L'oiseau le plus tendre
Chante dans ta voix.
Que Dieu montre ou voile
Les astres des cieux,
La plus pure étoile
Brille dans tes yeux.
Qu'avril renouvelle
Ce jardin en fleur,
La fleur la plus belle
Fleurit dans ton cœur.

Qui chercherait la moralité dans les scènes émouvantes qui se pressent assez confusément, serait la victime d'une gigantesque erreur. Qui penserait y trouver la réalité vécue, ferait preuve de la plus insigne simplicité. Du reste l'action est fantastique : le grand seigneur hautain, revenu à son rôle de valet, exécute tous les ordres qui lui sont donnés. On lui dit de fermer une fenêtre, et il se précipite sur l'espagnolette, de ramasser un mouchoir, et il ramasse, obséquieux. Est-ce à dire que César accepte de gaîté de cœur ce changement de rôle ? Ce serait le méconnaître que de ne pas lui prêter la résolution de mourir ; redevenu Ruy-Blas, il meurt donc, non sans avoir transpercé le mauvais plaisant qui lui a imposé ces humiliations ; il a, du reste, obtenu son pardon de la reine, qui se jette, éplorée, sur son cadavre !

Le poète dramatique est faible, mais le poète lyri-

que est incomparable : les tirades à effet abondent, et l'on n'a qu'à choisir :

Charles-Quint ! dans ces temps d'opprobre et de terreur,
Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur !
Oh ! lève-toi ! viens voir ! les bons font place aux pires.
Ce royaume effrayant fait d'un amas d'empires,
Penche... il nous faut ton bras ! au secours ! Charles-Quint !
Car l'Espagne se meurt, car l'Espagne s'éteint !
Ton globe, qui brillait dans ta droite profonde,
Soleil éblouissant qui faisait croire au monde
Que le jour désormais se levait à Madrid,
Maintenant, astre mort, dans l'ombre s'amoindrit,
Lune aux trois quarts rongée, et qui décroît encore,
Et que d'un autre peuple effacera l'aurore !
Hélas ! ton héritage est en proie aux vendeurs !
Tes rayons, ils en font des piastres ! Tes splendeurs,
On les souille ! O géant, se peut-il que tu dormes ?
Ton nom meurt, et voilà qu'un tas de nains difformes,
Sur ta dépouille auguste accroupis sans effroi,
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi !

En sortant de la pièce, le spectateur ne laisse pas d'être remué, mais il est plus surpris encore de son trouble quand il songe à toutes les choses inimaginables auxquelles il vient d'assister. Voici, entre vingt autres, une de ces invraisemblances : on l'a vu tous les matins, Ruy-Blas escalade une muraille pour déposer sur la fenêtre de la reine la petite fleur bleue qui lui rappelle son enfance ; parfois, l'honnête fripon y laissait en même temps des vers ; un jour, en tombant, il y laissa aussi un fragment de dentelle qui fut, avec la missive rimée, recueilli par les mains que l'on devine. Dans la suite, alors qu'il s'est métamorphosé en César de Bazan, il apporte à la reine une lettre qu'il a écrite au nom du roi, le fameux roi qui a tué « six loups. » En le voyant et en lisant la lettre, Marie reconnaît et l'écriture des madrigaux et la dentelle du pourpoint. Passe pour l'écriture ! mais le reste ? En

devenant ministre après avoir été laquais, est-ce que Ruy-Blas n'avait changé ni de pourpoint ni de dentelle (1) ?

D'une situation analogue traitée par V. Hugo et Racine, ressort avec une lumière éclatante la différence qui sépare le drame de la tragédie ; au 5e acte d'*Andromaque*, on voit Hermione qui attend, anxieuse, l'arrêt de la destinée :

Où suis-je ? qu'ai-je fait ? que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? quel chagrin me dévore ?
Errante et sans dessein je cours dans ce palais ;
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?

Écoutons Ruy-Blas (5e acte) :

Aujourd'hui, tout le jour j'ai couru par la ville
Comme un fou. Bien souvent même on m'a regardé.
Auprès de l'hôpital que vous avez fondé,
J'ai senti vaguement, à travers mon délire,
Une femme du peuple essuyer, sans rien dire,
Les gouttes de sueur qui tombaient de mon front.

Cela n'est-il pas bien clair ? Le personnage de Racine étudie ce qui se passe en lui, le personnage de Hugo note ce qui se passe au dehors. L'un voit avec ses yeux, l'autre avec sa conscience. Le poète du XVIIe siècle fait une étude de psychologie, celui du XIXe un inventaire. Andromaque nous dépeint les angoisses qui l'étreignent, Ruy-Blas nous met sous les yeux le carnet sur lequel, heure par heure, il a noté les incidents de la journée. Lequel préférez-vous ? Vous avez à choisir, somme toute, entre Delille et Jouffroy, entre le monde sensible et la pensée, entre le genre descriptif et le genre philosophique (2).

Suprême effort de la veine théâtrale de V. Hugo,

(1) Le fond de la remarque est de Jules Sandeau.
(2) Cf. *Racine et V. Hugo*, par Paul Stapfer. (Arm. Colin, éditeur.)

les *Burgraves*, (mars 1843,) reçurent du public un accueil de glace : les spectateurs ne purent s'habituer, s'acclimater à cette perpétuelle contention du style, à cette *excessivité* implacable des personnages. Dense fut l'ennui qui régna dans la salle, et terribles furent les malédictions du grand poète, qui prononça contre les cabaleurs un solennel raca: «Ingrate Comédie Française, tu n'auras plus mes pièces ! ».

Le troisième mousquetaire du romantisme, celui qui, par la distinction et la grâce, en fut l'Aramis, *A. de Vigny*, avait, en 1830, fait représenter une *Maréchale d'Ancre* dont la contexture manquait d'air, et qui, dès les premières représentations, semblait *pallida morte futura*. Mais il n'est que juste de s'arrêter au drame de *Chatterton*, (1835).

S'il fallait indiquer avec précision quelles théories y sont appliquées, de quelle école il relève, on pourrait constater que l'auteur ne s'est lié par aucune règle, et qu'il a suivi une inspiration toute personnelle. Il est arrivé, ce qui est rare en dépit de quelques exemples contraires, que l'intrigue tirée d'un roman, *(Stello,)* ne parut point dépaysée quand elle fut livrée aux feux de la rampe ; que dis-je ? les impressions reçues par la lecture se trouvèrent en quelque sorte rajeunies par celles qui étaient dues au jeu de l'acteur, si bien qu'on doit admirer la souplesse avec laquelle l'auteur sut donner à la nouvelle œuvre ce surcroît de développement sans tomber dans la paraphrase et le remplissage. Depuis cette époque, à chaque reprise, le succès n'a point cessé de s'affirmer, et naguère encore la pièce faisait couler force larmes.

Du gros public, Chatterton est connu comme le Gilbert de la littérature anglaise, et par ses pastiches, comme un *Vrain Lucas* qui aurait du génie et qui serait assez honnête. Né en 1752, il mourut en 1770.

A l'âge de douze ans, il publiait des strophes virulentes contre le fanatisme des méthodistes, puis il mit en vers des passages de Job et d'Isaïe, ce qui ne l'empêcha pas de devenir saute- ruisseau chez un avoué. Conçoit-on que le bambin ait, avec la haine d'un sectaire, composé sur le *Bonheur* un ouvrage qui n'est qu'une sanglante diatribe contre la Révélation ? « Pour le petit nombre, ô Révélation, tu es une divinité, pour le plus grand nombre tu n'es qu'un nom ; tu n'es pour la raison qu'une lanterne sourde, mais pour la superstition tu es un soleil. » La suite est digne d'un disciple de Bolingbrocke et d'un contemporain de d'Holbach. Mais, Bristol ne suffisant plus à ses inspirations, il se rendit à Londres, où, pendant dix-huit mois, il écrivit des *Essais* en prose pour les Revues, des satires, des drames et les poésies dites de Rowley ; il aurait même pris rang parmi les journalistes dont Walpole tarifait la conscience : mais cette accusation aurait besoin d'être prouvée. Victime de la misère, (il resta trois jours sans manger,) il absorba une dissolution d'arsenic. Une enquête du coroner permit de constater que, l'hôtesse de l'infortuné jeune homme, mue de pitié, lui ayant, la veille de son empoisonnement, offert de dîner avec elle, celui-ci répondit avec hauteur *qu'il n'avait pas faim.* Les biographes de Chatterton s'accordent à louer sa dignité extérieure, la vivacité de ses yeux gris, sa tempérance extraordinaire, son goût incroyable pour l'étude, et surtout sa vive et constante affection pour sa vieille mère.

Vigny nous fait pénétrer dans le ménage de Kitty Bell, la pâtissière ; c'est la vieille et banale histoire de la femme aimante et sensible contrainte de vivre avec un époux prosaïque et brutal. Kitty, qui nourrit le pauvre adolescent des miettes de sa table à l'insu du tyran domestique, (un bon dogue après tout,) com-

mence par la charité et finit par un sentiment plus affectueux encore. Devinant tout ce qui se passe, et désireux d'empêcher tout esclandre, un vieux quaker essaie de troubler, de rendre impossible les tête-à-tête des deux imprudents. Mais de jeunes lords débauchés, condisciples autrefois de Chatterton, viennent, par leurs plaisanteries avinées, jeter celui-ci dans un profond désespoir qui le pousse bientôt au suicide : « Si vous mourez, lui dit le disciple de Fox, fort mal inspiré et peu maître de sa langue, vous ne mourrez pas seul ; une jeune et vertueuse femme vous suivra au tombeau. »

Eh bien ! il continuera de porter le fardeau de l'existence, il ira jusqu'à demander la protection du lord-maire, qui vient *en personne*, accompagné d'une livrée fastueuse, interroger le poète, lui faire subir une sorte d'examen, et qui se tire à peu de frais de son rôle de Mécène en lui laissant un brevet de premier valet de chambre. C'en est fait ! ivre de dégoût, Chatterton veut se tuer. N'a-t-il pas toujours là soixante grammes d'opium ? Il a de l'opium, mais il n'a pas de pain. Kitty a deviné la sombre résolution : quand elle se présente, Chatterton lui avoue, pâle et crispé, le secret qu'il a si longtemps gardé pour lui seul ! « Ah ! Monsieur, lui dit Kitty, puisque vous osez me parler ainsi, vous allez donc mourir ? » Chatterton, à bout de forces, remonte l'escalier, et tombe foudroyé dans son grenier. Mais sa fiole n'est pas tout à fait vide, Kitty en boit le contenu, et tombe inanimée sur sa chaise. Par une pudeur sublime, la mère de famille n'a pas voulu expirer à la porte de celui qui, pour le monde, ne lui était rien ; pénétrée encore du respect qu'elle doit au père de ses enfants, elle rend le dernier soupir dans l'attitude d'une mère de famille irréprochable.

Chatterton est écrit en prose ; traduit de Shakspeare,

le Marchand de Venise, qui renferme le type fameux de l'usurier Shylock, est écrit en vers coupés et naturels, mais qui n'arrivent que rarement à reproduire la sincérité et la vigueur de l'original.

Pour terminer l'examen de l'œuvre de Vigny, résumons ses théories sur le drame.

On a dit que, puisque le spectateur n'est que trois heures à la comédie, il ne faut pas que l'action dure plus de trois heures. Le grand tort du système classique est d'avoir représenté dans les tragédies une catastrophe déjà mûre pour son dénouement, si bien que, resserré par le temps, le poète est contraint de ne donner à ses personnages que des lignes indécises, à son action qu'un développement étriqué. Le système nouveau doit apporter une modification essentielle à cet état de choses : « il doit prendre dans sa large main beaucoup de temps et y faire mouvoir des existences entières. » A quoi l'auteur ajoute que le poète devra créer l'homme non comme *espèce* mais comme *individu*. En effet, quoi de plus impersonnel que le théâtre du XVIIe siècle ? Jamais, par exemple, on ne pourra prétendre que Cinna, Polyeucte, Agamemnon soient, au point de vue historique, des caractères vrais. Par une loi inévitable, la généralité même des sentiments qu'ils expriment les condamnait au style solennel. Les personnages de Racine et de Corneille sont des abstractions, et leurs harangues sont une dépendance anticipée du cours professé par les Dugald Stewart et les Reid.

Pour ce qui concerne plus spécialement la langue, Vigny constate l'infériorité du français sur l'anglais, qui peut, dans la même scène, passer de la prose aux vers blancs puis aux vers rimés. Ces trois octaves « ont entre elles une harmonie qui ne peut s'établir en français. Il fallait, pour les traduire, détendre le vers alexan-

drin jusqu'à la négligence la plus familière (le récitatif), puis le remonter jusqu'au lyrisme le plus haut (le chant). »

La conclusion de l'auteur est originale : « Je pense qu'à l'avenir l'art dramatique sera plus difficile que jamais pour la France, précisément parce qu'il est affranchi des plus pesantes règles. C'était autrefois une sorte de mérite que d'avoir produit quelque chose malgré elles, et les avoir suivies pouvait faire une réputation. Mais à présent, ce sera d'un autre point de vue qu'on considérera la tragédie inventée ; il lui faudra d'autant plus de beautés naturelles qu'elle aura moins de grâces de convention. C'est par la même raison qu'un cheval faible et ruiné peut avoir au manège une souplesse fort élégante, sous les selles de velours, les cocardes, les nœuds, les bridons dorés et les tresses ; il exécute des voltes et demi-voltes savantes, il fait des soubresauts qui lui donnent un air de force, et il prend un galop mesuré qui singe la vitesse ; mais lancez-le nu et au grand air dans une plaine d'Alsace ou de Pologne, et jugez-le à côté d'un étalon sauvage, vous verrez ce qu'il saura faire. »

Chatterton nous offrait un spécimen du drame, même du mélodrame ; *don Juan d'Autriche* nous montre le drame-comédie, mais comédie plutôt que drame. C'est une aventure de jeunesse du futur vainqueur de Lépante, que raconte, avec des poussées de verve et des inspirations d'une franche gaîté, l'aimable et souriant auteur du *Paria*. A l'époque où se passe l'action, le fils de Charles-Quint n'a que dix-huit ans; il ignore que le vainqueur de Pavie est son père, que le hibou de l'Escurial est son roi. Le soin de son éducation a été confié à un ancien conseiller de Charles, nommé Quexada, brave jadis, maintenant vieilli et apeuré, mais capable de dévouement. On avait songé à pousser

don Juan dans l'Église, où ne le portent point ses goûts batailleurs, aventureux et romanesques. Il s'éprend d'une jeune fille de race juive et veut l'épouser. De son côté, Philippe éprouve aussi une passion furieuse pour cette descendante de Jacob que semble convoiter l'auto-da-fé. Dans sa jalousie, le roi envoie son frère en prison, mais la prison choisie est le couvent où Charles-Quint remonte incessamment ses pendules récalcitrantes. En reconnaissant son fils, le vieux prince a senti battre son cœur. Aidé d'un jeune moine de quinze ans, qui est dans sa cellule « comme au Jardin des Plantes est le petit chien dans la cage du lion, » il se fait élire abbé, et, dès lors, maître absolu entre ces quatre murs, il ordonne la mise en liberté de don Juan, qui reçoit, joyeux, la clef des champs. Mais Florinde, (c'est le nom de la Juive,) est menacée, circonvenue par ordre de Philippe, qui la fait comparaître devant l'Inquisition. De retour dans sa demeure, elle trouve le roi, qui est bientôt rejoint par son frère ; don Juan va tuer un rival odieux, quand la jeune fille s'écrie : C'est le roi ! Surpris, le bouillant jeune homme laisse tomber son épée, l'épée de François Ier à Pavie, que lui a donnée Charles-Quint en lui recommandant de ne s'en servir jamais que contre les ennemis de l'Espagne. Philippe va livrer les deux enfants au bûcher, quand survient le vieil empereur qui a, ce jour, quitté son couvent pour venir « mettre un peu d'ordre dans sa famille. » Grâce à sa toute-puissante intervention, les deux frères se réconcilient, le petit moine, suivant son désir, est admis à la Cour, et le spectateur s'en retourne sans trop savoir ce que devient la pauvre Florinde.

Bref, il y a de quoi passer une soirée agréable, une soirée unique, en ce sens qu'on ne serait pas tenté de la recommencer. A l'apparition de la pièce, les feuille-

tonistes de profession, Janin en tête, félicitèrent l'auteur de la verve et de la mutinerie qu'il avait prêtées au petit moine Peblo ; à la vérité, ce diablotin toujours en mouvement est assez récréatif avec ses lazzis, il a de l'entrain, de l'à-propos, un certain montant, mais c'est de la grâce à la Gresset, de l'esprit pour pensionnats : cela ne dépasse pas la moyenne. Après avoir cherché une scène où figure Peblo, pour donner au lecteur une idée de ce genre de réparties, j'ai dû interrompre mon infructueuse cueillette. Essayons de nouveau :

Charles-Quint, (frère Arsène,) lui dit : « Tu veux me quitter ? » *Il répond :* « Non pas vous, mais la maison ; on respire ici un air renfermé qui ne me convient pas. »

Plus loin, don Juan, furieux à la pensée qu'on veut faire de lui un novice, s'écrie qu'il ne mettra jamais une robe : « Jamais ! pas plus que je ne veux être moine ! » *Peblo alors :* « Parlez donc bas ! au couvent on ne dit pas tout ce qu'on pense, et on ne crie pas tout ce qu'on dit. »

Dans la même note :

FRÈRE ARSÈNE.

Allez, Peblo, chanter vos Noëls chez moi.

PEBLO.

Dans votre jardin plutôt, en arrosant vos fleurs ?

FRÈRE ARSÈNE.

Si vous voulez.

PEBLO, *(à part.)*

Je dirai deux mots à ses oranges. (Haut.) Adieu, père Arsène ! *(A don Juan, le doigt sur la bouche.)* A revoir, mon frère !

FRÈRE ARSÈNE.

Sortez.

PEBLO, *(à part en sortant.)*

Pourvu qu'il n'aille pas laisser échapper la vérité, *lui qui n'a pas encore les habitudes de la maison !*

Ce sont petites malices de gavroche andalous ; en tout cas, cela est moins démoralisateur que les infamies de la *Religieuse* de Diderot.

Don Juan d'Autriche, cette pièce d'un genre quelque peu indécis, où le drame est à peine indiqué, nous mène, par antithèse, au mélodrame pur, dont *Guilbert de Pixérécourt* est le classique incontesté.

L'enfance de cette moitié de Caldéron *(dimidiatus Menander)* est des plus curieuses. Il naquit à Pixérécourt, joli village des environs de Nancy ; à peine âgé de cinq ans, il fut amené dans cette dernière ville pour y commencer son éducation chez les Frères de la Doctrine chrétienne, qui lui apprirent à lire ; puis on le mit au collège. A la veille de sa première Communion, comme il ne devait pas avoir de nomination à la fin de l'année scolaire, il fut menacé par son père de passer les deux mois de vacances à Maréville, aujourd'hui maison d'aliénés, alors maison de force ; désespéré, il résolut de se jeter dans la rivière. La Meurthe nous eût privés de l'auteur de cent vingt pièces de théâtre ! Heureusement son précepteur le dissuada de ce parti extrême. En rhétorique, secondé par le P. Chameroy, professeur instruit et dévoué, il marcha de succès en succès ; mais aux approches de la distribution des prix, une hémorrhagie, qui se prolongea pendant quarante-trois heures, mit ses jours en danger : on allait lui administrer l'Extrême-Onction, quand il entendit la voix de son vieux Mentor, le P. Munier, celui qui l'avait déjà sauvé de la mort par immersion. La vue de son maître tout en larmes produisit sur lui une si salutaire révolution, que le

sang s'arrêta tout à coup. Il obtint quatre prix, dont celui d'excellence. Épuisé, presque incapable de marcher, il voulut quand même, (on comprend cette coquetterie enfantine,) traverser la ville, soutenu par un valet qui portait les trente volumes, dont il était aussi fier que son jeune maître. Quand il passait sur le Cours Royal, maintenant Cours Léopold, les mères de famille disaient : « Voyez le petit Pixérécourt ! c'est lui qui a gagné tout cela ! »

Quand gronda la Révolution, il dut suivre son père à l'armée de Coblentz. En 1794 il se rendit à Paris, où, marié avec une femme qu'il aimait, il souffrit de la plus affreuse misère, peignant des éventails, acceptant les besognes et surtout les salaires les plus infimes, avant de voir jouer et réussir une des nombreuses pièces qu'il avait déposées chez les concierges de tous les théâtres. Depuis 1797 jusqu'en 1836, il ne cessa de produire, le plus souvent seul, des comédies, des parodies, des opéras-comiques, des drames, mais surtout des mélodrames dont la morale est l'honnêteté même. Citons : *le Nègre généreux*, *le Mari de bois, les Mystères d'Udolphe, Cœlina ou l'Enfant du mystère*, *le Chien de Montargis*, *le Monastère abandonné*, *la Chapelle des bois*, *la Tête de mort*, *Latude ou trente-cinq ans de captivité.*

Nous allons dire quelques mots de cette dernière pièce, qui fit courir tout Paris : « Tout Paris pour Latude eut les yeux d'Henriette,» (Henriette Legros, sa protectrice infatigable.) Au prologue, on voit dans le parc de Trianon deux jeunes gens, d'Alègre, mousquetaire, et notre héros, officier du génie, s'entretenir *coram plebecula*, nous voulons dire devant la sequelle galonnée de Mme de Pompadour, comme ils le feraient dans l'ombre d'un jardin réservé. Dans ce palais, dont la châtelaine est une bergère, les laitières abondent, et

ces laitières sont abordables comme dans les églogues de M. de Fontenelle. Mais un noir complot se forme contre la sémillante marquise. Du moins on le croit : voici le lieutenant de police qui brûle de sauver la vie « de la favorite, » comme il l'appelle d'abord, « de l'idole du roi, » comme il l'appelle ensuite par un raffinement de galanterie. Coupable d'impertinence à l'égard de Mme de Pompadour, Latude est jeté à la Bastille, où il a pour consolation les *poulets* que lui apporte un pigeon privé appartenant à Henriette Legros. C'est la vraisemblance même ! Aussi ne perd-il pas courage, car, pendant « cinq cent quatre-vingts nuits, » il a creusé un trou afin de descendre de la plate-forme dans le fossé. S'il parvient à s'évader, « quel étonnement pour la France ! » Ce Latude, qui, après tout, est assez sympathique, lui qui s'est laissé arrêter pour des vers composés par un autre, arrive, grâce à son trou, jusqu'à la cellule de son confrère en captivité, celui, précisément, qu'il n'a pas voulu trahir. La conversation s'engage : Latude apprend à d'Alègre qu'il a confectionné une échelle de « cent quatre-vingts pieds, » puis il lui montre ses outils : « Les outils, dit d'Alègre, qui vous les a procurés ? — *Latude, avec modestie :* Mon adresse. — Et cette scie ? — Je l'ai faite avec le pied d'un chandelier. — Ce canif ? — Avec la moitié de mon briquet. — Et ce marteau ? — Avec un clou arraché à l'affût d'un canon. » Pellisson et Faria combinés ! La suite est à l'avenant. Il y a des monologues où Latude parle de sa conscience, « qui est pure, et de Dieu, qui sera juge entre les persécuteurs et les victimes. » Grâce aux pigeons-voyageurs, tout va bien ; mais dans la pièce circule un certain M. de St-Marc, geôlier renforcé, qui, à coups de fusil, tue l'un de ces messagers. On comprend qu'après de semblables émotions, au troisième acte, Latude soit chauve et

porte des lunettes, double particularité qui n'étonne pas, du reste, chez un cinquantenaire qui appartient en même temps à l'arme savante du génie. Vous attendez sans doute le *deus ex machina?* Il survient à la scène XIV, dans la personne de Malesherbes, l'inséparable de Turgot. Ce Malesherbes ne rit pas, il entend réparer les injustices commises, parce que, autrement, le roi serait voué à la haine du peuple, « haine qui s'amasse et grossit chaque jour, jusqu'à l'heure fatale où elle déborde et engloutit les trônes. » Les événements se précipitent. Voici Henriette Legros qui, dans un mouvement digne de Jean Hiroux, s'écrie : « M. de Malesherbes, on vous trompe! » Sur quoi, Malesherbes, qui entend bien ne pas être trompé, fait briser les fers de Latude. Celui-ci, qui, depuis trente-cinq ans, a de sérieux motifs pour ne pas croire à cette nouvelle, s'exclame : « Mais c'est impossible, Henriette! » Rien de plus vrai, pourtant. Les âmes sensibles apprendront avec plaisir que, lorsque le rideau tombe, Lenoir est arrêté.

Rachetons notre compte-rendu en citant quelques appréciations de la presse au lendemain de la première représentation : « Son drame, tel qu'il l'a entendu, tel qu'il l'a écrit, est l'un des plus remarquables qui aient été joués depuis de longues années. L'action habilement conduite, écrite en bon style, est pleine d'intérêt; les caractères sont tracés avec esprit et vigueur. » (E. Béchet.) « L'intérêt de ce drame est vif et touchant, on y reconnaît une habileté remarquable dans la conduite de la pièce et dans la gradation des situations. » *(La Gazette de France.)* « Le succès de ce drame a été complet, unanime, proclamé par le suffrage universel. » *(Le Figaro.)*

Il s'en faut que Pixérécourt ait été un génie original, un autre Shakspeare, mais il n'est que juste de lui

accorder le mérite d'un auteur honnête et consciencieux. Sauf de très rares exceptions, qu'il constate, et dont il s'accuse le premier, il a observé scrupuleusement les trois unités ; il veut que le poète dramatique « ait un dialogue naturel, un style simple et vrai, des sentiments délicats, de la probité, du cœur, le mélange heureux de la gaîté unie à l'intérêt, de la sensibilité... » Il se révolte contre les sujets que l'école moderne, (romantique,) a introduits au théâtre, et qui n'offrent que des crimes monstrueux « qui révoltent la morale et la pudeur. »

Bref, le nom de Pixérécourt restera comme le nom même d'une variété de composition dramatique dont l'heure et l'à-propos ne sont pas aussi complètement passés qu'on pourrait d'abord se le figurer. Le peuple, ce grand enfant, aimera toujours le mélodrame, c'est-à-dire les grands gestes, les grandes phrases, les grands sentiments, et ce goût se décuplera d'intensité chaque fois que d'importants événements politiques ou sociaux se produiront. C'est ce qu'on a vu à la fin du siècle dernier : « Dans les circonstances où il apparut, le mélodrame était une nécessité. Le peuple tout entier venait de jouer dans les rues et sur les places publiques le plus grand drame de l'histoire. Tout le monde avait été acteur dans cette pièce sanglante, tout le monde avait été soldat, ou révolutionnaire, ou proscrit. A ces spectateurs solennels qui sentaient la poudre et le sang, il fallait des émotions analogues à celles dont le retour de l'ordre les avait sevrés ; il leur fallait des conspirations, des cachots, des échafauds.. (1) »

Après Pixérécourt, viennent honorablement *Bouchardy* et *Anicet Bourgeois*, les Regnard et les Destouches de ce simili-Molière.

Anicet Bourgeois, né à Paris en 1806, fut aussi l'un

(1) *Œuvres de G. de Pixérécourt*. Introduct. par Ch. Nodier, I, VII.

des fournisseurs attitrés du boulevard ; on a de lui une collection complète de drames palpitants et mouvementés, et l'on représente encore le *Médecin des enfants* et *Périnet Leclerc.*

Bouchardy (1810-1870) est l'auteur cent fois acclamé de *Gaspardo le Pêcheur*, de *Lazare le Pâtre*, de *Michaël l'Esclave*, de *Jean le Cocher* et du *Sonneur de St-Paul*, cette pièce qu'on jouera tant qu'il y aura un théâtre et des acteurs : *Roma triumphati dum caput orbis erit !*

Absolument comme Gautier, qui voulut un jour faire le compte-rendu d'un drame de Bouchardy et qui, après neuf colonnes compactes du *Moniteur*, en était à peine à la première moitié du premier acte, nous avons essayé de donner un résumé intelligible du *Sonneur de St-Paul :* la patience nous a manqué, ou plutôt nous avons reculé devant l'immense, l'inénarrable difficulté de la tâche. On ne peut donner la clarté à cet imbroglio, qui se passe après la mort de Charles Ier, (1649,) et où l'on ne rencontre que pères adoptifs, filles supposées, braves taverniers qui abusent de la confiance, non de leur clientèle, ce qui est dans l'ordre, mais de leurs protecteurs, individus qu'on croit tués et qui se relèvent guillerets, aveugles qui demandent qu'on leur rende la vue, ne fût-ce que pour une minute, quitte même à mourir aussitôt après, cadavres vivants dans les caveaux, inconnus à masques de velours, cérémonies de légitimations, reconnaissances, mariages, imprécations, malédictions, proclamations, sans oublier les invraisemblances, qui sont l'âme même de la pièce, les infidélités historiques et les anachronismes, qui en forment la partie la plus attrayante.

Au plus fort de sa vogue, le drame fut menacé par une redoutable hérésie : la parodie était là qui le guettait. Croirait-on que la trahison vint de celui même qui était la gloire du drame, le drame en chair et en os, de

Frédéric Lemaître ? La mine éclata lors de la représentation de *l'Auberge des Adrets.* Robert Macaire, le principal rôle, était jeté dans le moule des brigands classiques, déclamateurs furibonds, ne connaissant que le maniement du poignard et le roulement des yeux. Fatigué, sans doute, de ce personnage, qui exigeait un tel développement de sérieux et de gestes excessifs, Frédéric en transposa le style, et métamorphosa cette saynète exsangue et banale en une satire d'une gaîté âcre et débordante. On n'a pas oublié les principaux acteurs de ce drame ultra-aristophanesque, de cette véritable partie carrée du mensonge et de l'impudence, ce Robert, ce Bertrand, ce baron de Wormspire et cette tendre fille, Éloa ! Certes, on n'oubliera pas non plus le dénouement, auquel n'eussent pensé ni Racine, ni Corneille, ni Schiller. Royalement dupé par son beau-père, qui vient de le bénir avec une solennité grotesque, et de lui faire sauter la coupe à l'écarté, Robert s'élève majestueusement dans les airs, sur les ailes d'un ballon qui emporte aussi le très fidèle Achate, ce très digne compère Bertrand. Les Damon et Pythias de Toulon, les frères jumeaux des T.F. à P., échappent ainsi à l'œil de la police, et s'en vont chercher des dupes nouvelles dans un monde meilleur ! Du haut du ciel, leur dernière demeure, Hogarth et Calot durent être satisfaits.

Voici la scène où le gendarme (S. G. D. G.) demande leurs papiers aux deux coquins :

« *Macaire lui donnant une lettre :* Voici le mien... Ah, ah ! pardon, le voici ! — *Le gendarme, regardant le passeport :* Vous vous nommez ? — *Macaire :* Toujours.— *Le gendarme :* Je vous demande votre nom.— *Macaire :* don Rémond. — *Le gendarme:* Où allez-vous ? — *M.:* A Bagnères, prendre les eaux de ce pas. — *Le G.:* Comment ! vous allez à Bagnères prendre

les eaux de Spa! Cela ne se peut pas. Bagnères est dans les Pyrénées, et Spa à sept lieues de Liège! — *M.:* Monsieur le gendarme ne perd pas la carte... — *Le G.:* Votre profession? — *M.:* Ambassadeur du roi de Maroc... Vous êtes peut-être étonné de ne pas me voir en maroquin? — *Le G. à Bertrand:* Votre passeport? — *M.:* Monsieur te fait l'honneur de te demander ton passeport. — *Bertrand:* Voilà! C'est que nous les avons déjà montrés hier.... Voilà, voilà! Ah! ceci, c'est la reconnaissance de mon manteau; j'ai eu cent soixante-dix francs dessus. — *Le G.:* Vous vous nommez? — *B.:* Bertrand. — *Le G.:* Et vous allez? — *B.:* Pas mal et vous? — *Macaire:* Monsieur me suit. — *B.:* Je le suis, je suis de sa suite, de sa suite j'en suis, je le suis. — *Le G.:* Votre profession? — *B.:* Orphelin. *Chantant:* A peine au sortir de l'enfance! — *Macaire:* Ah çà, vas-tu te taire! *(Au gendarme:)* Je vous demande bien pardon, mais mon ami est un peu lunatique. — *B.:* C'est vrai, je suis fabricant de lunettes. »

Dans le rôle de Robert Macaire, Frédéric Lemaître fut admirable : « Qu'importe le tréteau à l'admiration! Frédéric n'a-t-il pas fait s'entasser tout ce que Paris avait de plus aristocratique et de plus élégant dans ce bouge étroit des Folies-Dramatiques où R. Macaire se réveillait, le lendemain de l'exécution, éclairé et rajeuni par la guillotine, dédaigneux désormais de « faire suer le chêne sur le trimar» comme un vulgaire escarpe, et comprenant que M. Gogo (1) était une moins compromettante victime que ce bon M. Germeuil... On aurait été l'entendre sous les toiles d'une baraque foraine, devant une rangée de chandelles non mouchées, entre quatre lampions fumeux (2). »

(1) Type de l'actionnaire crédule.
(2.) Cf. *Hist. du Romantisme*, page 278. (Th. Gautier.)

CHAPITRE SIXIÈME.

LA TRAGÉDIE. — Ponsard. (Lucrèce, Agnès de Méranie.) — **Al. Dumas.** (Caligula.) — **Ancelot.** — (Maria Padilla.) — **Mme de Girardin.** (Cléopâtre.) — **Viennet.** — **Latour-St-Ybars.**

LA COMÉDIE. — Scribe. (Bertrand et Raton. — Le Mardi-Gras, la Camaraderie, la Calomnie.) — **Casimir Delavigne.** (La Popularité.) — **Théodore Leclercq.** — (Bon sang ne peut mentir.) — **Poésie d'Opéra.**

QUE devenait la Muse du courroux, l'inflexible Melpomène? Sur les sommets raboteux de l'Hélicon, au séjour même des orages pour rire et des tonnerres en zinc, non loin du mélodieux asile où soupirent les *larmes* et les *alarmes*, *Oreste* et *funeste*, s'élève, soutenu par cent colonnes d'ébène, un Temple entouré de cyprès et de sépulcres : le seuil en est défendu par deux fantômes, dont le front est fixe et morne, la langue glacée, la poitrine brisée de sanglots et de râles caverneux : c'est la *Terreur* et la *Pitié ;* près d'elles se dressent la *Vengeance*, la *Rage* et l'*Inceste*, avec la *Jalousie*, l'*Ambition* et le *Parricide*. Chacune de ces divinités redoutables tient à la main une coupe empoisonnée :

O du plus beau des arts auguste souveraine,
Voilà ton sanctuaire ; oui, c'est toi, Melpomène,
C'est toi ! je reconnais tes attributs divins,
Le sceptre et le poignard qui brille dans tes mains,
Ces vêtements pompeux dont l'éclat t'environne,
Et ces festons sanglants qui forment ta couronne ;
Tes soutiens les plus chers, que toi-même as choisis,
Tous, sur des sièges d'or près de toi sont assis (1).

(1) Cf. Laharpe, *Dithyrambe.*

L'auteur de cet ingénieux dithyrambe nous apprend ainsi que les favoris de la Muse tragique, les Euripide et les Sophocle, les Racine et les Corneille, reposent sur des fauteuils en or ; à ce compte, Crébillon et Voltaire méritent une chaise en argent ; on donnera un pliant en plaqué aux Joseph Chénier et aux Lancival, et l'on ne refusera certainement pas un modeste escabeau en silex à *François Ponsard*, né à Vienne, en Dauphiné, (491 kilomètres de Paris, nous apprennent les géographes.)

Fils d'un juge de paix qui entendait ne pas élever de poète dans sa maison, il commença par étudier le droit à Paris, composa des élégies qui laissèrent loin devant elles les élégies de Tibulle, et, de retour au pays natal, s'essaya, tout en s'escrimant en prose contre l'école semi-classique de Delavigne, à composer une tragédie dans le genre du XVIIe siècle. L'heureux jeune homme trouva, *rara avis*, un ami qui eut foi en lui, qui se dévoua corps et âme à sa fortune, qui se fit en tous lieux son précurseur et son thuriféraire. N'oublions pas le nom de ce Raynaud, de ce cœur d'or, de cette âme de feu, et, paraît-il, de cette intelligence d'élite, qui, Juif-Errant de l'amitié, parcourut incessamment le Quartier Latin pour recruter, dans les restaurants et les cafés, des adhérents à la bonne cause, des croyants à l'œuvre de son compatriote, des fidèles à son dieu. Grâce à Reynaud, la tragédie de *Lucrèce* fut remise et recommandée à Lireux, directeur de l'Odéon, qui la joua, après l'avoir annoncée à son de trompe, comme une protestation contre les *Burgraves*. La première représentation fut éminemment batailleuse : on eut une réédition de *Hernani*. Que de chapeaux bossués et de cannes tordues ! Le lendemain, M. Ponsard père était complètement rassuré sur l'avenir de Fran-

çois, et celui-ci ne devait pas tarder à voir son ouvrage couronné par l'Académie française.

Comme Corneille, qui avait tiré son chef-d'œuvre d'*Horace* d'une page de Tite-Live, Ponsard emprunte à l'histoire le fond même de sa pièce. Il serait injuste d'inférer de là que le poète manque d'imagination ; mais cette faculté, si précieuse quand on n'en abuse pas, qu'on ne se laisse point mener aveuglément par elle et qu'on ne lui permet pas de s'implanter en maîtresse dans le logis, est ici pondérée par une forte dose de bon sens, d'observation et de raison. On en a fini avec ces forêts vierges du Nouveau-Monde (1), avec ces écheveaux inextricables de récits et de contre-récits, d'affirmations et de rétractations, avec ces expositions sans fin et ces intrigues dénuées de vraisemblance ; désormais, on sait d'où l'on vient, et l'on devine presque où l'on va. Quel repos pour l'intelligence ! Mais suivons le poète.

Il est dix heures du soir ; retirée dans la salle commune et assistée de sa nourrice, Lucrèce continue à filer la laine avec ses esclaves, pendant que Collatin est retenu au siège de la ville d'Ardée. Aux prières qu'on lui adresse de se reposer, la chaste épouse répond :

Quand mon mari combat en bon soldat de Rome,
Je dois agir en femme ainsi qu'il fait en homme.
Nourrice, nous avons tous les deux notre emploi....
Tu me presses en vain, je veux rester fidèle,
Par mon aïeul instruite, aux mœurs que je tiens d'elle.
Les femmes, de son temps, mettaient tout leur souci
A surveiller l'ouvrage, à mériter ainsi
Qu'on lût sur leur tombeau, digne d'une Romaine :
« Elle vécut chez elle, et fila de la laine. »....
Ainsi celle qui prend l'aiguille de Minerve,
Minerve, applaudissant, l'appuie et la préserve.
Le travail, il est vrai, peut ternir ma beauté,

(1) Ce mot est de Sandeau.

Mais rien ne ternira mon honneur respecté ;
Et, si je dois choisir, injure pour injure,
La ride au frond sied mieux qu'au nom la flétrissure.

Est-il opportun de rappeler cette vieille antienne de la cause qui amena l'expulsion des Tarquins ? Tous savent que Sextus et ses deux frères, Collatin et Brutus, engagèrent un pari sur la vertu de leurs femmes, et que celles-ci furent trouvées oublieuses de la gravité qui sied au foyer domestique, sauf une, celle qu'on vient de voir à l'œuvre. C'est une scène originale que celle où Lucrèce démasque Brutus, en d'autres termes, devine le patriote sous le fou, et lui arrache son secret ; ce coup de théâtre est suivi d'une autre scène, visiblement inspirée par une longue et patiente étude de *Cinna :* le futur libérateur de Rome y développe en détail le mécanisme du gouvernement qu'il se propose de substituer à la tyrannie monarchique.

Du reste, la fable, telle que l'a conçue Ponsard, n'offre rien que l'auteur des *Décades* ne nous ait déjà suggéré en partie. On a regretté que, par un manque d'expérience qui s'explique chez un débutant, le poète ait mis une certaine lenteur à interpréter la passion et à développer les caractères. Mais la pièce se relève au quatrième acte : alors que Lucrèce se retrouve au milieu de son chaste foyer avec ses laborieuses suivantes, apparaît Sextus, dont les criminelles audaces sont repoussées par Lucrèce avec une fierté sublime :

Je vous laissais parler, me refusant à croire
Qu'on poussât jusqu'au bout cette trahison noire,
Qu'un parent, qu'un ami, qu'un hôte méditât
Contre son hôte absent cet énorme attentat,
Et qu'un dessein si faux pût séjourner dans l'âme,
De visiter quelqu'un pour lui prendre sa femme !
Vous vous trompez, j'estime et j'aime mon mari :
Vos dédains à mes yeux ne l'ont point amoindri ;

Il est plus grand que vous, car de vous il diffère,
En ce qu'il n'eût pas fait ce que vous osez faire.

Si le succès de la pièce eût été un instant douteux, il eût été assuré par l'admirable cinquième acte, où l'on voit réunis Collatin, Valère, Brutus, et un vieillard, Lucretius, père de Lucrèce. Celle-ci les a convoqués, et bientôt elle se montre, pâle, triste, vêtue de deuil : elle leur raconte ce qui s'est passé. Émus, tous lui pardonnent, mais elle se condamne :

Je m'absous du forfait et non pas du supplice.
Il ne faut pas qu'un jour, des désordres complice,
Mon exemple devienne un prétexte invoqué
Quand aux devoirs d'épouse une autre aura manqué.
Vous verrez à punir Sextus, et je l'approuve.
Moi, j'ai dit n'avoir pas craint la mort, je le prouve.

Sur quoi elle se frappe au cœur, et tombe inanimée entre les bras de son époux : jetant bas son rôle, comme on se débarrasse d'un haillon, Brutus retire le poignard du sein de Lucrèce, et lance une magnifique apostrophe, où il jure une haine éternelle aux Tarquins.

Dans leur hâte de conspuer Hugo, les contemporains affectèrent les dehors de l'enthousiasme jusqu'à parler de Corneille. On ne pouvait asséner avec plus de raideur le fameux pavé de la fable. En effet, l'auteur du *Cid*, de ce drame vivant, tout en secousses, aux réparties foudroyantes, au dialogue heurté, n'avait rien à démêler avec cette œuvre consciencieuse, honnête, où les personnages, au lieu d'entrer franchement en lutte, se contentent de faire alterner, *more amœbeo*, des espèces de monologues parfois corrects mais le plus souvent pénibles, et dont l'allure est compassée, en dépit des efforts répétés de l'auteur pour varier et assouplir l'implacable solennité de l'alexandrin classique. Toutefois, comparés aux Triboulet, Gennaro,

Hernani, les grands rôles de *Lucrèce* avaient le précieux avantage de parler suivant leur situation et leur caractère, au lieu de n'être que les porte-voix d'un poète incapable de s'arracher à son absorbante et fascinatrice individualité. J'accorde que souvent la langue en est plate, et qu'en maint endroit, on voit le jour à travers les mailles ; mais aussi, quand l'auteur est inspiré, il atteint la simplicité, la vraie, l'éternelle, celle d'Homère et de Sophocle, non cette simplicité qui s'étale avec impudeur et fracas chez les romantiques. On est heureux de se retrouver dans cette atmosphère moyenne des idées, si vantée par Nisard, si chère au XVIIe siècle, et, quand arrive un beau et judicieux passage, on se dit : Qui sait ? Boileau n'eût peut-être pas trouvé ces vers trop indignes d'être attribués à un troisième Corneille, moins grand que Pierre, sans doute, mais supérieur à l'auteur d'*Ariane*.

Jetée dans le moule officiel, la tragédie de Ponsard devait, à l'exemple des modèles comme *Athalie*, *Polyeucte*, *Électre*, (Crébillon,) *Atrée* et *Thyeste*, (idem,) *Hamlet*, (Ducis,) devait renfermer un songe. Quel coup de génie que la résurrection de ce songe traditionnel, tant raillé par la préface de 1829 ! C'était un *coup droit*, et il avait fallu un vrai courage pour le tenter :

Le prêtre quirinal offrait un sacrifice ;
La victime choisie était devant l'autel,
Le poil déjà couvert de farine et de sel,
Et le prêtre déjà versait le vin du vase
Sur cet endroit du front où la corne a sa base,
Disant : « Dieu Quirinus, prends ces libations,
Et que Rome soit grande entre les nations ! »
Il se tut, et chacun frémit dans une attente.
Soudain on entendit une voix éclatante,
Tout le temple en trembla : « Loin de moi ces taureaux
Qu'ai-je affaire du sang des grossiers animaux ? »
Ainsi parla le dieu. Dans ce même moment,

Le taureau disparut sans que l'on sût comment.
Et je me trouvai, moi, sur l'autel étendue,
A sa place, attendant la hache suspendue...
Et, comme j'étais là, palissante, un serpent
Sort d'un pilier qui s'ouvre, et s'avance en rampant,
Traînant sur le pavé ses anneaux qu'il déploie,
Lentement, longuement, comme sûr de sa proie.
Il monte, et sur mon corps colle ses nœuds glacés ;
Je sentais mes cheveux affreusement dressés ;
Ma chair se hérissait sous cette étreinte humide,
Mais ma voix s'étranglait dans mon gosier aride ;
J'essayai de bouger...

Remarquez bien ce *J'essayai de bouger*. Cette trivialité, ce prosaïsme, ce terre à terre, c'est la revanche du poète de sens rassis contre tant de magnifiques développements oratoires, de scintillements, de facettes de *Ruy Blas*, de *Marion Delorme* et du *Roi s'amuse*, c'est une réponse aux lyriques splendeurs des *Burgraves*. Le *J'essayai de bouger* descend en ligne perpendiculaire, par voie d'ironie et de parodie, de cette apostrophe sublime et foudroyante :

Vous a-t-on raconté que cet homme sans lois,
Tout chargé d'attentats, tout éclatant d'exploits,
Par la Diète à Francfort, par le Concile à Pise,
Mis hors du saint-Empire et de la Sainte Église,
Isolé, foudroyé, réprouvé, mais resté
Debout dans sa montagne et dans sa volonté,
Poursuit, provoque et bat sans relâche et sans trèves
Le comte Palatin, l'archevêque de Trèves,
Et depuis soixante ans repousse d'un pied sûr
L'échelle de l'Empire appliquée à son mur ?
Vous a-t-on dit qu'il est l'asile de tout brave,
Qu'il fait du riche un pauvre et du maître un esclave,
Et qu'au-dessus des ducs, des rois, des empereurs,
Aux yeux de l'Allemagne en proie à leurs fureurs,
Il dresse sur sa tour comme un défi de haine,
Comme un appel funèbre aux peuples qu'on enchaîne,
Un grand drapeau de deuil, formidable haillon
Que la tempête tord dans son noir tourbillon ?

Ponsard fit représenter *Agnès de Méranie* en 1846. Le sujet est emprunté à l'histoire du XIIe siècle : Philippe-Auguste ayant épousé Agnès, après que son mariage avec Ingeburge avait été annulé, le pape Innocent III lui enjoignit de reprendre sa première femme. Aveuglé par la passion, le roi passa outre ; l'interdit fut alors lancé sur le royaume ; la vie religieuse cessa en France, et cette interruption provoqua de tels désordres et un bouleversement si universel, que, touchée de pitié et sans doute aussi frappée d'épouvante, la malheureuse Agnès se réfugia au couvent de Poissy, où le chagrin la consuma.

D'aucuns ont regretté que, dans la composition de sa pièce, l'auteur n'ait pas suivi l'exemple des maîtres du drame, qui font intervenir et dialoguer cette cohue imbécile qu'on appelle la foule, et donnent un spectacle aux yeux en mettant tout en action ; ils eussent voulu voir multiplier les tableaux, substituer des décors aux récits à la Théramène, user et abuser de la couleur historique. C'était précisément l'originalité du poète d'avoir compris que le public, écœuré de ces scènes soi-disant populaires, de ces places Maubert avec leurs criailleries, de ces fêtes où la racaille en liesse nous donnait un avant-goût des agapes confraternelles du 14 Juillet, ne voulait plus, au moins pour un temps, entendre de *sus au félon*, *noble dame*, *sang et feu*, *malepeste*, et autres ornements obligés du genre romantique.

Cette vérité fut comprise par *Al. Dumas*, qui, avec sa curiosité de créole et de grand enfant touche-à-tout, voulut, lui aussi, suivre le goût nouveau en composant une tragédie : son *Caligula* est de 1837. Incapable de rien créer sans esprit, sans entrain, sans mouvement et sans vie, il a réussi à faire revivre, avec une certaine intensité, l'existence du peuple-roi à cette heure criti-

que où les Romains perdent l'instinct de la liberté et le sentiment du droit, pour ne plus se laisser guider que par le respect de la force brutale et le besoin des plaisirs matériels. Après Caligula, les principaux personnages sont la Messaline immortalisée par Juvénal, Chéréa, celui qui avait étouffé Tibère, un jeune Gaulois, Aquila, et l'affranchi Protogène, qui parle moins et agit plus que le Narcisse de Racine. On se doute bien que la pièce renferme ce type haïssable de jeune homme austère qui s'en va, avec des zigzags de prêtre de Cybèle aviné, à travers les rues et les places, redemandant à la nymphe Écho la vieille république des Lélius et des Caton, la liberté, le droit de veto et les lois agraires : cela était inévitable. Disons que la pièce est énergiquement conduite, que les beaux vers ne sont pas trop espacés, et que là encore Dumas a donné une nouvelle preuve de sa surprenante aptitude pour les genres les plus opposés, en apparence, à sa nature d'artiste et à son talent d'écrivain.

En 1838, *Ancelot* donnait une *Maria Padilla* qui obtint presque un succès. Avec cette tragédie, on a un mélange de roman assez puéril et d'observation des règles aristotéliques. Maria est une jeune fille qui, devenue la légitime épouse de Pierre le Cruel, et contrainte de dissimuler son mariage en se contentant extérieurement des tristes joies d'un rôle de favorite, a le crève-cœur de voir son époux, narguant la bigamie, convoler à des noces sacrilèges. On l'excuse presque de l'éclat qu'elle fait, et l'on n'est pas loin de comprendre le chagrin qui la pousse à se poignarder. Les vers sont de la collaboration de M. et Mme Ancelot, qui nous ont donné une cuisine bourgeoise, une poésie de famille, un ensemble honnête et convenable.

Après avoir brillé au premier rang comme *courrié-*

riste, *Mme de Girardin* voulut obtenir les applaudissements « de la foule idolâtre. » Aussi composa-t-elle *Cléopâtre*, qui fut jouée en 1847, époque des plus tristes, puisque c'est l'année d'une disette restée légendaire comme celle de 1709, moment défavorable à la majestueuse et placide tragédie, puisqu'on était en pleine agitation *réformiste*. L'Antoine que nous présente la pièce est le soldat amolli qui n'a pas su mourir à Actium et a préféré suivre le *fatale monstrum*. Croyant que celle dont il a dit :

Sa pensée est un monde et son cœur un abîme,

est morte, il se suicide, et bientôt la reine, grâce à la complicité d'un esclave, se fait piquer par l'aspic.

Le grand défaut de cet ouvrage est que l'intérêt semble double ; les deux premiers actes sont inutiles à l'action, ou du moins peuvent en être considérés comme un gigantesque prologue. Grâce à la facilité du style, à l'éclat de quelques morceaux, au coloris élégant mais parfois trop moderne répandu sur l'ensemble de la pièce, grâce aussi et surtout à la précieuse collaboration de Rachel, *Cléopâtre* échappa à l'insuccès qu'eussent provoqué peut-être les développements connus d'avance d'une action tant de fois mise sur la scène, ainsi que les inutilités fatigantes dont le récit est maladroitement surchargé.

Parmi les tragiques impénitents de cette époque, citons aussi *Viennet*, récidiviste de la pire espèce, avec ses *Incas*, ses *Péruviens*, (1839), son *Hippodamie*, qui ne méritent qu'une mention à l'article décès, et *Latour St-Ibars*, versificateur de l'école Baour, auteur d'une *Virginie* qui ne dépasse pas la moyenne, et dont tout élève de rhétorique pourra permettre la lecture à son professeur : on y trouve quelques assez beaux vers, par exemple ceux où la jeune fille proteste contre les doutes qu'on élève contre sa mère :

Mais que sert d'invoquer sa bonne renommée ?
Pour n'être pas ma mère elle m'a trop aimée !
J'ai dans le fond de l'âme un sentiment vainqueur
De toute incertitude, et je crois à mon cœur.
Quand même j'entendrais et Rome et ma famille
Dire, prouver, jurer qu'une autre était sa fille,
Et quand même mon père me fermerait les bras,
Je pourrais en mourir, mais je n'y croirais pas.

Pendant que les derniers fidèles de la tragédie s'évertuaient à nous présenter des sujets accomplis dans un même lieu et ne dépassant pas une période de soleil, la comédie continuait, avec *Scribe* et ses innombrables collaborateurs, à tenir en joyeuse humeur le public des Variétés et du Vaudeville.

Le jour où il le reçut à l'Académie, Villemain lui disait, faisant allusion aux nombreuses attaques dont le récipiendaire était l'objet de la part de ce qu'on appelle la petite presse: « Il n'est donné à personne d'amuser impunément le public pendant trente ans.» On a reproché à Scribe de ne pas savoir manier la langue, de n'avoir point de personnalité, de manquer de cachet, d'écrire au hasard. Oui, certes, le style joue un grand rôle dans une œuvre littéraire, mais est-ce donc la qualité unique, et ne faut-il tenir aucun compte de la vérité des idées, de l'art avec lequel les caractères sont rendus, du bonheur et de l'originalité des données premières, du naturel et de la logique relative des personnages ? Si l'auteur a trop multiplié les intrigues, embrouillé les incidents, les péripéties, les imbroglios, les surprises et les coups de théâtre, on n'est point, par cela seul, autorisé à prétendre qu'il s'exprime en patois et ne connaît que l'argot des coulisses. En tout cas, rarement on a pu accuser Scribe d'avoir offensé le goût et la morale; n'était-ce pas suffisant de lui répéter tous les matins, en vers et en prose, qu'il n'était ni un Molière, ni un Regnard, ni

un Beaumarchais ? Le fait est qu'il ne prétendait nullement à tant de gloire, et que le plaisir d'amuser, de récréer, suffisait à sa modestie.

Homme aimable, naturellement joyeux et affable, Scribe se montra reconnaissant envers le public, auquel il devait sa fortune ; sur la façade de sa maison de campagne il avait fait graver ce distique :

> Le théâtre a payé cet asile champêtre :
> Vous qui passez, merci! je vous le dois peut-être.

Quant à l'habitation elle-même, elle eût certainement souri à Jean-Jacques: « Nous laissons de côté ce pigeonnier en forme de tourelle, cette ferme, cette basse-cour, ces écuries, ces étables, si propres, si bien tenues, cette laiterie appétissante; nous quittons l'esplanade sablée, nous nous avançons vers une longue pelouse jusqu'au bord d'un petit lac à l'extrémité duquel est une île toute couverte d'arbres et d'arbustes. Une famille de cygnes, le père et la mère éclatants de blancheur, les petits, gris comme des tourtereaux, voguent vers nous ; ils semblent vouloir nous faire les honneurs de leur royaume, et nous inviter à monter dans l'un de ces canots, le *Léon* et le *Paul*, amarrés au rivage. A droite, l'onde coule dans un canal, sous une rangée d'arbres, jusqu'au pied d'un banc demi-circulaire parfaitement placé pour converser à l'ombre et au frais. De l'autre côté, au fond d'un petit bras, jaillit une source limpide qui alimente la pièce d'eau. Nous pénétrons dans le bois contigu ; nous cheminons sous un feuillage épais, au travers duquel étincelle la lumière du soleil. Nous arrivons ainsi auprès d'une seconde pièce d'eau : « C'est le lac des roses, » nous dit un petit garçon occupé à retirer des poissons d'un vivier. Le lac des roses ! vous conviendrez qu'il est bien nommé, car on le croirait encaissé dans une cor-

beille de roses de toute espèce. Mais le tic-tac d'un moulin attire notre attention. Quoi! un moulin dans ce beau parc? Eh oui, vraiment, un moulin, avec une grange où l'on porte la moisson récoltée dans la propriété, plus une machine à battre le blé, et une boulangerie où l'on fait le pain de la maison, et de plus d'un pauvre des environs (1). »

En 1833, Scribe donna *Bertrand et Raton*, comédie intéressante, bien qu'elle roule sur une de ces intrigues de Cour dont le drame avait tant abusé. Sans atteindre toutefois l'originalité puissante de *Pinto*, (Lemercier,) le caractère du comte Bertrand de Rantzau, autour duquel gravite la pièce entière, fait grand honneur à l'esprit d'observation, à la verve et à la finesse de l'auteur. Nous sommes sous le règne de Christian VII, ou, pour mieux dire, de Struensée, le ministre favori, que circonviennent divers ambitieux, ardents à hâter sa chute pour hériter de ses dépouilles. A côté de Rantzau, diplomate retors, ne se livrant qu'à demi, même à ceux qui croient le connaître, se meuvent des personnages secondaires mais bien vivants : un Raton Burgerstaff, manière de M. Jourdain-Broussel, marchand de soieries et tribun en chambre ; Mme Burgerstaff, femme pratique, brouillée avec l'idéal, mais sensée, toujours prête à blâmer son mari d'être infidèle à son comptoir et de viser aux grandeurs ; leur fils Éric, sympathique par sa loyauté et sa bravoure, et qui aime la fille du comte Falkenried, le collègue de Rantzau au ministère; un baron de Kohler, unique dans l'art de conduire un cotillon, et de plus prétentieux et lâche; enfin un bon spécimen de garçon de boutique, ce Jean qui se frotte les mains lorsqu'il apprend qu'il y aura émeute, parce que cela lui permet de passer une soirée agréable, et que son patron lui fait fermer

(1) Cf. de Biéville (*Almanach littéraire, 1859*).

les volets avant l'heure habituelle. Arrêté dans la rue, M. Raton est délivré par le peuple, qui le reconduit en triomphe dans sa maison; là il retrouve Mme de Falkenried qui a été obligée de fuir devant la populace en fureur. Raton, en veine de bienveillance, daigne prendre la jeune fille sous sa protection, puis, voulant recevoir convenablement ses confrères qui se préparent à lui faire, en corps, une solennelle visite, il descend à la cave pour y chercher ses meilleures bouteilles. Bertrand laisse retomber la trappe, et ferme à clef. Quand l'honorable corporation des drapiers se présente, Raton demeure invisible, et pour cause. Le bruit se répand que la Cour l'a fait arrêter pour son dévouement aux intérêts du peuple : le bourgeois crie *aux armes* et la racaille *à la trahison !* Après nombre de péripéties, au moment où Éric, qui, pour sauver la réputation de Melle de Falkenried, s'est laissé accuser de conspiration, va être passé par les armes, on entend soudain une clameur immense: c'est la révolution qui triomphe. Écoutez cette proclamation du roi : « Article premier : Le comte de Rantzau est nommé premier ministre... Article 2. M. Raton est nommé.... marchand breveté de la reine! » Le malheureux est indignement joué : il a tiré les marrons pour un autre ! Telle est la morale de la pièce.

Mais Scribe n'est pas toujours si solennel. En 1830, il présentait aux Variétés une *Esquisse en un acte et demi*, intitulée le *Mardi gras, ou vivent la joie et les pommes de terre*. C'est un pot-pourri irracontable où figurent le teinturier Mahu, son épouse Tourtebatte, son beau-père portier de son état, Rodier, cocher des pompes funèbres, Eugène, fils de M. le concierge, Bérénice, fille de M. et Mme Mahu ; le dialogue est parfois assez gai ; citons :

Mme MAHU, *à sa fille.*

Oui, M. Rodier aime les mises soignées; ah! je crois que tu seras heureuse avec ce chrétien-là; ce n'est pas parce qu'il est un des premiers cochers des pompes funèbres, mais c'est un être qui a des moments bien farces.

Soit encore ce dialogue :

EUGÈNE.

Aujourd'hui, je suis triste, j'ai un serpent dans le cœur.... je veux me marier.

TOURTEBATTE.

Avec une personne comme il faut, j'espère?

EUGÈNE.

La fille d'un ouvrier établi.

TOURTEBATTE.

Quelle petitesse ! Pour un fils de concierge !

EUGÈNE.

Il n'y a pas de concierge qui tienne !

TOURTEBATTE.

Et peut-on savoir quel est le bel objet?....

EUGÈNE.

Ma cousine Bérénice.

TOURTEBATTE.

La fille d'un dégraisseur? C'est du propre!

EUGÈNE.

Un dégraisseur qui est votre beau-frère....

TOURTEBATTE.

Par suite de la Révolution, qui m'a réduit à être portier et tailleur en vieux; crois-tu pas que sans l'accident de la Révolution....

EUGÈNE.

Bah! tout le monde épouse des filles de teinturier.

TOURTEBATTE.

Tu n'es pas tout le monde, toi, tu es Tourtebatte....

Ce Tourtebatte prétend que, depuis 1789, tout va de mal en pis, que tout a dégénéré, et il pousse un peu loin peut-être les conséquences de son principe :

Mme TOURTEBATTE.

Ma foi, ma sœur, ce n'est pas pour vous flatter, mais voilà une belle oie....

TOURTEBATTE.

Ah! autrefois, j'en ai vu, des oies.....

MAHU.

Quelle superstition! Il faut que tu mesquines tout ce qui est d'aujourd'hui, même les oies.

TOURTEBATTE.

Elle n'est pas méprisable, je dis seulement que dans l'ancien régime....

MAHU.

Une oie était une oie, comme dans le nouveau!

Cependant, voici Rodier, le cocher des pompes funèbres, celui qui a des « moments si farces. » Mis en verve par un petit vin que Mme Tourtebatte déclare « très aimable à la bouche, » il se met à chanter un couplet de son crû, dont nous ne priverons pas le lecteur :

Monsieur de Voltaire,
Agréable auteur,
De la pomm' de terre
Fut le premier inventeur.
Les truff's si sucrées qu'on cite
Ne s'ront jamais ton vainqueur,
O pomm' de terre frite,
Qui calmes les pein's de cœur! *(bis.)*

C'est ce même Rodier qui, en extase devant une nouvelle robe de Melle Bérénice, et ne sachant comment exprimer son enthousiasme pour la splendide tenue de sa fiancée, s'écrie : « On dirait d'un convoi de

première classe ! » Du reste, dans la pièce, tous ont des mots drôles: c'est Tourtebatte qui dit à Rodier : *Réponds sans répliquer !* c'est Mme Mahu qui, traitée de marâtre par son mari, lui répond et lui réplique : *Marâtre toi-même !* C'est Mahu lui-même qui se disculpe par ce sorite qu'eût envié l'école éristique : « T'es bien malin, mais ça ne prend pas. T'étais en Turc, t'es encore en Turc, c'est le Turc qui a tout fait, c'est toi qui es le Turc, donc c'est toi ! »

Veut-on savoir comment se termine cette pièce carnavalesque ? Le propriétaire de l'immeuble, M. Chamel, boucher de son état, vient d'apprendre que la *loge* n'a pas été gardée pendant la nuit, et que la maison elle-même, *sa maison*, aurait pu être mise à sac par des voleurs ; dans sa légitime inquiétude, il est résolu à donner congé à son concierge.

CHAMEL.

En Turc ? Je n'entends pas confier mes propriétés à des Turcs. Je ne veux pour portier que des personnes comme il faut, et non pas des masques du carnaval.

RODIER.

Cependant, M. Chamel, vous qui êtes marchand-boucher, vous ne devez pas être ennemi de la *réjouissance*....

MAHU.

Permettez, M. Chamel...

CHAMEL.

Comment ! vous aussi, M. Mahu ? Vous n'avez pas rougi d'abdiquer votre qualité d'homme et de teinturier sous ce déguisement frivole ? L'homme qui se déguise, Messieurs, n'est pas un animal raisonnable. *(Son manteau tombe et on le voit en costume.)*

RODIER.

Alors, quel animal êtes-vous donc ? car il me paraît...

CHAMEL.

Moi, c'est différent ; mon rang dans le monde, ma position dans

la *sôciété*, m'obligeaient à *m'invextir* d'un costume de troubadour pour escorter le bœuf gras.

EUGÈNE.

Ah ! M. Chamel, au nom du bœuf gras, dont vous êtes.... l'escorte....

TOUS.

Vive M. Chamel ! Vive le bœuf gras !

CHAMEL.

C'est bon, c'est bon, farceurs ; mais n'y revenez pas, car si on avait *vôlé* dans ma maison....

RODIER, *(aux autres.)*

Un instant ! il se coupe, le boucher. *(A Chamel.)* On n'a pas volé.

CHAMEL.

Non ! mais on aurait pu vôler, et c'est identique. Qu'auriez-vous dit au tribunal ?

RODIER.

Je n'aurais pas été embarrassé, je connais le calcul, et me pique de parler ma langue, tenez : *(Au public.)* Messieurs, je vais poser la question avec vérité.

EUGÈNE, *(bas à Rodier.)*

Ote donc ton casque, et gesticule fort, c'est l'usage.

RODIER.

Oui, oui. *(Gesticulant.)* Et de quel délit veut-on nous faire un crime ? Qui sommes-nous, Messieurs ? De jeunes étourdis qui ont voulu cueillir des fleurs, d'aimables folâtreurs...

EUGÈNE, *(à part.)*

Il plaide bien, le ventriloque ! »

Scribe essaya la grande comédie avec la *Camaraderie*, (1837.) Sous prétexte que la camaraderie n'est point un vice courant, mais un travers d'une portion très restreinte de la société, les critiques reprochèrent à l'écrivain d'avoir traité un sujet privé de généralité et de profondeur. Les auteurs classiques, disait H.

Fortoul, avaient soin de ne pas offrir au public des caractères exceptionnels dont il ignorait jusqu'à l'existence, mais se contentaient de représenter des caractères généraux dont chacun avait le modèle sous les yeux et pouvait constater la ressemblance. Théorie spécieuse plutôt que vraie, si l'on se reporte aux *Précieuses ridicules* et aux *Femmes savantes.*

Quel est le sujet de la comédie ? La coalition des efforts que font des intrigants en vue du succès, efforts qui, la plupart du temps, sont suivis d'une culbute exécutée en plein dans le fossé du ridicule. Déjà défilent sous nos yeux Oscar Rigaud, le roi des orateurs puffistes, St-Estève, le grand romancier qui est l'idole des faubourgs, Dutillez, le libraire-éditeur qui n'est nullement gêné par sa conscience, Montlucar, l'économiste profond, Bernadet, rival de Dupuytren, qui tous s'entendent pour faire une trouée dans le monde, s'imposer à l'admiration publique, obtenir fortune et dignités. Comme contraste, nous avons Edmond de Varennes, adolescent à l'âme pure, aux goûts sérieux et modestes, orphelin qui s'avance dans le monde appuyé d'une part sur son mérite, sauvegarde bien insuffisante de nos jours, de l'autre sur le dévouement de deux femmes, Agathe, fille d'un pair de France, et Zoé, l'épouse de l'économiste. Déçu dans son ambition, frustré dans son espoir, Edmond songe à mourir, quand il rencontre un ami de collège, cet Oscar Rigaud, qui a su, grâce à la société de l'*Admiration mutuelle*, se faire une belle situation au barreau et dans la littérature. Bon enfant, du reste, quand cela ne lui coûte rien, et qu'il voit son profit à rendre un service, Oscar initie Edmond à cette franc-maçonnerie toute-puissante, et le présente à ses coreligionnaires, qui ne tardent pas à étaler sans vergogne leurs appétits et leurs égoïsmes, au point que le rouge monte au front du

loyal jeune homme ; dans un élan de franchise, celui-ci leur reproche avec une éloquente amertume la perversité de leur conduite : dès lors, il a pour adversaires tous ces *Frères de la Côte* qui ne négligeront rien pour faire avorter tous ses plans. A partir de ce moment, l'action s'enfonce dans une série de complications, intéressantes, du reste, et habilement coordonnées. Scribe a eu le tort de reléguer la camaraderie au second plan, de ne plus considérer cet éhonté charlatanisme que comme un accessoire, de faire une comédie d'intrigue après avoir débuté par une comédie de mœurs. Du reste, tout finit au mieux : pendant que tous ces Scapins voient fuir à tire d'aile toutes leurs convoitises, Edmond reçoit le prix Monthyon sous la forme d'un siège à la Chambre des Députés.

« Que manque-t-il à la comédie de M. Scribe ? Ce n'est assurément ni la verve des mots, ni le piquant des situations, ni l'audace de la satire. Qu'est-ce donc ? C'est tout simplement une chose qui peut bien ne pas sembler d'abord très nécessaire à la comédie, quoiqu'elle lui soit au fond indispensable : c'est la logique. Nous persistons à croire qu'il n'y a pas de véritable succès possible pour un auteur comique, s'il ne sait point former dans son esprit, et insinuer dans celui de ses auditeurs, un raisonnement serré qui résume toute sa pièce (1). »

Quand il battait ainsi en brèche la camaraderie, cette piraterie à peine déguisée, Scribe faisait preuve de courage, car il s'attaquait à un abus qui avait de puissants protecteurs. A ne considérer que la camaraderie en matière littéraire, on doit dire que jamais elle n'avait été organisée avec un détail si savant et de si ingénieux ressorts. Reportons-nous aux faits. Si l'on accepte les conditions de cette nouvelle *tontine*,

(1) H. Fortoul. *Du théâtre en 1836.*

on est assuré de ne pas avoir, quand sonnera la cinquantaine et que commencera la lassitude intellectuelle, à choisir entre la faim, la honte et le réchaud de charbon. Quel est ce puritain retardataire, cet obstiné rêveur qui nous parle de ses scrupules, de ses principes ? Il refuse d'aduler le pouvoir, d'épouser, de flatter les goûts de son temps, d'émarger à une caisse quelconque ! Il ne lui reste que la perspective de la Morgue. Pourtant, il lui était facile de suivre le courant, d'*industrialiser* sa littérature ! Que ne s'est-il résigné ! Son nom rayonnerait de gloire, sa signature ferait prime chez les éditeurs, et lui-même, au milieu d'une acclamation unanime, se verrait invité à toutes les fêtes, demandé comme hôte dans les châteaux. Il a préféré suivre les inspirations de la fierté : tous les débouchés lui sont interdits, les portes des théâtres, de la librairie, de la presse, se ferment devant lui à double battant. Mais j'allais oublier qu'il lui reste la ressource de s'adresser aux *faiseurs*. Le *faiseur* est un homme connu, honorablement ou non, peu importe, qui a la pratique du métier, et retouche, si on aime mieux, *retape* les articles qu'on lui apporte ; il coupe, rogne, ajoute, délaie, dilue, épaissit à sa guise, secoue une bonne fois, guigne de l'œil pour s'assurer que rien ne dépasse, imprime la marque de fabrique de la Maison et Cie, et, dans sa générosité, consent à ce que l'auteur de la donnée primitive mette son nom à côté du sien. Si le roman ou la pièce échouent, le faiseur disparaît, et la honte reste entière à son naïf comparse. Est-ce un succès, le faiseur triomphe, accapare les cinq sixièmes de la recette, et réclame les bravos pour lui seul... Dans de pareilles conditions, la république des lettres ressemble singulièrement à une succursale de la forêt de Bondy ; ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que la plupart des débutants, intimidés et corrom-

pus par l'exemple, firent comme leurs grands confrères, et pour ne pas être volés se firent des voleurs. Ils furent, hélas ! bien peu nombreux, ceux qui ne sacrifièrent point à la métallique idole et conservèrent le souci de l'art pur !

La *Camaraderie* fut suivie de la *Calomnie*, (1840.)

C'est bien l'histoire *du bruit léger qui rase le sol comme l'hirondelle avant l'orage*, de l'insinuation empoisonnée qui, tombée de la bouche d'un imbécile ou d'un coquin, est bientôt répétée et agrandie par les mille voix de la foule. L'intrigue de la pièce, où l'intérêt se soutient avec art, porte sur trois personnages fort différents : Raymond, le ministre, l'homme d'État intègre, à l'abord froid, mais au cœur passionné, qui est animé d'un sentiment plus vif que l'affection paternelle pour une jeune fille sans parents ; Lucien, député genre Philinte, qui redoute, pis que la peste, la médisance des salons, et pousse jusqu'à ses limites les plus extrêmes le respect de l'opinion publique ; Belleau, le garçon de restaurant, l'obséquieux aux favoris niais, le fourbe à la bouche en cœur, qui rôdaille incessamment et prête l'oreille aux moindres confidences. Dans l'intrigue évoluent une vieille douairière que la révolution de Juillet a ruinée, le ménage Guibert, que la même révolution a enrichi, plus un *lion* à la mode, M. de St-André, spirituel et vain. A la suite d'un quiproquo assez piquant, la pupille du ministre est l'objet d'une accusation infamante ; son innocence est reconnue, mais Lucien, qui devait l'épouser, effrayé du bruit qui s'est fait autour de la jeune fille, rentre prudemment dans sa coquille de célibataire, à la grande satisfaction de Cécile. Celle-ci épouse son protecteur, cet homme courageux et doux qui croit en elle et la défend, et qu'elle aimait en silence sans avoir jamais espéré porter son nom.

Comme Scribe est un producteur fécond entre tous, il n'a pas, tant s'en faut, écrit avec la pureté désirable ; on a déjà vu que les excentricités grammaticales foisonnent dans ses improvisations. A cet égard, C. Delavigne, dont la dextérité d'*agenceur* est moindre, a sur lui un écrasant avantage. Sa *Popularité*, (cinq actes,) rentre dans la comédie politique, et, comme telle, ne peint que des mœurs contemporaines : ce serait mal connaître l'auteur que de supposer qu'il se laisse aller aux mêmes excès de verve ordurière et de diffamations personnelles que son grand ancêtre Aristophane.

Qu'est-ce donc que la popularité ?

La popularité que pour toi je redoute,
Commence, en nous prenant sur ses ailes de feu,
Par nous donner beaucoup et nous demander peu.
Elle est amie ardente ou mortelle ennemie,
Et, comme elle a sa gloire, elle a son infamie.
Tel qui croit la conduire est par elle entraîné;
Elle demande alors plus qu'elle n'a donné :
On fait, pour lui complaire, un premier sacrifice,
Un second, puis un autre ; et quand à son caprice
On a cédé fortune, et repos, et bonheur,
Elle vient fièrement vous demander l'honneur.

L'action, dont nous n'entreprendrons pas l'analyse, se passe sous le règne de Georges II en 1745, quelque temps avant la bataille de Culloden. Londres est partagée entre les craintes qu'elle ressent pour sa sécurité, les regrets que lui inspire la mort de son premier magistrat, et ses incertitudes pour le choix du successeur au regretté lord-maire, le marin Nevil. L'intérimaire, le premier alderman, est Édouard Lindray, l'éloquent chef de l'opposition au Parlement : belle âme, noble cœur, ses concitoyens viennent de lui offrir, par voie de souscription, un magnifique domaine qu'il s'est empressé de donner aux hôpitaux. Avec quelle candeur ne se

figure-t-il pas, au milieu de tous ces partis qui s'agitent, qu'il peut compter sur leur docilité, et qu'il réussira toujours à les conduire ! Mais la popularité est là qui guette sa proie, et va multiplier ses exigences.

Rappelons-nous que les qualités principales de l'auteur, ici non moins nettement affirmées que dans ses meilleures pièces, que dans *Marino Faliero* même, sont une simplicité pleine de décence, une correction qui ne sent en rien l'effort, un ton d'aimable vivacité, une énergie qui ne dégénère jamais en brutalité, une limpidité presque racinienne, la verve et le bonheur de l'expression. Parfois même la noblesse des sentiments exprimés par l'auteur communique à son langage de l'élévation, et même du sublime ; à son fils qui vient de maudire la popularité, lord Gilbert répond :

La poursuivre en esclave ou la fuir est faiblesse.
Elle te reviendra comme elle te délaisse :
Accepte son appui, s'il ne te coûte rien ;
Ne l'aime pas pour elle, aime-la pour le bien,
Et reste indifférent quand elle t'abandonne ;
Car la seule fidèle est celle qui couronne
Des travaux accomplis et des jours sans remords :
Mais son laurier, mon fils, n'ombrage que les morts.

Quand Boileau parlait de *théâtre abhorré* de nos dévots aïeux, il avançait, on l'a mille fois redit, une fausseté insigne. Mais si les plaisirs de la scène ont toujours rencontré en France de nombreux fanatiques, il convient de rappeler que nul siècle n'a aimé la comédie avec une passion égale à celle du XVIIIe siècle. Aussitôt que quelques personnes se trouvaient réunies dans un salon, vite on se procurait une toile, des tréteaux, une boîte pour le souffleur, des chandelles, des coulisses, des loges portatives, un manuscrit, un poète, des acteurs de bonne volonté. L'époque des soupers est aussi l'époque des comédies de société. Est-il besoin

de rappeler le duc de Nivernais, Mme de Pompadour, Mme de Montesson, Mme de Genlis, le prince de Ligne, Voltaire, Marie-Antoinette, la fée de Trianon ? Aidée du comte de Ségur, la grande Catherine elle-même ne craignait pas de se compromettre avec Thalie.

Carmontelle est le père du *proverbe*, qui n'était, au début, qu'une espèce de canevas assez indécis, sur lequel les acteurs, improvisant leur rôle, se donnaient la réplique à la diable, et comptaient un peu sur les bonnes fortunes du hasard. Théodore Leclercq, (1777-1851,) donna au proverbe droit de cité dans la littérature.

A vrai dire, même après les *proverbes*, Molière peut dormir tranquille dans sa tombe ; ils ne feront pas oublier le *Misanthrope* et les *Femmes savantes*. Prenons, par exemple, celui qui est intitulé *Bon sang ne peut mentir*. La pièce est à quatre personnages, M. et Mme Dupont, Mme de Maroy, leur fille, et certaine marquise de Chamerlat. M. Dupont est un ancien chaudronnier qui, devenu millionnaire, n'a pas oublié son humble origine, et qui, à tout propos, met ses casseroles sur le tapis, au vif chagrin de sa fille, éprise des grandeurs et désireuse d'offrir un bal à la haute société. C'est la marquise en personne qui fait le devis, choisit les fournisseurs, nomme les invités. Mais, pour que le proverbe n'ait pas tort, le sang ultra-roturier de Mme de Maroy se retrouve, et, dégoûtée subitement de toutes ces pompes aristocratiques, elle supplie son père de ne donner qu'un bal d'Auvergnats.

L'esprit ne coule pas à pleins bords, et s'il paraît, il affecte les formes les plus anodines. Quand Mme Dupont fait observer à son mari que leurs invités ne pourront se soustraire à l'obligation de les inviter à leur tour, la digne chaudronnière éprouve un énorme saisissement :

M. DUPONT.

Qu'est-ce donc que tu as ?

Mme DUPONT.

Tu ne seras pas embarrassé, toi ; tu ferais un roi s'il le fallait, mais moi, avec mes manières toutes rondes !

M. DUPONT.

Tu t'en tireras comme tu pourras.

Mme DUPONT.

Ma foi, je dirai que je suis malade.

M. DUPONT.

Si on t'invitait vingt fois, tu ne pourrais pas dire vingt fois que tu es malade, tu te condamnerais à ne plus sortir de tout l'hiver.

Mme DUPONT.

J'aimerais mieux ne plus sortir, j'attendrais le printemps.

A certaines allusions, on voit que l'auteur a pour clientèle l'opposition légitimiste ; il se moque de la royauté bourgeoise et raille les cohues officielles : Jérôme Paturot n'est pas loin.

M. DUPONT.

A la bonne heure, Catherine, mais sois bien sûre que tout ce qui t'éblouit pour le moment n'est que de la singerie. Il n'y a pas plus de cour, ce qui, à tout prendre, n'est pas un malheur : il y a un grand endroit où l'on entasse pêle-mêle, le moins souvent qu'on peut, les gens en place de toute espèce, d'autres gens dont on craindrait les clabauderies, et les intrigants qui se fourrent partout ; il n'y a pas autre chose. Ta fille et tous les siens ne sont là que comme les mannequins que les dévaliseurs de diligences placent au bord des routes pour faire illusion sur leur nombre. Je voudrais qu'on fût raisonnable, et qu'on sût se contenter des bals qu'on peut se donner entre soi ; il y aurait de quoi rire alors en voyant les danseurs qui resteraient au gouvernement.

Le bon, l'honnête Louis-Philippe comparé à un *détrousseur de diligences*, n'est-ce pas quelque peu abuser de l'illusion théâtrale ?

La vogue de l'auteur s'imposa rapidement à la pro-

vince, et le nom de Leclercq devint inséparable du genre qu'il avait créé ; plus d'un critique bienveillant reconnut qu'il y avait mieux que de la grâce dans ces nouvelles, et que, souvent même, elles donnaient l'illusion de la véritable comédie. En revanche, des esprits chagrins, dédaigneux amateurs, déclaraient que rien n'est plus facile que de composer un proverbe comme en faisait Leclercq : suivant eux, il suffisait de fréquenter le monde, d'y être aimable, de tout entendre, tout remarquer, tout retenir, puis, rentré chez soi, de disposer par scènes les notes qu'on avait prises sur son carnet. Par le fait, c'était bien là le talent de l'auteur : homme du monde et homme d'esprit, il écoutait, observait, amassait. C'était véritablement dommage de voir tant de poètes soi-disant comiques, de vaudevillistes aux abois, épuiser leur imagination à inventer des choses communes, sans sel et sans vérité ! Résumons-nous : pendant tout un demi-siècle, les proverbes de Leclercq auront été, les après-dîners de pluie, la providence des châteaux et des salons.

Nous devons à la vérité d'avouer qu'il ne laisse pas de pâlir lorsqu'on le compare à deux de ses rivaux, H. de Latouche et Mérimée ; par moments, ceux-ci se rappellent qu'ils savent écrire, et quelque trait d'esprit, quelque tirade brillante, viennent donner une valeur nouvelle à la trame un peu banale du dialogue. Telle cette boutade dans *On fait ce qu'on peut et non pas ce qu'on veut* (1) :

PÉPÉ à Géronimo.

Dis donc, lui demanderai-je la bourse ou la vie ?

GÉRONIMO.

Non. Il sait peut-être déjà une mauvaise plaisanterie fort connue à Paris : — La Bourse, Messieurs ? c'est un grand monument situé à l'extrémité de la rue Vivienne ; et quant à l'avis, l'avis que je

(1) Cf. H. de Latouche.

vous donne, c'est de décamper au plus vite ; la garde nationale est derrière vous. Dis-lui tout bonnement : — Votre argent !

Tel encore ce joli parallèle entre le soldat autrichien et le soldat français :

GÉRONIMO.

Écoutez, capitaine, demandez à ces messieurs et dames. Quand le vainqueur rentre ici chez le paysan, si c'est l'Autrichien, il se rend à l'étable et ordonne qu'on lui tue un bœuf. Il prend tout : les cornes, il les met dans sa poche pour faire des boutons. Le Français va tout seul à la basse-cour. Il n'y prend qu'une poule, et lui-même ; il la tue lui-même, il coupe le bec et ne prend pas le bec ; les argots et ne prend pas les argots. Il la plume vivement, toujours lui-même ; mais il ne prend pas la plume ; on peut la mettre dans son traversin. — « Paysan, allume le feu, apporte une broche et va chercher du vin. » *Tout de suite* par exemple, il veut tout *tout de suite*, mais : — « Je paie le vin, cours. » Pendant ce temps là il fait cuire la poule, il tourne la broche, il l'arrose lui-même. Voilà la poule cuite ! Ah ! Monseigneur, elle est dorée, croustillante ! Ces Français s'entendent si bien à faire cuire une poule ! — « A présent, paysan, dit-il, mets-toi là, sans façon, et goûte de notre poule. » L'Autrichien mange tout seul, et tout son bœuf. Voilà, voilà la différence (1).

Il nous resterait à dire un mot de la poésie d'opéra, représentée surtout par Scribe, dont les chefs-d'œuvre en ce genre sont la *Muette de Portici*, les *Huguenots*, (en collaboration avec E. Deschamps,) le *Prophète*, la *Dame Blanche*, le *Domino Noir*. Nombre de ses romances et de ses chœurs sont restés dans la mémoire des lettrés comme dans celle du peuple : si la magie des accords de Meyerbeer et de Boieldieu, de Hérold et de Rossini, entre pour beaucoup dans la persistante faveur dont tant d'airs jouissent aussi bien à l'heure actuelle qu'il y a cinquante ans, il ne faudrait pas négliger d'en reporter une notable partie sur la facilité parfois conventionnelle et poncive, mais le plus souvent

(1) Cf. id. ibid.

souple et brillante du librettiste : que de morceaux charmants ! Le chant de Pietro dans la Muette de Portici : *Voyez du haut de ces rivages ;* celui de Masaniello : *Amis, la matinée est belle*, qui est dans l'opéra ce que le récit de Théramène est dans la tragédie ; la romance *Plus blanche que la blanche hermine*, le duo entre Valentine et Raoul *Le danger presse, le temps vole*, le refrain *Ah ! quel plaisir d'être soldat*, le couplet-cantique *Heureux qui ne respire*, etc. Qui ne se rappelle l'air de Marguerite ?

O beau pays de la Touraine,
Riant séjour, verte fontaine,
Ruisseaux qui murmurez à peine,
Que sur vos bords j'aime à rêver !
Belles forêts, sombre feuillage,
Cachez-moi bien sous votre ombrage,
Et que la foudre ou que l'orage
Jusqu'à moi ne puisse arriver !
Que Luther ou Calvin ensanglantent la terre,
Des ministres du Ciel que la morale austère
Nous épouvante au nom des cieux !...
Maison austère,
Humeur sévère
Ne règne guère
Dans notre cour !
Dans mon empire
On ne respire
Que pour sourire...

Mais le roman nous appelle : *Paiges, à la humerie !*

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE ROMAN. — **Georges Sand.** (Indiana, Valentine, Jacques, Lélia, les Romans champêtres, etc.) — **Balzac.** (La Peau de chagrin, Eugénie Grandet, etc.) — **Alex. Dumas.** (Les trois Mousquetaires, etc.) — **V. Hugo.** (Notre-Dame de Paris.) — **Alf. de Vigny.** (Stello, etc.) — **Eug. Sue.** (Les Mystères de Paris, etc.) — **Frédéric Soulié.** (Les deux Cadavres, etc.) — **Ch. de Bernard.** (L'Homme sérieux, etc.) - **Mérimée.** (Colomba, etc.) — **Méry.** (Nuits anglaises, etc.)— **E. Souvestre.** (Les derniers Bretons, etc.) — **Jules Sandeau.** (Marianna, etc.) — **L. Gozlan.** (Aristide Froissard, etc.) — **Alp. Karr.** (Les Guèpes, etc.) — **Paul de Kock.** (Raymond, etc.) **G. de Nerval.** — **Stendahl.** (Le Rouge et le Noir, etc.) — **Th. Gautier.** (Le Capitaine Fracasse, etc.) — **Rodolphe Toppfer.** (Nouvelles génevoises.) — **Lamartine.** (Graziella).— **A. de Musset.** (Confessions d'un Enfant du siècle.)

AMANTINE-Lucile-Aurore Dupin, dame Dudevant, plus connue sous le nom de Georges Sand, naquit à Paris le 5 juillet 1804. Son père, ancien officier supérieur des armées de la République, était le fils du fermier-général marié à la veuve des comtes de Horn, fille naturelle de Maurice de Saxe, le vainqueur de Fontenoy. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, Aurore fut élevée au château de Nohant, près la Châtre, par sa grand-mère Mme Dupin de Francueil, lectrice et admiratrice passionnée des doctrines de Jean-Jacques, et qui ne négligea aucun moyen d'éteindre dans cette jeune âme toutes les manifestations de la piété et de

la foi. De 1817 à 1820, elle continua ses études au couvent des Dames anglaises, et à l'âge de dix-huit ans, épousa, non sans une vive répugnance, le baron Dudevant. De cette union naquirent un fils, Maurice Sand, littérateur distingué, et une fille, qui épousa plus tard le sculpteur Clesinger.

A quoi bon rappeler son intimité avec un jeune romancier, dont la plume ne devait pas se compromettre par les mêmes atteintes à la raison et à la morale, mais dont la réputation n'était pas appelée, non plus, au retentissement et à l'éclat de celle de sa compagne? Maints biographes ont raconté que,s étant enfuis à Paris, ils y connurent la misère, et que, mettant en commun leurs aspirations et leur talent, ils débutèrent par des chroniques, d'abord peu remarquées,dans le *Figaro*. Un contemporain nous a esquissé le portrait authentique de Georges Sand en plein rayonnement de la jeunesse : « Tout à coup à l'impériale, l'équivalent du wagon des bagages, je vis surgir du dessous de la bâche, comme un diablotin sortant d'une boîte à ressort, une tête aussi brune qu'un pruneau, coiffée d'un bonnet d'astrakan sur des cheveux bouclés à l'ange ; il n'y avait d'ange que les yeux, deux diamants noirs sur un nez busqué, deux lèvres rouges comme des guignes, laissant voir des dents anglaises. Le corps maigre, vêtu d'une polonaise à brandebourgs, — la Pologne était de mode alors, — les jambes viriles dans un pantalon collant avec des bottines à tiges découpées en cœur et ornées de glands. Cette forme masculine me criait avec le sourire et la gaîté d'un mousse : « — Me voilà ! c'est moi ! Aurore ! (1) »

L'intelligence de la jeune provinciale était comme sa figure, passablement irrégulière et fantasque, sans toutefois dénoter une nouveauté, une originalité abso-

(1) Cf. *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*. (F. Pyat.)

lues. En effet, quand on parcourt l'histoire de sa vie racontée par elle-même, on est frappé des analogies que, pour les idées et le style, elle présente avec Mme Roland, telle que celle-ci se dépeint dans ses *Mémoires*. A certains moments, l'illusion est si forte, que l'on ne saurait distinguer Aurore de Manon : ce sont, dans une adolescence troublée et mouvementée, les mêmes variations de conscience, les mêmes élans de piété, puis la même tiédeur, enfin la même glace d'irréligion ou de scepticisme. Quand elles parlent de leurs années de couvent, l'une et l'autre s'attardent aux mêmes commérages, se complaisent aux mêmes minuties, racontent les mêmes jeux, ouvrent la porte aux mêmes indiscrétions. Toutes deux s'élèvent avec une sorte de colère contre les vœux monastiques, et plaignent, à grand renfort de soupirs, les malheureuses imprudentes qui s'engagent, par des serments terribles, dans la meurtrière uniformité de la vie claustrale. N'ont-elles donc jamais rencontré sur leur chemin quelqu'une de ces pures et fortes âmes qui acceptent avec soumission ce que leur conscience leur suggère, avec reconnaissance ce qu'il plaît à Dieu de leur faire souffrir ?

Au point de vue littéraire, les renseignements sur le caractère et le physique de leurs compagnes ou de leurs maîtresses d'études gagneraient sans doute à être émondés. A quoi bon tant de particularités d'un médiocre intérêt, tant de souvenirs intimes qui plaisent à la famille de l'auteur, mais que le gros public ne lit qu'avec une espèce d'agacement ? Il nous chaut fort peu, par exemple, que la pensionnaire du couvent de la rue des Fossés-St-Victor ait pris plaisir à lancer des tartines de confiture contre la muraille, à cacher des os de poulet dans le fond d'un piano, et se soit, en un jour de confession, accusée d'avoir mouché la chandelle avec ses doigts

ou de s'être donné des indigestions *d'haricots* (1). Pour faire accepter ces détails microscopiques, il faudrait le style de Jean-Jacques, et encore ! Malgré la grâce et la souplesse de la forme, il est plus d'un passage dans les *Confessions*, si artistement ouvrées, qui semble un peu longuet et fade, et qu'on parcourt à la volée, qu'on *brûle*, pour arriver plus vite à des événements sérieux, à des dates historiques dans la vie du héros de cette infamante Odyssée. Mais G. Sand nous intéresse quand elle nous retrace par le menu toutes ses lectures de jeune fille, et nous apprend quels auteurs avaient ses préférences. Ainsi, à l'âge de seize ans, elle tombe sur l'Imitation, et son avis est que « le catholicisme de Gerson est anti-évangélique, et que c'est une doctrine d'abominable égoïsme (2). » Fontenelle ne serait pas médiocrement étonné de ce jugement extraordinaire, qu'il est superflu de réfuter. Passons à des choses plus sérieuses. Chateaubriand la *touchait comme littérateur;* Mably, l'innocent, le naïf rêveur, l'avait *fort mécontentée ;* Leibnitz lui semblait *le plus grand de tous.* Elle ne lut pas Voltaire, sa grand-mère ayant manifesté le désir qu'elle ne le lût qu'à l'âge de trente ans ; enfin, elle garda *pour la bonne bouche* les cinquante volumes du citoyen de Genève, qu'elle comparait à Mozart, et dont elle *comprit tout*. Mieux peut-être eût valu qu'elle ne comprît pas *tout !*

Ainsi armée pour la lutte, G. Sand entrait, en 1832, dans la carrière des lettres.

On ne pourra désormais parler du roman sans citer le nom de celle qui contribua, pour une part considérable, à en élargir le cadre et à en augmenter l'influence. Sauf quelques échappées, dont quelques-unes réussirent, vers le drame ou la comédie l'auteur de

(1) Cf. G. Sand. *Hist. de ma vie*, III, 131.
(2) Cf. id. ibid. 288.

Rose et Blanche demeura fidèle à la forme de composition qui lui fit connaître les enivrements de la popularité. De tout temps, le roman a été cultivé avec prédilection dans notre littérature. Qu'est-ce que ces interminables récits où figurent les chevaliers de la Table Ronde, les douze Pairs, Renaud de Montauban, les quatre fils Aymon, le cheval Bayard, sinon des romans d'aventures et de féeries ? Qu'est-ce que *la chronique de Froissart* sinon un admirable roman descriptif? Qu'est-ce que la *véridique histoire de Gargantua?* Un roman où il est traité de l'éducation. *Don Quichotte?* Un roman qui, sous couleur de railler les lecteurs de romans, essaie d'anéantir le roman chevaleresque lui-même. *L'Astrée ?* Un roman pastoral. *La Princesse de Clèves ?* Un roman cartésien. *Le Télémaque ?* Un roman d'économie politique. *La nouvelle Héloïse ?* Le roman des sophismes du cœur. *Gil Blas* et le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost ? Des romans picaresques. *Candide ?* Le roman d'un satyre. *Paul et Virginie ?* Le roman de la seizième année ? *René, Atala, Adolphe ?* Des romans où la passion se mêle à la psychologie. *Notre-Dame de Paris* et *Cinq-Mars ?* Des romans de cape et d'épée à la Walter-Scott, inspirés moitié par l'archéologie, moitié par l'imagination.

Au cours d'un remarquable travail, écrit en un latin qui eût ravi le docte Varron, le célèbre Père Porée signalait, au siècle dernier, tous les ravages que le roman ne cesse d'accumuler dans les mœurs publiques : nous ne pouvons mieux faire que reproduire cette page, si ingénieuse surtout sous sa forme primitive, bien défigurée par la traduction :

« Quelle est, je vous prie, cette éloquence dont les romans fournissent des sources si fécondes ?

» Ce sont, dites-vous, ces narrations aisées et coulantes dont la marche est toujours égale et tranquille.

Dites plutôt ces narrations, vagues pour la plupart, qui coulent à la vérité, mais comme des ruisseaux qui s'égarent en serpentant, qui s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent, et ne vont se perdre qu'avec une lenteur extrême.

» Ce sont ces descriptions agréables, ces peintures brillantes de lieux enchantés. Dites plutôt ces descriptions frivoles, qui brillent par l'éclat de leurs couleurs et qui, comme des tableaux sans ombre, éblouissent par trop de lumière.

» Ce sont ces discours brillants et animés qui affectent l'âme de passions douces, et y répandent une agréable sérénité. Dites plutôt ces discours languissants et d'une fadeur que l'on a peine à supporter.

» Ce sont ces conversations enjouées, élégantes et assaisonnées de grâce et d'urbanité. Dites plutôt ces conversations vides et inutiles, qui sont si grossières par l'affectation qu'on y remarque, et qui dégénèrent souvent en pédantisme.

» Ce sont ces profusions de fleurs odoriférantes et pleines d'un miel doux et parfumé. Dites plutôt ces petites fleurs fanées dont le suc exprimé, bien loin de donner le miel délicieux de l'Attique, ne produira jamais qu'un miel du Pont : miel empoisonné, et mortel à la saine élocution, comme on ne l'a que trop éprouvé. »

Et l'auteur ajoute avec non moins de bon sens :

« On peut corrompre les mœurs en deux manières. On peut y mêler de mauvaises choses, ou leur ôter ce qu'elles ont de bon. Double désordre des romans. Ils jettent dans l'âme la semence de plusieurs vices, ils y étouffent le germe de plusieurs vertus... Je découvre trois vices principaux auxquels les romans donnent entrée dans le cœur des hommes et dans celui des jeunes gens en particulier. Ils les rendent téméraires,

paresseux ; ils corrompent leur cœur, et leur apprennent à corrompre celui des autres (1). »

Le premier des romans composé par G. Sand, en dehors de toute collaboration, est *Indiana*, son premier cri de révolte contre la société. Si l'on en croit le brillant écrivain, le mariage est une institution injuste, aveugle, immorale, qui a fait son temps, et qu'il convient de remplacer par des unions libres. Certes, la conclusion n'est point présentée avec cette crudité de termes, mais elle ne s'en dégage pas moins, avec une netteté effrayante, de ces trois cents pages étincelantes d'imagination, gonflées de sarcasmes, où se révèlent un talent si vigoureux et si hardi, une parole si enthousiaste et si retentissante. Créature souffrante, misérable et brisée, sans arme contre la solitude morale, sans force contre les tentations, poussée tantôt vers le pôle de l'idéal, tantôt vers le pôle de la plus navrante réalité, éprouvant un besoin farouche d'indépendance, indomptable et fougueuse, esclave de son caprice et victime de ses sens, Indiana, dès les premiers jours de sa jeunesse, se voit enchaînée par le mariage à un homme qu'elle dédaigne et dont les cheveux blancs lui inspirent une répulsion mêlée d'effroi. Voyez-vous la fantasque rêveuse enfoncée dans son fauteuil, silencieuse près du feu qui projette ses reflets bizarres sur les meubles de l'appartement, et, durant les tristesses de cette froide soirée d'octobre, poursuivant à travers les méandres de son coupable caprice les traits adorés de celui que son cœur a d'avance choisi, du héros, du chevalier idéal qui viendra la tirer de cette tour où elle se consume et s'étiole? « Pauvre fleur, née d'hier, qu'on a fait éclore dans un vase gothique ! »

(1) Ce discours sur les romans fut prononcé devant le fameux cardinal de Polignac, l'auteur de *l'Anti-Lucrèce*. (Cf. Choix des *Mercures*, tome 46, page 102 et seq.)

Ce roman n'a pas la portée philosophique et générale que lui attribuait l'auteur, qui n'a guère donné, ici, qu'un fragment de sa vie, et formulé que l'expression de sentiments tout personnels. En ce qui concerne la disposition même du livre, disons que la première partie en est d'un superbe entrain, et que la seconde moitié lui est de beaucoup inférieure, avec sa thèse d'une sécheresse déclamatoire, et ses réflexions, en somme, déparées par une assez loquace banalité.

Trouverons-nous la résignation, le calme de l'âme, l'apaisement dans *Valentine*, que les admirateurs à tout prix de G. Sand proclament un second chef-d'œuvre ? Là même est le talent de l'écrivain, en possession de la langue savoureuse que nul ne lui dénie, mais là même aussi est la systématique corruption de la morale. Quelle idée que celle qui a poussé l'auteur à mettre en présence de la jeune fille aristocratique, douée de toutes les élégances, expression suprême d'une race délicate et fine, ce neveu de fermier, vulgaire d'extérieur, aux traits irréguliers, à peine dégrossi par les années d'études passées dans la capitale, et dont cependant, inexplicable contradiction, « la physionomie attirait comme l'aimant ! » Avons-nous bien un type vivant et possible dans le comte de Lansac, marié à Valentine, et dont l'égoïste cupidité ne songe qu'aux moyens de trouver sa femme en faute, pour tirer de cette constatation, fâcheuse entre toutes, le droit d'obtenir une signature qui fasse taire la meute de ses créanciers ? Usées et banales, ces tirades contre les usages de la société qui ne semblent pas autoriser le mariage d'un rustaud avec celle qui, jadis, eût été sa châtelaine ! Nous ne sommes point émus par les anathèmes fulminés contre ces préjugés depuis longtemps disparus, et nous réservons toutes nos sévérités pour l'épouse oublieuse de tous ses devoirs. Tout

au plus trouverions-nous un semblant d'excuse dans l'abominable éducation que cette infortunée a reçue entre une mère dont le cœur est inaccessible aux affections de la famille, et une aïeule qui lui donne les conseils les plus avilissants.

Jacques est une apologie indirecte du suicide. Le spectacle de ce mari, dont l'abnégation atteint les proportions les plus inouïes, prêterait invinciblement à rire, si la profonde dépravation que suppose la donnée du récit ne suscitait une sorte d'écœurement. En voyant de quels excès de langage l'auteur se rend à chaque instant coupable, on en vient à se demander si, au milieu de ces exaspérations de la passion, il conserve son absolue responsabilité. G. Sand n'écrivait-elle pas sous le coup d'une sorte de crise mentale et l'obsession d'un cauchemar, lorsque, dans un si grand nombre de passages, elle se révèle à nous comme travaillée par une tristesse monstrueuse qui s'exhale en imprécations pleines d'amertume, et se soulage en multipliant les théories révolutionnaires ? Dans la société moderne, le rôle de la femme, cette incarnation du dévouement et de la réconciliation, est-il donc de se faire le fauteur de la haine et l'apôtre du désordre ? Mais il serait cruel de signaler plus longtemps ces incohérences saugrenues et ces paralogismes avortés. Remarquons, pour être juste, que le style de *Jacques* est éclatant mais parfois emphatique, et que, d'un bout à l'autre, les pages en sont vivifiées par des échappées de poésie et des mouvements qui imitent l'éloquence, s'ils ne sont pas l'éloquence même.

Dans l'époque de fiévreuse exaltation où parut *Lélia*, (1833,) il semblait qu'en politique, en religion, en philosophie et en art, toutes les idées dussent être soumises à un nouvel et inflexible examen, et qu'une force secrète portât, sur des ailes de feu, toutes les intelli-

gences à la conquête d'un avenir inconnu (1). Or, toutes les fois qu'une société s'est heurtée à des conditions de cette nature, après avoir fait à je ne sais quel mystérieux Moloch un holocauste de ses croyances les plus chères, elle a roulé, avec une rapidité vertigineuse, sur la pente des paradoxes et des utopies, et s'est vue bientôt dans l'impossibilité de se fixer, comme en un poste stable, au centre de ce tourbillon de passions contradictoires. Si telle est la loi qui s'impose aux intelligences les plus vigoureuses, que ne devons-nous pas redouter de ces âmes inconsistantes qui plient au moindre souffle ? C'est l'histoire de G. Sand, puisque c'est l'histoire de Lélia, son transparent prête-nom.

Il serait malaisé d'entreprendre l'analyse d'un ouvrage qui est surtout l'apothéose de l'orgueil. L'héroïne nous offre l'image de ces passions incurables qui, n'arrivant pas à se satisfaire, se replient fatalement sur elles-mêmes et nous apprennent, par un exemple lugubre, ce qui résulte du conflit de ces deux extrêmes, l'excessif désir et l'irrémédiable impuissance. Peu de types égalent Lélia comme représentation de la souffrance et de l'affliction. Sous la griffe du vautour qui la ronge, et dans les élancements que lui causent les blessures de sa vanité meurtrie, elle hurle et se débat, elle lance des imprécations sacrilèges contre le Dieu qui l'a créée en un jour de colère, et déclare qu'il est des instants où « elle se hait assez pour imaginer être la plus savante et la plus affreuse combinaison d'une volonté infernale. » Elle est tourmentée par la crainte que Dieu n'existe pas, parce qu'alors elle ne pourrait l'insulter ! Elle brûle du désir de maudire la Providence, qu'elle accuse de ne pas se montrer et d'être indifférente à ses menaces. Ses blasphèmes sont atroces : « Ce qui m'irrite et m'indigne contre Dieu,

(1). Cf. Auguste Bussière.

c'est qu'il m'ait donné tant de vigueur pour le combattre, et qu'il se tienne si loin de moi ; c'est qu'il m'ait départi la gigantesque puissance de m'attaquer à lui, et qu'il se tienne là-bas ou là-haut, je ne sais où, assis dans sa gloire et sa surdité, au-dessus de tous les efforts de ma pensée. » On voudrait être sévère, et l'on ne peut que s'apitoyer sur le sort de cette désespérée, dont l'existence n'est qu'une agonie, pour qui n'existent ni le bonheur ni la vertu, et qui, par un suprême défi aux puissances du ciel, interrompant soudain la série de ses griefs et de ses récriminations, se drape dans le dédain et s'immobilise dans l'impassibilité. A défaut d'autres satisfactions, elle éprouve la joie affreuse de se dire qu'elle est un être à part, une déshéritée de la nature, une énigme composée d'idéal et d'opprobres, une chimère enveloppée de ténèbres, irradiée de génie, et frappée de mort dans la source de la vie physique : « Les brutes dont la société se compose, dit-elle, se demandent ce qui me manque à moi, dont la richesse a pu atteindre à toutes les jouissances, dont la beauté et le luxe ont pu réaliser toutes les ambitions. Parmi tous ces hommes, il n'en est pas un dont l'intelligence soit assez étendue pour comprendre que c'est un grand malheur de n'avoir pu s'attacher à rien, et de ne pouvoir plus rien désirer sur la terre. » Épopée symbolique et réaliste, *Lélia* nous offre la conception, redoutable dans sa puérilité, logique dans son illogisme, de la misère et des tortures qui s'attachent au funeste enivrement de soi-même ainsi qu'au cynisme des appétits indisciplinables. Scellée dans sa pâleur blafarde, figée dans l'indifférence universelle, la malheureuse répand autour d'elle la mort, la mort morale, la pire de toutes ; elle entraîne dans sa chute Magnus aux élans superbes, Sténio le poète aux cris d'aigle,

Trenmor le faussaire, l'homme qui a supprimé la douleur, impassible Prométhée ; Pulchérie, la masse lubrique vouée aux instincts de la chair, mondaine immonde, que galvanisent les seuls appâts de la volupté. Comme couronnement, Lélia, devenue abbesse, revendique le droit d'introduire je ne sais quelles réformes dans l'Église catholique. Qu'elle laisse donc ce soin à l'abbé Châtel et à ses deux vicaires ! Au sujet de cet ouvrage, nous redirons ce que nous avons avancé au sujet des précédents : ni la facilité, ni la verve, ni surtout le mouvement et le coloris ne se font désirer ; toutefois, nous regardons comme une plaisanterie d'un goût douteux l'appréciation d'un critique, distingué du reste, qui parle de certaines pages dont « l'éblouissante éloquence atteint peut-être le plus haut faîte de sublimité où puisse s'élever la parole humaine. »

Les *Lettres à Marcie* furent inspirées par le prêtre éloquent dont la rupture avec l'Église était toute récente, et qui venait de publier ses *Paroles d'un Croyant*. Dès lors la plaie du cœur commence à se fermer, et l'on est en droit de se demander d'où vient cet apaisement que Lamennais communique à sa fille spirituelle, alors que dans sa tête bouillonne tout un océan de rancunes.

Résolument descendue de ces hauteurs stérilisées par la foudre et battues par les autans, G. Sand revient, avec *André*, vers de frais vallons tapissés de mousse et baignés d'une eau murmurante. On ne peut que lui rendre grâces de ne plus prophétiser, « d'abdiquer la sublime effronterie de son génie (1), » de renoncer aux gémissements, aux abîmes de douleurs, aux montagnes d'ennuis, aux tirades contre la superstition, aux réhabilitations du vice. Comme l'écrivain s'est enfin rendue à l'appréciation exacte des idées, à la nuance

(1) Expression de Lerminier, professeur au collège de France.

juste des sentiments, le caractère du personnage principal est moins fatigant et moins raide que celui de ce Stenio, toujours occupé, l'imprudent, à se percher au-dessus des cataractes, et qui, bravant le supplice du pal, s'assied, morne, sur « les aiguilles de glace (1) ! » L'esprit est trop rare dans les ouvrages de l'auteur pour que nous ne rappelions pas le type de Joseph Marteau, ce tranche-montagne de village, rustre au bon cœur inconscient, capable de décocher un bon mot et d'asséner un coup de poing aussi massifs l'un que l'autre, sachant par cœur tous les calembours qu'on peut dire pour faire rire à un repas de noces, élégant à sa façon, avec ses allures de casseur d'assiettes, ses cravates nouées à la diable, son chapeau enfoncé sur les yeux, et répandant autour de son agreste et sympathique personne un authentique parfum des produits de la Régie.

Le remarquable écrivain affecte, dans ses *Lettres d'un Voyageur*, de confondre le philosophe avec le poète, de ne pouvoir comprendre l'un sans l'autre : « Le poète aime le bien ; il a un sens particulier, c'est le sens du beau. Quand ce développement de la faculté de voir, de comprendre et d'admirer ne s'applique qu'aux objets extérieurs, on n'est qu'artiste ; quand l'intelligence va au-delà du sens pittoresque, quand l'âme a des yeux comme le corps, quand elle sonde les profondeurs du monde idéal, la réunion de ces deux facultés fait le poète ; pour être vraiment poète, il faut donc être à la fois artiste et philosophe. » Plus d'un s'étonnera que l'âme puisse être douée d'yeux comme le corps ; on agirait avec sagesse, peut-être, en réservant sa surprise pour la théorie qui fait du poète une

(1) Ce tour hardi est bien de G. Sand. Cf. *Les sept Cordes de la Lyre :* « Nous irons nous asseoir sur ces aiguilles de glace où l'hirondelle même n'ose poser son pied. »

sorte d'esclave du philosophe. En effet, rien ne semble plus contestable que l'assimilation entre les facultés maîtresses de l'un et de l'autre. Le poète procède par la vision directe ; il connaît par intuition; au philosophe conviennent la déduction, l'analyse. En d'autres termes, celui-ci s'avance avec une méticuleuse lenteur, celui-là s'élance d'un bond. Que peuvent-ils avoir de commun ? Et surtout, qu'on ne nous dise pas que le véritable grand homme sera un composé du philosophe et du poète ! Cette fusion aboutirait à une véritable confusion. Les deux caractères s'excluent.

Quand elle s'abandonne au caprice du moment qu'elle se débarrasse de la phraséologie creuse des st-simoniens et des humanitaires, et qu'elle revient, bonnement, aux sylphes et aux nymphes de la poésie, G. Sand se retrouve sans effort un remarquable prosateur. Que de beaux passages ! que de ravissantes mélodies dans ses trois lettres sur l'Italie, dans la lettre apologétique sur l'art, dans celle sur *la maison déserte*, dans celle surtout qui commence ainsi : « J'ai quitté ma chambre au jour naissant, j'ai passé un panier à mon bras.. »

Spiridion, (1838,) est une assez fastidieuse histoire de moine, genre Savonarole, qui *ronronne* en retentissantes périodes contre le dogme catholique, et prélude aux *Variations* de l'*Église française*. L'analyse de cette mélopée hypereuphonique sera remplacée avec avantage par ce fragment sur Châtel et ses continuateurs :

« L'abbé Châtel se proposa de continuer Jésus-Christ ; il ramassa l'Évangile tombé sur le Calvaire entre deux larrons, le traduisit en français, et se lança parmi les scribes et les pharisiens de la rue de Cléry. Il prit à bail la salle des commissaires-priseurs, et mit la religion au rabais ; il fonda les messes économiques

et les sermons à deux sous. Il eut pour clientèle quelques soldats désœuvrés, et les servantes de la rue Bourbon-Villeneuve et du Petit-Carreau. Comme il ne demandait d'argent à personne, personne ne lui en donna. La cire de l'autel et la lampe du sanctuaire ruinaient l'abbé Châtel à vue d'œil ; il fit des lettres de change ; les huissiers entrèrent, le chapeau sur la tête, dans la maison de Dieu. Châtel essaya, comme Jésus-Christ, de chasser les trafiquants du temple; ces choses-là ne réussissent pas deux fois, les trafiquants chassèrent l'abbé Châtel.

» La religion allait périr sous cette procédure athée lorsqu'un vengeur fut suscité. L'abbé Lejeune acquit le fonds de Châtel... Un jeune ébéniste de la rue de Charonne veut contracter l'union sacramentelle du mariage dans le hangar de l'abbé Lejeune, qui fait servir des rafraîchissements après le *Credo*. Un vénérable Monsieur qui a vu passer Voltaire sur le quai Voltaire en 1778, s'attendrissait de joie à cette touchante cérémonie : « Ça fera bien du mal aux curés et aux Jésuites ! disait-il tout ému ; voilà la religion qu'il faut à l'homme aujourd'hui. C'est pourtant à M. de Voltaire que nous devons cela ! » Et il déposa un sou dans le bassin pour l'entretien du culte de l'abbé Lejeune.

» L'abbé Lejeune triomphait ; la place de la Bastille se faisait insensiblement dévote ; on apercevait quelques symptômes de conversion dans la rue Contrescarpe et sur la rive droite du canal de l'Ourcq. L'église orthodoxe de St-Louis-des-Marais commençait à redouter une concurrence. Le hangar se meublait pièce à pièce; la générosité des fidèles envoyait à l'abbé Lejeune tantôt une fleur artificielle flétrie sur un chapeau de dame au dernier carnaval, tantôt un verre de cristal à pied boîteux, pour doubler le calice, tantôt une nappe jaune qui avait fait son temps au *Cadran-Bleu ;* l'abbé

Lejeune disait avec componction : « Ça marche ! Ça marche ! » et il regardait les tours de Notre-Dame et le Panthéon, comme Bonaparte, lieutenant d'artillerie, regardait le Château-Royal.

» Puis vint l'abbé Auzou, qui fit imprimer le placard suivant :

Chaises : 1 sou.
Mariages : 2 sous.
Décès : 2 sous.
Naissances : 2 sous.
Sacrements : idem.

» L'abbé Auzou a réconcilié les fidèles avec la vie et avec la mort. Il fait naître et mourir ses paroissiens avec économie : vous naissez pour deux sous, vous mourez pour le même prix ; il ne faut pas avoir deux sous dans sa bourse pour se refuser le plaisir d'un berceau ou d'une inhumation (1). »

Nous voici déposés au seuil même de l'édifice qui a le plus contribué à la réputation de G. Sand : les romans champêtres, où la nature est dépeinte avec franchise et puissance.

L'amour pour les blés, les ruisseaux et les arbres à la veille de 1848 ?

Au premier abord, on se dit qu'on est en présence d'une inexplicable anomalie. Et cependant c'est une règle universelle qui veut, dans les convulsions sociales, lorsque l'ordre de choses établi semble voué à une ruine certaine, quand les lois sont bafouées, lorsqu'une haine fratricide déchaîne sur un pays les horreurs d'une guerre impitoyable, que les esprits se détournent de ce hideux spectacle, de ces actions dégradantes, de ces crimes et de ces souillures, de ces injustices et de ce sang versé, pour vivre, par l'imagination, dans une sphère d'idées toute différente, à une époque idéale de candeur, d'innocence, de vertu.

(1) Cf. Marc Ogier, *L'Église française de l'abbé Châtel.*

Quand furent composées les pastorales de Marot, sinon à l'époque où un connétable de Bourbon, après avoir saccagé, mis à feu et à sang le nord de l'Italie, se préparait à assiéger Rome avec une bande de pillards et d'assassins, dont quelques-uns portaient au cou la chaîne avec laquelle ils voulaient étrangler le pape; où s'allumait cette guerre qui, pendant plus d'un siècle, allait enflammer les Français contre eux-mêmes; où le poignard et le poison, deux arguments sans réplique importés d'Italie, devaient bientôt régler la plupart des contestations et terminer les polémiques ?

Quand furent écrits ces romans langoureux de la Calprenède, de Mlle de Scudéry, de d'Urfé ? Quand le Lignon, le fleuve du Tendre, le village de Petits-Soins ont-ils obtenu leur plus grande vogue ? On le sait : c'est pendant cette période si funeste où la France, vers la fin de la guerre de Trente ans, devint la proie de factions rivales, où les princes du sang, la Cour, le Parlement, donnèrent de si coupables exemples de mésintelligence et d'animosité ! N'est-ce pas aussi, pour ainsi dire, à la lueur de la foudre révolutionnaire que Bernardin de St-Pierre écrivit ses attachantes pastorales ?

Paresseusement étendu à l'ombre d'un peuplier au verdoyant feuillage, la main sur la houlette ornée de rubans aux mille couleurs, entouré de ses chèvres, un jeune berger protège du regard les brebis qui bondissent dans les prés voisins. Sous ses yeux, danse un chœur d'aimables et gracieuses jeunes filles. A quelque distance, un ruisseau roule ses flots de cristal sur un lit de mousse et de cailloux éblouissants de blancheur. Dans le lointain, on entend les sons de la musette qui invite au plaisir. Derrière un saule, voyez cette nymphe qui, la figure penchée, curieuse, écarte doucement les branches qui la séparent du bel adolescent. Cepen-

dant l'orage, à l'horizon, commence à gronder, la nue se sillonne de blafardes lueurs, et l'inondation bientôt va tout engloutir, nymphes, chiens et troupeaux. Quant au berger, malgré cette menace suspendue sur sa tête, son regard respire la quiétude et l'insouciance. Quel est le nom du jeune rêveur ? Faut-il nommer l'enfant gâté de l'esprit (1) et de la vertu (2), Florian ?

Oui, c'est bien là l'emblème de ce doux et souriant écrivain, qui a fait vivre ces types populaires et chers à la jeunesse, Bliombéris, Estelle, Némorin ! Lui aussi il ne semble attentif qu'à goûter les beautés de la nature extérieure. Et néanmoins, autour de lui, quelle n'était pas l'universelle perturbation ! Battu par les vents contraires, ce grand vaisseau dépareillé de la société ancienne allait sombrer. L'édifice si longtemps vénéré de ces institutions qui paraissaient défier le temps, ébranlé par une force secrète et mystérieuse, s'affaissait lentement pour s'écrouler avec un bruit sinistre. C'en était fait du vieux monde. Partout on ne devait plus voir que des ruines. Loin d'être inspiré par les mémorables choses qui se préparaient, Florian choisit l'ère de destruction qui est imminente, pour chanter, en s'accompagnant de son chalumeau, les luttes pacifiques des chevriers et les mœurs ingénues des moissonneurs (3) !

Où trouver la raison d'être de cette opposition entre la poésie et l'histoire ? Pourquoi voyez-vous Marot, d'Urfé, Florian, composer avec une prédilection évidente des églogues, peindre des tableaux champêtres, multiplier les idylles, l'un au début des guerres de religion, l'autre vers la Fronde, le troisième à la

(1) *Voltaire.*

(2) *Le duc de Penthièvre.*

(3) Au sortir de la prison d'Alger, où il avait failli vingt fois être pendu, après avoir assisté à l'une des plus sanglantes batailles du XVIe siècle, Cervantès publie sa pastorale *Galathée*, (1584.)

veille de cette date, 93 ? Il faut en chercher le motif dans la répulsion que provoquent, dans l'horreur qu'inspirent au poète les dures nécessités et les poignantes émotions des combats. Dans l'âme de chaque poète il y a un fond d'honnêteté, une passion, un enthousiasme sincères pour tout ce qui est bien, vertueux et noble. Ces sentiments et ces instincts,qu'il ne lui est presque jamais donné de satisfaire ou de suivre dans le cours ordinaire de la vie, sont contredits amèrement, douloureusement éprouvés à la vue du triomphe de l'injustice et du règne de la violence. Il se reporte alors, par l'imagination, à cette époque heureuse où la vierge Astrée était la souveraine du monde, à ces siècles éloignés de nous où cette chaste Divinité n'avait pas encore abandonné la Terre; ou bien, plus clairvoyant, il plonge par la pensée dans les générations futures, auxquelles sont réservées les délices de cet âge d'or qui ne luira que lorsque la Justice aura fait une éclatante justice des préjugés et des erreurs. Il ne peut résister à l'insurmontable envie de louer le passé ou de célébrer l'avenir, de se venger de la guerre en chantant la paix, de railler le vain fracas des villes en exaltant la fortifiante quiétude des campagnes.

L'histoire littéraire fournit la preuve de cette réaction littéraire lors de l'invasion des barbares. Suivant Ampère, toutes les pièces légères, alambiquées, roulant sur des sujets faciles, ces épithalames doucereux et ces langoureuses épîtres, ces impromptus mignards et coquets de l'évêque gaulois Sidoine Apollinaire, ont été composés dans le siècle qui commence par Alaric et qui, « à travers Genséric et Attila, va jusqu'à Clovis, c'est-à-dire au milieu de l'invasion la plus terrible et au sein de l'existence la plus désastreuse qui ait jamais pesé sur aucun temps et sur aucun pays (1). »

(1) *Littérat. avant le XIIe siècle*, II, 255.

Chez G. Sand, ce phénomène intellectuel se manifeste avec la même intensité. Ses essais de bucoliques sont de véritables protestations contre l'histoire contemporaine ; c'est le délassement facile et la récréation aimée d'une femme qui a, comme chacun de nous, eu ses heures de découragement et de dégoût, qui a vu et rencontré, dans la société, beaucoup de choses qui l'ont choquée et mécontentée, qui, après avoir subi bien des alternatives, traversé force conjonctures périlleuses, finit par dire, avec certain empereur désillusionné, que le parti le plus sensé est de renoncer à la gloire, et que le souverain bonheur consiste à récolter de belles laitues.

De tous les romans de G. Sand, ceux qui, peut-être, sont les plus assurés de résister à l'action du temps, sont *la Petite Fadette*, *François le Champi*, *la Mare au diable*, charmantes églogues où les personnages vivent d'une existence réelle, et parlent le pur langage des populations du centre de la France. Mais n'est-ce pas dépasser les bornes de l'admiration que de signaler, dans ces paysages berrichons, la grandeur des tableaux de la Bible (1) ? Nous nous rangeons plutôt au jugement d'un critique non moins autorisé : « Au lieu que les autres, le plus souvent, voient la nature de haut et l'arrangent, ou lui prêtent leurs propres sentiments, G. Sand se livre au charme des choses et s'en laisse aisément pénétrer.... La première, je crois, elle a vraiment senti et aimé le paysan;... la première elle a compris ce qu'il y a de grandeur et de poésie dans sa simplicité, dans sa patience (1). »

Il nous peine cependant de faire dater l'origine des scènes rustiques des idylles de G. Sand. Ce serait imiter les historiens de l'art qui, parce que Corot et

(1) M. Frédéric Godefroy.
(2) M. Jules Lemaître.

Millet furent de grands peintres des aubes et des crépuscules, de la verdure et des *sentes*, suppriment, pour mieux leur faire honneur, Cl. Lorrain et Ruysdael. On se rendrait coupable de la même iniquité littéraire en biffant d'un trait de plume ces grands amoureux de la nature, Homère, Théocrite, Virgile, Lafontaine, Jean-Jacques, Bernardin. Et Longus lui-même, si gentiment traduit par notre Amyot, n'est-il pas digne de figurer parmi ceux qui ont, en des pages d'une beauté définitive, chanté les grandes herbes qui ondulent au gré du vent, et les sentiers où s'égare la voix monotone du grillon ?

Pour en mieux saisir les analogies, comme les différences dans les procédés de composition, opposons l'une à l'autre deux pages d'une merveilleuse limpidité, la première empruntée à *Daphnis et Chloé*, l'autre aux *Sept Cordes de la Lyre ;* c'est d'abord G. Sand qui, après tant de poètes, nous décrit le lever du soleil :

« A travers les buissons noirs, voici venir une voix faible, mais d'une incroyable pureté, qui monte doucement dans l'air sonore. Elle monte, elle grandit ; les notes sont distinctes, le disque d'argent sort du linceul de la nuit, la terre vibre, l'espace se remplit d'harmonie, les feuilles frémissent à la cime des arbres. La lueur blanche pénètre dans toutes les fentes du taillis, dans les mille et mille clairières du feuillage ; voici des gammes de soupirs harmonieux qui fuient sur la mousse argentée ; voici des flots de larmes mélodieuses qui tombent dans le calice des fleurs entr'ouvertes. Silence, oiseaux des bois ! Silence, insectes des longues herbes ; repliez vos ailes métalliques ! Silence, ruisseau jaseur ; ne heurte pas ainsi en cadence les cailloux de ton lit ! Silence, roseaux frissonnants ; dépliez sans bruit vos lourds pétales, lotus du rivage ! Alcyons pétulants, ne ridez pas ainsi le miroir où la lune veut se regarder,

Écoutez ce qu'elle vous chante, et vous répondrez quand elle vous aura pénétrés et remplis de sa voix et de sa lumière. Enivrez-vous en silence de sa plainte mélancolique, buvez à longs traits son reflet humide, courbez-vous avec crainte, avec amour,sous le vol des anges blancs qui nagent dans le rayon oblique. Attendez, pour vous relever, qu'ils vous aient effleurés du bout de leurs ailes embaumées, et qu'ils aient confié tout bas à chaque oiseau, à chaque insecte, à chaque flot, à chaque branche, à chaque fleur, à chaque brin d'herbe, le thème de la grande symphonie que, cette nuit, la terre doit chanter aux astres. »

Voici maintenant la description d'un verger par Amyot :

« Vray est que ce verger de soy mesme estoit une bien fort belle et plaisante chose, et qui approchoit des granz princes et des rois ; il contenoit bien demy quart de lieuë en longueur, et avoit la largeur environ quatre arpens. On eust dict à le veoir que ce n'estoit point un verger, mais un grand champ, car il y avoit toutes sortes d'arbres fruictiers, des pommiers, des meurtes, des poiriers, des grenadiers, des figuiers, des orangers et des oliviers, d'un autre costé de la vigne haulte qui montoit sur les pommiers et sur les poiriers, dont les raisins commençoient desjà à se tourner, comme si la vigne eust estrivé, (lutté,) avec les arbres à qui porteroit de plus beau fruict, d'un autre costé estoient les arbres non portans fruicts, comme loriers, plantains, cyprez, puis sur lesquelz, au lieu de vigne, il y avoit du lierre, dont les grappes grosses et desjà noircissantes contrefaisoient le raisin; les arbres fruictiers estoient tous au dedans, vers le centre du jardin, comme pour estre mieux gardez, et les stérilles estoient aux orées tout alentour comme une closture faicte toute expressément, et tout cela ceint et environné d'une bonne et

forte haye. Tout y estoit fort bien compassé ; les tiges des arbres estoyent assez distantes les unes des autres, mais les branches s'entrelassoient tellement que ce qui estoit de nature sembloit estre faict par expres artifice. Il y avoit des carreaux de fleurs dont nature en avoit produict aucunes, et l'art des hommes les autres; les roses, les œilletz et les lys y estoyent venuz moyennant l'œuvre de l'homme; les violettes, le muguet et le moron, de la seule nature. En esté il y avoit de l'ombre; au printemps, des fleurs ; en l'automne, toutes délices, et, en tout temps, du fruict, selon la saison. Il descouvroit toute la campagne, et en pouvoit-on veoir les trouppeaux des bestes paissant emmy les champs; on en voyoit à plein la mer, et les allans et venans sur icelle, et.... au milieu de la longueur et de la largeur y avoit un temple avec un autel dédié à Bacchus. L'autel estoit vestu de lierre, et le temple couvert de branches de vigne. »

Assurément la page de G. Sand est superbe. A la loupe on y remarquerait des fautes, pour la plupart contraventions aux lois qui régissent la disposition respective des mots et des membres de phrase. Si nous examinons le début, nous constatons que les détails imaginés par l'auteur ne sont pas échelonnés d'après leur importance logique, et que la gradation même en est absente. Sans motif suffisant, nous passons de la surface de la terre, (les buissons noirs,) au sein de l'espace, (l'air sonore,) puis, brusquement, nous arrivons au disque de la lune ! Et ce mot *feuilles*, (les feuilles frémissent,) devait-il être mentionné avant son antécédent naturel, (les arbres ?) Au lieu d'être jetée sans art au milieu des autres indications qui la noient, est-ce qu'il ne convenait pas de camper fièrement en tête de la période, pour mieux ouvrir la *perspective*, cette hardie métaphore, *le linceul de la nuit?* Sans

plus insister sur ce point, disons qu'on s'attriste de rencontrer ce luxe d'épithètes qui ne font que débiliter les substantifs : lueur blanche, soupirs harmonieux, mousse argentée, larmes mélodieuses, *(callida junctura !)* fleurs entr'ouvertes, ailes métalliques, ruisseau jaseur, roseaux frémissants, lourds pétales, plaintes mélancoliques, rayons obliques, etc. Reconnaissons là le procédé d'après lequel ont été composées tant de fades épopées en prose et *l'Hymne au Soleil* de l'abbé Du Resnel : c'est le genre de style qui rend si somnolente la lecture de certaines descriptions de Fénelon. Ste-Beuve, qui signalait dans le *Télémaque* l'enfance de l'art en ce qui concerne le choix des épithètes, n'eût pas manqué de dire que G. Sand revenait au point de départ ! Nous ne savons trop, mais il nous semble que, dans ses belles pages, dans quelques tableaux de l'*Itinéraire*, Chateaubriand observe plus sévèrement l'harmonie de l'ensemble, et qu'il pratique avec une science plus infaillible les règles de l'architecture du langage. Quand G. Sand accumule ses incidentes, l'oreille charmée croit encore entendre quelques-unes de ces strophes splendides qui firent la popularité des *Harmonies* et des *Girondins*. En effet, Lamartine écrit en prose avec la même redondance éblouissante qu'en vers, et G. Sand est un Lamartine moins incohérent et plus correct. Oserons-nous dire toute notre pensée ? En suivant les contours si mollement arrondis de ces périodes, en admirant ce large fleuve, cette Loire aux rives indécises et fleurissantes, en s'extasiant sur ces richesses de toute nature que répand d'une main prodigue « l'Isis du roman contemporain (1), » il prend des envies de regretter et le style alerte de cette autre femme célèbre qui écrivait ses lettres sans penser à la critique des d'Aubignac, et la phrase acérée

(1) Cf. J. Lemaître.

de celui qui traduisit et surpassa Théophraste, et la brièveté épigrammatique de la correspondance de Voltaire, bref ce style qui, avec un soin jaloux, évite le tendu, le faux et le guindé.

Le réalisme qui nous envahit et nous submerge aura pour conséquence, dans une période de temps qu'on ne peut déterminer, de provoquer un regain de vogue et de gloire pour G. Sand; l'œuvre de *Balzac*, son grand rival, n'a jusqu'ici subi aucune éclipse, et l'auteur du P. Goriot, par quelques-uns, et non des moindres, (Mérimée, Taine,) a été proclamé un second Molière, un autre Shakspeare.

Alors que les Ste-Beuve et les Béranger faisaient, non sans à-propos, disparaître le *de* qui précédait leur nom, Honoré Balzac commença par s'anoblir, ce qui, en somme, est à notre époque, et ce qui a été, notamment depuis la nuit du 4 août, un infaillible moyen de s'imposer à la badauderie publique. Il parcourut le cycle des études classiques au collège de Vendôme, où il reçut une instruction qui ne rappelait en rien celle du fameux Pic de la Mirandole. Arrivé à Paris, il grossoya des romans indigestes, d'un intérêt hésitant, vrais fouillis où le génie ne se révélait que par l'incertitude et le barbarisme. Il tâta même du roman historique, mais sur ce terrain il n'était pas de taille à engager la concurrence avec les Dumas et les Walter Scott : nous n'avons de lui aucun ouvrage qui rappelle, même d'infiniment loin, *Ivanhoë* ou la *Reine Margot*. Le premier de ses romans qui attira l'attention fut *la Peau de chagrin*, (1830,) que l'on cite aujourd'hui encore parmi ses conceptions les plus fortes : un jeune homme se procure, à prix d'argent, une amulette magique, une peau de chagrin qui doit diminuer et se racornir au fur et à mesure des désirs qui envahiront l'esprit du possesseur. On devine que bientôt le pré-

cieux talisman n'a plus qu'une épaisseur tout idéale. Telle est l'idée qui a inspiré l'auteur dans cette œuvre étrange, renouvelée des Contes d'Hoffmann, où, pour parler son langage d'une si audacieuse inconnexion, *foisonnent* les pages scintillantes, où la plus maladive imagination, *débordante* de lyrisme, *tissue* de contrastes, *s'égrène* au hasard et *s'évapore* en une sorte de brouillard indécis, comme une ballade de Franconie.

Mais le plus souvent Balzac évolue pesamment à travers les prosaïques peintures d'un rebutant réalisme ; un bon juge l'a remarqué : « Balzac prend par en bas la nature humaine ; il en fouille le sous-sol, et il n'est jamais plus sûr de son fait que lorsqu'il découvre, au-dessous de la moyenne de nos sentiments, de nos travers, de nos vertus, de nos vices, toute une mine souterraine, proche voisine de l'égout collecteur (1). »

De ses larges mains de paysan tourangeau, cet infatigable et rude maçon, a entassé, grain de sable par grain de sable, moellon par moellon, des milliers de mètres cubes de matériaux suffisants, et au-delà, pour dresser vers la nue un monument digne des Brunelleschi et des Bramante, et qui n'est, en réalité, qu'une gigantesque muraille de Chine en pierres sèches. Privé d'une façon absolue du sentiment de la perspective, ce gâcheur sublime donne aux ailes la même importance qu'à la façade, installe tout au premier plan, voit double, voit triple, et son verre grossissant lui fait apparaître les nuances les plus imperceptibles avec les tons heurtés des couleurs les plus rutilantes. Au lieu de réserver la place d'honneur aux développements de caractères, il range ex-æquo les inventaires de mobiliers. C'est avec la même ponctualité qu'il décrit et les moindres particularités accidentelles, et les caractères, qui sont la substance même des choses et des individus.

(1) Cf. A. de Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, 1875. p. 166.

Nulle hiérarchie, nul savant et géométrique enchaînement dans les innombrables *rayons* de l'immense bazar où l'on voit, superposés, au hasard de l'observation, les objets de curiosité les plus malsains et les plus incontestables produits de la réflexion et de la raison humaine.

On vient de le comparer à un constructeur de devis, c'est plutôt à un commissaire-priseur qu'il faut dire, à un juge d'instruction. Quelle *Salle des Ventes* que ce Capharnaüm de la *Comédie humaine !* Quelle *instruction* habilement, magistralement menée que celle qui aboutit à la stupéfiante série d'indiscrétions, de notes secrètes, légitime butin de cette curiosité toujours en éveil, de ces investigations sans cesse renouvelées et dirigées sur des pistes inattendues ! Les beaux-arts, la politique, le commerce, la littérature, les finances, les opérations de Bourse, les affaires de justice, la police et la contre-police, le monde, le demi-monde, le quart ou le dixième de monde, le vrai monde et le monde en plaqué, la ville et la campagne, les *lions* et les *lionnes*, les savants chercheurs de pierre philosophale et les petits-fils d'Harpagon, les intrigants en rupture d'honnêteté et les rois Lear de la bourgeoisie, avec ou sans une Cordelia pour les consoler, la Loge Infernale de l'Opéra, les coulisses, la bohême, les employés et les militaires, les usuriers, les placiers louches embusqués dans leur crasseuse échoppe, les femmes honnêtes, celles qui ne le sont pas, celles qui ne le sont plus et celles qui ne le sont pas encore, les journalistes, les grands hommes de Paris et de la province, les parents riches et les parents pauvres, les hommes mariés et les célibataires, les Vautrin, les Ferragus, les barons Hulot, les Rastignac, les Z. Marcas, les Grandet et les Trompe-la-Mort, ne cèlent aucun de leurs secrets à Balzac. Pour les comprendre, pour vivre dans leur

intimité, pour ressusciter leurs actes et deviner leurs pensées les plus secrètes, il lui a fallu dix milles âmes, comme on l'a dit de Shakspeare.

Un type que Balzac a pris et repris avec amour, et qui lui a porté bonheur, est celui du vieux soldat de la Grande Armée. Son Gondrin (1) est une touchante expression de cette race indestructible de héros qui avait fait tant de campagnes et tant de marches, et survécu aux soleils des Pyramides comme aux glaces de la Russie, comme aux balles des compagnons de Mina. C'est un type indélébile que celui de ce pauvre grognard chassé après 1815, cet unique représentant des pontonniers qui, avec Éblé, se mirent dans l'eau jusqu'au cou pour assujettir les premiers chevalets. Tout autre serait mort comme moururent misérablement les quarante-et-un héros, comme mourut Éblé lui-même, phthisiques ou poitrinaires, sur les grandes routes ou dans les hôpitaux de la Pologne. Mais Gondrin avait été présenté à l'*Autre*, qui, sur le champ de bataille, lui avait donné l'accolade. Le souvenir de cette récompense lui avait soufflé des forces et le faisait vivre. Jamais cet homme de bronze ne voulut croire que l'Empereur ne reviendrait pas. Goguelat, le piéton, est le digne frère d'armes de Gondrin. Quel récit plein de sensibilité, sous sa forme grotesque et avec ses expressions paysannesques, ne fait-il pas de la vie de Napoléon, devant des campagnards naïfs réunis dans une grange !

« . . . Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-quatre ans, qu'il était vieux général depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manœuvrer les canons. Pour lors, nous tombe tout maigrelet général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, une

(1) Cf. *Le Médecin de campagne.*

pauvre armée nue comme un ver : « Mes amis, qui dit, nous voilà ensemble. Or, mettez-vous dans la boule que d'ici à quinze jours vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers ; mais, mes enfants, faut marcher pour aller les prendre à Milan, où il y en a. »..... — Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout que l'Europe attendait sa permission pour faire n'importe quoi, comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation à l'ordre du jour : « Mes enfants, est-il juste que les parents de votre empereur tendent la main ? Non, je veux qu'ils soient flambants, tout comme moi ! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout, que les soldats de la garde fassent trembler tout le monde, et que la France crache où elle veut et qu'on lui dise comme sur ma monnaie : *Dieu vous protège !* — Convenu ! répond l'armée, on t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette. » ..... — Mais voilà l'empereur de Russie qu'était son ami, qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe, et qui soutient les Anglais nos ennemis, auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là. Napoléon se fâche, et nous dit : « Soldats, vous avez été maîtres dans toute l'Europe ; reste Moscou qui s'est alliée à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou... » Nous trouvons nos mâtins campés à la Moscowa. C'est là que j'ai eu la croix, et j'ai congé de dire que ce fut une satanée bataille. Mes souliers étaient usés, mes habits décousus, à force d'avoir trimé dans ces chemins-là qui ne sont pas commodes du tout. Nous étions devant

le grand ravin; c'étaient les premières places. Le signal se donne, sept cents pièces d'artillerie commencent une conversation à vous faire sortir le sang par les oreilles. »

Pourquoi faut-il que Balzac ait gâté les scènes pathétiques de son *Médecin* par des dissertations peu originales sur le suicide, et qu'il se soit cru, lui aussi, tenu de manœuvrer sa fronde contre les ordres monastiques ? La vue de pauvres moines qui prient derrière leurs stalles l'amène à vitupérer ce qu'il appelle un « égoïsme sublime. » Ces scories éliminées, il reste un récit attachant d'où s'exhale comme un souffle d'honnêteté, de franchise militaire et de charité chrétienne.

Si l'on en croit force déclarations éparpillées dans ses préfaces, Balzac avait voulu donner un pendant à l'œuvre de Dante : il estimait que la postérité mettrait la *Comédie humaine* à côté de la *Divine Comédie !* Aborder l'examen de toutes les thèses morales, en donner une définition pleine de netteté et de profondeur, se lancer dans les spéculations de la métaphysique sociale, en des récits fictifs reproduire les convulsions de la passion, énumérer les angoisses infinies et les tortures qui déchirent le plus douloureusement les entrailles de la démocratie moderne, étudier chaque infirmité pour en orner son type idéal, recueillir les plaintes et les gémissements de ceux qui sont écrasés dans la bataille humaine, allier l'art pur et la pensée philosophique, en un mot, configurer le tableau du XIXe siècle, voilà quel fut le rêve de l'auteur. Aucune tentative n'était semée de plus de périls. Abstraction faite de toute assimilation, au point de vue du génie, entre Balzac et Dante, constatons que celui-ci vivait à une époque hiérarchique, religieuse, vibrante de foi, inexpugnable dans son unité substantielle, alors que celui-là trouvait en face de lui une société fluctuante dans le doute, émiettée par l'analyse, livrée à toutes

les incertitudes d'une tentative de recomposition, toute de contradictions et de dissemblances, pareille enfin à d'immenses catacombes d'où sortiraient les cadavres pour courir à la recherche de leurs membres épars. Dans ces conditions, le roman se transformerait vite en fantasmagorie. C'est, en effet, le mysticisme qui, (chose étrange quand il s'agit d'un écrivain aussi réaliste !) semble être le dernier mot de la synthèse de Balzac. Surchauffé par des orgies de labeur intellectuel, enfiévré par une incessante ingurgitation de café, obéissant en esclave à la despotique domination de ses systèmes, manquant du contrepoids de l'expérience que donne la vie pratique, il lui arrive à tout moment de quitter terre, de brasser les nuées, d'amplifier et de transformer ses observations, de faire plus grand que ne l'y autoriseraient la vraisemblance, l'idéal et la nature, de n'être plus un contemplateur comme Molière, mais un visionnaire comme Swedenborg. Lui aussi, il prête une apparence visible, une forme corporelle aux mystérieuses puissances de la nature, il souhaite son engloutissement absolu au sein de l'infini, et, dans *Seraphita*, il essaie d'élucider le panthéisme et le dualisme, questions terribles qu'il développe en une langue obscure et sinueuse. Croirait-on que c'est l'auteur des *Contes drolatiques* qui a écrit cette page :

« Le plus redoutable, l'Enfant, est arrivé jusqu'à ses genoux en pleurant, et lui disant : — Me quitteras-tu, moi, faible et soupirante ? Reste, ma mère. Il jouait avec les autres, il répandait la paresse dans l'air, et le ciel se serait laissé aller à sa plainte. La Vierge au chant pur a fait entendre ses concerts qui détendent l'âme. Les Blessés ont demandé d'être secourus ; les Malheureux ont tendu la main : — Ne nous quittez pas ! ne nous quittez pas ! Moi-même j'ai crié: Ne nous quittez pas ! nous vous adorerons, restez ! Les fleurs sont sor-

ties de leurs graines en l'entourant de leurs parfums, qui disaient : — Restez ! Le géant Énakin est sorti de Jupiter, amenant l'or, et ses amis, amenant les esprits des terres australes, qui s'étaient joints à lui ; tous ont dit : — Nous serons à toi pour sept cents années ! Enfin la Mort est descendue de son cheval pâle et a dit : — Je t'obéirai ! La vie est sortie de ses eaux rouges et a dit : — Je ne te quitterai pas ! Elle a relui comme le soleil, en s'écriant : — Je suis la lumière ! »

Où Balzac s'est le plus rapproché de l'idéal de la perfection, c'est dans *Eugénie Grandet*. Si l'on dégrossissait un peu la musculature du type principal de ce cadre épique, de ce rapace thésauriseur qui attire à lui toute l'attention et écrase les comparses, on arriverait sans trop de peine à faire du roman ce chef-d'œuvre rêvé par chaque artiste désireux de voir son nom échapper à l'oubli. Quelle largeur d'âme, quelle puissance de sacrifice dans ces deux admirables créatures, Mme Grandet, cette résignée, et sa fille Eugénie, si douce et si malheureuse avec ses vingt millions dont elle ne sait que faire ! Grandet est le frère cadet du héros de Molière ; c'est Harpagon, mais un Harpagon dont le cœur est hermétiquement bouché aux affections et aux faiblesses de la nature, qui n'aime que ses pièces d'or, ses écus bien trébuchants, qu'il veut voir, palper, à l'heure même de l'agonie. On se rappelle avec quelle convoitise farouche, au moment où le prêtre vient pour lui administrer l'extrême-onction, le moribond, fidèle à l'obsession de toute sa vie, se jette, d'un effort suprême, sur le crucifix en argent, comme pour s'assurer de sa valeur intrinsèque.

Voici le baron Hulot : ce polisson sexagénaire qui, de plus en plus, s'enfonce, s'enlise dans la vilenie, qui d'abord perd la pudeur de l'âme, puis jette par-dessus bord les scrupules de conscience, examine froidement

et compare les avantages de l'honnêteté et de la friponnerie, se décide pour l'alternative qui lui offre le plus d'avantages, qui perd avec une indifférence cynique tous ceux qui l'entourent pour ne songer qu'à sa criminelle passion, cet ancien fonctionnaire supérieur qui devient une manière d'escarpe, ce misérable qui assassine sa femme d'un mot cruel et qui épouse une récureuse de casseroles, quelle leçon vivante pour ceux qui seraient tentés de se soustraire à l'accomplissement de leur devoir !

Mais le défilé continue : saluons, le paradigme du commis-voyageur, Gaudissart, l'illustre, le seul, ne pas confondre avec celui du coin, celui qui sait tout, a tout vu, parle de tout, juge souverainement sur tout, superficiel en tout, parleur outrancier, et chauvin impénitent, prononçant *Frrrance*, et ne négligeant aucune occasion d'exalter *les immortels principes !* Acceptons ses prospectus, et passons à Vautrin, le forçat qui s'est évadé, l'effrayant théoricien du crime. Moins ignoble, bien qu'aussi coupable, est Lucien de Rubempré, le romancier-poète fashionable, qui veut arriver par d'autres moyens que les lettres, et finit par se vautrer dans la fange des plus innommables bas-fonds. César Birotteau, cette intéressante victime de la friponnerie; Goriot, le brave homme dupé par ses filles qui l'exploitent, et que la mort même ne parvient pas à désabuser ; le cousin Pons, qui sacrifie sa considération à sa monomanie, et qui, lui aussi, succombe victime de venimeux gredins ; le colonel Chabert, ce mort-vivant, privé d'état-civil, nul désormais aux yeux de la loi ; Z. Marcas, la flamboyante comète qui illumina un soir le ciel parisien et s'évanouit brusquement ; Ursule Mirouet, « plus blanche que la blanche hermine ; » Balthazar Claes, ce maniaque douaisien, féru de ses alambics ; César Birotteau, le parfumeur en grand qui

rêve le ruban rouge pour pouvoir peindre une croix sur ses flacons ; Mercadet, le maniganceur intrépide qui mettrait en actions les brouillards de la république de St-Marin ; la femme de trente ans, tout ce monde constitue le personnel d'un drame dont l'illégalité, le dol, le vol, le faux, l'assassinat, sont les rouages principaux, les combinaisons maîtresses.

Comme Balzac a traité tous les sujets, on devait conclure *a priori* que la langue dont il a fait usage serait un composé de tous les idiomes, de tous les patois, de tous les argots, qu'on y rencontrerait le néologisme à côté de l'archaïsme, les gauloiseries alternant avec les fadeurs du purisme, l'académique et le biscornu, le bien et le mal. Certes, tous les mots qu'il a employés ne figurent pas dans le dictionnaire : on comprend mal la nécessité de *blondir*, *adhirer*, *immarcessible*. Et cependant blondir eût fait pâmer d'aise Cathos ; adhirer n'eût pas déplu au vicomte qui avait pris une lune tout entière, et Madelon, quittant incontinent les commodités de la conversation, eût rendu les armes au triomphant vocable immarcessible ! Mais, plus que les innovations en matière de langage, les métaphores surtout nous étonnent par leur flamboyante crânerie : ouvrons le *Lys dans la Vallée*, et nous trouverons dans peu de pages : « Un orgue expressif doué de mouvement s'exerce en nous dans le vide... » — « Il en résulte d'indicibles mélancolies pour lesquelles le confessionnal n'a pas d'oreilles... » — « Bientôt je tombai dans les brasiers d'un supplice imprévu... » — « Occupés à regarder les tremblements de la lune dans les pierreries de la rivière... » — « Quoique ma probité nourrie de sueurs froides se soit fortifiée... » — « Cette rivière serpentine où l'âme se baigne entre les frênes et les aunes... » — « Il fallut endosser le harnais de

la dissimulation... » Il n'y a plus qu'un pas à faire pour arriver à la gouttière de la mélancolie !

Nous ne quitterons pas Balzac sans reproduire le portrait du peintre des *Petits Bourgeois*, tel qu'il a été tracé par des contemporains :

« Il était gros, épais, carré par la base et les épaules, beaucoup de l'ampleur de Mirabeau, mais nulle lourdeur ; il y avait tant d'âme qu'elle portait cela légèrement, gaiement comme une enveloppe souple et nullement comme un fardeau ; sa voix était retentissante de l'énergie un peu sauvage de ses poumons, mais elle n'avait ni rudesse, ni ironie, ni colère. En face du visage on ne pensait plus à la charpente. Cette parlante figure dont on ne pouvait détacher ses regards, vous charmait et vous fascinait tout entier. » Un autre de ses biographes nous apprend qu'il était d'un excessif sensualisme, et que son péché mignon était la gourmandise : « Ses lèvres palpitaient, ses yeux s'allumaient de bonheur à la vue d'une pyramide de poires ou de belles pêches. Il était superbe de pantagruélisme végétal. » D'après un renseignement de son éditeur, il n'était pas rare qu'il se claustrât pour quelques semaines, rideaux et volets complètement clos, fournissant une besogne de seize à dix-huit heures par jour, éclairé par quatre bougies et vêtu d'une ample robe de moine.

Avec un peu trop d'optimisme, M. Taine a dit que ce qui fait la force de Balzac, c'est qu'il a des idées générales : cet éloge ne peut guère s'appliquer à *Al. Dumas.*

E. About racontait que, du temps où il était *bête à concours* à l'institution Massin, il avait pour camarade un jeune espagnol ; celui-ci se consumait d'un mal mystérieux, s'étiolait, maigrissait à vue d'œil. Il fallut bien savoir la cause de cette consomption. On lui demanda s'il regrettait sa mère. Sa mère était morte. Son père ?

Celui-ci le battait. Ses frères? Il n'en avait pas. Ses sœurs? Pas de sœurs. De plus en plus intrigués, ses camarades demandèrent au jeune hidalgo pourquoi il désirait si follement retourner en Espagne : « Pour y lire un ouvrage que j'ai commencé, et dont je brûle de savoir la fin. » — « Quel est cet ouvrage? *Don Quichotte?* » — « Non. » — « Lequel donc? » — « *Los tres Mosqueteros!* »

Si la morale n'avait pas à intervenir, on dirait qu'un sûr préservatif contre l'ennui, c'est la lecture de ce roman de cape et d'épée, où l'on voit quatre jeunes gens, Aramis, Porthos, d'Artagnan, et leur aîné Athos, se coaliser dans une fraternelle association pour lutter en faveur d'Anne d'Autriche contre le cardinal de Richelieu. Révérence gardée, voilà notre Iliade! Rappelez-vous ces quatre écervelés : d'Artagnan vaut Achille, Porthos est un autre Ajax, fils de Télamon, Athos dépasse de mille coudées Diomède; quant au fin et simple Aramis, n'est-ce pas Ulysse plus jeune, avec le commerce de porcs en moins? Ils sont bien dignes de ce dix-septième siècle où, suivant la remarque d'un ingénieux lettré (1), l'héroïsme coule à plein bords, de cette époque où l'on voit la tragique escapade de Des Chapelles et de Boutteville se battant sous les fenêtres du cardinal, le duc d'Enghien reposant tranquillement la veille de Rocroi, les nobles dames chevauchant sur les grandes routes et risquant les mousquetades, et le président Molé impassible devant les cris de mort des émeutiers. D'Artagnan, c'est l'éternel gascon venu à Paris avec l'intention de faire fortune, *coûte que coûte*. En poche, il avait une demi-douzaine d'écus, lorsque, monté sur un cheval transparent et poussif, il fit son entrée peu triomphale à travers les lazzis des gamins du faubourg; comme autre mise de fonds, il a sa bonne

(1) J.-J. Weiss.

mine, son excellente opinion de lui-même, plus une lettre de recommandation pour M. de Tréville, le capitaine de mousquetaires, autre gasconnant, mais arrivé, celui-là. Rien ne résistera au jeune cadet, qui, du reste, commence par une école en se mettant sur les bras plusieurs duels, dont il se tire avec tant d'adresse, qu'il devient l'inséparable ami de ses adversaires. Désormais, quand on entendra des coups d'épée dans la rue, on sera sûr qu'ils seront donnés par notre jeune bretteur. Pour un mot, flamberge au vent, les pistolets hors des arçons, et la mêlée s'engage. D'Artagnan est invulnérable. Du reste, généreux envers tous quand il le faut et qu'il y a une galerie pour le voir, généreux même envers son valet, qu'il rosse avec conscience, surtout les jours où la bourse commune est vide. Avec cela, hâbleur, vantard, loquace comme dix commères de Tarbes, et grand ami de messieurs les doublons d'Espagne.

Porthos est un bon garçon, joufflu, jovial, haut de six pieds et demi, qui, d'un revers de main, abat un pan de mur, cueille délicatement un soldat suisse entre le pouce et l'index, et se donne une peine inimaginable pour devenir noble et obtenir le titre de baron : type du troupier borné, mais cœur d'or, ce gigantesque bourgeois qui veut devenir gentilhomme, ce M. Jourdain au riche baudrier, jettera sa dernière pistole au garçon tailleur assez avisé pour lui donner du monseigneur ou de l'altesse.

L'arbre généalogique d'Athos est en bon état ; sous ce pseudonyme ultra-orographique se cache la haute personnalité de M. le comte de la Fère. Remarquable par l'élégance de ses manières, le raffinement de sa politesse, la séduction de son langage, son désintéressement digne des anciens preux, sa bravoure dédaigneuse, il est un modèle de courtoisie ; assombri par

une incurable tristesse, il serait néanmoins irrésistible, s'il n'avait la manie de faire rimer treille avec bouteille. Disons le mot : Athos boit. Boire est trop peu. Il avale, il absorbe, et le vin blanc d'Anjou lui rougit silencieusement jusqu'aux plus intimes fibrilles du nez. Ivrogne mélancolique, il a droit à notre indulgence, parce qu'il cherche dans l'abrutissement l'oubli d'une douleur profonde. Bref, c'est un bien grand seigneur que M. le comte de la Fère !

Tout pimpant, frétillant, sautillant, ou, suivant les jours, tout grave, tout morose, tout revêche, se présente à nous Aramis, chevalier d'Herblay : car tantôt il a les allures risquées d'un mousquetaire, tantôt la réserve d'un jeune abbé qui fait diacre. Caractère instable, Aramis est mal fixé sur sa vocation : optera-t-il pour les foudres de l'Église ou pour celles de la guerre ? Quand les nouvelles qu'il reçoit de Tours sont bonnes, sa joie confine à la folie, et malheur à qui soutiendrait que le métier des armes n'est pas le plus enviable de tous ! Les lettres tardent-elles ? Aramis devient songeur, il se rappelle sa pieuse jeunesse, les paisibles années du séminaire ; le voilà qui étudie St Augustin, qui jette sur le papier des plans de sermon, prépare, à la grande honte de Porthos qui, naturellement, n'y comprend rien, les matériaux d'une thèse abstruse sur la Grâce. Le véritable élément d'Aramis, c'est la diplomatie ; n'ayez cure de son avenir, il saura se faufiler dans les honneurs !

Au cours de ses romans, Dumas a d'ordinaire un personnage qu'il affectionne, auquel il prodigue les qualités morales et physiques, et que souvent il met en lutte avec les lois, ou plutôt en révolte contre la société. Malgré les différences motivées par la multiplicité même des situations où ils sont jetés par le caprice de l'auteur, on retrouve trop souvent le même type. Bussy

d'Amboise n'est-ce pas encore d'Artagnan? D'Artagnan toujours, le vicomte de Bragelonne, Georges, Joseph Balsamo, et surtout la plus originale création peut-être de ces quatre cents volumes, nous voulons dire Edmond Dantès !

Le fond de l'histoire de *Monte-Christo* repose sur une base historique : il est bien vrai qu'au moment où Napoléon était à l'île d'Elbe, on interna au château d'If un conspirateur bonapartiste, et qu'il employa, pour s'évader, le moyen effroyablement chanceux imaginé par Dantès : se mettre dans un sac, à la place du cadavre qu'on va jeter à la mer. La fable en elle-même, les digressions brillantes, les incidents, sont de Dumas, lui appartiennent en propre, quoi qu'on ait dit, et nul de ses collaborateurs n'a jamais, travaillant seul, égalé cet ensemble de qualités de style, cet humour du dialogue, cette puissance de combinaisons, cette merveilleuse aptitude à grouper, à opposer les sentiments et les intérêts, cet art de mettre en mouvement tout un monde de personnages essentiels à la narration, ou de simples comparses, sans presque jamais s'embarrasser ou se contredire. Les caractères sont tracés avec netteté, quelques-uns avec vigueur : est-il besoin de rappeler l'abbé Faria, le polyglotte de génie, Villefort, le magistrat qui tue son propre enfant, Noirtier, le vieux conventionnel qui ne peut plus parler, mais qui sait encore agir, toute cette famille Morrel, sympathique et loyale, le comte de Morcef, Danglars, ces deux faux amis qui ont causé la perte de Dantès, et dont celui-ci tire une vengeance attendue pendant de si longues années; l'ignoble tribu des Cavalcanti père et fils, enfin, Caderousse et son infâme épouse, ces deux anges de l'assassinat et du vol ? Ces figures, énergiquement burinées, ont fait la fortune du livre, et prouvent la vigoureuse imagination de l'artiste. Nous ajoutons, non sans

regret, que l'impression morale qu'on retire de ce féerique et prestigieux conte arabe où sont divinisées la vengeance et la haine, est mauvaise et antichrétienne : *Monte-Christo* n'est pas un livre à mettre entre les mains des jeunes gens.

Si l'on avait à juger ces romans au seul point de vue de l'intérêt qu'ils présentent au lecteur, on rangerait parmi les chefs-d'œuvre *la Reine Margot*, la *Dame de Montsoreau*, *Vingt ans après*, *le Vicomte de Bragelonne*, *le Maître d'armes*, *Louis XIV et son siècle*. Dumas y suit de plus ou moins près la sévère Clio. On n'étonnera personne en disant que ce grand insouciant a sauté à pieds joints dans la domaine sacrosaint de l'histoire, et que, parmi les faits, il a laissé ou pris, suivant les exigences de son feuilleton quotidien. En somme, celui qui ne connaîtrait nos annales que par *Isabel de Bavière*, *les Quarante-Cinq*, ou *le Collier de la Reine*, risquerait fort de ne briller que modérément aux examens de St-Cyr.

Mais les réserves sont presque nulles quand il s'agit des *Impressions de voyage ;* là il est étonnant. Avec tout son esprit, Méry lui-même, sur ce terrain, l'égale assez rarement. Méry a plus d'apprêt, il cherche et fait son thème, du reste ravissant de grâce, étourdissant d'imprévu. Dumas écrit sans y songer autrement, et la verve gauloise extravase, les traits piquants fourmillent, la bonne humeur saine et robuste se répand sur toutes les pages.

Concluons : il a plus de chances de vivre que Balzac et Sand. On consultera toujours Balzac comme un répertoire formidablement fourni de documents ; l'oreille sera longtemps caressée par les enchanteresses descriptions de G. Sand, dont l'œuvre, malheureusement, contient tant de clinquant et de sophismes! Mais Dumas ne cessera de voir le nombre de ses partisans

s'accroître, et cela parce qu'il est naturel, parce qu'il appartient à la vieille tradition de nos trouvères, parce qu'il apparaît, au XIXe siècle, comme un autre Froissart, ce roi de la chronique et des chroniques !

Si, dans la plupart de ses romans, Dumas avait renoncé aux faux brillants du romantisme, *Hugo* s'y est montré fidèle dans sa *Notre-Dame de Paris*. La mise en scène en est touffue au point de compromettre la circulation de la vie et de la sève à travers le récit, et menace même d'écraser les personnages sous l'amoncellement des décors et des peintures. Cette restriction établie, il convient de louer la richesse des couleurs dont dispose le vigoureux artiste. Quelle intensité dans ces détails, dans ces contrastes, dans ces portraits ! Par une reconstruction patiente l'auteur fait revivre, sous nos yeux, l'aspect de la grande ville à la fin du XVe siècle. Mais pourquoi, si scrupuleux d'ordinaire, montre-t-il Gringoire comme fleurissant, ou plutôt comme mourant de faim vers 1482 ? Tout au plus le pauvre bohême pouvait-il, à cette époque, avoir une dixaine d'années. N'est-ce pas abuser de l'anachronisme ? Une popularité, légitime ou non, mais réelle, s'est attachée à certains auteurs de ce drame : à notre sens, le capitaine Phébus abuse du droit que le soudard a d'être vaniteux et bête ; Esmeralda, la danseuse, est un fantôme assez inconsistant, et nous inspire un peu moins d'intérêt que sa chèvre, si intelligente et si docile ; l'escholier Jehan est un bon drille, paresseux avec génie, mais un peu banal ; deux types seuls ont une grande valeur littéraire : Quasimodo, le bossu qui perche dans les tours de la vieille basilique, et qui, privé de toute autre affection, aime ses cloches jusqu'à l'extase ; la Sachette, cette folle admirable dans les effusions parfois hyperboliques de son idolâtrie maternelle.

Citons la mort de Claude, suspendu d'abord à une gouttière des tours, et précipité sur le parvis :

« Ses yeux fixes étaient ouverts d'une manière maladive et étonnée. Peu à peu cependant, il perdait du terrain, ses doigts glissaient sur la gouttière. Il sentait de plus en plus la faiblesse de ses bras et la pesanteur de son corps... Tout était de pierre autour de lui : devant ses yeux, les monstres béants; au-dessous, tout au fond, dans la place, le pavé ; au-dessus de sa tête, Quasimodo, qui pleurait. Il y avait dans le parvis quelques groupes de braves curieux qui cherchaient tranquillement à deviner quel pouvait être le fou qui s'amusait d'une si étrange manière. Claude leur entendait dire, car leurs voix arrivaient jusqu'à lui, claires et grèles : « Mais il va se rompre le cou ! » Quasimodo pleurait. Enfin Claude, écumant de rage et d'épouvante, comprit que tout était inutile. Il rassembla pourtant tout ce qui lui restait de force pour un dernier effort. Il se raidit sur la gouttière, repoussa le mur de ses deux genoux, s'accrocha des mains à une fente de pierre, et parvint à regrimper d'un pied peut-être ; mais cette commotion fit ployer brusquement le bec de plomb sur lequel il s'appuyait. Alors, sentant tout manquer sous lui, n'ayant plus que ses mains raidies et défaillantes qui tenaient à quelque chose, l'infortuné ferma les yeux et lâcha la gouttière. Il tomba. Quasimodo le regarda tomber... Claude, lancé dans l'espace, tomba d'abord la tête en bas et les deux mains étendues ; puis il fit plusieurs tours sur lui-même; le vent le poussa sur le toit d'une maison, où le malheureux commença à se briser. Cependant il n'était pas mort quand il y arriva. Quasimodo le vit essayer de se retenir encore au pignon avec ses ongles ; mais le plan était trop incliné, et il n'avait plus de force. Il glissa rapidement

sur le toit comme une tuile qui se détache, et alla rebondir sur le pavé. Là il ne bougea plus. »

Pour des hommes comme V. Hugo, on voudrait pouvoir louer sans réserve, et ne pas mettre de sourdine à son enthousiasme ; mais il ne professe pas toujours le respect absolu de la vérité. Cette dernière observation s'applique dans toute sa force à *de Vigny*. Son *Stello* est un plaidoyer passionné où il s'apitoie, avec le genre d'émotion glaciale qui lui est propre, sur le sort des trois poètes, Gilbert, Chatterton, Chénier. Suivant lui, l'auteur de la *Jeune Tarentine* mourut victime de la république. Il faut être juste : ici il y a erreur. Ce n'est pas comme poète, mais comme feuillant que Chénier fut guillotiné. Dire que Chatterton, à l'aube de l'adolescence, fut sacrifié sur l'autel du gouvernement représentatif, c'est railler ; il serait mort dans des conditions aussi lamentables sous le protectorat d'un Cromwell. Prétendre que Gilbert fut écrasé sous le char de la monarchie absolue, est une de ces rengaines qu'on a dû jeter au panier depuis que d'irréfutables documents ont établi que Gilbert disposait de ressources relativement considérables ; s'il avala la clef de sa cassette, c'est, on le sait, parce que celle-ci renfermait une somme de dix-huit cents livres, dont il craignait d'être frustré par sa garde-malade.

Grandeur et Servitude militaire a toujours été regardé comme un beau livre, mais qui donne froid à l'âme. On dirait qu'on est devant des « Machabées » conservés dans un appareil frigorifique. Loin de nous la pensée de soutenir que ces personnages ne sont pas, malgré la dignité maussade dont ils ne se départent jamais, animés d'un véritable souffle dramatique par suite de l'inaltérable probité qui préside à leurs déterminations morales ! *Laurette, ou le Cachet rouge*, n'est qu'une anecdote, mais exposée avec quelle sobriété de

touche et quelle force d'imagination ! *La vie et la mort du capitaine Renaud* peut sembler, pour la concision, un procès-verbal, pour le pittoresque, un petit poème, pour la sincérité de l'étude psychologique, un fragment digne de Vauvenargues. Les allures compassées de l'écrivain ne l'ont point préservé de l'erreur. Par exemple, il semble difficile d'accepter comme authentique le récit où Pie VII accueille son hôte de Fontainebleau par les deux fameuses apostrophes : *tragediante, commediante !* De telles inventions offrent ce grave inconvénient, qu'elles se transforment vite en légendes, et prennent dans l'opinion populaire la place de l'histoire. Mais certaines réflexions atteignent l'éloquence :

« La grandeur guerrière, ou la beauté de la vie des armes, me semble être de deux sortes. Il y a celle du commandement et celle de l'obéissance. L'une, tout extérieure, active, brillante, fière, égoïste, capricieuse, sera, de jour en jour, plus rare et moins désirée, à mesure que la civilisation deviendra plus pacifique ; l'autre, tout intérieure, passive, obscure, modeste, dévouée, persévérante, sera chaque jour plus honorée ; car, aujourd'hui que dépérit l'esprit des conquêtes, tout ce qu'un caractère élevé peut apporter de grand dans le métier des armes, me paraît être moins encore dans la gloire de combattre que dans l'honneur de souffrir en silence et d'accomplir avec constance des devoirs souvent odieux... Le combat est la vie de l'armée. Où il commence, le rêve devient réalité, la science devient gloire, et la servitude service. »

Nous allons bien surprendre les fanatiques de Vigny en constatant qu'il fut, avant tout, un esprit faux ; faux il était quand, dans son *Cinq-Mars*, il déformait la grandiose personnalité de Richelieu ; faux, quand il vient de nous dire que le côté le plus éblouissant de la

carrière militaire n'est pas à cette heure solennelle de la lutte, alors que les facultés humaines sont plus que triplées par l'imminence du péril ; faux enfin, dans son *Stello*, lorsqu'il essaie de montrer, (opinion qui a été reprise par G. Planche,) qu'il a choisi *exprès*, pour développer son thème du désenchantement universel, ces trois figures *mornes* de Chénier, Gilbert, Chatterton : or, Chatterton est un faussaire, très gai à ses premiers débuts ; Gilbert, le sportsman qui, chaque matin, à cheval, faisait sa tournée au Bois, est un homme du monde qui sait sourire, en dépit de son *Jugement dernier*, et ce serait le comble de la naïveté que d'aller juger André, le jovial, le sensuel, le buveur de champagne, comme un stoïcien endurci. La vérité est qu'en ces trois poètes s'est incarné de Vigny désabusé, froissé, attristé d'avoir vu, en 1830, s'interrompre sa carrière et se briser son épée.

Toujours est-il que les *Nouvelles*, traduites en une langue habituellement correcte et souvent chatoyante, seront lues bien longtemps après que d'immenses machines romantiques, signées de noms tapageurs, n'auront trouvé dans le public qu'indifférence ou dédain.

En écrivant ces derniers mots, nous nous reportions par la pensée vers ces deux énormes romans, les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant* d'*E. Sue*.

Né en 1804, le rival des Dumas et des Balzac fut d'abord, pendant six ans, malgré son incapacité absolue, gaîment reconnue par lui-même, chirurgien sur un vaisseau de l'État. Cette entrée dans la vie fut pour lui la cause efficiente ou occasionnelle de tous ses romans maritimes, qui, en dernière analyse, constituent la plus brillante portion de son bagage littéraire, *Atar-Gull*, (1831,) fut suivi de la *Salamandre*, (1832,) de la *Vigie de Koat-Ven*, (1833,) de l'*Histoire de la Marine française*, (1837,) qu'il avait travaillée avec

passion, pour laquelle il avait recueilli les matériaux les plus variés, et que des malins ont cru pouvoir ajouter à la liste de ses œuvres purement imaginatives. Il se jeta bientôt dans le roman de mœurs avec *Mathilde*, (1841,) dont la vogue peut être mise en comparaison avec celle des principales œuvres de ses grands rivaux. Le roman historique devait le tenter ; aussi avons-nous d'E.Sue *Latréaumont*,(1837,) et Jean Cavalier,(1840.) Sa quatrième et dernière étape fut le roman socialiste, anarchiste, communiste, anti-chrétien. Dans cette catégorie rentrent les *Mystères de Paris*.

L'ouvrage suinte l'immoralité. Quelle est aussi cette anomalie de rapprocher les personnages les plus chastes et les êtres les plus hideux, les habitués du *Tapis franc* et les prix de vertu, les plénipotentiaires et les voleurs de grand chemin, ce qui provoque l'admiration et ce qui cause le dégoût ? Jolie société que celle du *Chourineur*, de *la Chouette*, du maître d'école ! L'auteur a cru donner une seconde Esmeralda par sa création de la *Goualeuse*, cette drôlesse mystique, cette *Fleur-de-Marie* tombée dans la débauche, et restée *perle après sa chute !* Qu'est-ce que ces antithèses, sinon du pur galimatias ? Le second beau rôle est celui d'un certain Rodolphe, graff ou margraff de quelque Souabe,qui s'est imposé la mission de rabattre le gibier de potence et de récompenser la vertu. Ce l'Angély teuton, « vêtu de sa robe de chambre de velours noir, » nous apparaît avec une forte teinte d'extravagance quand il offre au *Chourineur*, devenu boucher, un splendide étal bondé de viandes rutilantes et sanguinolentes. Mais on aurait tort d'oublier le très aimable *Tortillard*.

E. Sue, qui avait encore eu un certain souci du style dans ses premiers travaux, écrit ici la vraie langue verte, ce n'est pas œuvre d'art ; comme dit Heine à

propos d'un mauvais ouvrage allemand : « *C... atum, non est pictum.* »

Quant au *Juif-Errant*, c'est une ordure : affaire de boueur.

Sue était parisien ; *Frédéric Soulié*, (1800-1847,) naquit à Foix, dans ce département de l'Ariège qu'on appelle les Vosges du Midi, dans ce pays de mines de fer « qui produit des hommes aussi durs que le fer, » mais qui, en général, fournit un nombre limité d'hommes de lettres et d'artistes. Fils d'un brave soldat, (adjudant-général,) qui avait fait avec honneur la campagne de 1796, il eut une jeunesse vagabonde, se mit d'abord à la tête d'une industrie assez modeste, (une menuiserie ou scierie mécanique,) et ne tarda pas à raboter des pièces pour le théâtre. Sa *Christine*, dont il a été fait mention, ne sembla point, aux raffinés de l'orchestre, suffisamment charpentée ; on en critiqua les moulures, les rainures et les languettes, et l'échafaudage s'écroula bruyamment. Ayant fait une incursion dans le domaine de Molière, il recueillit les mêmes marques d'improbation. De désespoir, il se voua au genre du roman, où il obtint une manière de triomphe avec ses *Deux Cadavres*. Vers 1838, parurent les *Mémoires du Diable*,qui peuvent passer pour son *Indiana*, ses *Mousquetaires*, son *Père Goriot :* par le fait, il obtenait ce fameux bâton du maréchalat littéraire dont parlait Balzac. Ses partisans, et ils font encore nombre, ont essayé de mettre son *Lion amoureux* sur le même rang que la *Princesse de Clèves* ou *Colomba*, éloge qui ne laisse pas d'être démesuré. Si l'on attendait une appréciation définitive, la critique, ce semble, pourrait constater que les imbroglios de Soulié feront longtemps encore l'ornement obligé des cabinets de lecture. Il va sans dire que, malgré la vérité d'un bon nombre de détails, et le caractère saisissant de quelques situa-

tions, ils n'auront pas la durée indélébile des *Mémoires* d'Hamilton ou de *Gil Blas*.

On revient à la bonne langue avec Ch. de Bernard, (1804-1850.) Encouragé par Balzac, dont il avait loué avec esprit et chaleur la *Peau de chagrin*, il débuta par des vers dont le public se montra peu friand. Le premier de ses romans qui réussit, fut la *Femme de quarante ans*, imitation, ou plutôt continuation de la *Femme de trente ans* de son maître. Successivement, il publia le *Nœud gordien*, *Un beau-père*, *Gerfaut*, qui, pour beaucoup, reste son œuvre maîtresse, celle où il a le mieux affirmé la précision et en même temps la justesse de son coup d'œil. S'il nous était permis de formuler une préférence, notre choix se porterait sur *l'Homme sérieux*, ingénieuse satire, où il peint les ambitions et aussi les déboires d'un avocat de chef-lieu d'arrondissement qui rêve de recommencer, à son compte, les grandioses aventures de Mirabeau. *Le Gentilhomme campagnard* aurait aussi, et pour des motifs complexes, de nombreux admirateurs. De cœur, Bernard appartenait à l'opinion légitimiste, et l'on comprend de quelles épigrammes acérées il attaqua le gouvernement de Juillet. Malgré cela, esprit sceptique et désabusé, peu confiant dans le succès final, d'avance résigné à la défaite de son parti, sa raillerie n'est pas impitoyable, et ses piqûres ne sont pas mortelles. On a voulu faire de lui une espèce de diminutif, de dilution de Balzac : l'assimilation pèche par la base. Balzac invente des types disproportionnés ; Bernard copie la réalité, sans toutefois être la réalité. Balzac écrit d'un style tourmenté ; Bernard a, d'ordinaire, (sauf parfois un peu d'affectation,) la phrase nette, élégante, *conséquente* avec elle-même dans toutes ses parties. Trop souvent les remarques de Balzac sont enveloppées dans des buissons de synonymes redon-

dants; dans ses derniers ouvrages, Bernard semble avoir emprunté la plume et retrouvé la sobriété de l'auteur des *Caractères*. Peu d'écrivains méritent autant d'être lus pour un ensemble de qualités secondaires ; peu ont les mêmes chances de voir leur modeste gloire aussi unanimement consacrée.

Montons encore d'un cran. Mérimée, (1813-1870,) était le fils d'un peintre de mérite. Il commença par le théâtre de *Clara Gazul*, supercherie littéraire qui eut, même extra muros, une vogue étourdissante, et classa l'auteur. En même temps qu'on jouait *Hernani*, il donnait *la Chronique du temps de Charles IX*, autre pastiche où l'histoire n'était pas toujours caricaturée, et dont quelques tableaux révélaient une vraie aptitude pour la méthode synthétique. Quant à *Colomba*, les plus indifférents mêmes ont lu, admiré cette historiette qui ne compte guère qu'une centaine de pages, merveille de narration, où l'intérêt se soutient sans aucun effort comme sans aucune défaillance, et dont la langue semble reproduite d'après les modèles du XVIIe siècle. Mérimée ne connaît pas l'épithète inutile, toute d'ornementation, uniquement destinée à la décoration du récit. Chaque mot a sa valeur, et chaque trait produit l'effet attendu. Voltaire lui-même, dans *Zadig*, n'est ni plus net, ni même aussi expressif. Quel tableau que celui des mœurs primitives de la Corse, cet îlot sauvage et primitif, jeté, comme une protestation narquoise, au milieu du raffinement des mœurs de l'Europe occidentale ! Le principal type est inoubliable : on aime et on redoute cette jeune fille si barbare et en même temps si douce, cette autre Velléda implacable dans ses haines, qui veut ignorer ce que c'est que le pardon, et pousse son frère, abâtardi par la vie moderne, à commettre, sous le nom complaisant de *vendetta*, le meurtre, suivant elle, inéluctable et légi-

time de ceux qui lui ont tué son père. Si court qu'il soit, l'ouvrage est rempli de scènes émouvantes, d'épisodes d'une grandeur et d'une simplicité antiques.

La loi des contrastes nous offre Méry (Joseph), le Marseillais, le vrai descendant des Phocéens loquaces, l'oriental, le paradoxal, l'improvisateur fougueux, le gourmet de bouillabaisse, pétulant, exubérant, casse-cou, l'esprit à jet continu. Peu de carrières littéraires sont aussi curieuses. Arrivé à Paris ignoré, sans la moindre lettre de recommandation pour le directeur du dernier des journaux, il bâcle un article, et, vingt-quatre heures plus tard, il entend son nom répété par les oisifs du boulevard des Italiens. Aussitôt recherché par les salons, couru par les éditeurs, il écrit avec facilité des choses charmantes, originales, et d'emblée, trouve, pour exprimer sa pensée, une période ample et sonore. Jamais la verve ne le laisse à court. Feuilletons dramatiques ou littéraires, romans, nouvelles, odes, élégies, dithyrambes, épithalames, satires, satires surtout, drames, tragédies, saynètes, demandez, et le robinet tourne, et la prose sort, jaillit, bondit, éclabousse. Du reste, si l'auteur a la dent redoutable, il a aussi l'admiration toute prête. Celui qui a insolemment griffé les ministres de Charles X dans sa *Némésis*, excelle à multiplier les strophes enthousiastes en l'honneur du martyr de Hudson-Lowe. Dans sa pensée, son ouvrage le plus génial est la série de ses *Nuits : Nuits anglaises*, *Nuits italiennes*, *Nuits d'Orient*, *Nuits espagnoles*, *Nuits parisiennes*. Pour peu qu'on l'en eût prié, il eût écrit, du même style convaincu et souriant, des *Nuits danoises*, des *Nuits laponiennes*, des *Nuits ukrainoises*, des *Nuits massachusétiques*, ou des *Nuits spinaliennes*. Cela regardait l'éditeur. Son chef-d'œuvre est certainement la trilogie *Héva*, la *Floride*, la *Guerre du Nizam*.

On ne passe pas devant Méry sans lui emprunter au moins une page. Dans son voyage en Italie, il raconte qu'arrivé à Ponte-Centino, près de Rome, il eut à subir les exigences de la douane :

«On introduit avec dignité le voyageur dans une salle ornée de trois bureaux. Sur le pupitre du milieu, on lit *ministro primo*, à gauche *ministro II*, à droite *ministro III*. La salle est tapissée de sénatus-consultes... Les trois ministres prennent place solennellement, et lisent les passeports, ou font semblant ; pendant cette cérémonie, le voyageur a la ressource de contempler la capitale des Volsques et de songer à Mucius Scévola. Le visa donné, on procède à la visite des malles : voici le terrible. J'ouvris mon porte-manteau sur l'invitation gracieuse du premier ministre. Je n'avais que deux livres, mon Virgile et mon Horace de collège ; ils étaient en fort mauvais état, ils avaient un air suspect. Deux livres noirs comme ceux d'un carbonaro. L'interrogatoire commença ; le ministre me dit : « Quel est ce livre ? — C'est l'ouvrage d'un de vos compatriotes, lui répondis-je, d'un nommé Virgile Maro, qui vivait à Rome sous un empereur, avant qu'il y eût des souverains pontifes. — Que trouve-t-on dans ce livre ? — Pas grand'chose ; votre compatriote y donne des conseils aux laboureurs pour marier la vigne à l'ormeau, et ensuite il a fait une grande quantité de sonnets sur un certain Énée, surnommé le Pieux, qui a fondé la ville de Rome, où Dieu vous a fait la grâce de vous donner le jour. — Est-ce écrit en italien ? — Oui, en italien latin. — Et cet autre livre ? — C'est un ami de Virgile qui l'a écrit ; il se nommait Horace ; il a fait des chansonnettes sur le vin de Falerne, et sur une petite villa qu'il possédait à Tivoli. — C'est bien ; vous n'avez rien d'autre à déclarer ? — Non, Excellence. — Vous pouvez sortir. » Alors une escouade

de douaniers, le caporal en tête, vint se recommander à notre générosité ; ils n'étaient pas fort exigeants ; nous leurs distribuâmes des baïoques, et nous donnâmes un modeste pourboire aux trois *ministres*, qui se confondirent en salutations. »

Ce n'est point tant par la verve que par la bonhomie que brillait *É. Souvestre*, (1806-1854,) breton-bretonnant, tour à tour avocat sans causes, auteur dramatique sans *feux*, commis de librairie sans conviction, mais conférencier avant MM. Deschanel et Sarcey, professeur à Lausanne avant Sainte-Beuve et Mary Lafont, enfin romancier des familles après Berquin et Bouilly. La liste de ses ouvrages est chargée, mais on n'est pas tenu de les lire tous. On parcourt encore ses *Scènes de la Chouannerie*, ses *Derniers Bretons ;* ses deux meilleures compositions sont la *Confession d'un ouvrier*, et *Un ouvrier sous les toits*. Beaucoup de ses personnages s'appellent Yvon ou Landais, citent la *Coutume de Bretagne*, habitent Vitré ou s'en vont *devers* Nantes tenter la fortune, chassent les oiseaux aquatiques, se font patrons de navires, « portent l'habit piqué sur le devant, le chapeau à plume de paon et les bas de laine violette qui, dans tout le duché, distinguaient les tailleurs des autres gens de métier ; » du reste, ils sont superstitieux mais honnêtes. Dans je ne sais plus quel roman d'About, une pauvre servante, accusée par son maître de donner des idées à sa fille, s'écrie tout en pleurs : « Des idées ! moi ! je ne sais pas même ce que c'est ! » De même pour Souvestre, qui eût, avec non moins de vérité, pu répondre à ceux qui lui objectaient son style : « Du style ! mais je ne me doute même pas de ce que cela peut être ! » Il écrit à la *va comme je te pousse*, et, en général, ce qui en résulte est compréhensible, et parfois agréable.

Souvestre était de cinq ans plus âgé que *Jules San-*

deau. Sandeau ! encore un étudiant en droit qui se livre au roman. Il publia d'abord *Marianna,* (1839,) où il célébrait en style honnête les foyers honnêtes, *le docteur Herbeau,* (1841,) beaucoup moins réservé, *Mlle de la Seiglière,* (1848,) son chef-d'œuvre, sans être un chef-d'œuvre. L'auteur sait écrire, et fait preuve de bon sens en ne se prodiguant pas ; il ne violente pas la muse de l'inspiration, et ne compose que lorsque la verve, (une verve décente, tenant son *quant à soi,* une verve délicate et rassérénée, une verve de salons, bref *la verve des familles,*) venait le harceler respectueusement dans les sinécures dont il se vit pourvu par de très influents admirateurs.

S'il est dans le monde des protes un cliché sur Sandeau, c'est bien celui de la distinction, qualité que, jusqu'à ce jour, nul critique n'a osé dénier à cet écrivain qui, volens nolens, a son sosie dans M. Ohnet. *Marianna,* c'est le *Maître de forges.* Dans les deux romans le mari est un forgeron, un cyclope ; comme M. Darblay, M. de Belnave est une nature « inhabile aux puérilités de la passion.» Le héros dans *Marianna* a été, lui aussi, « trempé de bonne heure au sein de la réalité. » Chez tous deux, « la passion revêt les formes austères du devoir. » Que dis-je ? « Le bruit de leurs forges était plus doux à leurs oreilles que le murmure des brises printanières. » Pour penser avec ce répugnant prosaïsme, faut-il être assez... élève de l'École des arts et métiers de Châlons ! Comme Sandeau fut, dans sa vie, un modèle d'honneur et de loyauté, ce n'est pas sans chagrin que nous déclarons ne pas nous associer aux adulations de commande dont il a été l'objet. Son observation est rampante, et la langue qu'il parle est rococo-pompadour, maniérée dans le convenu. Que dites-vous de cette description ?

« Accoudée sur l'appui de sa fenêtre ouverte, elle

contemplait le soleil qui descendait derrière les côteaux couronnés de pampres. La nature, fatiguée de parfums, de chaleur et de vie, semblait se reposer des voluptés du jour. Bientôt les brises de la nuit se levèrent ; le feuillage, ranimé par leurs fraîches haleines, frissonna ; les rainettes chantèrent sur le bord des étangs, et les notes du rossignol éclatèrent à de longs intervalles. L'air était chargé d'enivrantes senteurs. On entendait au loin le bruit des écluses, les aboiements des chiens, et ces mille rumeurs pleines de mélancolie et de mystère qui s'élèvent des champs endormis. La lune reposait sur les prairies qu'elle inondait de sa blanche lumière ; les étoiles étincelaient au ciel ; la rivière déroulait comme un ruban d'argent à travers les plaines murmurantes. Nuits fatales aux cœurs solitaires ! »

Rendons les roses aux rosiers... les côteaux couronnés de pampre à d'Arlincourt, les fraîches haleines à Chateaubriand, les notes du rossignol à Guéneau de Montbelliard, les enivrantes senteurs à Bernardin de St-Pierre, la blanche lumière à Jean-Jacques, le ruban d'argent à Pouqueville, les plaines murmurantes à Marchangy.

Quelle friperie !

Nous trouverons plus d'originalité, en même temps qu'une personnalité plus distincte, dans *Léon Gozlan*, (1803-1866,) juif d'origine, affirment les mauvaises langues, mais, en tout cas, baptisé secrètement sur le désir de sa mère. Comme H. Moreau, il fut d'abord maître d'études dans un collège, *coercendo silentio præpositus*, puis échangea la férule du frater universitaire contre la vareuse du matelot. Il perdait peu, s'il perdait !

Les longues nuits de service, il les passait à rimer, tant bien que mal, des sonnets qui ne valaient pas ceux de Pétrarque. Rendu à la liberté, il obtint les sympa

thies du public en faisant paraître *le Notaire de Chantilly,* (1836,) *Washington Levert et Socrate Leblanc,* (1838,) *Aristide Froissard,* (1844,) *les Nuits du Père Lachaise,* (1845,) *l'Histoire de 130 femmes,* récit d'une révolte à bord d'un navire. Ce qne Gozlan hait d'une haine farouche, c'est ce qui court les rues, ce qui traîne un peu partout, le remplissage veule. De préférence, il cherche et trouve la grâce, l'ironie, « les pervenches du style. » Si l'on en croit son biographe, Arnould Frémy, il est, tour à tour, Sterne, Rabelais, Jean-Paul, Téniers ; il a des « coups de crayon despotiques, » dit H. Babou, ordinairement plus enclin à la sévérité. Gozlan, qui avait l'esprit acerbe et pesait les mots,dut bien rire en lisant ces éloges boursoufflés. Au vrai, l'auteur de tant d'essais humoristiques est un compromis entre A. Wolff et Bergerat, (Caliban), c'est-à-dire un des premiers parmi les auteurs de *variétés* désopilantes à l'usage du *Figaro.* Certain critique voulait récemment présenter Aristide Froissard comme une des plus puissantes créations de la littérature française ; on suppose bien que cette assertion fantaisiste rencontra plus d'un incrédule. Écrit avec précipitation, décousu, haletant, l'ouvrage semble « le résultat d'une gageure.» Quant au personnage qui joue le rôle de jeune premier, ce n'est ni plus ni moins qu'un précurseur de *Boireau.* Exemple: sur le point de se marier, ce modèle de savoir-vivre, au lieu de prononcer le *oui* sacramentel, fait entendre « les borborygmes suspects d'une caverneuse ventriloquie ! »

A la même époque, *Alphonse Karr* brillait au premier rang des écrivains humoristiques ; comme Gozlan, il débuta par l'enseignement, fut professeur de troisième, et enseigna aux éphèbes les mystères du thème latin. Celui que, au moins pour la similitude du titre des ouvrages, *(les Guêpes,)* on appela l'Aristophane fran-

çais, publia cette sorte de *Lanterne* mensuelle contre les hommes et les choses du règne de Louis Philippe, lanterne bénigne, à la lueur de laquelle l'auteur cherche vainement un *homme*. Par son roman *Sous les Tilleuls*, il acquit la notoriété, presque la gloire. Il fut l'un des écrivains les plus goûtés du journal agressif, et irrespectueux au premier chef, fondé par H. de Latouche. Citons *Geneviève*, (1838,) *Feu Bressier*, (1844,) *la famille Alain*, (1848.) Karr est surtout remarquable par le bon sens, l'esprit pratique, l'expérience raisonnée et le goût pour la bonne langue, mais il manque d'enthousiasme, de poésie, d'idéal et d'envergure ; son abeille fait de cruelles piqûres, mais elle manque de grâce dans son vol : on reconnaît qu'elle a peu fréquenté les côteaux d'Hélicon. Donnons une idée du style :

« M. Viennet recevait à l'Opéra les félicitations de ses nombreux amis sur sa nomination à la pairie : « Eh mon Dieu ! dit-il, je descendais de la diligence d'Arpajon, je vais chez moi, mon portier m'apprend que je suis nommé pair de France. — C'est une faveur méritée, et vous devez en être heureux. — Oui, oui, mais une chose m'étonne... Je n'ai vu dans la liste que trois gentilshommes, Larochefoucauld, Lusignan et moi. — Vous ?... — Moi... Ignorez-vous donc que je descends des rois d'Aragon ? — Mais qu'est-ce que vous nous disiez donc que vous descendiez de la diligence d'Arpajon (1) ? »

Karr a publié un ouvrage intitulé : *Poignée de vérités ;* les lignes suivantes auraient pu y figurer sans deshonneur :

« Sur une question militaire, sur une question d'industrie, sur une question de marine, sur une question de finances, sur toutes les questions, un soldat, un

(1) Cf. *Les Guêpes*. Décembre 1839, pages 37 et 38.

marchand, un marin, un commis, un homme spécial enfin, a des lumières plus réelles et plus utiles à donner qu'un avocat. Qui est-ce qui parle cependant sur ces questions ? Les avocats, toujours les avocats ; tandis que l'homme utile, l'homme qui sait, garde le silence. Pourquoi ne parle-t-on pas de sa place ? Pourquoi fait-on des discours ? Est-ce donc une académie que la Chambre ? En ce cas, il y aurait beaucoup à dire sur l'éloquence verbeuse et polyglotte des avocats... Si on admet les capacités à la Chambre, une capacité en agriculture sera probablement un fermier, peut-être un fermier alsacien qui parlera son patois. Si vous admettez les capacités et les spécialités, il faut brûler la tribune, et avec la tribune disparaîtront les avocats, et avec les avocats disparaîtront l'ignorance qui parle d'autant plus qu'elle n'a rien à dire, la mauvaise foi qui plaide le pour et le contre avec les mêmes élans factices, les mêmes gestes de comédien de province, le même aplomb, la même suffisance (1). »

Pour résumer son appréciation sur A. Karr, Gozlan et Méry, un critique disait, en empruntant le langage de l'atelier : « M. Gozlan peint *en relief*, M. Karr *en creux*, tandis que M. Méry fait la *ronde bosse*.» Or, cette variété d'assimilations, fréquente sous la plume de nos modernes aristarques, ajoute peu à la clarté. Qu'arriverait-il si, nous inspirant de l'histoire du duel au XVIe siècle, nous essayions ainsi de différencier ces trois écrivains : « Dans sa lutte contre les ridicules, Gozlan se sert de la dague, Karr de la hallebarde, Méry de la colichemarde ; » serions-nous mieux compris ? Il suffira de rappeler qu'ils sont spirituels, très spirituels : Méry avec une pointe de hâblerie provençale, Karr avec un tour plutôt germanique, Gozlan avec cette dignité raide qui caractérise l'aristocratie anglaise.

(1) Cf. *Les Guêpes*, Décembre 1839, pages 89 et 90.

P. de Kock, (1794-1871,) est gaulois, rien que gaulois, trop gaulois. Ses ouvrages devaient plaire aux marchands de denrées coloniales, et l'on assure qu'il est aussi apprécié des *tourlourous* (1), des bonnes d'enfant, des commis de magasin et des agrégés de grammaire. Comme on va à Rome par tous les chemins, il se dirigea vers la littérature en passant par les bureaux d'une maison de banque. Il écrivit,et tout le monde se mit incontinent à rire, non d'un rire pincé et jaune, mais d'un rire épais et large, de ce rire qui secoue la panse rebondie du bourgeois, le rire qui nous prend quand nous entendons les réflexions saugrenues de Martine. Par son *Gustave ou le mauvais sujet*, (1821,) *Raymond*, (1822,) *la Laitière de Montfermeil*, (1827,) et nombre de romans trop dévêtus, il devint l'Homère des étudiants de douzième année, des quincailliers qui, à la campagne, s'asseyent où il ne faut pas, *des parties d'âne* à Montmorency, des fritures mangées *sous la tonnelle avec accompagnement de brises printanières et.. d'araignées* qui tombent dans l'omelette, des chapeaux de paille qui se promènent dans le ruisseau, emportés par le souffle impétueux de Borée.

Pour P. de Kock, on l'aime ou on ne l'aime pas : tout un ou tout autre ! Les délicats le repoussent d'un geste pudibond. D'autres, et ce sont les plus nombreux, moins exclusifs, se disent que dans cet écrivain *lutulent* il y a plus d'une bonne fortune de mots ; ils pensent involontairement à quelque repas de vendange, comme on en fait dans la joyeuse Bourgogne, à l'un de ces banquets cossus et grossiers où l'on trouverait parfois des reliefs tombés de la table de Rabelais, ce Gamache littéraire.

Aucune transition possible entre lui et *Nerval*, nature fine, maladive, artiste épris du rêve, disciple du

(1) C'est le titre de l'un de ses ouvrages.

philosophe Saint-Martin, visionnaire, poète en prose, ouvrier consciencieux et habile, qu'il écrive avec ou sans le rythme. On a de lui les *Scènes orientales*, (1850,) les *Filles de Feu*, (1854,) les *Filles du Caire*, etc.

Nerval n'eut point de disciple ; *Stendahl (Beyle)* est le père du naturalisme contemporain, l'ancêtre de M. Zola. Attaché, dès sa jeunesse, à l'Intendance, il entra ensuite dans l'armée régulière, où son courage lui valut l'épaulette ; ce fut en amateur qu'il suivit les péripéties de la campagne de 1812. Rendu à la vie civile, il se fit un nom par ses travaux sur l'art, écrivit la biographie des deux grands musiciens Haydn et Mozart, et fut le clairon qui annonça les beautés de l'œuvre de Rossini : par son livre *Shakspeare et Racine*, où il exalte le premier et dénigre l'auteur de *Phèdre*, il prit part à la querelle du romantisme. Ses deux ouvrages les plus retentissants sont *le Rouge et le Noir*, (1831,) et la *Chartreuse de Parme*, (1839.) Qu'attendre, comme élévation, d'un philosophe qui refuse absolument à l'homme la possibilité de résister à la passion et au désir, et dont toutes les croyances aboutissent à un aveugle déterminisme ? L'auteur excelle dans le persiflage ; à ce point de vue, on pourra, non sans un intérêt de dilettante, lire sa *Correspondance*, trop surfaite par Mérimée. Certes, la perspicacité, le don de plonger dans les arcanes du cœur, l'art de manier le stéthoscope et de le faire servir à l'auscultation morale, sont poussés par ce praticien à un degré tel qu'il confine au génie : c'est Piorry ou Velpeau, Dupuytren ou Malgaigne ; les pulsations les plus imperceptibles, il les note ; la température de l'âme, il la constate sans erreur de diagnostic. Bref, c'est un maître en chirurgie et en pathologie. Mais il manque de sincérité, il abuse du fard, il se compose ; l'écrivain est inférieur avec sa phrase émaciée, son dogmatisme charlatanesque, son

souffle court, ses allures trotte-menu. La plupart des types qu'il a créés sont, et on les compte, moins intéressants que vivaces, n'enseignent que le désenchantement et ne connaissent que le sarcasme. On se croit, par moments, assister à une représentation du chef-d'œuvre comique du poète Gresset.

L'exceptionnelle compétence de Stendahl quand il s'agit du sentiment, nous devons l'accorder à *Gautier* en ce qui concerne la sensation. Gautier *objective* tout ; pour lui, seule la nature existe, seul le monde extérieur mérite d'être étudié. Comme ce géographe qui, sans jamais être sorti de son cabinet de travail, fit une si exacte description de l'Égypte, il est miraculeux dans sa peinture de scènes sur lesquelles il ne se donne pas la peine de jeter les yeux. Il avoue quelque part, et sans honte, n'avoir vu la mer que dans Vernet, ne connaître d'autres pics escarpés que ceux de Montmartre, d'autres forêts que les arbres du boulevard, n'avoir jamais assisté à un lever de soleil, et rester perplexe quand il faut distinguer le blé du seigle, enfin préférer le tableau à ce qu'il représente. De 1836 date *Mlle de Maupin*, roman où l'immoralité dépasse en horreur tout ce qu'on représente de la Régence et du Directoire, et où l'athéisme est nettement arboré. Œuvre étrange, qu'on croirait rêvée par le marquis de Sade, mais qui, en raison de sa perfection extérieure, semble avoir été travaillée par quelque artiste de la Renaissance. Des tableaux d'un éclat féerique donnent de la valeur à son roman *la Momie*, et son *Capitaine Fracasse* débute par une centaine de pages qui font de Gautier un grand prosateur. Le mot est lâché, nous le maintenons.

L'antithèse de cet éminent styliste est *Rodolphe Toppfer*, originaire de cette Suisse qui a donné et donne encore à notre littérature des écrivains de mérite. *Pet-*

de-loup provincial, (il était maître de pension,) il sut se faire adorer de ses élèves, et la jeunesse lira longtemps encore avec plaisir ses *Nouvelles génevoises*, amusant recueil de récits où la narration proprement dite est agrémentée par des réflexions pleines de sens. Malheureusement, de l'ensemble émane un parfum de calvinisme éventé. *La Peur* et *le Col d'Anterne* rappellent de loin la *Venus d'Ysle* et *le Vase étrusque*. Toppfer n'aimait pas le romantisme, et il lui a porté plus d'un coup droit ; il appartient, en somme, à l'école de la raison, ce qui n'est pas un tort, bien au contraire.

Lamartine nous ramène aux sommets lumineux, aux perspectives orientales, à la prose opulente et imagée. On connaît sa *Graziella*, jeune pêcheuse de l'île d'Ischia : sans être originale, car elle rappelle singulièrement *Virginie et Chloé*, elle nous séduit à force de grâce et de candeur. Mais quelle prolixité dans la description de la tempête !

Un autre grand élégiaque, *Musset*, nous expose les vicissitudes de sa prime adolescence dans les *Confessions d'un Enfant du siècle*. Ce qui sort de l'ordinaire, c'est d'abord l'étude morale consacrée à Desgenais, caractère énergique, mais qui ressemble trop au héros de *Namouna ;* ce sont aussi les pages qui ouvrent le livre, écrites en un style pittoresque et tourmenté : la passion y rencontre parfois des accents qui remuent le cœur, mais que nous avons déjà entendus dans la *Lettre à Lamartine*. Prosateur, Musset répète, double et paraphrase le poète.

CHAPITRE HUITIÈME.

LA CRITIQUE. — Patin. — St-Marc Girardin. — Nisard. — Ph. Chasles. — J. Janin. — Sainte-Beuve. — Gustave Planche. — Gérusez. — J.-J. Ampère. — Ch. Labitte. — Blaze de Bury. — Chaudes-Aigues.

AUTEURS DIVERS. — A. Carrel. — Cormenin. (L'Orateur.) — Lamartine. (Le Voyage en Orient.) — E. Quinet. — Sainte-Beuve. (Port-Royal.) — Louis Reybaud. (Jérôme Paturot.) — Mme de Girardin. (Chroniques.) — Lamennais. (Paroles d'un Croyant, etc.) — Réceptions académiques. — Littérature de Bicêtre.

Tels on voit les arbres un instant courbés et tordus par la bourrasque, se redresser et s'épanouir en une floraison soudaine, tels, après 1830, on vit apparaître en troupes serrées (1) les romanciers et les critiques. Nous venons d'essayer de juger ceux-là ; il nous reste à jouer, vis-à-vis des derniers, le rôle ingrat d'Éaque et d'interroger les ombres. *Quæsitor urna Gnossius versat reos* (2). Villemain n'était plus ; nous entendons par là que la politique l'avait dérobé à l'enseignement. Quand il ne faisait point partie de quelque combinaison ministérielle, il s'occupait, avec son habituelle activité, de mettre en ordre et de parfaire ses Cours de 1829, ne les livrant à l'appréciation des connaisseurs que lorsqu'ils étaient restés, pendant les neuf ans

(1) Cf. *τρῶες μὲν κλαγγῇ, τ' ἐνοπῇ τ' ἴσαν, ὄρνιθες ὡς.... αὖτ' ἐπεὶ οὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον...* Iliade, III, 2 et 4.

(2) Sénèque, *Herc. fur.* 731.

réglementaires, enfermés dans son portefeuille, *membranis intus positis.*

On eut sa monnaie, à la Sorbonne et au Collège de France, avec Patin, St-Marc Girardin, Labitte, Nisard, Boissonnade, Phil. Chasles, Jean-Jacques Ampère.

Le bulletin nécrologique de *Patin* est celui d'un professeur qui, sans génie transcendental, avec la force d'impulsion qu'il reçoit d'une existence laborieuse et bien réglée, fait son chemin, un chemin brillant. Né en 1793, il passe sa thèse de doctorat en 1814, enseigne la poésie latine à la place de Laya, (1833,) entre à l'Académie française dix ans plus tard, succède à Victor Leclerc comme doyen de la faculté des lettres, (1865,) est nommé commandeur de la légion d'honneur, vice-président du Conseil supérieur de l'Instruction publique, etc. Voilà bien des titres! *Tituli tangebar amore*, a dit Ovide. Mais qu'importent les hochets ? La question qu'on doit se poser est celle-ci : les ouvrages de cet écrivain sont-ils complètement oubliés ? Qu'en subsistera-t-il ? Sa traduction d'Horace, soignée mais filandreuse, honnête mais lourde, renferme de bonnes parties; il semble qu'au XIXe siècle, Mme Dacier eût rendu, avec cette grâce un peu minaudière, les strophes chantantes du Sybarite de Tibur. Esprit calme et pondéré, conservateur en littérature, Patin a loué avec tact et convenance, mais en se faisant trop l'esclave des règles et de la symétrie, un magistrat érudit, Tite Live avorté, (de Thou,) un moraliste aiguisé et perspicace, (Lesage,) l'orateur par excellence, (Bossuet ;) il fut couronné aux trois concours: pour nous, postérité ingrate,

> Si de nous agréer il n'emporte *le prix*,
> Il a du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Accordons-lui surtout le mérite de nous avoir fait

connaître le théâtre grec par des analyses d'une remarquable exactitude et par des rapprochements ingénieux avec le théâtre moderne : *Grande munus cecropio repetes cothurno.* Renonçant aux développements académiques et vagues du *Jeune Anacharsis*, il a, bien mieux que Barthélemy, exposé l'origine de l'art dramatique, indiqué le rôle du chœur, l'importance du Destin, au moins dans les pièces d'Eschyle, énuméré les idées générales, les passions, les ressorts naturels qui ont déterminé et préparé la forme des compositions de Sophocle et d'Euripide. Grâce à l'aimable et souriant érudit, la science n'a pas à craindre la comparaison avec celle de nos prétentieux et indigestes voisins. Nous voudrions bien donner une idée du style de Patin, mais nous reculons devant la gravité de cette imprudence : quand on cite une de ses phrases, on sait quand on commence, mais l'on ne sait jamais quand on finira, ni même si l'on finira.

Pendant que les titulaires se prélassaient en de grasses prébendes, les chaires de la Sorbonne et du Collège de France étaient, à la même époque, occupées par une nuée de suppléants, qui ne réussissaient qu'imparfaitement à rappeler les beaux jours, l'âge d'or de l'éloquence universitaire. En vain les journaux de l'opposition citaient l'exemple des professeurs allemands qui donnaient jusqu'à seize heures de cours par semaine, les grands rôles se dérobaient, et les étoiles de moindre grandeur ne projetaient qu'une lumière assez terne. Où Guizot avait parlé, enseignait Michelet, « avec sa parole nette, saccadée, sans développements ; » Fauriel était remplacé par Magnin, l'auteur des *Origines du théâtre en Europe ;* Villemain s'était effacé devant Gérusez, « littérateur disert, élégant, toujours en progrès sur lui-même. » Enfin *St-Marc Girardin* opérait en personne.

Celui-ci était né en 1801 à Paris ; même *curriculum vitæ* que Patin: on le voit agrégé des classes supérieures, lauréat de l'Institut pour son *Éloge de Bossuet* et son *Tableau des lettres au XVI*e *siècle*, professeur en Sorbonne, député, membre du *Conseil royal de l'Instruction publique*, rédacteur à la *Revue des Deux-Mondes*, aux *Débats*, vice-président de la Chambre des Députés, etc.

Son principal ouvrage est son *Cours de littérature dramatique*, où il cherche, suivant ses expressions, à montrer comment les anciens auteurs, et surtout ceux du XVIIe siècle, exprimaient les passions les plus naturelles du cœur de l'homme, et comment ces passions sont exprimées de nos jours. Tous les sentiments du cœur humain y ont passé, toutes les affections, toutes les faiblesses. J. Janin l'a bien apprécié : « Il a débuté au milieu de toutes les turbulences de cette nation et de ce règne. Il avait l'idée, il avait la forme, il avait la parole, il avait le style, il avait la vivacité qui donne du prix aux moindres bagatelles. Son imagination était vive et prompte, sa répartie heureuse et fière. Eh bien ! non : qui a voulu passer devant lui, il l'a laissé passer ; qui était devant son soleil, y est resté jusqu'à ce que la terre politique, en tournant, l'ait placé au soleil. Il n'a été le flatteur de personne ; il a méprisé peu de gens ; il serait mort de douleur et de honte s'il eût fallu se prosterner devant cette renommée banale, cette renommée ambulante du journal, devant laquelle se jettent à plat ventre tant d'illustrations d'une heure ; mais, en même temps, qui a voulu venir à lui a été le bien venu, qui l'a cherché l'a trouvé affable et dévoué, fidèle, loyal et bon.... M. Villemain, M. Guizot, après avoir été ses maîtres, sont devenus ses confrères et ses amis ; bien plus, dans ce temps d'indifférence pour le livre, dans ce public rassasié qui n'estime plus que le

papier blanc, un livre de M. Saint-Marc Girardin, un simple discours sur quelques parties de l'art, sont un événement littéraire. »

Entre autres mérites, il a rendu à la critique l'incontestable service de l'avoir *désolennisée*. Qu'on se rappelle le ton de Maury, de Laharpe, de Garat, de Thomas. Par son exquise élégance, Villemain, éblouissante exception, avait échappé à la monotone lourdeur de cette pompe académique. Grâce à Saint-Marc, le jugement des choses de l'imagination est revêtu d'un style aisé et naturel, qui, par le soin invisible dont il a été l'objet, s'élève au-dessus de la conversation ordinaire, mais se rapproche néanmoins de l'improvisation, soit par l'absence évidente de toute recherche, soit par la multiplicité des bonnes fortunes de mot, des trouvailles inattendues. La boutade cruelle de Cousin contre Villemain : « Il fait d'abord sa phrase, puis il cherche ce qu'il mettra dedans, » ne saurait être appliquée à ce brillant causeur, dont la phrase alerte et familière dit le plus souvent quelque chose. Il a semé des aperçus souvent hardis et piquants à travers ses quatre volumes d'études consacrées aux théâtres des différents pays. A lui surtout revient l'initiative de ces parallèles entre les contemporains de Périclès et ceux de Louis-Philippe, entre Eschyle et Mérimée, Sophocle et V. Hugo. C'est lui qui le premier a imaginé d'opposer Clytemnestre et la Sachette, Oreste poursuivi par les Furies, et Colomba savourant une volupté sereine à la pensée que les assassins de son père ne sont plus. Comparer des hommes vivants, discutés, à ces maîtres dont la gloire était consacrée par une admiration vingt fois séculaire, quelle tentative invraisemblable! C'était toute une révolution dans la critique. On a aussi de lui un Cours sur *La Fontaine et les Fabulistes*, (1867,) où il use largement du droit de faire *ex*

cathedra des emprunts à la morale. L'écueil, ce semble, était, pour plaire à l'auditoire, d'enlever sa gravité à la Règle, et par là de compromettre le respect dont elle doit être entourée. Mais Saint-Marc ne transige point : il dit à la jeunesse qui s'empile dans la grande salle des Cours, devenue trop étroite, des vérités excellentes en tout temps, mais surtout aux époques de désorganisation sociale et d'affaissement intellectuel, vérités rudes à l'occasion, mais dont il voile l'austérité sous les grâces rapides de la diction. Esprit net, il excelle dans la dissertation moitié philosophique moitié littéraire, où il ne se perd jamais en circonlocutions d'apparat: comme on l'a remarqué, il commence d'ordinaire par présenter sa division, puis il exprime les idées secondaires que contient l'idée maîtresse. On peut trouver une démonstration fréquemment renouvelée de ce procédé de composition dans le livre qu'il a consacré à Jean-Jacques, où les pages à effet, sans que l'effet soit prémédité, sont nombreuses, mais où l'on regrette de trouver des appréciations trop superficielles sur la société au XVIIIe siècle. Toutefois St-Marc est moins rigoureux, plus juste envers le fameux agitateur génevois que Nisard, qui, lorsqu'il est arrivé au *Contrat social*, a vu rouge.

Ce n'est pas à propos du nom de *Désiré Nisard*, (1806-1888,) qu'il convient de rappeler les engouements de la popularité ; de leur vivant, peu d'écrivains ont été aussi discutés, aussi honnis, aussi perpétuellement en butte aux quolibets sinon aux outrages ; les *purs*, qui n'en étaient pas pour cela plus immaculés eux-mêmes lui ont sans cesse jeté au visage la théorie des deux morales, dont il était, au fond, absolument innocent : « J'étais là en ce jour fameux dans les fastes de la Sorbonne; mes souvenirs sont demeurés très fidèles, et je peux témoigner que M. Nisard fut victime de

l'humeur agressive et de la disposition malveillante du doyen. Un puits de science, V. Leclerc, mais un puits désagréable, et pour les candidats et pour certains collègues. Il aimait à faire des malices. Je le vois encore tout boudiné dans sa redingote trop étroite, parlant avec des *tremoli* continus, tremoli adoptés pour dissimuler un léger bégaiement.. Ce jour-là, V. Leclerc saisit au vol un mot très innocent et très juste de Nisard, et, lui donnant une interprétation qu'il ne comportait nullement, protesta d'une voix irritée contre une prétendue théorie des deux morales. Je veux croire qu'il s'était trompé innocemment. Toujours est-il qu'ayant affaire à tout autre collègue, il eût demandé l'explication de ce mot qui lui semblait équivoque, au lieu de lancer sur le champ l'anathème (1). »

Après avoir été l'une des gloires de Ste-Barbe, Nisard avait fait ses premières armes dans le journal des Bertin, et parut d'abord donner des gages aux doctrines romantiques. Maître de conférences, député, professeur au Collège de France, directeur à l'École Normale, entre temps académicien et sénateur, il joua, de 1835 à 1870, le rôle d'un Boileau, en prose, remémorant aux jeunes générations, avec une infatigable persévérance, la supériorité du siècle de Louis XIV sur les époques de préparation, de transition et de décadence. Toute sa vie il prêcha la faillibilité de l'imagination, la toute-puissante vertu du sens commun. En 1833, il avait contre Janin lancé un pamphlet virulent, dans lequel il daubait sur la *littérature facile;* par ces mots il entendait tout travail qui « court au hasard, qui s'en tient aux premières choses venues, qui tire à la page et au volume, qui se contente de tout, qui note jusqu'au moindre bruit du cerveau, jusqu'aux demi-pensées sans suite, sans lien, qui s'entrecroisent, se

(1) Cf. Maxime Gaucher, *Revue Bleue*, 26 mai 1888.

poussent, se chassent dans la boîte osseuse. » Au premier rang, il citait le *roman*, « ce cadre banal de tous les bavardages, où se ruent tous ceux qui n'ont de vocation pour rien; » après quoi le *conte*, «ce quelque chose qui n'a pas la force d'être un roman; » troisièmement, le *drame*, « qu'on dirait écrit au sortir d'un dîner, sur un bout de la table à boire, le drame flanqué de ses théories et de ses préfaces outrecuidantes.»

Janin, qui ensuite était visé, Janin, « dont le talent est fait pour une plus belle tâche que l'achalandage des cabinets de lecture, l'écrivain *au délicieux talent*, » ripostait avec une bonhomie aigre-douce : «Quand je n'aurai plus de coloris à mon style, plus rien d'imprévu à ma pensée ; quand je n'aurai plus rien dans le cœur ni dans l'esprit; quand j'aurai oublié mes belles études des langues que j'ai refaites, et que je refais chaque jour, vous le savez, avec un soin dont vous ne me tenez pas assez compte, alors il sera temps, selon votre conseil, de faire de la littérature ou d'aller planter *mes choux à Biron*. Mais à présent, il n'est pas temps encore. Ma terre de Biron est bien pauvre, elle n'est que belle. Mon voisin le Rhône m'en enlève chaque année une parcelle ; il faut que je la répare, il faut que je relève le toit où vécut ma mère et que m'a laissé mon père; il faut que je ramasse ici assez de livres, et de sagesse, et de bonheur, pour les porter là-bas... Or, voyez comme je suis incorrigible! Quand bien même je serais enfoncé jusqu'au front dans la littérature difficile, je n'emporterais pas le Tacite de M. Panckouke, et pas une des traductions que vous pourriez faire, ami Nisard. »

La même année, avaient paru les *Études sur les Poètes latins de la décadence*, où il attaque non sans colère quelques-uns des poètes contemporains, V. Hugo sous le nom de l'auteur de *la Pharsale*, Lamartine à l'arti-

cle Stace, Ste-Beuve dans la personne de Perse. Lamartine se montra bon prince et fit un excellent accueil à Nisard, que les électeurs de Châtillon avaient envoyé à la Chambre. Ste-Beuve réserva, pour sa vengeance, quelques-uns de ses toxiques les plus subtils, et ne fut nullement pressé, *patiens quia caducus*. Quant à V. Hugo, il bondit sous l'attaque, et jamais ne pardonna au rigide censeur, victime désignée pour ses *Châtiments* :

> Un *âne* qui ressemble à M. Nisard, brait,
> Et s'achève en *hibou* dans l'obscure forêt.

Du reste, l'ouvrage avait de la valeur. Par toutes sortes de raisons démonstratives, l'auteur enseigne pourquoi Rome n'a pas eu de tragédie, et ces preuves, il les range sous la triple appellation de conditions littéraires, (la tragédie grecque précédée par l'épopée, l'amour de l'art, et l'importance des poètes dans l'État chez les Héllènes,) conditions politiques et religieuses, (la tragédie d'Eschyle trouvant une religion nationale, la religion d'Homère,) enfin conditions de mœurs, (l'aptitude toute spéciale des Athéniens pour juger les pièces, la délicatesse que ce peuple portait dans l'usage de sa langue, l'exquise finesse de son oreille, etc.,) conditions dont aucune ne se retrouve à Rome, où *le peuple n'est pas romain.*

Mais nul livre,autant que l'*Histoire de la Littérature française*, n'a contribué à répandre le nom de Nisard dans le public spécial qui fait des choses de l'esprit un objet d'études techniques. On peut discuter le plan rigoureux adopté par l'auteur, dont les préoccupations ne se portent que sur le nom des gloires consacrées, et sur les écrits durables qui se recommandent par des idées vraies et «un style définitif. » Dans une *Histoire littéraire* de la France, on trouverait un article pour

Sagon comme pour Marot, pour Pradon comme pour Racine, pour Danchet comme pour J.-B. Rousseau, pour Pons de Verdun comme pour Lamartine. Mais l'auteur s'est imposé la loi de courir sur les seuls sommets, *montis vicina cacumina cœlo*, de montrer par quelles grandes phases a passé le génie français, successivement appliqué aux différents genres en prose et en vers. On avouera qu'un tel plan n'indique guère un esprit banal, mais il faut aussi reconnaître que l'exécution devait rencontrer bien des difficultés et soulever plus d'une protestation. En effet, une place immense est laissée à l'arbitraire, au choix individuel. Ici surtout vont se donner carrière les préférences de l'historien. Si, comme le cas s'est présenté pour Nisard, la raison lui semble préférable à la fantaisie, que d'esprits faciles et brillants seront sacrifiés à des intelligences plus calmes et plus rassises ! Puis, que de contradictions ! Vous nous parlez du *Roman de la Rose !* Pourquoi ne pas donner une analyse aussi développée de *Garin le Loherain ?* Vous oubliez Froissart, gracieux versificateur, vous vous attachez à Villon, poète de race, mais vous passez à côté de Coquillart, *qui le vaut bien*, et qui, soit dit en passant, mérite dans nos Manuels de combler cette lacune invraisemblable que l'on constate entre Villon et maître Clément. Rien ne serait plus facile, rien ne serait plus oiseux que de continuer cette énumération, largement suffisante pour mettre en lumière les inconvénients de la méthode adoptée par Nisard.

Sous un autre angle, il nous semble impossible d'approuver le calcul de comptabilité comparée inaugurée par le scrupuleux écrivain, quand il arrive aux hommes et aux doctrines du XVIIIe siècle. Il partage sa feuille en deux, inscrit en haut de la colonne de gauche *profits*, à droite, *pertes*, et le voilà, comme un négociant à la fin du trimestre, qui aligne les chiffres, range

les billets protestés, signale les débiteurs véreux, jette un regard oblique sur *l'actif* et *le passif*, et s'écrie, avec une joie dissimulée : « Enfin nous avons fait faillite ! » Faillite, soit ! mais non la banqueroute, « la hideuse banqueroute ! » Et encore, il n'est que de s'entendre. Évidemment, ce serait un tour pendable à jouer à Jean-Jacques que d'opposer le *Vicaire Savoyard* à l'*Oraison funèbre* de Condé ; ce serait d'avance écraser Voltaire que de mettre *Zaïre* en parallèle avec *Athalie*. Mais de ce que l'éloquence du règne de Louis XIV s'est tournée en emphase à l'âge suivant, de ce que le sceptre de la tragédie, après Corneille et Racine, est tenu par des mains vacillantes et fiévreuses, faut-il, par une induction hâtive, conclure à l'infériorité absolue des travaux de la nouvelle génération ? Nulle injustice ne serait plus criante. La production des chefs-d'œuvre n'est jamais interrompue en France : elle ne le fut pas au siècle dernier ; on n'en veut pour preuve que cet *Esprit des lois*, dont on ne se dissimule aucunement les très graves imperfections, mais qui a demandé à Montesquieu bien plus de génie que l'élucubration du *Leviathan*, par exemple, n'en a exigé de Hobbes, ou celle du *De jure belli et pacis*, de Hugues de Groot. Quand les passions ne seront plus en jeu, (nous n'y sommes pas encore,) et qu'on appréciera sainement les résultats, sans préoccupation des personnes, il est probable que le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire jouira d'une médiocre influence ; mais il n'en restera pas moins incontestable que l'*Histoire naturelle* de Buffon, grandiose en certaines pages, souvent sublime, élégante toujours, restera comme un monument. Que si l'on veut aller au fond des choses, Nisard, avec son Grand-Livre, n'est pas aussi bizarre qu'il peut le sembler. Bien candide qui voudrait chercher l'art pur au XVIIIe siècle ! Avant tout, ces gens-là, encyclopédistes et

autres, agissent : ce sont autant de commis-voyageurs sans cesse en mouvement pour le placement de leurs denrées philosophiques, sociales, humanitaires, antichrétiennes ! Ont-ils réussi à diminuer le sentiment religieux dans les foules, leur but est atteint. Dites-leur qu'ils ne valent pas les écrivains du siècle précédent, ils s'en gaussent. Quelques ouvrages, écrits dans une langue claire et délurée, survivront : le *Gil-Blas*, le *Traité des Sensations*, (si faux, du reste,) une cinquantaine de *Lettres* à d'Argental, à Thiriot, et « ad varios, » le *Charles XII*, quelques chapitres du *Siècle de Louis XIV*, la *Cinquième Rêverie*, les *Mémoires de Beaumarchais*, les *Lettres de quelques Juifs* de Guénée, vingt pages des *Éléments* de Marmontel, le *Théâtre de Racine* par Laharpe, une dizaine de *Salons* où Diderot est uniquement descriptif, certains portraits de Vauvenargues, une ou deux improvisations de Mirabeau, voilà le bilan. Arrivé au XIXe siècle, Nisard fait preuve de largeur d'esprit, et dans son *Temple du goût*, (trop janséniste et gallican,) il épargne l'ennui de passer sous les fourches caudines du mépris, à Chateaubriand et à Musset, à V. Hugo et à Lamartine, à Ste-Beuve et à Villemain : il s'est adjoint lui-même à cette troupe fameuse, ou plutôt il a parlé du genre de critique dont il se croit l'interprète. Et, ce faisant, il s'est rendu justice.

Au cours de sa vie, Nisard observa la ligne droite ; *Ph. Chasles* est l'irrégularité même. Ce dernier naquit près de Chartres en 1799. Gagné aux utopies de Rousseau, son père, ancien conventionnel, lui fit apprendre le métier de typographe.. Après un laborieux séjour en Angleterre, Philarète rentra en France vers 1823, fut secrétaire de Jouy et du baron d'Eckstein, puis entra aux *Débats*. Connu par ses éloges de l'historien de Thou, et son *Tableau de la Littérature au XVIe siècle*, il se proposa, en pleine efflorescence du romantisme, de

faire connaître les auteurs allemands et anglais que l'on ne cessait d'invoquer. On le voit écrire dans une myriade de journaux, de magazines, et surtout dans la *Revue Britannique*. Nous avons tous suivi ses Cours au Collège de France, où il était tantôt admirable, le plus ordinairement incohérent, négligé, ultra-familier, mais toujours intéressant dans ses interminables digressions. Il a traduit J.-P. Richter, *(le Titan,)* les *Mémoires d'un Médecin*, de Samuel Warren, une partie de la *Pharsale*. Ses *Mémoires*, attendus avec une impatiente curiosité, ont paru en 1877. Il s'y montre âpre, jaloux, acerbe, traîne dans le ruisseau Hugo, Sainte-Beuve, Legouvé, Thiers, qui n'avaient pas voulu de lui à l'Académie ; il attribue ses échecs répétés à ce qu'il a dit à tous des vérités désagréables, et à ce qu'il ne voulut jamais entrer dans les entreprises ou assurances de camaraderie littéraire. Disons à sa louange qu'il se montra fort accueillant, nous le savons, pour les débutants et pour les jeunes, lui, le jeune par excellence, l'éternel débutant ! Il a laissé un chef-d'œuvre trop peu lu et trop peu connu : les *Études sur les hommes d'État et les orateurs de l'Angleterre au XVIIIe siècle.*

En matière de critique littéraire, la liste des irréguliers est aussi fournie que celle des aristarques graves. Témoin le souriant auteur de cette page d'une note si juste sur Saint-Marc Girardin :

« Plus que tout autre, il pouvait demander à son esprit cette immense quantité de livres qui feront de cette époque littéraire une fable dans l'avenir ; les libraires lui tendaient les mains, le roman lui présentait toutes ses amorces, l'histoire et le drame ne demandaient qu'à obéir. Adore-nous, le monde est à toi ! *Si cadens adoraveris nos !* Il a résisté à toutes ces attaques, il a laissé son manteau entre ces mains dangereuses ; il

n'a pas cédé un instant à la joie de faire ce grand bruit dont rien ne reste : *Periit memoria cum sonitu ;* il a laissé passer devant lui les plus pressés ; bien plus, car il est bon et indulgent, il les a aimés, il les a applaudis, il a fait des vœux pour ces enfants prodigues ; à chaque instant, même dans son Cours, vous le voyez se préoccuper, non pas sans de grands soupirs intérieurs, de cette effroyable dépense d'esprit, de style, d'invention, à laquelle suffirent à peine tant de malheureux attachés à cette glèbe.... Les insensés ! M. Saint-Marc Girardin les laissait passer, il les regardait courir. Touchaient-ils le but, il était heureux ; s'ils tombaient, il leur tendait une main bienveillante. Tout en les déplorant, il aimait ces efforts. Lui, cependant, il évitait de toutes ses forces cette célébrité trop hâtée ; il était dans le monde littéraire, dans le monde politique, comme dans son Cours à la Sorbonne ; il ne voulait être applaudi qu'à certains jours, mais aussi, ces jours-là, les applaudissements étaient universels. »

Janin restera l'incarnation, brillante et sympathique de ceux qui aiment à prendre le chemin des écoliers : manière de Chaperon rouge du feuilleton et du roman, il s'arrête à tous les rebords de fossé, fait halte à tous les carrefours, cherche à s'orienter à tous les accidents de la route ; on le voit courant après les libellules aux ailes diaprées, coquetant, fredonnant, béant aux corneilles, allant à tort et à travers parmi le thym et la rosée, multipliant les tours et les détours, parlant haut, monologuant, dialoguant, apostrophant, revenant sur ses pas, se trompant exprès pour prolonger son voyage, lançant son bâton de houx contre tous les noyers qui bordent les sentiers détournés auxquels il se complaît ; musant avec les Oréades, les Dryades, grignotant *dente superbo* ce que lui offre la fortune, *Dea cæca*, couchant en plein air, *sub divo, huc illuc deflectens ;* que dire de lui, sinon

qu'il eût fait mourir avant l'âge Descartes, le très inflexible inventeur et propagateur de la méthode? Avec tous ses fils, Ariane, *gnossiaca virgo*, se fût perdue dans le dédale de ses *Lundis*, et le petit Poucet n'eût plus retrouvé un seul de ses cailloux, *ne unum quidem silicem!* Avec cela, improvisateur intarissable, souvent paradoxal, médisant, indiscret, plein de surprises, d'une érudition exubérante, parfois risquée et médiocrement officielle, (il fait de Rodez la capitale de l'Auvergne, de Louis XI le détracteur d'Abélard, du homard le *cardinal des mers*,) ami furieux et compromettant des belles-lettres, fanatique de l'antiquité, sectaire d'Horace, qu'il a traduit de façon à mériter, aux examens du baccalauréat, une boule d'un noir de jais, *pice nigriorem*, énervant avec sa manie des citations latines, mais joyeux, fantasque, bon enfant, sérieux dans ses beaux jours, et sachant même être ennuyeux et plat, témoin l'irrésistible narcotique qu'il mit dans la circulation sous le titre de *la Poésie et l'Éloquence à Rome! Umbrarum hic locus est, somni noctisque soporæ!* Qui ne connaît l'*Ane mort et la Femme guillotinée*, parodie macabre des excès du romantisme, et les *Gaietés champêtres*, paysages qu'on dirait datés de l'époque de Watteau : les curieux s'en vont encore à la découverte dans ses feuilletons, dont quelques-uns ont véritablement une verve endiablée. Nous aurons fini avec Janin quand nous aurons rappelé qu'il naquit à Saint-Étienne, l'année d'Austerlitz, et que, plus heureux en cela que Piron, il fut, (après l'avoir bien désiré et longtemps attendu,) l'un des trente-neuf de l'Académie française.

Les bévues de Janin ont égayé la petite presse. Celles de *Sainte-Beuve*, en dépit de son nom, (Sainte-*Bévue*, disait la duchesse d'Abrantès,) disparaissent devant la masse effrayante de ses divers travaux.

Depuis Érasme, depuis Montaigne, depuis Bayle, l'histoire des lettres n'avait pas présenté d'écrivain plus original et primesautier ; (nous parlons surtout de la seconde moitié de sa carrière.) Comme on se réserve d'insister plus tard sur l'auteur des *Lundis*, il suffit de signaler ses débuts dans la critique. En 1828, il donnait le *Tableau de la Poésie au XVIe siècle*, où il étudiait, avec une compétence toute particulière, l'école de Marot et la tentative de la Pléiade. On a vu plus haut (1) qu'il prit sous sa protection le chantre ému de la *Forêt de Gâtine*, et qu'il réussit à rendre à son client, devenu son patron, l'honneur que le terrible réquisitoire de l'*Art poétique* lui avait enlevé. Après une série d'escarmouches très remarquées dans le *Globe*, il aborda ses *Portraits littéraires*, dont la plupart furent publiés par la *Revue des Deux-Mondes*. Théocrite, Molière, Delille, Joubert, Fontanes, Bernardin, de Maistre, Naudé, etc., comparaissent tour à tour, pour être étudiés, fouillés, interrogés, devant un grand-prévôt dont la perspicacité va jusqu'à la plus extrême indiscrétion : vie privée, mœurs intimes, habitudes, manies, tics, petitesses, faiblesses, ridicules, la fortune, l'appétit, la santé, l'hérédité, le parentage, les tenants et les aboutissants de toute nature, rien n'est omis. Toutefois, tant qu'il est un pauvre *tiro rudis*, qu'il n'a pas encore gagné « les épaulettes d'officier supérieur (2), » on ne peut lui attribuer un système fixe, un plan bien déterminé. Celui qui écrit alors, c'est toujours le sémillant humaniste, le chef-d'œuvre de Dubois, le rhétoricien féru des beautés de style artificielles, des assonances, des antithèses, mais stimulé par une curiosité encyclopédique, appuyé sur une certaine intelligence de Bacon

(1) Cf. *Hist. de la Littér. sous la Restauration*, IIe vol.

(2) Expressions de Ste-Beuve, parlant de lui-même. Cf. *Portraits littéraires*, II, page 525.

et de sa méthode expérimentale, et possédant, par surcroît, des éléments de nosographie, d'anatomie et de physiologie comparée : de là, en dépit de l'âge, quelque chose, dans le style, qui donne l'illusion de la maturité ; de là un dogmatisme précoce, et, malgré les infinis replis de la phrase sur elle-même, une décision réelle dans les jugements. Mais, si les théories proprement dites manquent à l'auteur, (du reste, même en pleine vigueur intellectuelle, il ira toujours un peu au hasard,) il a comme des intuitions, des divinations. Attendez que paraisse une intelligence littéraire solidifiée par des aptitudes de savant et de géomètre, et ces linéaments confus prendront un corps, ces *cirrus* vaporeux se rangeront d'après des lignes régulières, et où les yeux constataient auparavant je ne sais quelles flottantes indications, ils trouveront un ensemble de lois certaines, une synthèse irréprochablement coordonnée. En veut-on un exemple ? On a deviné que je veux parler de M. Taine. Celui-ci, et c'est un des attraits de ses *Philosophes au XIX*e *siècle*, a, par une ingénieuse innovation, montré Cousin et Jouffroy se manifestant à d'autres époques que celles où ils ont vécu ; il les a replacés dans les circonstances qui lui semblaient les plus propices à l'expansion normale de leur idiosyncrasie. Faire de Jouffroy un philosophe écossais, un collègue de Dugald-Stewart, rapprocher le Hamlet de la psychologie de cette fameuse terrasse d'Elseneur, était une trouvaille ; on en dira tout autant de la combinaison qui reporte Cousin parmi les héroïnes et les héros de la Fronde, qu'il a célébrés en des volumes si massifs, à côté de cette Longueville et de cette Sablé dont le traducteur de Platon divague, non loin de ce Condé et de ce Larochefoucauld qu'il jalouse. Eh bien ! l'invention de ce piquant et conscient anachronisme revient à Sainte-Beuve : seulement, ce dernier avait

glissé, Taine appuie. Voici la page des *Portraits* où le procédé est à l'état embryonnaire : les connaisseurs décideront :

« J'aime à me poser cette question quand je lis quelque littérateur plus ou moins en renom aujourd'hui : Qu'eût-il fait sous Louis XIV ? Qu'eût-il fait au XVIIIe siècle ? » J'ose avouer que, pour un grand nombre, le résultat de mon plus sérieux examen, c'est que ces hommes-là, en d'autres temps, n'auraient pas écrit du tout. Tel qui nous inonde de publications spécieuses à la longue, de peintures assez en vogue, et qui ne sont pas détestables, ma foi ! aurait été commis à la gabelle sous quelque intendant de Normandie, ou aurait servi de poignet laborieux à Pussort. Tel qui se pose en critique fringant et de grand ton, en juge irréfragable de la fine fleur de poésie, se serait élevé pour toute littérature, (car celui-là eût été littérateur, je le crois bien,) à raconter dans le *Mercure galant* ce qui se serait dit en voyage au dessert des princes... Je regrette toujours, en voyant quelques-uns de ces jeunes écrivains à moustache qui, vers trente ans, à force de se creuser le cerveau, passent du tempérament athlétique au nerveux, les beaux et braves colonels que cela aurait faits hier encore sous l'Empire (1). »

Certes, il eût été curieux de voir Janin en colonel des guides, Gozlan en chef de brigade de la fameuse 32me, Méry attaché à l'état-major, Claudes-Aigues rendant compte de l'entrevue de Tilsitt, et le pauvre *Planche* pestant et bougonnant de concert avec Augereau et Rapp !

Les motifs de mauvaise humeur ne manquaient pas à l'intraitable critique. Après avoir, dans sa jeunesse, exécuté quelques fugues qui eurent pour résultat d'exciter la colère et de fermer la bourse paternelle, et à la

(1) Cf. *Portraits littéraires*, II, p. 309.

suite d'un voyage en Italie où, s'il dépensa la totalité de sa fortune, il trouva le moyen, à travers les musées et les collections de Florence et de Rome, de parachever son éducation au triple point de vue littéraire, artistique et esthétique, il se vit, un beau matin sur le pavé de Paris, à peu près aussi nu que le matelot de Lucrèce (1). Sa bonne étoile lui fit rencontrer Buloz, dont le flair reconnut vite en lui un collaborateur précieux : dès lors le fils du pharmacien de la rue Caumartin était enrégimenté à la *Revue des Deux-Mondes ;* c'est d'elle qu'il vécut, c'est de ce sanctuaire qu'il fulmina contre les excès du romantisme, c'est de ce tribunal qu'il rendit ces oracles dont la seule annonce mettait en émoi sculpteurs, peintres, poètes, romanciers, dramaturges. On connaît son genre de style et ses allures de polémique. Le mot courtoisie ne semble pas avoir été inventé par lui ou pour lui ; non qu'il dépassât les bornes de la réserve qu'on doit observer entre gens épris de l'idéal ! mais sa franchise dégénérait facilement en rudesse, et sa sincérité fut traitée de jalousie. Il eut le courage de son attitude, et ses opinions, il les défendit *unguibus et ense*. Pour Mme Sand il échangea deux balles avec Capo de Feuillide. Comme à plus d'un de ses contemporains, il lui eût suffi, pour obtenir une grasse sinécure, de faire quelque avance au pouvoir, ou d'adresser à un ministre le plus vague semblant d'une flagornerie banale ; il aima mieux sa liberté farouche, et continua de vivre dans une gêne attristante. Que le lecteur veuille bien, à ce sujet, nous permettre un souvenir et une anecdote.

Près de la Sorbonne, dans la rue des Cordiers, Planche habitait une chambre de l'hôtel *J.-J. Rousseau ;* il ne se peut imaginer rien de plus repoussant que ce galetas squameux, aux fenêtres infermables, où

(1) Cf. *De nat. Rer. V.* 223. *Ut sævis projectus ab undis.* κ. τ. λ.

régnaient l'ordure et la puanteur. Provincial naïf, qui courions sur notre vingtième année, admirateur du renommé critique, nous avions voulu, par une sorte de fétichisme musulman, comme les pèlerins de La Mecque, visiter les lieux consacrés jadis par une personnalité illustre : *magni nominis aula !* Nous nous endormîmes pieusement sur ces couvertures douteuses, dans une humidité de Morgue, au milieu de cent courants d'air ; le lendemain, à notre réveil, nous constations que nous étions aveugles, cécité qui fut guérie à force de lotions. C'est ce bouge homicide qui avait hébergé Planche !

A la porte de ce palais orné d'une seule chaise boiteuse et d'un lavabo sans serviette ni savon, (les mains de Planche étaient célèbres,) frappait un matin, certain personnage très riche, qui avait des prétentions au style : son désir était d'obtenir un article élogieux. Escorté d'un confrère, il offre au critique encore couché un exemplaire de son livre, dans lequel il prit soin de glisser un billet de mille francs. En dépit des caresses de Borée, Planche conservait une vue excellente : le détail ne lui avait pas échappé.

« Monsieur, dit-il au marquis de..., je veux croire à une bonne pensée inspirée sans doute par les splendeurs de mon appartement ; car, dans le cas contraire, je vous aurais déjà prié de regagner la voie publique. Mais l'hospitalité de la *Revue des Deux-Mondes* est comme celle des Écossais dans l'opéra de M. Scribe : l'hospitalité s'y donne et ne s'y vend jamais. Reprenez le papier de M. Garat ; si votre ouvrage me plaît ou me paraît de nature à intéresser le public, je ferai un article; sinon vous en serez pour votre visite. J'ai l'honneur de vous saluer (1). »

Persifleur avec les inconnus qui le prenaient pour le

(1) Cf. Mary-Lafon, *Cinquante ans de vie littéraire*, page 139.

commis d'un bureau de bienfaisance à l'usage des pauvres honteux de la prose ou de la poésie, Planche devenait rogue avec les hauts et puissants barons qui affectaient des prétentions accapareuses ou des visées tyranniques. Sous le coup d'une vive irritation contre le chef du romantisme, il composa son factum, *les Royautés littéraires*, qui est son pamphlet des pamphlets, poison combiné et trituré d'après les prescriptions des plus sûrs Codex, suite d'allusions mordantes et mortifiantes, dont l'auteur des *Chants du Crépuscule* se fût bien passé. De cette attaque contre un omnipotent dictateur, il ne devait attendre que des ennuis. Sa solitude ne fit que s'assombrir de plus en plus ; comme consolation, il hérissa sa hure et s'enfonça dans sa bauge. Malheur aux drames qui ne rentraient ni dans le système des Grecs ni dans celui de Shakspeare ! Voyez-vous cet honnête grand homme écrivant sur quelque table de café, dans un coin sombre, ses *Réflexions sur la réforme de la Comédie ?* Il constate les divers moments de la comédie politique, à savoir le moment historique et le moment contemporain ; chez les Grecs, il distingue la comédie ancienne ou directe, qui fait place à la comédie moyenne ou indirecte, à laquelle succède la comédie nouvelle ou de pure invention. Avec quelle force il montre l'inévitable pauvreté de la comédie personnelle (1), pauvreté qui est la conséquence de cette loi générale que « la réalité ne suffit pas aux arts d'imagination. » Mais donnons une idée de ce style sobre et puissant, impérieux et tout en formules :

(1) « Le genre comique a des espèces, et le genre tragique a des individus. Je vais m'expliquer. Le héros d'une tragédie est tel ou tel homme : c'est Régulus, ou Brutus, ou Caton, et ce n'est pas un autre. Le principal personnage d'une comédie doit, au contraire, représenter un grand nombre d'hommes. Si, par hasard, on lui donnait une physionomie particulière, telle qu'il n'y eût qu'un seul individu qui lui ressemblât, la comédie rentrerait dans son enfance. » Ce fragment de la *Dramaturgie* de Lessing a été traduit par M. Helluy.

« Une fois résigné à l'invention, dans quelles limites le poète choisira-t-il le thème de ses travaux ? Dégagé volontairement de la personnalité, trouvera-t-il dans les événements qui s'accomplissent sous ses yeux, parmi les hommes qui s'agitent autour de lui, des fables et des personnages dignes d'attention, et surtout dignes de durée ? Je ne crois pas qu'il soit possible de se prononcer pour la négative. Seulement il ne sera jamais donné au poète comique de prétendre à l'immortalité comme l'artiste voué à la peinture exclusive des passions sérieuses. Pourquoi cela ? Parce que les ridicules changent, et se renouvellent, et s'abolissent rapidement, au point de paraître, après quelques générations, inintelligibles au plus grand nombre, tandis que les déchirements de l'âme humaine, à vingt siècles de distance, se comprennent comme au premier jour. »

L'influence de Planche a été féconde. Par la terreur qu'il inspirait, il a contribué à relever le niveau de la production dans la double sphère de l'art et de la pensée. Par ses considérants soigneusement motivés contre une École qui, après s'être annoncée daus une série d'œuvres originales et pleines de saveur, s'était bientôt ravalée à des conceptions ou frivoles ou extravagantes, il rendit possible, inévitable même, l'École du bon sens, dont les œuvres, il est vrai, ne furent pas des plus brillantes, mais qui offrit le précieux avantage de restituer aux écrivains du grand siècle leur légitime influence. Le principal défaut du critique fut de dire parfois des choses assez simples, que tout le monde comprend, en style sibyllin, avec la précision obscure d'un apophthegme. Ces ultimatum littéraires, ces ukases qu'il promulgue en matière d'appréciation et de goût, communiquent à son style une teinte de monotonie et rendent pénible la lecture suivie de ses déductions. Mais, toujours soucieux de la pureté du langage, jamais il ne

laissa paraître une phrase avant de lui avoir donné la somme de perfection possible : rien de plus irréprochable que la cohérence de ses métaphores. Sévère pour lui-même il avait le droit de l'être pour autrui. Le soir du jour où il enterra son père, le pharmacien, on vint lui faire des compliments de condoléance : « Oui, dit celui-ci, d'un ton pénétré, je l'ai accompagné jusqu'au cimetière, et là, sur la fosse, un monsieur a prononcé un discours où il y avait dix-sept fautes contre la langue. Dix-sept fautes ! » Et l'orphelin quadragénaire s'attendrissait devant ces outrages faits à la grammaire! Il devait être quelque peu parent de ce philologue qui s'écriait avec un soupir : « *Les participes ne sont pas connus en France !* » On n'a de Planche que des fragments.

Gérusez, (1799-1866,) est l'auteur d'une *Histoire de la Littérature française depuis ses origines jusqu'au commencement du XIX*e *siècle.* A cet ouvrage n'ont manqué ni les éloges ni les lecteurs, les uns et les autres un peu contraints sans doute, puisque les premiers venaient de professeurs influencés par leur bienveillance pour un collègue aimable, et que ceux-ci étaient, au moins le plus grand nombre, les élèves des lycées, à qui le livre était officiellement recommandé, presque imposé *manu provisoria.* L'ouvrage est un de ceux dont la tante de Toppfer (1), institutrice émérite, disait qu'ils sont « fort bien écrits.» En effet, c'est bien là le triomphe du professeur de faculté, maître en l'art des nuances, de l'universitaire, crû moyen, suffisamment lesté d'érudition, du normalien fleuri ! Mais où est l'originalité ? Peut-être répondra-t-on que, dans ces abrégés destinés aux classes, l'originalité serait une inutilité dangereuse. L'argument est sans valeur ; l'originalité est précisément le signe extérieur qui per-

(1) Cf. *Nouvelles génevoises.*

met au public, dans cette mêlée confuse d'écrivains et de livres, «de reconnaître les siens,» c'est-à-dire ceux qu'il se réserve de parcourir, d'étudier même, ceux enfin qu'il adopte.

Bien qu'à vrai dire *J.-J. Ampère*, (1800-1864,) soit plutôt un érudit qu'un écrivain, il mérite une citation à l'ordre du jour pour son respect constant de l'art, sa dévotion à la poésie, qu'il cultiva avec moins de succès que de zèle, et pour quelques chapitres ingénieux et fins de son *Histoire littéraire de la France jusqu'au XIIe siècle*. De son stage dans le professorat, il garda l'esprit d'ordre, la franchise et la netteté de l'exposition, l'habitude et la science de la méthode. Toujours en quête d'impressions, de découvertes et de lois, véritable chevalier errant de la philologie, il parcourut l'Europe entière, et, dans ses nombreux ouvrages, marqua autant par ses recherches sur la poésie dantesque, où il lutte avec Ozanam, que par ses investigations dans le vaporeux domaine de la mythologie scandinave, où il devance X. Marmier.

A la même époque, l'Université panthéiste et voltairienne s'honorait de *Ch. Labitte*, érudit comme un Jésuite, ardent au travail comme un Dominicain ou un membre de la Congrégation de St-Maur, doué d'un vrai tempérament de critique, et qui devait mourir jeune. Excellent élève de St-Marc Girardin, professeur en Sorbonne à l'âge où les plus remarquables et les plus précoces occupent encore une chaire de lycée, il fut, sous la monarchie de Juillet, ce qu'allait être H. Rigault dans les premières années du second empire, ce que nous paraît aujourd'hui M. Merlet, un causeur spirituel, délicat, riche en brillants aperçus, sachant, à des intervalles assez rapprochés, faire jaillir de sa plume des traits ingénieux, vulgarisateur très agréable, et, dans ses rares monographies, (dans celle, par exemple,

consacrée à Lucilius,) reproduisant le faire exquis de Ste-Beuve, et s'approchant de la perfection.

Blaze de Bury, né en 1816, mort en 1888, écrivait dans une langue preste et facile ; personne, pas même St-René Taillandier, n'a mieux parlé de l'Allemagne ; *Chaudes-Aigues*, enfin, se distinguait, quoi qu'en dise Mary-Lafon, qui l'appelle dédaigneusement un bohême, sinon par la correction de ses allures, du moins par l'excellente tenue de son style.

Presque tous les écrivains que nous venons de citer, sauf Chaudes-Aigues, qui était légitimiste, étaient animés de bienveillantes intentions à l'égard de la monarchie constitutionnelle : mais cette forme de gouvernement devait trouver un redoutable adversaire dans *A. Carrel*, polémiste de premier ordre, qui, de 1830 à 1836, fut le truchement le plus sonore des revendications républicaines.

Né à Rouen, (1800,) celui-ci, après de brillantes études, entra à St-Cyr, où il se fit remarquer « par son goût pour les exercices militaires et la hardiesse de ses opinions. » Sous-lieutenant au 29e de ligne en 1821, à l'âge d'or des complots contre le Restauration, il prit part à la fameuse affaire de Belfort, mais ne fut pas découvert. Quand la Révolution espagnole éclata, Carrel, dévoué à la Constitution de 1812, se fit conduire sur un bateau pêcheur à Barcelone, et servit avec son grade dans le régiment dit de *Napoléon II :* infatigable second du colonel Pachiarotti, commandant de la légion libérale étrangère, qui mourut dans ses bras sur le champ de bataille, il fut fait prisonnier et traduit devant le Conseil de guerre. Dans le discours qu'il prononça pour sa défense, il déploya une telle éloquence que, (résultat énorme !) les gendarmes qui le gardaient, applaudirent. Rendu à la vie privée, et traqué par la gêne, il devint secrétaire d'A. Thierry,

publia un *Résumé de l'histoire d'Écosse*, un *Précis de l'histoire de la Grèce*, (ni l'un ni l'autre fort extraordinaires,) et, le 1er janvier 1830, fit paraître le *National*. D'abord son opposition affecta des formes assez modérées ; à partir de 1832 seulement, il constata que, la monarchie d'origine récente ne justifiant pas les espérances qu'on avait fondées sur elle, il redevenait républicain. Dès 1832, par son audace, il fit cesser un abus de pouvoir de la police, qui s'assurait des journalistes dont les articles étaient soumis à la décision du jury : il déclara que, si on venait chez lui, il repousserait la force par la force. Dès lors les arrestations préventives furent abandonnées. On a dit que Carrel voyait loin : soit ; mais voyait-il toujours juste ? Dans un long entrefilet, (30 septembre 1830,) il disait à propos des clubs :

« Nos mœurs politiques se feront aussi à l'idée de ces assemblées dont le nom n'appartient pas même à la Révolution, mais fut emprunté par elle à l'Angleterre, qui possédait alors et n'a pas cessé de posséder, sans danger pour l'ordre, des *clubs* où on exhale en liberté son mécontentement contre le gouvernement, où l'on dit quelquefois de bonnes choses, où l'on en propose plus souvent d'absurdes ; mais cela ne passe pas l'enceinte, et les amis éclairés de la liberté et de l'ordre tiennent beaucoup à ce qu'il y ait pour les clubs une liberté analogue à celle de la presse. C'est le seul moyen que tout ressentiment éclate et soit connu ; on se fait à ces explosions, on s'habitue à les entendre comme de vains bruits... Il en sera peu à peu ainsi chez nous. L'histoire des clubs sera celle des *bâtons flottants*. »

Les cinq dernières années de sa vie furent vécues par lui dans une *maison de verre ;* peu d'hommes politiques ont été aussi connus, aussi épiés dans leur conduite comme dans leurs paroles. Du reste, Carrel

marchait fièrement, poitrine au vent, chargeant à fond, et toujours sabre au clair. Il ne se gênait d'aucune vérité même périlleuse. Un jour, devant la Chambre des Pairs, il qualifia l'exécution de Ney d'*abominable assassinat*. Plus d'une fois, il s'était aligné avec des rédacteurs du *Drapeau blanc*, du *Corsaire*, etc., avant que ne survînt son duel avec É. de Girardin. Celui-ci ayant fondé un journal à 40 francs par an au lieu de 80, prix des autres grands journaux, une discussion s'engagea, au cours de laquelle Carrel prit parti contre l'innovateur : des paroles aigres et comminatoires furent échangées, et un duel inévitable eut lieu à St-Mandé. Girardin fut blessé à la cuisse, Carrel au bas-ventre. Le 24, ce dernier expira. Avant de perdre connaissance et de tomber dans le délire, l'infortuné avait dit, de sa voix saccadée, impérative : « Point de prêtre ! point d'église ! » Le 2 mars 1848, devant une foule émue, sur la tombe de son adversaire, le directeur de la *Presse* prononçait un discours, sorte d'amende honorable où, après avoir expliqué le sentiment qui l'amenait, il ajouta, avec un médiocre à propos : « Dire que le citoyen A. Carrel manque à ces événements, c'est rendre à sa mémoire l'hommage le plus flatteur. » Nous reviendrons sur cette assertion contestable ; tenons-nous-en d'abord à l'écrivain. On a souvent cité le morceau de Jean-Jacques sur le suicide ; les lignes suivantes de Carrel, au sujet de la mort volontaire de Sautelet, gérant du *National*, ne perdent nullement à la comparaison :

« Celui qui se tue sans éprouver ce combat est malade, insensé ou maniaque ; mais nul homme en jouissance de santé ou de raison ne prend, à proprement parler, la vie en haine, et ne trouve la mort plus riante, que parce qu'il a perdu les moyens de vivre heureux, ou le courage de travailler à le devenir. On flotte pen-

dant des mois, des années, entre l'espoir d'un meilleur sort et la difficulté de vaincre l'horreur qu'inspire la destruction de soi. A la moindre lueur de succès, à la plus faible espérance d'un retour de fortune, on se reprend à la vie avec une énergie qu'on dirait invincible. L'expédient le plus misérable, s'il permet d'écarter d'un jour la détermination fatale, est saisi avec une imprévoyance et une joie d'enfant. Ce n'est que quand l'esprit s'est épuisé à chercher inutilement de nouvelles diversions, à inventer des moyens de salut, et que l'espérance, toujours trompée, ne sait plus à quelles illusions s'abuser encore, que l'irrévocable, l'irrémissible nécessité de subir son sort arrive enfin. Alors un peu de dignité se retrouve. Cet homme abandonné, qui n'avait plus ni force ni raison à opposer à ses chagrins ou à ses penchants pernicieux, seul avec lui, à cette heure suprême, s'examine en juge inexorable, se condamne à mort, et, sans désemparer, s'exécute. Certes, cela n'est point méprisable. L'âme la plus commune a là quelques instants d'un sublime et effrayant empire sur elle-même ; car tout homme a vécu, a aimé, a connu quelque bien sur la terre, et, tout au moins, a joui d'un beau ciel... Qu'est-ce donc, quand c'est un homme élevé qui se donne la mort ? »

Celui qui a écrit cette page nerveuse dut être un lecteur assidu des *Pensées* de Pascal.

Que doit-on penser de Carrel, de son rôle, de son caractère ? Tout en déplorant les circonstances dramatiques dont sa mort fut accompagnée, il semble difficile de ne pas regarder cette brusque fin comme opportune, non seulement pour le gouvernement de Juillet, qu'elle délivrait d'un impitoyable surveillant, mais aussi et surtout pour Carrel lui-même. Avec ses articles de journal, était-il capable de hâter la Révolution ? Il y aurait présomption extrême à répondre par l'affirma-

tive. Où ne réussirent ni Marrast, ni Fonfrède, ni Flocon, pourquoi eût-il obtenu un résultat plus satisfaisant ? Le genre de style du rédacteur en chef du *National*, essentiellement rogue, altier, mais sobre et réservé, ne pouvait prendre sur les masses, dont on ne captive l'intelligence et l'oreille qu'en frappant fort et en se montrant brutal. Même Carrel vivant, le 22 février de l'année 1848 aurait donc été la date de l'avènement de la république. Le grand polémiste aurait évidemment fait partie du gouvernement provisoire ; on lui eût confié quelque ministère, l'Intérieur, peut-être ; ni ses choix ni ses actes n'eussent été plus heureux que ceux de Ledru-Rollin, et pour sa popularité, elle eût été noyée dans le sillage de celle de Lamartine. Mais supposons-le président de la république ! Poussé par son besoin de la discipline, il eût réprimé les tentatives socialistes à l'aide de la force armée comme fit Cavaignac, et, comme Cavaignac, il n'eût pas tardé de tomber sous le coup d'une universelle protestation. 1852, qu'il n'eût pas réussi davantage à conjurer, l'eût expédié à Lambessa, d'où il fût revenu impuissant, engraissé, cassé, débonnaire, comme le Ledru-Rollin de 1870. On remarquera que nous assignons à cette biographie posthume de Carrel une inflexible rigidité, et que nous supposons qu'il n'eût jamais transigé avec ses principes. Et pourtant ? Son mot sur le régiment, qu'il aurait préféré à une préfecture, n'ouvre-t-il pas de singulières perspectives ? A certaines conditions, il aurait donc consenti à se rallier ? Ses croyances républicaines n'étaient donc pas aussi fixes et aussi farouches qu'on a pu le croire ! Nous trouvons de même un fâcheux indice de la mobilité de ce remarquable esprit dans cette grosse résolution qu'il prit de quitter son régiment (1) pour aller se joindre à des

(1) « Le régiment! nom magique, nom plein de grandes choses qui s'appellent

bandes. Au fond, Carrel avait gardé quelque chose de l'aventurier et du casse-cou. Avec cela, il était partisan de la légalité, et en même temps fanatique de l'ordre. Peut-on dire ce qui se fût passé dans cette tête d'homme d'État, à la lecture de la proclamation du 2 décembre qui annonçait la dissolution de l'Assemblée nationale et faisait appel au peuple ? Se rappelant qu'autrefois républicains et bonapartistes marchaient la main dans la main, l'ancien conspirateur de Neuf-Brisach eût peut-être applaudi à la méthode habile, foudroyante, et toute florentine dont ce complot avait été conduit. En tout cas, rien ne démontre, avec la certitude d'une théorème de géométrie, que Carrel se fût fait tuer sur les barricades à côté de Baudin.

Quant au mérite de l'écrivain, il n'y a pas, et ne peut y avoir de dissentiment possible. En lisant ce style vigoureux, incisif, sobre, concis, remarquable par la couleur et le mouvement, qui n'admet ni le barbarisme ni le néologisme, et s'interdit tout développement oiseux, on se rappelle que Carrel a été élevé à une bonne école, celle de l'auteur des *Récits mérovingiens*.

A côté du journaliste-type, faisons une place au P.-L. Courier de la branche cadette.

Cormenin, (1788-1868,) qui rendit célèbre le pseudonyme de Timon, montra beaucoup de souplesse dans ses convictions politiques, fit et défit presque autant de serments que Talleyrand lui-même, le parjure par excellence, tour à tour légitimiste, bonapartiste, libéral, trouva moyen de se faire créer baron par Louis XVIII et vicomte par Charles X, ce qui explique médiocrement pourquoi il vota l'adresse des 221. Mais la

dévouement, honneur, sacrifice, patrie ; nom vivant qui rappelle les chefs et les camarades, le drapeau et les batailles, la gloire et les souffrances !... Le régiment est chose sacrée... » — Cf. l'éloquente biographie de Th. Wibaux par le R. P. C. du Coëtlosquet. (Librairie Retaux-Bray, rue Bonaparte, 1886.)

royauté « bâclée » en 1830, et la liste civile, devaient être les deux adversaires qu'il prenait le plus volontiers corps à corps. Dans la querelle qui s'éleva en 1845 au sujet de la liberté d'enseignement, comme dans la question de l'expulsion des Jésuites, l'éloquent pamphlétaire témoigna d'un grand bon sens, d'une haute raison, d'une énergie et d'un courage admirables, osant rompre en visière avec le parti qui lui avait jusqu'alors prodigué ses applaudissements, retrouvant une verve nouvelle pour défendre la cause de la vérité, et faisant le sacrifice de sa popularité, mais non pas celui de sa conscience.

Le livre de *l'Orateur*, qui assura la renommée de l'écrivain, fut publié en 1836, d'abord sous la forme d'un libelle anti-ministériel ; puis, grâce à des remaniements habiles et à des additions nombreuses, il put se présenter aux lecteurs avec les allures compassées d'un ouvrage dogmatique. On s'est moqué de la définition que Timon donne du pamphlet ; il faut, en effet, reconnaître que si le fond de l'idée est conforme à la réalité, la forme manque de naturel : « Le pamphlet court, monte l'escalier du salon, grimpe sous les tuiles par l'échelle de la mansarde, entre sans se heurter sous la basse porte des chaumières et des huttes enfumées ; échoppes, ateliers, tapis verts, âtres, guéridons, escabeaux, il est partout. » Voilà un voyageur bien affairé ! A force de trop prouver on ne prouve rien, ou plutôt on ne prouve qu'en partie. Quels sont, par exemple, les quatre pamphlets les plus connus ? Les *Philippiques* de Cicéron, les *Provinciales*, les *Lettres de Junius*, la *Lanterne*. En admettant que la définition soit vraie pour les ouvrages de Rochefort et de sir Philippe Francis, qui ont été lus par toutes les classes de la société, il s'en faut qu'elle puisse s'appliquer aux Provinciales, calomnies splendides sous leur forme le plus

souvent trop technique, et aux Philippiques, dont le style ne pouvait, (le récit de la mort de Cicéron par Tîte-Live en fait foi (1),) être compris de cette tourbe ignorante dont Rome était peuplée. En général, la lecture de *l Orateur* est peu agréable ; l'auteur ne sait pas rire, il ricane; sa misanthropie amère rebute ; ses violences hyperboliques fatiguent ; ses prétentions au rôle de Némésis agacent. Mais on ne saurait trop louer le soin extrême qu'il a consacré à son style, déjà trop limé, trop compassé, trop bourré de surprises, trop agrémenté de concetti. C'est lui assurément que désignait le satirique, lorsqu'il montrait un auteur brisant son pupitre à coups de poing, et se rongeant les ongles jusqu'au sang pour vaincre la verve rebelle (2). Disons enfin que Cormenin a fait le portrait de tous les orateurs et avocats célèbres depuis Mirabeau et Barnave jusqu'à Montalembert et Billaut, en passant par C. Périer et Sauzet. M. Godefroy ne se montre-t-il pas bienveillant à l'excès lorsqu'il déclare qu'avec un peu plus de goût, Timon eût été *un grand écrivain ?*

Cormenin fut, jusqu'à l'incroyable, amoureux des ciselures de la phrase ; *Lamartine*, en prose comme en vers, resta improvisateur.

Lors de la publication du *Voyage en Orient*, un critique (3) disait : « Le prosateur n'a rien ajouté au poète, mais l'homme a grandi. » Rien n'empêche de souscrire à la première partie de ce jugement, à condition de faire des réserves sur la seconde, qui est erronée. Il conviendrait aussi d'ajouter cette troisième partie : « le chrétien a presque totalement disparu. » Avec quelle mélancolie le lecteur ne voit-il pas l'indifférence religieuse, émanation de l'esprit philosophique, envahir

(1) «Manus quoque, scripsisse in Antonium *aliquid* exprobrantes, præciderunt.»

(2) « Nec pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues. » (Perse, I, 104).

(3) Am. Pichot.

la noble intelligence des *Méditations* et des *Harmonies !* Comprendrez-vous jamais, par exemple, que celui qui, en des jours bénis, entendit les cloches sonner pour sa première communion, pour son mariage, pour le baptême de sa fille, sa Julia tant aimée, ose, avec une candeur presque cynique, affirmer qu'il préfère à ces machines *inconscientes*, *insensibles*, la voix grêle et nasillarde du muezzin perché sur les minarets de Stamboul, d'où il guette l'heure propice aux salamalecs du soir ? Si Lamartine se rend en Terre-Sainte, c'est moins en pèlerin désireux de contempler d'un pieux regard ce Jourdain où Jésus-Christ fut baptisé, que pour saluer, disciple des enseignements de Diderot et de Raynal, la terre d'où se fit entendre la première attestation de la liberté et de la fraternité humaines. A ses yeux, la religion de Mahomet porte l'empreinte d'une institution véritablement supérieure, puisqu'elle se borne aux seules prescriptions de la charité et de la prière. N'y a-t-il pas une déplorable inconvenance à tenir un tel langage dans les murs mêmes de Jérusalem ? Mais peut-être est-ce là ce qu'on appelle l'impartialité !

Ainsi que les croyances, le style a quelque chose de fluctuant, qui tient à la précipitation que l'auteur a mise à réunir ses notes. Dans son *Itinéraire*, Chateaubriand n'en avait pas usé avec ce sans-gêne : il avait fait un choix à travers ses souvenirs ; Lamartine a reproduit tous les siens ; après avoir observé tous les incidents de sa route, le premier ne s'était décidé à donner à ses impressions une forme précise, que lorsque le temps écoulé lui avait permis de mieux comparer les objets, d'en bien saisir les rapports et d'en apprécier sainement les différences essentielles ; insoucieux des lois de la perspective, Lamartine remarque et dépeint au fur et à mesure de ses pérégrinations,

D'après l'indication seule de ce procécé, on peut, à priori, deviner les imperfections de la langue. Petite et sotte, assurément, serait la critique aveugle devant une telle suavité de couleurs, sourde à tant de beautés pudiques de sentiment, incapable d'émotion devant ces cris échappés du cœur, ces explosions de joie d'un père qui a sous les yeux son enfant radieuse de santé, ces sanglots de l'homme mûr condamné désormais à vivre sans celle qui devait dorer les perspectives de la seconde moitié de sa carrière ! Rarement Lamartine s'est révélé plus sincère et plus irrésistible que lorsqu'il nous décrit ces scènes de famille, Julia, qui, sur le pont du navire, joue tantôt avec de beaux lévriers, tantôt avec le chat du maître-pilote, ou bien, à la façon des Grecques d'Asie, couvre son front de ce turban frangé de sequins et de perles, ou encore, souriante amazone, s'élance, aux côtés du grand poète, à travers les arches de pierre qui surplombent les torrents desséchés du Taurus. Mais quelle mollesse et quel *lâché* dans la langue, chaque fois que le narrateur aborde le terrain de la psychologie ! Que croyez-vous qu'il dise lorsqu'il est en présence du sépulcre que Joseph d'Arimathie avait fait creuser dans le roc vif, et « qui eut l'ineffable gloire de contenir le Sauveur du monde (1) ? »

« J'entrais à mon tour, et le dernier, dans le saint Sépulcre, l'esprit assiégé de ces idées immenses, le cœur ému d'impressions plus intimes qui restent mystère entre l'homme et son âme, entre l'insecte pensant et le Créateur. Ces impressions ne s'écrivent pas ; elles s'exhalent comme la fumée des âmes pieuses, avec les parfums des encensoirs, avec le murmure vague et confus des soupirs ; elles tombent avec les larmes qui viennent aux yeux au souvenir des premiers noms que nous avons balbutiés dans notre enfance, du père ou

(1) Cf. Mgr Maupoint, *Les Lieux Saints*, p. 127.

de la mère qui nous les a enseignés, des frères, des sœurs, des amis avec lesquels nous les avons murmurés. Toutes les expressions pieuses qui ont remué notre âme à toutes les époques de la vie, toutes les prières qui sont sorties de notre cœur et de nos lèvres au nom de Celui qui nous apprit à prier son Père et le nôtre, se réveillent au fond de l'âme et produisent, par leur retentissement, par leur confusion, cet éblouissement de l'intelligence, cet attendrissement du cœur qui ne cherchent pas des paroles, mais qui se résolvent dans des yeux mouillés, dans une poitrine oppressée, dans un front qui s'incline et dans une bouche qui se colle silencieusement sur la pierre du Sépulcre. »

Paroles d'amateur !

Nous voudrions, sans sursaut brusque, passer de ce génie si français à une intelligence vigoureuse mais d'une inspiration tout étrangère. Une ballade d'outre-Rhin, un peu longue, mais si belle qu'on nous saura gré de l'avoir donnée intégralement, nous transportera dans cette atmosphère de naïf enthousiasme, de rêverie primitive, de lyrisme mystique où se mouvaient les Tieck, les Schiller et les Burger. Mieux peut-être qu'une appréciation régulière et détaillée, mieux que tous les *très bien*, *assez bien*, *passable* et *médiocre* de la critique professorale, cette page nous fera connaître les tendances de l'écrivain qui, pendant plusieurs années, parcourut et interrogea les cantons les plus reculés, les plus sauvages de la Lusace, de la Bohême et de la Moravie, pour voir s'il n'y découvrirait pas quelque souvenir des temps écoulés, quelque trait ou quelque fragment de ces épopées rudimentaires mais grandioses que les hommes répètent, au milieu des champs, sous les feux de midi, et que les femmes racontent, à voix basse, durant les longues veillées de l'hiver; transportons-nous dans les pays de Freyschütz et des

Minnesinger pour écouter la *Noël de l'enfant étranger:*

« Un enfant étranger court, la veille de Noël, à travers la ville, pour voir les lumières qui sont toutes allumées. Il s'arrête devant chaque maison, et regarde la clarté qui brille par les fenêtres. Il compte tous les arbres lumineux : tout cela lui fait bien mal. Le pauvre enfant pleure et dit : « Chaque enfant a aujourd'hui un petit arbre et des lumières, et il s'en réjouit. Moi seul, pauvre enfant, je n'en ai pas. Lorsqu'auprès de mes frères j'étais à la maison, l'arbre s'allumait aussi pour moi. Mais ici je suis oublié, ici, en pays étranger. Personne ne me laissera donc entrer, et ne me donnera une petite place dans toutes ces rangées de maisons ? Pour moi, il n'est donc pas un coin, quelque petit qu'il soit. » Il frappe à toutes les portes, aux fenêtres et aux volets, mais personne ne vient inviter le pauvre enfant. Chaque père ne pense qu'à ses enfants, chaque père leur donne des présents, et ne voit rien de plus et rien de moins. « O cher et saint Christ, je n'ai ni père ni mère, à moins que tu ne m'en serves ! O toi, console-moi, puisque tout le monde m'oublie ! » L'enfant frotte ses mains engourdies par la gelée, il se renfonce dans son vêtement, et il attend dans la rue, le regard fixé au loin. Voici que vient avec une lumière un autre enfant vêtu de blanc ; il s'avance vers lui ; quels doux sons quand il lui dit : « Je suis le saint Christ, j'ai été autrefois un pauvre enfant comme toi ; moi je ne t'oublie pas quand tout le monde t'oublie. Ma parole est pour tous, et pour tous la même ; j'offre mes trésors ici dans la rue aussi bien que dans les maisons. Je vais te faire luire ici, dans cet espace libre, un arbre si beau que les arbres des maisons là-bas ne sauraient l'égaler. » Alors, de sa main, l'Enfant Jésus montre le Ciel, et là-haut un arbre fourmillant d'étoiles étalait ses branches nombreuses. Comme les lumières brillaient ! Elles sem-

blaient si proches, et pourtant si éloignées ! Comme il devint doucement content, l'enfant étranger, quand il vit son arbre de Noël ! Il crut faire un rêve ; alors de petits anges se penchèrent de l'arbre vers lui, et l'élevèrent dans l'espace lumineux. L'enfant étranger est retourné dans son pays ; il y fait sa sainte Noël, et il y oublie facilement tout ce qu'on donne sur terre. »

Pour *Edgard Quinet*, la mystérieuse fille du Nord, la poésie populaire de l'Allemagne, a bien voulu laisser tomber quelques-uns de ses voiles, révéler plusieurs de ses secrets. Comme Saint-René Taillandier, comme Lerminier, comme Marmier, comme Michelet, comme bien d'autres, l'auteur d'*Ahasvérus* avait exalté tout ce qui venait de l'autre bord du Rhin, avait cru à une race germanique douce et généreuse, loyale et patriarcale ! Hélas ! nous avons dû revenir de cet engouement !

Quant à E. Quinet, il naquit à Bourg en Bresse, (1803,) fit des études assez irrégulières mais surtout personnelles, et, sur l'ordre exprimé par son père, se résigna, avec une égale mauvaise volonté, à préparer les examens de l'École polytechnique et de la licence en droit. Une traduction des *Idées de la philosophie de l'histoire de l'humanité* lui valut l'approbation du vieux bénisseur de Weimar et les encouragements de Cousin. Mgr Baunard a raconté avec infiniment d'esprit l'accueil exubérant que fit le traducteur de Platon à l'interprète de Herder: «Dès que Quinet arrive, Cousin l'invite à commencer la lecture annoncée ; puis, dès la première page : « C'est bien ! s'écrie-t-il tout ému, c'est parfait ! C'est cela, mon ami, c'est cela ! » Le philosophe se lève, et tandis que l'auteur continue en tremblant et marmottant un peu, il va l'embrasser avec effusion. Des visiteurs surviennent, Cousin leur dit impatient : « Pas un mot ! Asseyez-

vous, pas un mot ! On me lit là quelque chose de superbe ! » Quand le lecteur eut fini : « Vous êtes une noble créature, lui dit-il transporté ; avec ce talent vous vous devez à vous-même de le répandre et d'y consacrer vos jours. Mon enfant, vous avez une étoile, il faut vous *ruiner* pour l'atteindre. » Plus tard, après la Révolution de Juillet, quand E. Quinet voulut mettre à contribution la bonne volonté de Cousin, tout-puissant dans et sur l'Université, il se heurta à des refus ; de là sa colère contre l'empathique hâbleur : « Sous le héros, disait-il plus tard, j'ai entrevu l'arlequin (1). »

Mais l'humeur aventureuse de Quinet l'avait déjà poussé en Allemagne, où il se lia avec les philosophes en vogue ; en Grèce, où, d'après sa proposition, le ministre Martignac avait, à l'occasion de l'expédition de Morée, organisé une mission scientifique dont les services n'égalèrent pas ceux de l'Institut d'Égypte, fondé par Bonaparte. En 1833, il publia *Ahasvérus*, poème où il essaie de « reproduire quelques scènes de la tragédie qui se joue entre Dieu, l'homme et le monde. » Nous ne dirons rien de cette fantasmagorie symbolique, où nous avouons n'avoir pas saisi la pensée maîtresse de l'auteur. Comme Mme de Sévigné, le public demande qu'on veuille bien lui « épaissir cela. » Le style ultra-lyrique de Quinet lui valut plus d'admirateurs de confiance que de lecteurs. Son poème de *Napoléon* est illisible, malgré quelques fortes inspirations ; j'en détache ces vers adressés à la France :

Te verra-t-on toujours en ton chemin banal,
Caresser sans amour et le bien et le mal,
Et le pour et le contre, et le rien, pour tout dire ?
Toujours tuer tes fils ! ériger pour détruire !
Quand on cherche du fer apporter des discours,

1. Cf. *Le Doute et ses victimes*, page 159.

Et toi-même en leur source empoisonner tes jours ?...
Où sont tes fils aînés, cheveux longs et pieds nus,
Mendiants immortels sous des noms inconnus,
Que partout l'on a vus, affamés de batailles,
Être en quête partout de promptes funérailles ?
Ceux-là, malavisés, ne savaient pas encor
Ce qu'on peut acheter avec un denier d'or....
Ah ! France, as-tu du cœur ? as-tu des yeux pour voir ?
As-tu des dents pour mordre ? as-tu, sans le savoir,
Du sang, encore du sang dans ta veine épuisée ?
As-tu dans ton carquois une flèche aiguisée ?
Ou, serpent sans venin qui rampe en son sillon,
N'as-tu plus que la langue au lieu de l'aiguillon ?
Dis, France, m'entends-tu ? France, si tu sommeilles,
Faut-il parler plus haut pour toucher tes oreilles ?
Quel mot faut-il te dire ou ne te dire pas,
Beau pays du clairon ? O vierge des combats,
Habille-toi de fer qui jamais ne se rouille,
Relève ton armure. . . . . .

De la thèse latine qu'il soutint, en 1839, devant la faculté des lettres de Strasbourg, *(De Indiæ poesis origine,)* on retiendra cette observation, que le moment où fleurit le drame est celui où peuples comme individus discutent pour la première fois leurs croyances, et se débattent entre la foi et le doute. C'est la raison qui explique deux faits importants : premièrement, que les peuples qui ont une philosophie sont les seuls qui aient un drame ; en second lieu, que la philosophie et le drame ont partout éclaté en même temps. « La tragédie se jouant à la fois dans le cœur et dans la tête des peuples, Sophocle est contemporain de Socrate, Shakspeare de Bacon, Corneille de Descartes, Schiller de Kant. »

Professeur à la faculté de Lyon, il prononça des harangues à la Nostradamus, qui le firent appeler sur un plus grand théâtre ; collègue de Michelet et de Mickiewitz, il étudia les grands poètes de l'Italie moderne, mais provoqua le plus scandaleux retentisse-

ment par ses conférences sur ou plutôt contre les Jésuites, dithyrambes fielleux où il exalte la liberté de penser, charlatanesques bouffonneries où, du premier mot au dernier, tout est faux, d'une fausseté machiavélique, savamment calculée en vue de l'effet à produire. C'est ce qu'un éminent fonctionnaire de l'Université appelle « plaider la cause de toutes les libertés et de tous les progrès (1) ! » Plus loin, le même biographe dit avec un sang-froid stupéfiant : « Quinet encourage parce qu'il fait voir clair. » Quel enfant terrible il faut être pour louer la lucidité d'un auteur fulgurant qui, sans cesse, sur le trépied de Dodone, déclame au lieu d'argumenter, s'échauffe à froid, s'enivre de ses symboles, de ses paraboles, se perd enfin en chimériques divagations, sans réussir à faire valoir d'incohérentes extases par la creuse solennité de ses formules hégéliennes ! Le cours de Quinet fut fermé dans les premiers jours de décembre 1846, et Quinet lui-même, après avoir fait partie de la Constituante et de la Législative,se trouva, en 1852, sous le coup d'un arrêté d'expulsion.

Pas plus que Quinet, *Sainte-Beuve* n'aimait les Jésuites : il l'a bien prouvé dans *Port-Royal*, ouvrage de poids, de trop de poids même, sans régularité ni proportion, au style étrange, aux rapprochements saugrenus, (il compare la sœur Anne-Eugénie à Lélia, et la Mère Angélique à Mirabeau !) Il s'y révèle, non comme un historien impartial et sincère, mais comme l'avocat de la famille Arnaud. C'est avec une prédilection qu'on jugera extraordinaire, (si l'on se rapporte aux habitudes sceptiques de l'auteur,) qu'il parle de Saint-Cyran, le Dracon de cette république si peu athénienne.

(1) Cf. *Revue politique et littéraire*, 4 février 1888. *Edgar Quinet avant l'exil*, par M. F. Buisson.

Saint-Cyran, le véritable créateur du jansénisme, (il l'est bien plus que le bon Flamand qui a donné son nom à l'hérésie et à la secte.) n'était pas un adversaire commode, et ne brillait guère par la mansuétude : le Père Garasse ayant composé une *Somme théologique*, le doux solitaire appelle le livre un *égout d'erreurs*, et le dénonce au cardinal de Richelieu comme « un monstre plus épouvantable en fait de livres, que les plus énormes qui aient jamais été produits en matière d'animaux aux plus grandes chaleurs de la Libye. » La haine du sombre sectaire portait non seulement sur les individus, mais sur la société entière ; quelques extraits : il redoute « les tempêtes et les tourbillons de feu qui enveloppent les plus sages dans ce monde ; » il fuit « jusqu'à la musique spirituelle et la manière la plus sainte de célébrer les louanges de Dieu ; » il considère la vie du monde comme un véritable hiver, et proclame que « le printemps et l'été ne commenceront pour nous qu'en l'autre vie. » C'est lui surtout qui, dans ses ouvrages dogmatiques, dans son enseignement, dans ses conversations, fait triompher tous les points terribles ; il refuse tout à la volonté de l'homme, propose comme autant de dogmes le petit nombre des élus, la damnation des enfants morts sans baptême ; il piétine avec rage sur l'homme prédestiné à d'éternels tourments, et chante, dans une affreuse mélopée, les gouffres éternels et l'irrémissible malédiction (1). Quel enfer dut être la vie du placide Nicole, contraint de vivre côte à côte avec ce fanatique sans entrailles ! Mais nous nous trompons : deux fois Saint-Cyran donna des preuves de sa charité, une première en faisant habiller de noir un prisonnier qui se plaignait d'être habillé de gris ; la seconde va nous être rapportée par le poète helléniste Lancelot, (ovos, l'âne qui si

(1) Cf. J.-J. Ampère, *Compte-rendu des deux premiers volumes.*

bien chante.) Il y avait dans le château de Vincennes, où Saint-Cyran était renfermé, une dame appelée la baronne de Beausoleil, dont le mari était à la Bastille. « La voyant quelquefois à l'église, assez mal en ordre, il écrivit à Mme Lemaître de faire acheter des chemises à cette personne. A l'entrée de l'hiver, il récrivit qu'il avait appris que cette dame était menacée d'hydropisie, et que le mal la rendait assez insensible au froid. Il pria donc la personne dont j'ai parlé qu'on lui fît faire un habit de ratine tout de la meilleure, et qu'on y mît une dentelle noire parce qu'il avait ouï dire que c'était la mode. » Pardonnons beaucoup à Saint-Cyran pour ce vêtement noir et cet habit de ratine !

Ces Messieurs, quel fait est plus patent ? se montraient impitoyables envers autrui ; cependant tous n'étaient pas aussi sévères pour eux-mêmes, témoin M. Singlin, celui des demi-dieux port-royalistes que Sainte-Beuve a le plus caressé (1), et dont la Supérieure des Ursulines nous a laissé ce crayon : « Il parla de la pénitence, et l'on ne remarqua rien que d'orthodoxe dans ses paroles ; mais on trouva bien du faste et peu de vraie humilité dans tous ses déportements ; il se faisait servir par deux jeunes gentilshommes bien faits, en qualité de valets de chambre, qui sellèrent et bridèrent son cheval, lui tenant l'étrier, tête nue, avec des respects extraordinaires. On remarquait de la mollesse dans ses habits, de la délicatesse dans son manger et du luxe dans toute sa personne. Il faisait porter une cassette pleine d'or et d'argent qu'il répandait partout avec profusion, faisant l'homme de qualité, disant rarement la messe, et, sur l'observation qu'on lui en fit, s'excusant sur les dispositions que demandait un si redoutable mystère. Quoique le sujet le plus ordinaire

(1) Cf. un très vigoureux article de M. Léon Aubineau, *Revue du Monde Catholique*, 10 août 1862.

de ses sermons et de ses exhortations fût la pénitence et l'esprit de mortification, il n'en paraissait aucun trait dans ses actions et dans sa conduite. Sa conversation était attrayante et pleine de douceur pour gagner les esprits. »

C'est ensuite Tillemont, que J. de Maistre appelle « le mulet des Alpes, » puis vient ce que M. Aubineau range sous la rubrique *menu fretin*, Hamon, Fontaine, Letourneux ; enfin, parmi les dames, la Mère Agnès, Sœur Eustoquie, dont la mère disait : « J'ai une fille qui ne relève que de Dieu et de son épée, » Sœur Briquet, fort éveillée et restée du monde plus qu'elle ne croyait elle-même, enfin la grande Recluse, la Mère Angélique , cette Précieuse ridicule d'un nouveau genre. Remarquons en passant que, lorsque leurs intérêts temporels sont en jeu, ces impeccables Arnaud mentent avec une notable facilité : ainsi Arnaud le père ne réussit à faire nommer la future Angélique supérieure de Port-Royal qu'en affirmant à Rome qu'elle était dans sa quinzième année, alors qu'elle n'avait que cinq ans et demi !

Toute cette franc-maçonnerie janséniste a été étudiée et reproduite non sans un grand détail par Sainte-Beuve, qui, pour mieux voir, s'est installé dans une cellule de l'abbaye, et a regardé autour de lui, mais avec des yeux prévenus, en homme bien élevé qui veut payer l'hospitalité qu'on lui offre. Ainsi embarqué, il voit et domine l'époque tout entière, depuis Richelieu jusqu'à Mlle Hamilton, depuis Corneille jusqu'à Balzac, l'homme aux périodes, depuis Condé jusqu'à l'archevêque de Paris, Péréfixe, sans oublier le premier général de la Congrégation de l'Oratoire, le cardinal de Bérulle, saint Charles Borromée, saint Vincent de Paul non plus que MM. Ollier et Bourdoise, ces renommés fondateurs de séminaires. Quelquefois il sort de sa

retraite pour assister à une représentation de *Polyeucte* ou de *Saint-Genest*, et quelquefois aussi ses absences se prolongent, par exemple lorsqu'il se trouve en compagnie de l'auteur des *Essais* : de là force digressions, qui brisent l'unité du récit. Au milieu de ces pieux solitaires occupés, les uns à écrire sur la grâce, par esprit de parti, les autres à récurer la vaisselle, par esprit de mortification, que vient faire Mme Roland avec son échafaud ? Nous avons déjà parlé de la langue de *Port-Royal*, de ses nuances, de ses finesses, de ses mignardises, de ses chatoiements, de ses miroitements, de ses enlacements, mais surtout de son phébus, de sa préciosité, de son obscurité : l'auteur a donné le *fin du fin* de son talent, comme on dirait chez Arthénice ; ajoutons que, par moments, il vogue en plein fleuve d'Ithos.

Voulez-vous passer du sévère au plaisant ? Voici le Marseillais qui inventa *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*. Né à Marseille en 1799, *Louis Reybaud* fut au *National* le collaborateur de Carrel ; il attaqua, souvent avec esprit, les rêvasseurs et les fous des écoles fouriériste et saint-simonienne, ainsi que les grotesques retardataires du romantisme en poésie comme en peinture; il cribla de ses lardons les ambitieux, les faiseurs, les spéculateurs, les inventeurs, les acteurs, les improvisateurs, la garde nationale, le commerce des bonnets de coton, les mères d'actrices, les ouvreuses, les feuilletonistes à crimes, les candidats à la députation, les bals des Tuileries ; les ténors à la mode l'ont particulièrement inspiré: il nous dépeint d'abord le célèbre Triffolato, *l'empereur de la romance* plaintive, qui, se faisant entendre chaque soir dans quatre salons, gagne, à roucouler des idioties, de douze à quatorze cents francs :

« — Peste ! dis-je, voilà des trilles hors de prix.

» A peine avais-je achevé ces mots, qu'une seconde

entrée attira l'attention de la compagnie. C'était encore un cavalier fort agréable, joli brun comme l'autre, moustaches noires comme l'autre, un cahier sous le bras comme l'autre. Le même mouvement se produisit parmi les élégantes, et le nouveau venu ne se montra ni moins froid, ni moins majestueux que son devancier.

— Pour le coup, dis-je à mon voisin, voici au moins un duc et pair.

— Ça, répliqua mon voisin, c'est l'illustre Muscardini, le prince de la romance bouffonne. Vous avez entendu tantôt Jean qui pleure, vous allez entendre Jean qui rit. Celui-ci possède un temps de hoquet qui précipite parfois ces dames dans une hilarité compromettante.

» Muscardini s'approcha gravement du piano, préluda par les mêmes poses, les mêmes roulements d'yeux que Trioffolato, puis, au dernier accord de la ritournelle, il décomposa son visage le plus habilement du monde, et partit :

Nous avons-t'-y ri ! nous avons-t'-y bu !

et cætera. C'était une chanson normande : l'accent, l'intention, rien n'y manquait ; on eût dit un herbager des environs de Falaise. Le succès fut prodigieux; mais le chanteur ne s'arrêta pas en si beau chemin; il prodigua des romances burlesques, et alla jusqu'à la ventriloquie. La gaieté était au comble, quand tout à coup Muscardini disparut; il avait épuisé son répertoire.

— Encore cent écus de gagnés, me dit mon malicieux voisin ! »

Si le style offrait plus de soin, si la monotonie était évitée, si le cadre était renouvelé avec plus de bonheur, l'ouvrage mériterait de subsister; la narration a du mouvement et du brio, l'esprit est de bon aloi, et la satire ne manque ni de mordant ni d'humour. En vieillissant, Reybaud ne fit plus guère que revenir sur son premier sillon.

Le sceptre de la fantaisie légère devait être tenu par une main de femme. *Le Courrier de Paris*, si élargi et si diversifié depuis 1836 ,époque de sa première apparition, se réclame, non sans orgueil,du nom de *Mme de Girardin*. Esprit de chaque matin, monographie des riens, histoire des anas, revue des caquets de toute provenance, appréciation des romans et des modes, étude appronfondie des chiffons et des dentelles, considérations à la Montesquieu sur les mousselines à 29 sous,les turbans en tulle, les capotes de satin et les manches *à gigot*, relevé des moins adorables bons mots, indiscrétions sur les derniers vaudevilles, statistique des vitres cassées et des réputations défaites, comptes-rendus des salons, des boutiques, des magasins, tel est le genre où brille l'aimable femme. Et que de papotages ! « Listz est à Milan. — Horace Vernet a dîné à Trianon.— L'Odéon ouvre de nouveau,mais il ouvre un vendredi.— Mlle Mars est une femme étonnante. — Une femme très élégante achète des pantoufles chez Dubois, rue de Castiglione. — On parle tout bas d'un livre de M. de Lamennais : *le Livre du Peuple*. — (*Le Livre du Peuple* et les pantoufles de M. Dubois !) — Voici comment prononcent les vers MM. les comédiens du Théâtre Français: Mme Paradol: — « ou êtes de aux ieux,» (vous êtes de faux dieux;) Noblet: « Tché... mu.. jaha, » (chez moi;) puis une autre: « Ah ! banban, (je suis bien bandeureuse). »

N'est-ce pas là le travail de cet artiste qui jetait habilement des pois chiches à travers le trou d'une aiguille ? (1)

Avant le *Livre du Peuple*, auquel fait allusion la sémillante couriériste, *Lamennais* avait publié son libelle *Les Paroles d'un Croyant*, (1833,) ouvrage inexplicable lorsqu'on se rappelle qu'en 1832 l'auteur

(1) Cf. I. Janin, *De l'Esprit*, *Revue de Paris*, 1843, Octobre.

s'était soumis à l'encyclique de Grégoire XVI, et qu'il écrivait au Pontife : « Ma conscience éprouve le besoin d'assurer de nouveau Votre Sainteté que je n'ai rien tant à cœur que d'éviter de devenir, même involontairement, un sujet de troubles dans l'Église, et que de persuader Votre Sainteté, non seulement de ma soumission dans toute l'étendue de mon devoir comme prêtre et comme catholique, mais encore de la disposition sincère et respectueuse où j'ai toujours été, où je suis, où je serai toujours, avec la grâce de Dieu, de lui prouver de toutes les manières possibles ma vénération, mon amour et mon dévouement inviolables. » Plusieurs mois se passent, et l'attaque contre Rome, contre tout ce que Rome enseigne et protège, a lieu : après les caresses, le coup de poignard. Nouveau Babœuf, il excite les peuples à la révolte contre les tyrans ; dans son illuminisme sombre, traversé de ricanements méphistophélétiques, il recommande la guerre en prêchant l'oubli, la haine en attestant la fraternité, et, pour comble d'hypocrisie, l'extermination du riche en invoquant « la croix, la croix nue, la croix du charpentier né pauvre et mort pauvre. » Au point de vue littéraire, l'ouvrage peut aussi paraître une énigme : c'est un mélange d'apostrophes attendries et d'abominables menaces, de sacrilèges objurgations et de soupirs élégiaques, d'inspirations quasi célestes et d'infernales turpitudes. Pendant que le courant emporte toutes ces immondices et tous ces scandales que le gigantesque égout creusé par les Tarquins (1) serait incapable de contenir, il vient à vous, d'un autre côté, des effluves printanières, des parfums d'une exquise délicatesse, des rayons de soleil, des chants d'oiseau ! Artiste et logicien tout ensemble, il fait alterner les raisonnements et les descriptions, les cal-

(1) Mot de Lamennais dans sa *Correspondance*.

culs et les images, les formules et les apologues. Ces derniers, surtout, révêtent une forme incomparable, et plusieurs même sont classiques. Là, et là seulement, nulle sévérité morose, nulle tension, nulle surcharge d'ornements, mais une richesse contenue, une majesté simple, et comme un lointain reflet de cette Imitation, qu'il a si bien traduite. Cette pondération et cette harmonie s'expliquent par cette phrase d'un de ses plus fidèles disciples : « Il avait excellé dans les mathématiques, il avait acquis dans la musique un véritable talent (1). » On sait par cœur cette belle allégorie de la *Providence*, où il nous montre ce pauvre ouvrier des champs qui tremble en pensant que, s'il meurt, sa famille sera en proie à la plus affreuse détresse, et qui se console en voyant deux nichées, dont l'une, privée de sa mère, qu'un vautour a ravie, est nourrie par la mère du nid voisin :

« Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

» Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix. »

Faut-il rappeler aussi cette belle page sur *la Prière*, (Votre patrie, c'est le ciel, etc.,) et cette émouvante complainte sur le sort de *l'Exilé*, (Il s'en allait errant, etc.,) répétée aussitôt par ces milliers de Polonais qui venaient de quitter leur malheureuse patrie, *où l'ordre régnait ?* Malgré tout, le jugement de la postérité ne sera autre que celui de Grégoire XVI, qui disait en substance : « C'est un livre petit par le format, mais immense par la méchanceté. »

La critique n'a pas beaucoup à varier ses appréciations quand elle en vient au *Livre du Peuple*, (1837,)

(1) Cf. Ch. de Ste-Foi, *Revue du Monde Cath.*, 10 janvier 1862.

continuation du factum sceptique *les Affaires de Rome*, (1836 ;) on a toujours devant soi le Lamennais de la seconde manière, le tribun fougueux, le révolutionnaire passionné, le radical flétri, enfin l'écrivain infatué taxant de mauvaise foi ou d'ignorance tous ceux qui ne partagent point ses tristes opinions. Comme on l'a remarqué, entre les arguments développés dans cette outrageante apologie du prolétaire et ceux des théoriciens de la Terreur, on ne constate guère d'autre différence que celle du style. Que Lamennais plaide la cause de la justice ou que, désertant son premier drapeau, il s'égare dans les rêves d'une fantaisie malsaine, il reste un écrivain supérieur, si toutefois, (ce qu'il est bien difficile d'admettre,) on peut accorder un tel éloge à celui qui transgresse les règles éternelles du devoir et s'écarte du vrai. Dire à Démos qu'il est tout, qu'on l'exploite, que la liberté doit être absolue, que les pouvoirs qu'il n'a point fondés sont sacrilèges, que les lois qu'il n'a point faites sont immorales, reproduire sous toutes les formes le prétendu dogme de la souveraineté populaire, n'est-ce pas, en réalité, s'insurger contre la société elle-même, n'est-ce pas rendre toute société impossible ? Le beau rôle, rôle bien tentant pour une âme généreuse et fière, que d'exciter les convoitises et les rancunes de la foule en criant à l'injustice, à la violation des lois de Dieu ! Ah ! si le peuple veut se soustraire à l'observation de certaines règles, qu'il retourne à l'état sauvage, dans la ténébreuse solitude des forêts, seule condition où il puisse goûter cette liberté absolue qui ne réclame pas de lui, comme dans l'état de société, la restriction, que dis-je ? le sacrifice de certains droits individuels.

Et dire que toutes ces erreurs, Lamennais ne les propage que pour obtenir plus sûrement la popularité ! Le châtiment ne se fit pas longtemps attendre : les

Paroles d'un Croyant avaient été vendues à plus de cent mille exemplaires ; la fusée incendiaire avec laquelle il avait cru embraser le vieux monde rata piteusement, et n'excita pas même la curiosité publique.

Son livre *Amschaspands et Darvans*, (1843,) est une longue fiction empruntée à la religion perse, où l'on voit paraître d'abord sept génies purs, coopérateurs d'Ormuzd dans la création, puis les mauvais génies commandés par Ahrimane. Rarement on a parlé de Dieu avec cette vibrante éloquence, des beautés du monde extérieur en une langue aussi mélodieuse. Quand il retrace à nos yeux les splendeurs de la nature orientale, « ici le calme et le silence, nul mouvement, le sommeil profond de la nature enveloppée de son manteau de neige, là des flots d'une lumière ardente, des nuées fécondes, des forêts, des savanes verdissantes, » l'auteur se révèle comme un écrivain descriptif de premier ordre. En lisant cette œuvre atrabilaire et enchanteresse, parée de tant de pages exquises mais souillée par tant de paradoxes antisociaux, on s'arrête malgré soi sur une allégorie qui semble l'histoire même de cette puissante intelligence si lamentablement dévoyée :

« Il faisait une chaleur pesante. Un homme aperçut au bas d'un coteau une vigne chargée de grappes, et cet homme avait soif, et le désir lui vint de se désaltérer avec le fruit de la vigne.

» Mais entre elle et lui s'étendait un marais fangeux qu'il fallait traverser pour atteindre le coteau, et il ne pouvait s'y résoudre. Cependant, la soif le pressant, il se dit : Peut-être que le marais n'est pas profond; qui empêche que je n'essaye, comme tant d'autres ? Je ne salirai que ma chaussure, et le mal, après tout, ne sera pas grand. Là-dessus, il entre dans le marais ; son pied enfonce dans la bourbe infecte, bientôt il en a

jusqu'aux genoux. Il s'arrête, il hésite, il se demande s'il ne serait pas mieux de retourner en arrière. » Et le voilà qui, poussé par la soif, avance, avance toujours, s'enfonce dans la vase jusqu'au moment où, tout boueux et aux trois quarts étouffé, il est projeté au pied du coteau : alors il cueille le fruit convoité. Après quoi, mal à l'aise, honteux de lui-même, il se dépouille de ses vêtements, et cherche partout une eau limpide pour s'y nettoyer. Mais il a beau faire, l'odeur reste, la vapeur du marais a pénétré sa chair et ses os, elle s'en exhale incessamment et forme autour de lui une atmosphère fétide. S'approche-t-il, on s'éloigne. Les hommes le fuient. Il s'est fait reptile, qu'il aille vivre parmi les reptiles. »

A la place du Lamennais vieillissant dans la honte qui suit les défections, et brisant sa tête impuissante contre la « pierre indestructible » de l'Église, qu'on aimerait à pouvoir se figurer ce paria victime d'un criminel orgueil, soudain illuminé par un rayon d'en haut, prenant le chemin de la Ville Éternelle, où, prosterné devant celui qu'il a chargé d'outrages, il implore l'oubli du passé, et reprend sa place dans les rangs des catholiques, heureux de saluer en lui un homme qui écrit avec l'éloquence de Bossuet et se soumet avec l'humilité de Fénelon !

Lamennais ne fut pas de l'*Académie*, parce que, comme Béranger, il ne voulut pas se résoudre à faire les démarches obligatoires.

De 1830 à 1848, les séances de réception eurent un éclat qui ne le cédait en rien à celui des solennités antérieures. On sait la mésaventure de Vigny. La harangue de V. Hugo, admis après bien des hésitations de l'aristocratique assemblée, fut un hymne à la vanité nationale, une apothéose de la France, « qui gouverne les peuples par sa presse, les esprits par ses

livres, qui rédige l'ordre du jour de la pensée universelle. » Le nouvel élu parla beaucoup de l'Empire, de la Convention, des temps présents, et même de son prédécesseur, Lemercier. A noter dans le discours de Salvandy, qui le recevait, ce mot ingénieusement profond : « Quand Napoléon déclarait, dans les caprices de sa puissance et de son génie, qu'il aurait pris Corneille pour ministre, sans s'en apercevoir, il faisait comme Richelieu, *il le persécutait.* »

Les contemporains reprochèrent à V. Hugo d'avoir élucubré un manifeste politique, au lieu, comme on s'y attendait, d'expliquer ses théories, de justifier sa conquête, et de se concilier l'affection de ses classiques adversaires. Vers la même époque, l'historien de la Fronde, marquis de St-Aulaire, eut pour introducteur Roger, quelque peu déteint aujourd'hui. Mordillants et d'une coquetterie affétée, les deux discours sont comparés par Janin aux mines et calineries que se font deux jolies femmes en s'embrassant.

L'une des « fêtes » de ce genre qui eut le plus de retentissement, avait été l'admission de l'auteur du *Dictionnaire des Onomatopées* dans les rangs des savants courageux qui s'appliquent au *Dictionnaire de l'Académie.* Correct est le style de Nodier; généreuses sont ses pensées. L'auteur soutient cette belle thèse que, « hors de la ligne des devoirs moraux de l'homme, il ne faut pas chercher le talent. » L'interlocuteur de Nodier, Laya, se confondit en périphrases pour féliciter le récipiendaire du succès de ses romans, « ouvrages auxquels une apparente frivolité a procuré cette vogue populaire qui n'est pas toujours la mesure exacte du talent qui les a produits. »

En 1841, ce fut le tour d'Ancelot, qui remplaçait Bonald.

At pulchrum est digito monstrari et dicier : hic est !

L'honnête auteur de *Marie de Padilla* fut, sous une avalanche de pavés, enseveli par le plus dévoué et le plus maladroit des amis, Briffault, qui lui parla de « ses grandes compositions, » de « son art de créer des caractères, » de « l'éloquence qui anime toutes ses pensées, » de « l'éclat d'expressions qui les colore. » Ancelot ne s'est jamais bien relevé de cette bordée de compliments.

Et maintenant, grâce à cette variété de transitions, dite, *transition, par contraste*, il m'est possible, (que nul surtout ne se scandalise !) de passer de l'Académie à *Bicêtre*. Bicêtre a aussi ses littérateurs : leur innocente manie est surtout de composer des pétitions ; ils écrivent généralement d'un seul trait, sans ratures, sans hésitations visibles, et ils arrivent à rédiger des documents de ce genre :

« Au Roi des Français !

» Sire,

» Qu'il plaise à Votre grande majesté de roi des Français d'avoir confiance à un certain Dauphinois, fils de M. Ch. Pentecôte, ex-inspecteur général de la haute police de l'empire, qui sauva la vie bien souvent à vos augustes familles.

» Le fils, hommes de lettres, peut, sire, vous livrer Abd-el-Kader, à la France, à l'État et à l'Europe.

» Un mot et confiance entière.

» Je pars et tout est fini.

» Discrétion !

» Faites-moi sortir d'ici ; je pars, et je ne reviens pas seul.

» Votre fidèle sujet avec respect et certitude.

» J. Pentecôte,

» homme de lettres. »

Le Roi des Français resta insensible à cette éloquente supplique.

Voici, du reste, (en cas de guerre contre l'Allemagne,) le stratagème inventé par l'homme de lettres pour s'emparer du chef des troupes adverses : M. Pentecôte irait directement trouver Abd-el-Kader, et lui offrirait de lui livrer Constantine. Comme, sans nul doute, l'émir accepterait cette aubaine inattendue, on conviendrait d'un plantureux dîner pour mener à bonne fin les projets de trahison. Pendant le banquet, M. Pentecôte griserait adroitement son convive, en lui versant force rasades de vin de *Champagne* : le *pousse-café* ferait le reste. On n'aurait plus d'autre difficulté désormais que de ramasser sous la table le pauvre Abd-el-Kader ivre-mort, et de l'expédier franc de port à Marseille.

Voici maintenant M. Boré, *inventeur des pompes à vent sans réservoir de poudre, le chef des dominations anglaises.* Empereur sous le nom de *Jean-Baptiste Ier*, avec quel aimable abandon il écrit à la reine Victoria, qu'il appelle familièrement de l'harmonieux prénom d'Augustine ! Jean-Baptiste n'est pas content d'Augustine, du reste. Un fragment de sa correspondance :

« As-tu pu penser, Augustine, que seul, et sans autre titre, ton nom de Victoire, sans doute, Ire, n'est-ce pas ? (je n'en vois pas d'autre parmi les membres de la race qui, depuis des siècles, occupe la place de mes parents maternels,).... As-tu pu penser, dis-je, qu'un prestige accolé à ce nom, qui, sans autre titre, ne représente pas sa valeur idéale, *lui* vaudra de ma part une soumission que sans être ce que je suis je ne voudrais pas t'accorder ? » Rien de plus limpide, comme vous voyez.

Jean-Baptiste Ier se met aussi sur les rangs pour entrer à l'Académie des sciences ; il s'adresse en ces termes au secrétaire perpétuel pour annoncer qu'il se met sur les rangs :

« Monsieur Arago,

» Pour m'apprendre dans les belles-lettres, je me suis *exercher* d'après le discours de M. *de Bouffon*. Je me suis *suposer* être *nomer* membre de l'*Académie* pour faire un discours pour ma suposer réception. Comme tel, je réclame de l'Académie des sciences. La *proctection* que mérite tout homme de belles lettres. Si d'après vos profondes lumières vous m'avez trouvé digne, et je vous envoye ces *aisais* pour les soumettre à vos *essamens*. »

On nous saurait mauvais gré de ne pas rapporter,au moins,le début de cette harangue inspirée par celle de M. de Bouffon :

« Vous me voyez pénétré d'étonnement, et je suis tout ému en me voyant comblé d'honneur par la place aussi *éminante* que vous m'avez choisi en m'appelant parmis les maîtres de l'art de cette magnificente cité. Donc les noms célèbres représentent dans les 5 *partis* du monde la *splandeur litairère* de la France. Qui depuis des siècles augmentent rapidement en se répendant avec éclat dans la postérité pour électriser toutes les nations (1). »

Quand on lit ces pompeuses considérations, n'est-on point tenté de s'écrier avec l'illustre correspondant de Libanius : Ἀνέγνων τὸν λόγον, σοφώτατε, καὶ ὑπερτεθαύμακα. Ὦ Μοῦσαι, καὶ λόγοι; καὶ Ἀθῆναι, οἷα ἐρασταῖς δωρεῖσθε !

1 Ces deux documents sont authentiques, et datent de 1841. Cf. *Revue de Paris*.

Table des Matières.

PRÉFACE. I

Chapitre Premier.

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE ET RELIGIEUSE. — Guizot. — Périer. — De Broglie. — Lamartine. — Arago. — Thiers. — Berryer. — Montalembert. — Odilon-Barrot. — Ledru-Rollin. — Ravignan. — Lacordaire 1

Chapitre Deuxième.

LA POÉSIE. — A. Barbier. (Les Iambes, Il Pianto.) — Alfred de Musset. (Contes d'Italie et d'Espagne, Poésies nouvelles, etc.) — Brizeux. (Marie, les Ternaires, Primel et Nola, Histoires poétiques.) — Victor Hugo. (Les Feuilles d'automne, les Chants du crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres.). 79

Chapitre Troisième.

LA POÉSIE (suite). — Lamartine. (Jocelyn, la Chute d'un ange.)— Sainte-Beuve. (Les Consolations,les Pensées d'Août.) — Élisa Mercœur. — Théophile Gautier. (Albertus, la Comédie de la mort.) — Victor de Laprade. (Psyché.) — Reboul.— Turquety. — Hégésippe Moreau — Hippolyte Violeau.— Du Clésieux. — Madame Louise Colet. — Nicolas Martin. 163

Chapitre Quatrième.

L'HISTOIRE. — Michelet. — Henri Martin. — Louis Blanc. — Thiers. — Lamartine. — Sismondi. — A. Thierry.—Montalembert.— Rohrbacher. — Champagny. — Falloux. — Mignet. — Monteil. — Ozanam. — Tocqueville. —Vaulabelle. — Lubis. — Laurentie.— Crétineau-Joly. — Villeneuve-Trans. — Capefigue. — Audin.. 219

Chapitre Cinquième.

LE THÉATRE.

LE DRAME. — Alexandre Dumas. (Antony, Charles VII, la Tour de Nesle, Catherine Howard, Kean, Mlle de Belle-Isle.) —V. Hugo. (Marion Delorme, le Roi s'amuse, Angelo, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Ruy-Blas, les Burgraves.) — Alfred de

Vigny. (La Maréchale d'Ancre, Chatterton.) **Casimir Delavigne.** (Don Juan d'Autriche.) — **Guilbert de Pixérécourt.** (Latude).—**Anicet-Bourgeois.**—**Bouchardy.** — **Frédéric Lemaître.** (Robert Macaire.) 281

Chapitre Sixième.

LA TRAGÉDIE. — **Ponsard.** Lucrèce, Agnès de Méranie.) — **Al. Dumas.** (Caligula) — **Ancelot.** (Maria Padilla.) — **Mme de Girardin.** (Cléopâtre.) — **Viennet.** — **Latour-St-Ybars.**

LA COMÉDIE. — **Scribe.** (Bertrand et Raton, le Mardi-Gras, la Camaraderie, la Calomnie.) — **Casimir Delavigne.** (La Popularité.) — **Théodore Leclercq.** (Bon sang ne peut mentir.) — **Poésie d'Opéra** 319

Chapitre Septième.

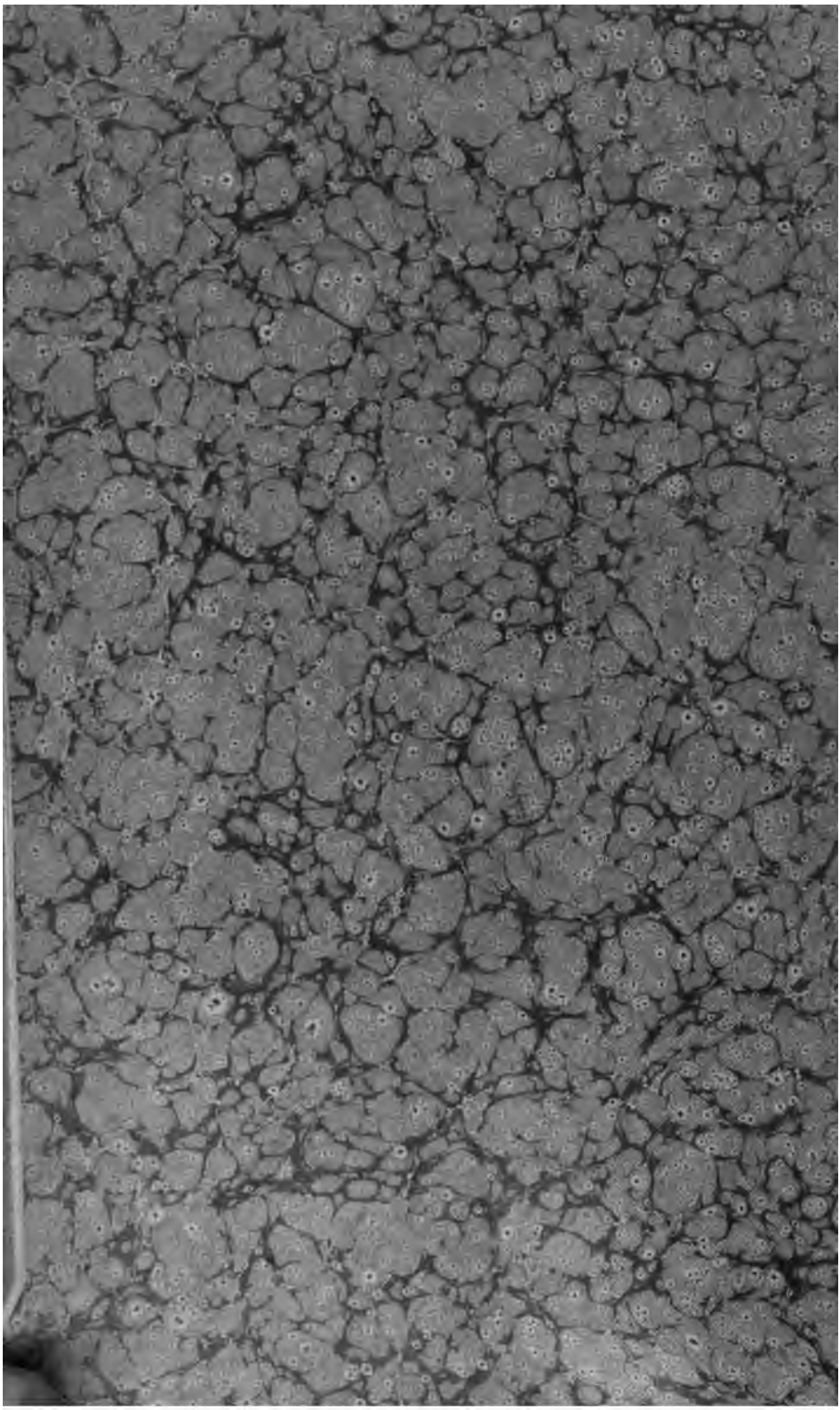
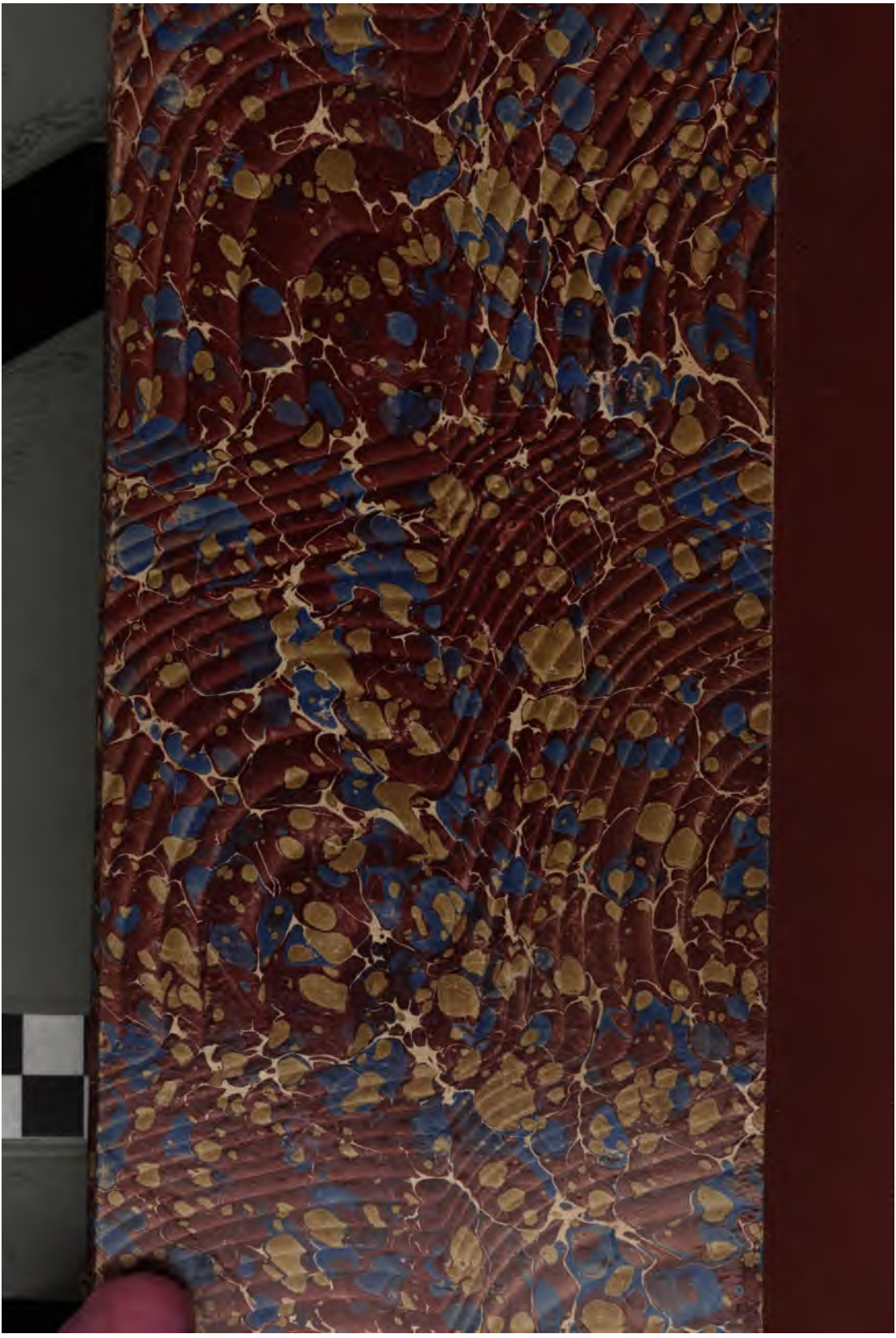
LE ROMAN. — **Georges Sand.** (Indiana, Valentine, Jacques, Lélia, les Romans champêtres, etc.) — **Balzac.** (La Peau de chagrin, Eugénie Grandet, etc.) — **Alex. Dumas.** (Les trois Mousquetaires, etc.) — **V. Hugo.** (Notre-Dame de Paris.) — **Alf. de Vigny.** (Stello, etc.) — **Eug. Sue.** (Les Mystères de Paris, etc.) — **Frédéric Soulié.** (Les deux Cadavres, etc.) — **Ch. de Bernard.** (L'Homme sérieux, etc.) — **Mérimée.** (Colomba, etc.) — **Méry.** (Nuits anglaises, etc.) — **É. Souvestre.** (Les derniers Bretons, etc.) — **Jules Sandeau.** (Marianna, etc.) — **L. Gozlan.** (Aristide Froissard, etc.) — **Alp. Karr.** (Les Guêpes, etc.) — **Paul de Kock.** (Raymond, etc.) — **G. de Nerval.** — **Stendahl.** (Le Rouge et le Noir, etc.) — **Th. Gautier.** (Le Capitaine Fracasse, etc.) — **Rodolphe Toppfer.** (Nouvelles génevoises.) — **Lamartine.** (Graziella). — **A. de Musset.** (Confessions d'un Enfant du siècle.) 349

Chapitre Huitième.

LA CRITIQUE. — **Patin.**— **St-Marc Girardin.**— **Nisard.** — **Ph. Chasles** —**J. Janin.** — **Sainte-Beuve.**— **Gustave Planche.** — **Gérusez.** — **J.-J. Ampère.** — **Ch. Labitte.** — **Blaze de Bury.** — **Chaudes-Aigues.**

AUTEURS DIVERS. — **A. Carrel.** — **Cormenin.** (L'Orateur.) — **Lamartine.** (Le Voyage en Orient.) — **E. Quinet.** — **Sainte-Beuve.** (Port-Royal.) — **Louis Reybaud.** (Jérôme Paturot.) — **Mme de Girardin.** (Chroniques.) — **Lamennais.** (Paroles d'un Croyant, etc.) — **Réceptions académiques.** — **Littérature de Bicêtre.** . . . 411

63



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03020 8782